This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

33. a. 7

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

AUGUSTE BRIZEUX

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, 7, RUE SAINT-BENOIT.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

AUGUSTE BRIZEUX

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

PAR

SAINT-RENÉ TAILLANDIER

TOME SECOND

LA FLEUR D'OR — HISTOIRES POÉTIQUES — CYCLE POÉTIQUE NOUVELLE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

Tous droits réservés

INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

LA FLEUR D'OR

(LES TERNAIRES)

Ce voyage poétique, d'un bourg de Bretagne aux villes d'Italie, semble demander, si rapide qu'il soit, quelques mots d'introduction.

C'est qu'aux fantaisies de la route, au libre plaisir d'aller et de voir, venait se joindre la recherche d'un but plus élevé : de là, comme un double voyage, idéal et réel. Si le précédent volume de *Marie* s'adressait avant tout au sentiment, celui-ci, même en face des splendeurs de la nature et de l'art, à travers les épisodes, délassements du chemin, devra donc s'adresser souvent à la réflexion.

Heureux peut-être qui s'en tient aux seules émotions de l'âme, aux habitudes du foyer, aux simples joies du pays natal! Cette idée, symbolisée dans le chant de la *Fleur d'Or* *, a même donné le titre de ce recueil; cependant, après les fraîches années de jeunesse et d'inspiration, combien pourraient, dans la vie et dans l'art, négliger la science et impunément se passer d'elle ?

* D'après de nombreux avis, on a cru devoir, dans cette édition, remplacer par ce titre de la *Fleur d'or* le nom trop obscur de *Ternaires* : une disposition plus claire et plus courante des pièces, et un très-grand nombre de vers inédits feront, d'ailleurs, de ce livre lyrique un ouvrage presque nouveau.

C'est la nécessité de cette recherche pénible, mais fructueuse qui, conciliant à ce livre les hommes de pensée, décide l'auteur à le placer ici comme un lien et un anneau entre ses autres œuvres.

Au surplus, à ceux qui gardent une riante image de quelques hameaux d'Armorique d'après l'idylle qui les chanta, l'auteur doit annoncer qu'il reste toujours fidèle à son genre de poésie et à ses premiers instincts. Il sent trop le bonheur de pouvoir se dire : j'ai un pays! Si donc il s'en éloigne, c'est pour y revenir bientôt et mieux enseigné : encore, dans cette excursion dans le Midi, emmène-t-il tous ses souvenirs, et aux fleurs de l'oranger se plaît-il à mêler les fleurs jaunes de la lande. Mais, besoin de l'âme et des yeux, il faut voir de plus près le soleil.

Rentré dans son village natal, et prêt à se replonger à la source de ses inspirations, puisse aujourd'hui le voyageur ne pas croire ses pas entièrement perdus! Puissent même, dans les lieux qu'il a parcourus ou dans le monde des idées, ceux qui le suivraient, trouver avec plaisir quelques-unes de leurs impressions prévues dans ses notes poétiques et utilement résumées! C'est que, prise dans son essence, la vie d'un seul est la vie de tous.

LA FLEUR D'OR

LIVRE PREMIER

EN BRETAGNE

LES TROIS VOYAGES

Pour avoir rang parmi les Sages,
Tout homme, durant ses trois âges,
Doit faire ici-bas trois voyages.

Parcourir la terre et les mers,
S'imprégner des climats divers,
Sied aux jours florissants et verts.

Pour les jours virils, l'âme humaine
Ouvre son immense domaine
Où l'esprit entre et se promène.

Puis, on va calme au dernier jour :
Mais, jeune ou vieux, le seul séjour
C'est le royaume de l'Amour.

L'ÉGLISE BLANCHE

« Là-bas, à mi-chemin du Scorf et de l'Ellé,
Sous les chênes vois-tu cette chapelle blanche
Où, garçon de douze ans, tu chantais le dimanche,
Si pur qu'on t'aurait pris pour un jeune ange ailé?
Eh bien! parcours le monde, aux sages des écoles
Demande le secret caché dans leurs paroles;
Puis, rentré dans le bourg où fleurissait ton cœur,
Tu t'écriras : « Orgueil! vain orgueil de connaître!
Mon Dieu, le vrai savoir, je le savais peut-être,
Lorsqu'à douze ans je chantais dans le chœur. »

Au sortir de ton presbytère,
Ce jour que vers Moel-lan nous cheminions tous deux,
Ainsi tu gourmandais mes pensers hasardeux;
Et moi, tout en marchant, l'œil fixé sur la terre,
Je savourais le miel de ta parole austère.

Bientôt une autre voix fit lever mes regards.
Comme deux saints dans la légende,
En discourant de Dieu s'en venaient par la lande
Le recteur de Moel-lan et celui de Clò-harz..

O troupe amie et fraternelle!
Du grand nid d'Arvannò tous les trois envolés,
Sur trois pays voisins ensemble ils sont allés
S'abattre et reposer leur aile :

Si l'un jette une plainte, au son de cette voix
Les autres d'accourir et bientôt ils sont trois.
Dans leur charité mutuelle,

Heureux ces trois amis ! Heureux aussi le sol
Où, guidé par le ciel, s'est arrêté leur vol !

Dans ce coin du monde celtique,
Le temps n'a point brisé le joug théocratique,
Pour ces fronts de croyants joug facile et léger,
Que tous veulent subir, dont nul ne veut changer ;
Comme devant Ior s'inclinaient nos ancêtres,
Tout Breton vit heureux sous la main de ses prêtres.
Il leur remet son âme, eux, s'en font les gardiens ;
Et dans leur majesté ces druides chrétiens,
Maîtres, mais partageant les communes angoisses,
Promènent le niveau de Dieu sur les paroisses.

Et cependant j'échappe à vos graves conseils !
Cette chaleur qui vient des mystiques soleils
Parfois languit au fond des âmes,
Et pour se raviver demande d'autres flammes.

L'idée au loin rayonne, et, libre, me sourit ;
Dans ses détours il faut la suivre :
De mon cœur j'ai fermé le livre,
J'ouvre celui de mon esprit.

Mais s'il reparaît dans la lande,
Au voyageur lassé, prêtres, tendez la main :
Ouvrez-lui votre cœur, que le sien s'y répande.
Nul sans beaucoup d'ennuis ne fait un long chemin,
Et s'il veut vous chanter, ô race forte et grande,
Faites silence autour du vieux dôl-men !

O trinité d'amis, alors dans votre chaîne
Comme un ancien anneau vous me rattacherez ;
Nous irons visiter notre église et son chêne,

Et, courant vers la mer, les deux fleuves sacrés.
Quand reviendront au bourg le barde et les trois prêtres,
Le grand nid d'Arzannô frémira, tous les hêtres
Agiteront dans l'air leur feuillage troublé :
Quelle paroisse d'Armorique
Eut plus digne couvée, essaim plus poétique ?
Chantez, fleuve du Scorf ! chantez, fleuve d'Ellé !

A MARIE ENDORMIE

A midi, quand j'entrai dans ta chaumière sombre,
Tu dormais, succombant à la chaleur du jour;
Tes cheveux dénoués flottaient noirs et sans nombre :
Je te vis, et sur moi planaient encor dans l'ombre
Les grandes ailes de l'Amour !

LA FLEUR D'OR

A la main une fleur sauvage,
Deux amoureux causaient le soir au coin d'un bois,
Deux blancs ramiers aussi chantaient sous le feuillage,
Mais les amants avaient une plus douce voix.

LA JEUNE FILLE

Mon ami, je vous le demande,
En quel temps m'aime votre cœur :
Quand la fleur d'or est sur la lande ?
Ou quand le genêt prend sa fleur ?

LE JEUNE HOMME

Lande et genêt, sur tous deux brille
Une fleur d'or qui sait charmer :
Mais sur la lande, ô jeune fille!
S'ouvre la fleur qui fait aimer.

LA JEUNE FILLE

Pourquoi, pourquoi la lande a-t-elle,
Mon ami, la fleur des amours ?

LE JEUNE HOMME

C'est que la lande, ô jeune belle!
Hiver, été, fleurit toujours.

Fleur d'amour, de bonheur, et vous, fleur idéale,
Sagesse, que si loin on va souvent chercher,
Fleurs d'or, pour vous cueillir vers ma terre natale,
N'aurais-je donc qu'à me pencher ?

LE CHANT DU CHÊNE

De feuilles et de glands les branches sont couvertes,
Amis, chantons le chêne, honneur des forêts vertes :
Malheur à qui détruit ce géant des grands bois!
Bretagne, tu n'étais qu'ombrages autrefois.

Songez aux anciens dieux, songez aux anciens prêtres.
Sous les chênes sacrés sont couchés nos ancêtres;
Ouvrez la dure écorce, et vous verrez encor
La druidesse blonde et sa faucille d'or.

Arbres toujours sacrés! chaque nuit sur leurs branches
Les morts vont en pleurant sécher leurs toiles blanches,
Et les joyeux lutins, autour de leur vieux tronc,
Les petits nains velus viennent danser en rond.

Un chêne de cent ans avec son grand feuillage,
Un Breton chevelu dans la force de l'âge
Sont deux frères jumeaux, au corps dur et noueux,
Deux frères plein de séve et de vigueur tous deux.

J'ai vu, près de l'Izôl, un chêne dont la tête
Arrêtait le vent d'Ouest, ce vent que rien n'arrête,
Et deux lutteurs de Scaër si fermes sur leurs pieds
Que leurs pieds dans la terre étaient comme liés.

Si la foudre abattait ce géant de Cornouaille,
Dans ses immenses flancs qu'un navire se taille :
A l'œuvre, charpentiers; puis, venez, matelots!
Le roi de la colline est aussi roi des flots.

Sur le noble cadavre en foule qu'on se rue!
Façonnons des fléaux, des pieux, une charrue;
Mais d'abord élevons à l'angle des chemins
L'arbre où l'Expiateur laissa clouer ses mains.

Vous mettrez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre,
Et le rossignol noir soupirera dans l'ombre :
« C'est un barde qu'ici la mort vient d'enfermer,
« Il chantait son pays et le faisait aimer.»

A L'AVENIR

I

Pourquoi m'appeler, Avenir ?
Aurais-tu dans tes mains la santé, la jeunesse,
Tous ces biens du passé qui s'échappent sans cesse ?
Un seul de tes espoirs vaut-il un souvenir ?
Hors du temps, par la vie inconnue et sans terme,
Où, pour ne plus mourir, tout bonheur a son germe,
Je te suivrais sans peur, guide au vol empressé :
Là je retrouverais l'innocence première,
Le cœur plein de gaîté, les yeux pleins de lumière,
Les bonheurs charmants du passé.

LES DEUX ROUTES

I

Deux routes vers le bien mènent d'un pas égal,
L'amour du bien lui-même et la haine du mal,
Et chaque homme, selon que son penchant l'entraîne,
Suit vers le but commun ou l'amour ou la haine.
La haine est d'un cœur fier et d'un sens affermi
Que le péril excite et pousse à l'ennemi;
L'amour, d'un cœur pensif, intelligent et tendre
Qui, plaignant les pervers, voudrait s'en faire entendre :
Amour, haine, lequel de ce double sentier
Choisir ? tous deux sont sûrs : j'ai suivi le premier.

II

Si le mal devant moi passe comme invisible,
Je ne suis point aveugle et surtout insensible;

Plus d'une fois mon œil s'ouvrit épouvanté,
Et mon cœur sait des coups qui l'ont ensanglanté.
Mais pourquoi ramener la chose inexplicable ?
L'homme doit mépriser le fardeau qui l'accable.
Chaque jour dans la route il marche en s'allégeant,
Jusqu'à l'heure où plus tendre et plus intelligent,
Meilleur, il rentrera dans ce monde harmonique
Que chante incessamment mon âme synthétique.

III

Il vit pourtant, il vit celui qui doit mourir,
Plus fort, on le dirait, plus il nous voit souffrir,
Et bien des malheureux, sans puissance en eux-mêmes,
Sous ses hideuses mains se renversent tout blêmes.
C'est de lutter aussi ! Comme les premiers saints
Qui soumettaient le diable à leurs pieux desseins,
Et le menaient en laisse un signe sur la tête,
C'est, en invoquant Dieu, de combattre la bête,
En lui criant : obstacle, oh ! tu t'abaisseras !
Pour produire le bien, mal, tu m'obéiras !

A L'AVENIR

II

Je cède à ta voix, Avenir !
Je veux (nouvel effort), suivre tes vastes ailes :
Si je tombe frappé de blessures mortelles,
Pour mon pays heureux puissé-je te bénir ! —
Je t'ouvre mes bras, Avenir !

L'ÉLOGE DE NANTES

Tes fils ont accueilli la mère du poëte,
O Nantes ! dans tes murs j'acquitterai ma dette;
De mes jours c'est un doux emploi :
L'aimer, puis chanter ceux qui l'aiment comme moi.

Nantes n'a plus au front ses parures ducales,
Mais toujours on la nomme une reine des eaux;
La Loire avec amour baigne ses larges cales,
Et jusqu'à l'Océan soulève ses vaisseaux.

Lorsque les blancs sauniers, par les jours de marée,
Amènent dans son port le sel de leurs palus,
Elle écoute en rêvant cette langue sacrée,
La langue des aïeux qu'elle ne parle plus.

Puis elle se souvient de Félix, son apôtre,
Laborieux édile et pontife inspiré,
D'une main répandant l'Évangile, et de l'autre
Creusant l'immense fosse où le fleuve est entré.

O temple de Félix, opulentes murailles,
Les Normands t'ont brûlé, religieux manoir,
Sanctuaire incrusté de l'étain de Cornouailles,
Si luisant que la lune en faisait son miroir !

Mais grâce, grâce enfin pour ces hordes nomades !
Quelles destructions peuvent nous effrayer,
Dans ce siècle vanté, nous, témoins des noyades,
Ces hymens de la mort célébrés par Carrier ! —

De la vague et du feu cité victorieuse,
Suis tes riches destins ! Les travailleurs sont rois.
A l'Inde qui t'appelle obéis, voyageuse!
Mais orne ton vaisseau du Mercure gaulois.

Ce père du commerce inventa l'harmonie,
Partout à la pensée ouvrant un libre essor;
Médite l'attribut de son double génie :
De la bouche du dieu sortaient deux chaînes d'or.

A BOULAY-PATY

Je t'adresse ces vers, poëte de la Loire :
Toi, redis-les aux bords amoureux de tes sons,
Auteur de fiers sonnets et de molles chansons,
Qui restent dans le cœur comme dans la mémoire.

LES GOËLANDS

Un brick appareillait dans un des ports de Nantes,
Et des femmes en pleurs, des filles, des amantes
Erraient dans les rochers, tout le long de la mer;
Puis, dansant une ronde, elles chantaient cet air :

Ce matin, à la mer haute,
Les jeunes gens du Croizic
Vont s'embarquer sur leur brick,
Mes sœurs, chantons sur la côte.
Goëlands, goëlands,
Ramenez-nous nos amants!

Les goëlands volaient par milliers sur les lames,
De la terre au navire, et des marins aux femmes
Ils allaient, revenaient, passaient en tourbillons
Sur la ronde plaintive et dans les pavillons.

Goëlands, aux ports d'Espagne
Guidez nos chers matelots,
Et parlez-leur sur les flots
Des filles de la Bretagne.
Goëlands, goëlands,
Ramenez-nous nos amants !

Le brick ouvre sa voile ; adieu ! l'ancre est tirée.
Il part, comme un marsouin, poussé par la marée
Les fidèles oiseaux l'ont suivi ; mais, hélas !
Les femmes vers la mer tendaient en vain les bras.

Suivez, suivez leur voyage,
En Espagne, en tout pays !
Ne craignez pas leurs fusils,
Les amis au blanc plumage.
Goëlands, goëlands,
Ramenez-nous nos amants !

A LA FANTAISIE

Puisqu'il vous plaît, ma chère Fantaisie,
De voler en chantant vers tout objet aimé,
Et, comme en l'alvéole étroit et bien fermé,
De condenser votre ambroïsie,

Allez, ô Fantaisie, allez faire du miel !
Sur les fleurs de la terre et sur les fleurs du ciel
Cherchez partout la liqueur blonde :
Des jardins au désert et de la plaine au mont.
Allez ! votre calice est sûr s'il n'est profond.
Dieu vous protége, abeille vagabonde !

LIVRE DEUXIÈME

A PARIS

VŒU DE L'ART

De beaux marbres mirant leur front dans un bassin
Épurent, en passant, les yeux des jeunes mères,
Qui moulent le fruit de leur sein
Sur ces merveilleux exemplaires.

Par le clairon des vers de beaux faits répétés
Éveillent à l'honneur plus d'une âme affaiblie,
Les grands hommes sont imités,
Et la vertu se multiplie.

Heureux effet de l'art, produit harmonieux,
Alors qu'on voit s'unir dans une seule trame
La beauté qui charme les yeux
Et la beauté qui touche l'âme.

JACQUES LE MAÇON

I

LE MARI

Adieu, mes bons petits. Toi, plus frais qu'une pomme,
Mon Paul, un gros baiser. Encore un! encore un!
Femme, entre vos deux bras serrez donc mieux votre homme :
Songez que jusqu'au soir je vais rester à jeun.

LA FEMME

Vous, Vincent, veillez mieux sur vos échafaudages,
Ah! pour me mettre en deuil il suffit d'un faux pas.
Enfoncez bien vos pieux, nouez bien vos cordages.
Vraiment le long du jour ici je ne vis pas.

LE MARI

La bâtisse s'achève; avec notre ami Jacques
Bientôt je reviendrai, nous serons joyeux tous :
Du vin, un bon rôti, des œufs rouges de Pâques!
Tu sais, Jacques, tu sais que ta place est chez nous.

II

Courage! encore une journée,
Et cette reine des maisons
Dans Paris sera terminée ;
Courage, apprentis et maçons!

Avec leurs marteaux, leurs truelles,
Et des gravats plein leurs paniers,
Comme ils sont vifs sur leurs échelles!
Moins vifs seraient des mariniers.

Qu'on prépare un bouquet de fête :
Au pignon il faut le planter.
Les plumes au vent, sur le faîte,
Voyez-vous le moineau chanter?

Eux, ce soir, les gars de Limoge,
Du travail chanteront la fin;
Et vous entendrez votre éloge,
Bourgeois, si vous payez le vin.

III

LA FEMME

« Sainte mère du Christ, vous êtes mon refuge, »
Le matin je vous prie et le soir derechef :
Des frayeurs d'une femme, hélas! vous êtes juge,
Vous-même avez tremblé pour votre bon Joseph.

Comme moi, vous n'aviez, recours des indigentes,
Que les deux bras du saint appelé votre époux,
Au risque de ses jours élevant des charpentes,
Construisant des maisons qui n'étaient pas pour vous.

Mais votre esprit veillait! Moi, faible et presque morte,
Que puis-je pour celui qui me donne ses jours?
Vierge, comme son corps rendez son âme forte;
Dans ses hardis travaux soutenez-le toujours.

IV

Dieu! quelle rumeur sur la place!
« A l'aide, à l'aide, Limousins!
« Du foin, de la paille! oh! de grâce,
« Des matelas et des coussins!

« Si l'un à cette pierre blanche
« Peut s'accrocher, ils sont sauvés...
« Ah! tous deux font craquer la planche!
« Ils vont tomber sur les pavés. »

Et vers l'étai qui se balance,
Tous restent là, les bras en haut;
Alors, dans le morne silence,
On entendit sur l'échafaud :

« J'ai trois enfants, Jacque, une femme! »
Jacque un instant le regarda :
« C'est juste! » dit cette bonne âme,
Et dans la rue il se jeta.

V

Ah! ton nom, ton vrai nom, que ma voix le répande,
Toi que j'appelai Jacque, ô brave compagnon!
Inconnu, qui portais une âme douce et grande,
Pour l'honneur du pays, héros, dis-moi ton nom!

Sommes-nous au-dessous des temps de barbarie!
Les tiens dans ton hameau ne t'ont point rapporté!
Ils ne t'ont point nommé saint de leur confrérie!
Les rimeurs se sont tus! l'orgue n'a point chanté!

Des amis, un surtout, pleurant sur ton cadavre,
Quelques mots du journal, voilà ton seul honneur :
Honte à qui voit le mal sans que le mal le navre,
Ou qui voyant le bien n'est ivre de bonheur!

TABLEAU D'INTÉRIEUR

A MADAME MÉLANIE BIXIO

A vous qui connaissez le prix d'une humble chose,
A vous, peintre, voici quel tableau je propose.
Dans votre atelier noir et de chêne boisé,
Quand vos nièces, vos sœurs à l'air si reposé
S'occupent sous la lampe à leurs travaux d'aiguille,
A l'heure où votre époux se plaît dans sa famille,
Quand sous votre maison on entend couler l'eau,
Tant le dedans est calme; oh! faites ce tableau,
Comme parmi les siens avec son cœur pour aide
Et d'une main exacte en fit Lucas de Leyde;
Ce tableau, peignez-le dans sa sincérité,
Pourvu que la molle clarté
Du soir à travers la persienne,
Les bleuâtres vapeurs s'élevant de la Seine
En harmonisent les contours :
L'art vit par l'idéal aussi bien que nos jours.

Ile Saint-Louis.

LES DEUX STATUAIRES

A AUGUSTE BARBIER

> Les Athéniens ont créé l'art, et l'art est la noble couronne du génie plébéien.
>
> BALLANCHE.

PREMIER STATUAIRE

Le grand prêtre m'a dit : Toi qui sculptes la pierre,
Comme tes fils un jour, comme autrefois ton père,

Sur mon commandement, dans les rites prescrits,
Tu vas représenter l'immortel Osiris.
En taillant ce granit, toujours qu'il t'en souvienne :
Ton ouvrage est le mien, ma pensée est la tienne,
Ton orgueil doit plier comme un faible roseau,
Et ma main doit guider le fer de ton ciseau;
Moi, prêtre d'Osiris, moi, reflet de sa gloire,
J'enseigne au nom des dieux ce qu'on peut faire et croire.

SECOND STATUAIRE.

De la blanche Paros ce marbre fut tiré.
Pour Delphe au double mont et son temple sacré,
J'en veux former un dieu, moi, le Grec Cléomène,
Combattant à Platée et sculpteur dans Athène.
Quels transports surhumains quand le marbre en éclats
Tombe, comme tombaient les barbares soldats!
L'artiste libre et fier et roi de son génie,
Lorsqu'il travaille entend une douce harmonie :
Une muse l'anime et découvre à ses yeux
Sous la pierre jalouse un corps mystérieux.

PREMIER STATUAIRE

Que le dieu soit assis; que sa tunique étroite
L'entoure jusqu'aux pieds sans plis et toute droite;
Que le long de son corps ses deux bras soient liés,
Et qu'un lien pareil rapproche ses deux pieds;
Que ses yeux sans regard, sa bouche sans parole,
De l'immobilité soient l'effrayant symbole :
Les peuples apprendront, en contemplant leur dieu,
Que tout est immuable, éternel en ce lieu;
Que la loi règle tout, jusqu'à l'air de la face;
Qu'on doit vivre immobile et muet, à sa place.

DEUXIÈME STATUAIRE

Apollon, jeune dieu qui sais lancer les traits
Et suis ta sœur Diane à travers les forêts,
Intrépide coureur à la taille élancée,
Chantre à la lyre d'or, ô dieu de la pensée!
Du bloc qui te retient sors léger, triomphant,
Ta chlamyde flottante abandonnée au vent!
Sur ton front, dans tes yeux, que la Grèce ravie
Admire, en t'adorant, le mouvement, la vie!
O dieu jeune! dieu libre, ô dieu plein de beauté!
Montre-nous comme on marche avec grâce et fierté!

A' E.

I

Le jour naît : dans les prés et sous les taillis verts
Allons, allons cueillir et des fleurs et des vers,
Tandis que la ville repose;
La fleur ouvre au matin plus de pourpre et d'azur,
Et le vers, autre fleur, s'épanouit plus pur
A l'aube humide qui l'arrose.

Que de fleurs ont passé qu'on n'a point su cueillir!
Sur sa tige oubliée, ah! ne laissons vieillir
Aucune des fleurs de ce monde.
Allons cueillir des fleurs! par un charme idéal,
Qu'avec l'encens des vers leur parfum matinal
Amoureusement se confonde.

Allons cueillir des vers! sous la fleur du buisson
Entendez-vous l'oiseau qui chante sa chanson?
Tout chante et fleurit, c'est l'aurore!
Je veux chanter aussi : blonde fille du ciel,
Ainsi de fleur en fleur va butinant son miel
L'abeille joyeuse et sonore.

Cueillons des fleurs! Et puis, heureux de mon fardeau,
Je reviendrai m'asseoir près du léger rideau
Qui voile encor ma bien-aimée,
Et du bruit de mes vers dissipant son sommeil,
Je ferai sur ses yeux et sur son front vermeil
Tomber une pluie embaumée.

Riante et mollement soulevée à demi,
Je veux que de mes fleurs sur son front endormi
Sa blanche main suive la trace;
Et qu'en un doux silence admirant leurs couleurs,
Elle doute longtemps, qui, des vers ou des fleurs,
Ont plus de fraîcheur et de grâce.

II

Mes rustiques habits étaient là dans la chambre,
Costume sauvage et brillant :
Je songeais en les déployant
Aux lieux qui m'ont vu jeune, aux retours en septembre.

Elle, tout au présent, riait de mes soucis;
Ou sur mon passé, chose éteinte,
Revenant légère et sans crainte
(Mais s'abusant peut-être), écoutait mes récits.

Souvent les fruits lointains sont plus doux bien qu'étranges ;
Au cœur d'un autre on aime à voir,
A doubler par lui son savoir :
Notre esprit curieux se plaît à ces échanges.

« J'écoute, disait-elle, allons, barde, chantez ! »
Et le front penché sur la glace,
Elle rattachait avec grâce
Ses cheveux, noirs bandeaux sur ses tempes jetés.

III

En elle je n'aimai d'abord que la beauté,
La bouche humide et fraîche ouverte à la gaîté,
Et l'or bruni de ses épaules,
Et les frêles contours de ce corps souple et fin
Qui plie à chaque pas, comme à l'air du matin
Le long des eaux tremblent les saules.

J'ai connu la beauté ! que m'importait alors
Si nulle âme, en parlant, n'animait ce beau corps,
Ces longues paupières d'Arabe ?
Heureux de respirer ce souffle virginal,
Ou d'écouter, rêveur, de sa voix de cristal
Tomber quelque molle syllabe.

Pardon, si tu le peux ! à tes genoux pardon !
Lorsque, le cœur brisé, pâle, et dans l'abandon,
Plus faible que toi, faible femme,
Je vins tout éploré te dire mes douleurs,
Ta secrète beauté s'éveilla sous mes pleurs,
Et tu me révélas ton âme.

O larmes! ô soupirs! ô mystères d'amour!
Femmes, pour nous charmer, vous avez tour à tour
La beauté visible et cachée;
Êtres deux fois doués! Êtres puissants et doux!
Vous domptez notre force; elle marche après vous,
D'un double lien attachée.

IV

Ah! dis-moi, jeune femme, autour de ta demeure
N'entends-tu pas de voix qui pleure?
Comme moi tu perdis le rire aux ailes d'or;
Mais ton crédule espoir l'appelle-t-il encor?
Heureuse d'espérer! — Après un long silence,
Lorsqu'un hymne en secret de mon âme s'élance,
Ce n'est plus vers mes jours de printemps et de fleurs,
C'est assez d'écarter de moi l'ange des pleurs,
Cet ange toujours pâle et toujours lamentable
Qui pleure à mon chevet et qui pleure à ma table.
Mais si le rire ailé rentre dans ma maison,
Si l'été qui fleurit sèche sous un rayon
Mes larmes, tu verras la chanteuse alouette
Envier dans le ciel ma voix qu'on dit muette,
Les bardes, s'éveillant, diront : « C'est lui! c'est lui! »
Et les tranquilles eaux du Leff... Mais aujourd'hui!
Ah! dis-moi, jeune et douce femme,
N'entends-tu pas de voix qui pleure dans ton âme?

V

Si je viens à passer, sur ton front, en tremblant,
Hélas! n'abaisse plus ainsi ton voile blanc,
Toute pâle et toute troublée;

Au bras qui te conduit n'attache plus ton bras;
Comme pour m'éviter, ne presse plus tes pas
Vers quelque solitaire allée.

Eh bien! si ma rencontre importune tes yeux,
Parle avec confiance et décide en quels lieux
Il faut pour toi que je m'exile;
Ton amour fut ma paix, mon bonheur, mon soutien,
Qu'aujourd'hui mon repos ne trouble plus le tien;
Commande, je serai docile.

Alors tes yeux ternis reprendront leur azur,
Le jour, comme autrefois, naîtra limpide et pur,
La nuit s'écoulera sans fièvre;
Tu t'abandonneras à ta sécurité,
Et l'innocence aimable, et la douce gaîté
Souriront encor sur ta lèvre.

Dis un mot et je pars. — Sans trop d'ennuis pour toi,
Si je puis cependant demeurer, souffre-moi;
Et, lorsqu'au détour d'une rue,
Tout à coup devant toi m'offrira le hasard,
Passe libre et sans peur; ne crains pas mon regard;
Je ne t'aurai pas reconnue.

Seulement (je t'en prie!), oh! quand tu seras loin,
Quand je pourrai braver et soupçons et témoin,
Vers toi que je tourne la tête,
Pour observer encor ton pas modeste et lent,
Et tout ce qu'à mon cœur ce marcher indolent
Rappelle de grâce secrète.

Alors, alors mon cœur bondira! mille accords,
Mille vœux dans mon cœur retentiront alors,

Et se répandront sur ta route ;
Et mille illusions, mille prospérités,
Comme des anges purs iront à tes côtés,
Ce jour-là si le ciel m'écoute !

LES TROIS PLAISIRS

A CHARLES CORAN

Penser, puis répandre sans bruit
Les vers qu'aisément on écrit,
Sont les trois plaisirs de l'esprit.

Aimer Dieu, son pays, sa dame,
Voilà les trois plaisirs de l'âme :
Plongez-la dans sa triple flamme.

Le bal au son lointain des cors,
La table et les tendres accords,
Tels sont les trois plaisirs du corps.

Plaisirs du corps, plaisirs de l'âme
Et de l'esprit, tout nous réclame :
Plongeons-nous dans leur triple flamme.

LE VIEUX COLLÉGE

A LA MÉMOIRE DE M. SALLENTIN

Dans une ville, en Flandre, et tout près des remparts
(Car un triple fossé l'enclôt de toutes parts),

Près des bords de la Scarpe il est un vieux collége.
Les cours durant deux mois sont couvertes de neige;
Mais l'air de la campagne, en passant sur les murs,
Vous apporte, l'été, l'odeur des pavots mûrs,
Des trèfles, des colzas, et de toutes les graines
Dont ces hommes du nord ensemencent leurs plaines;
Vous entendez au loin les danses des faubourgs,
Tout le long des remparts les fifres, les tambours,
Et ces odeurs, ces bruits, se mêlant à l'étude,
Ne sont pas sans douceur dans cette solitude.

Aussi, lassé du monde, un jour je voulus voir
Les toits du vieux collége, et la cour, le parloir
Où, le cœur haletant sous ce ciel de fumée,
Je vins, enfant breton, de ma lande embaumée :
Ces lieux où j'arrivai jeune et rempli d'effroi,
J'y revenais chercher ce qu'ils gardaient de moi.

En deux jours s'accomplit ce voyage facile.
Aussitôt je montai vers les murs de la ville;
Et là, dès le matin, assis sur le gazon,
Je regardai longtemps notre ancienne maison.
« Au-devant de la vie allons avec courage,
M'écriai-je; acceptons les devoirs d'un autre âge;
Que l'enfant devienne homme et marche à l'avenir;
Mais de ce long trajet sachons nous souvenir :
Celui-là vit deux fois de qui l'âme naïve
Des âges tour à tour garde une empreinte vive,
Et sous ses blancs cheveux, dans sa voix, son regard,
Montre à la fois l'enfant, l'homme mûr, le vieillard.
Ainsi puissé-je vivre et, depuis mon enfance,
Joindre l'âge qui fuit à l'âge qui s'avance,
Dans ma pensée unir ma tombe à mon berceau,
Sans qu'à toute la chaîne il manque un seul anneau !

Quel vieillard désolé, qui, fouillant dans son âme,
La croyait pour jamais éteinte à toute flamme,
Bien loin dans sa jeunesse enfin a retrouvé
Un reste de chaleur sous la cendre couvé;
D'une ancienne amitié quelque vive parcelle;
Un amour tiède encore; et de leur étincelle
N'a senti s'animer un sang stérile et vieux,
Et des éclairs de joie illuminer ses yeux? »

Moi-même, à ces pensers, sentant ma force accrue,
Du collége en courant je pris l'étroite rue;
Et bientôt j'entendais les chansons du portier
Et l'affreux grincement des dents de son métier,
Lorsqu'au bruit de mes pas quelqu'un poussa la grille,
Et je fus entouré de toute la famille.
Dans la loge, parmi ces gens gais et dispos,
Ce furent entre nous bien des joyeux propos;
Pourtant j'étais pensif, car midi sonnait l'heure
Où les jeux animaient jadis notre demeure,
Et la cour restait vide, et les bruyantes voix,
Les cris n'éclataient pas dans l'air comme autrefois.
Mais, en regardant bien, devant les vitres sombres
Je voyais deux à deux passer de grandes ombres,
Des lignes se croiser et des fantômes blancs
Dans les angles des murs s'enfoncer à pas lents;
Et lorsque j'écoutais : au bas de la fenêtre,
Des bruits qu'on eût en vain tâché de reconnaître,
Des soupirs étouffés, des plaintes et des toux
De moment en moment s'élevaient jusqu'à nous.
Troublé, j'ouvris la porte : une odeur douce et fade
Telle que sur son lit en exhale un malade,
Me saisit tout à coup; près de me trouver mal,
Je vis que le collége était un hôpital!

Hideux et tout perclus, courbés sur leurs béquilles,
Autour des bâtiments et le long des charmilles,
Plus de trente vieillards, usés d'âme et de corps,
Silencieusement erraient comme des morts;
Étendus au soleil d'autres tremblaient les fièvres,
Ou cherchant un peu d'air ouvraient leurs pâles lèvres;
Et d'autres, n'ayant plus de force pour souffrir,
Semblaient à cette place être venus mourir,
Si bien qu'en s'appelant les deux enfants, mes guides,
Que n'épouvantaient plus ces figures livides,
Seuls firent plus de bruit dans cette triste cour
Que les trente vieillards qui rôdaient alentour.
Quelques-uns pour nous voir soulevèrent la tête,
Et par beaucoup d'efforts redressant leur squelette,
Arrêtèrent sur nous un regard sans clarté,
Mélange de souffrance et de stupidité :
Toute leur vie était dans ce regard sincère;
Mais une vie, hélas! si pleine de misère
Que mes vers ne pourraient jamais en dire assez
Sur tant de maux présents, sur tant de maux passés.
Voilà ce qu'on voyait dans cette cour étrange,
Et comment, jeune encor, j'appris comme tout change.

On m'ouvrit la maison. En montant l'escalier,
Je me mis à songer à mes jours d'écolier,
A cet âge où l'on rit, à cet âge où l'on joue :
Quand les cheveux à l'air et le feu sur la joue,
Ici je grandissais, et par quels habitants
Nous étions remplacés après si peu de temps.
Le monde m'apparut dans toute sa tristesse.
Moi, loin de mon enfance et loin de ma vieillesse,
Ainsi qu'un voyageur entre deux sommités,
Je mesurais la vie à ses extrémités;
Et voyant tant de force autrefois dépensée,

De science aujourd'hui sans profits amassée,
Je cherchai dans mon cœur ce qu'on ne pourra voir
Ensemble réunis, la force et le savoir.

Alors l'un des vieillards, l'aumônier, sage prêtre
Qui d'après quelques mots me devina peut-être,
Me dit en souriant : « Si vieillesse pouvait ! —
« Ah ! repris-je aussitôt, si jeunesse savait ! »
Ainsi de ces deux mots de l'humaine sagesse
Tous les deux nous sentions la sévère justesse ;
Lui, chargé d'un savoir inutile aujourd'hui,
Moi qui courais sans frein au même but que lui.

Cependant, m'abreuvant à cette amère source,
Et d'un pas résolu je reprenais ma course,
Comme quelqu'un nourri de fiel et de dégoût,
Mais ferme et qui s'obstine à vivre jusqu'au bout;
Et, seul, je visitai les études, les classes,
L'endroit où l'on jouait durant le temps des glaces,
Et ce n'étaient partout que sombres ateliers,
Que malades errants de paliers en paliers ;
Les infirmiers de loin montraient leur face pâle,
Et la maison semblait en deuil et toute sale.

Après bien des détours, dans un grand corridor
(Dernier coin habité qu'il fallait voir encor)
J'arrivai : cette chambre autrefois fut la mienne ;
J'en reconnus la porte et la serrure ancienne ;
Mais au dedans, hélas ! on n'avait rien laissé :
Mon nom sur la muraille était même effacé ;
Mes plus chers souvenirs, mes cartes, mes estampes,
Ce gracieux portrait de Vierge aux belles tempes,
Et qui, me souriant avec sérénité,
M'enseignait combien douce et calme est la beauté,

Tout avait disparu ! Dans ma chambre, ô mystère !
Sans oreille et sans voix, gisait un grabataire !
Dans la force du mal seulement ses deux yeux,
Ses yeux chargés de pleurs se tournaient vers les cieux,
Et cherchaient une image aux lambris étendue :
On y voyait dans l'air une croix suspendue,
Et sur terre un martyr à sa claie attaché,
Qui regardait le Christ dans le ciel bleu penché ;
Or, le sang répandu par la divine plaie
Comme un baume arrosait le martyr sur sa claïe,
Et le front de l'apôtre et le front du Sauveur,
Tous deux resplendissaient d'amour et de ferveur.

O malheureux perclus, vieillard sans espérance,
C'était là ton recours dans ta longue souffrance !
Comme le saint martyr, toi, cloué sur tes draps,
Tu voulais voir le Christ qui te tendait les bras !
Par tes sourds râlements, par tes larmes, sans doute,
Du sang miraculeux tu cherchais une goutte ;
Et tu disais : « Seigneur, penchez-vous par ici !
Jésus, ayez pitié de moi, je souffre aussi ! »

Assez, assez de cris, de tortures, de larmes !
Laissons venir le sort, à présent j'ai mes armes.
Sortons de cette chambre ! Assez, assez de pleurs !
L'âme mûrit bien vite à ses grandes douleurs.

Ainsi de ce collége où commença ma vie,
Pour la seconde fois je faisais ma sortie ;
Mais j'avais l'air plus grave et le pied moins léger,
Car je ne rentrais plus au monde en étranger.

La douleur ! voilà donc, Seigneur, le joug suprême
Où celui qui vous hait et celui qui vous aime

Passent également; et vos plus chers élus
Sont ceux que votre main, dit-on, courbe le plus.
Pourtant, grâce, Seigneur! Je saurais mal connaître,
Au bras qui sans pitié nous poursuit, un doux maître.
La douleur, ô mon Dieu, quand elle vient sur moi,
Me remplit de surprise aussi bien que d'effroi;
Toujours, quand reparaît son spectre, je m'étonne;
Si ma tête s'incline au bruit du ciel qui tonne,
La clarté d'un beau jour m'attire vers les cieux,
Et je me sens meilleur lorsque je suis heureux.

A LUCY.

Lucy, depuis un temps, lors même qu'on te loue,
Une rougeur soudaine éclate sur ta joue,
Ta voix hésite et tremble, et tes regards troublés
S'éteignent à travers tes cils longs et mouillés,
Quand ton âme est sans tache, oh! pourquoi cette honte,
Et sur ton front si blanc cette rougeur qui monte?
Enfant, ah! pauvre enfant en proie au ver rongeur!
Cette hydre dévorante et qu'on nomme rougeur,
Je la connais! Deux ans, jeune et l'âme encor pure,
Grandissant comme toi, j'ai senti sa morsure,
Et son souffle de feu, vif et subtil poison,
Courir par tous mes sens et troubler ma raison.
N'est-ce pas? Dans le cœur c'est comme une hydre affreuse,
Qui sans cesse y retord ses anneaux et le creuse,
Et jamais ne sommeille, et cherche à s'élancer
Dès qu'un œil attentif sur vous vient se fixer;
La flamme de son corps vous consume au passage,
Elle sort par vos yeux, luit sur votre visage,
L'air manque, tous vos sens sont domptés à la fois

Et vous restez sans pouls, sans regards et sans voix!...
O tourment de l'enfer, honte, éternel supplice
Qui marque la vertu de la couleur du vice,
A la tendre innocence ôte son doux repos,
Et son rire si frais, et tous ses gais propos!..

Prends courage pourtant, ô blonde enfant qu'on aime.
Lasse de sa victime, un jour et d'elle-même
La rougeur s'en ira : mais alors dans ton cœur
Avec son trouble aimable entrera la pudeur.

A PLUS D'UN

Dans ton intérêt ne te corromps pas.
Ta jeunesse aima les plus belles choses.
L'art, la liberté, fleurs au ciel écloses,
Épargne ces fleurs tombant sous tes pas.

Obscurci longtemps par une colline,
Ton astre rayonne et prend son essor,
Hélas! dirons-nous devant l'astre d'or :
L'esprit monte au ciel et l'âme décline.

Pour bien achever votre double cours,
Il faut, noble esprit, il faut, ô belle âme,
L'un à l'autre unis, flamme dans la flamme,
Monter vers le ciel et monter toujours.

LIVRE TROISIÈME

AU BORD DE LA MÉDITERRANÉE

CONSULTATION

AU Dr P—, DE MARSEILLE

Hélas! hélas! l'illusion est brève!
Enseignez-nous, docteur, quelque long rêve
Pour nous charmer.
A trop courir le corps demande trêve. —
Il faut rimer. —
A trop rimer l'esprit manque de sève.
Il faut aimer, —
A trop aimer le cœur moins vif achève
De se calmer.
Hélas! hélas! l'illusion est brève!
Enseignez-nous, docteur, quelque long rêve.

AU BORD DE LA MÉDITERRANÉE

Sur ce lac azuré, délicès des étoiles,
Poussés par la vapeur ou poussés par le vent,

J'ai vu mille vaisseaux qui cinglaient au Levant :
Qu'allaient-elles chercher si loin ces blanches voiles ?
Quel trésor apportait ce rouage savant ?

◇

Hommes pâles du Nord, en longeant ces rivages,
Regardez leurs temples croulés,
Leurs îlots chauves ou brûlés ;
De vos rudes aïeux ce sont là les ravages :
Vos cœurs ne sont-ils pas troublés ?

Sur ces mers elle a pris naissance
Celle qui d'un œil sûr dirige vos vaisseaux :
Science est son grand nom : instruits à ses travaux,
Anglais, et vous, marins de France,
Faut-il de vos duels ensanglanter ses eaux ?

Voyez quel soleil pur a doré cette nymphe
Plus blonde qu'un rayon de miel !
Épanouis à son beau ciel,
De vos corps appauvris et froids fondez la lymphe ;
Vos âmes, purgez-les de fiel.

O pays de force et de grâce,
J'ai pour vous tout l'amour qu'on a pour la beauté,
Et pour les seins féconds qui nous ont allaité !
De Brô-hâff descendit ma race,
Tout Celte se souvient du Pays-de-l'Été.*

En nous l'Elbe saumâtre, et les neiges des pôles
N'ont point infiltré leur langueur,
Tels le chef nous mena, vainqueur,

* Où fut plus tard Byzance.

Tels nous sommes restés à l'occident des Gaules,
Vierges d'esprit, vierges de cœur.

Toi, mère auguste, ô terre orphique,
De tes abaissements, mère, relève-toi !
Les barbares s'en vont, le sabre n'est plus roi :
Voici ta fille pacifique
Qui revient et formule une nouvelle loi.

Aux hardis écuyers rouvrez les hippodromes,
Leurs jardins aux nobles songeurs ;
Avec vos toits d'or, vos rougeurs,
Mirez-vous dans les mers, beaux temples polychromes,
Et souriez aux voyageurs.

Pareilles aux blanches statues,
Que les âmes partout se dressent sans effort,
Sous les rayons du sud, sur les glaces du nord ! —
Les barrières sont abattues,
L'Esprit circule en paix de l'un à l'autre bord.

Sur ce lac azuré, délices des étoiles,
Poussés par la vapeur ou poussés par le vent,
J'ai vu mille vaisseaux qui cinglaient au Levant :
Qu'allaient-elles chercher si loin, ces blanches voiles ?
Quel trésor apportait ce rouage savant ?

SYMBOLES

A MES FRÈRES

J'ai vu, près du Blaved qui tombe en ses bassins,
Le port de Lorient tout entouré d'écume,
Sauvagement le soir se coucher dans la brume; —
Gênes sort de la mer avec ses hauts gradins,
Son môle en plein soleil, ses palais, ses jardins;
L'odeur des orangers embaume ses approches;
Et le port retentit du carillon des cloches :
Si l'on entre, aussitôt mille détours obscurs;
Vous sentez sur vos bras tomber l'air froid des murs;
Tout est sombre et muet; des boutiques d'orfèvres
Sortent des hommes bruns mordant leurs pâles lèvres;
Quelque chose de triste et qu'on ne saurait voir
Glace cette cité de marbre blanc et noir : —
Dans notre Lorient tout est clair dès qu'on entre;
De la porte de ville on va droit jusqu'au centre :
Ainsi marchent ses fils au sentier du devoir.

LES DEUX FLEURS

LE VOYAGEUR

Arrête ton cheval, saute à bas, mon vieux faune!
Et va, bon voiturin, du côté de la mer :
Sur le bord de cette anse où le flot est si clair,
Coupe, dans les rochers, coupe cette fleur jaune.

LE VOITURIN

C'est une fleur sauvage, ô seigneur étranger!
Là-bas nous trouverons des bouquets d'oranger.

LE VOYAGEUR

Non, laisse l'oranger embaumer le rivage,
Pour ces parfums si doux je suis barbare encor;
Mais sur ma terre aussi poussent les landiers d'or,
Et j'aime la senteur de cette fleur sauvage.

Près du golfe de la Spezzia.

LE SEMEUR

Ma vie est ailleurs et mon âme aussi.
Aux premiers brouillards s'enfuit l'hirondelle,
Mais juin la retrouve à son toit fidèle :
Pourquoi, bourgs d'Ellé, m'appeler ainsi?

Dieu plaça mon nid sous la fleur des landes,
Près d'une rivière au fond de granit,
Je vole aujourd'hui bien loin de mon nid,
Mais j'y reviendrai les ailes plus grandes.

Pour vous, ô Bretons, voyez mon amour!
Comme en tout pays et de plage en plage
Je m'en vais semant la plante sauvage,
Qui devant vos pas doit fleurir un jour!

Déjà dans Paris a germé la graine;
Si vous y venez le cœur oppressé,
Vous dites : « Ici le barde a passé!
Voici la fleur d'or, sœur de la verveine. »

Qu'elle croisse aussi sous les myrtes verts,
Où tous les chanteurs, délices du monde,
Viennent saluer la lumière blonde;
Où pour vous, amis, je sème des vers.

Mais, vous, protégez mes courses lointaines,
Car les énervés de cœur et d'esprit
Et tous ces gloutons que rien n'assouvit
S'en vont par troupeaux boire à nos fontaines.

LE RÊVE

Cette nuit je rêvais. Sous une forteresse
Mon corps était couché (le rêve sait pourquoi),
Et bombes et boulets lancés avec adresse,
Tombaient incessamment, tombaient autour de moi;
Tant que je m'écriai : « Si le ciel ne m'assiste,
Mon heure va sonner; à mon âge c'est triste! »
Résigné, j'attendais un des terribles coups :
« Qu'il vienne enfin, qu'il vienne et creuse aussi ma tombe, »
Mais rien ne m'atteignait, car ma mère, à genoux,
Écartait en priant le boulet et la bombe.

A UN SAGE

A TERENZIO MAMIANI

I

Sur les bords de l'Acqua-Sola,
Sage, vous méditiez plus d'une fraîche idylle,
A ces riantes fleurs mêlant d'un doigt facile
Celles qu'aux purs sentiers Platon vous révéla :
Un jour le Quirinal vous salua ministre :
(Temps d'espoir et de crainte, aube douce et sinistre!)
Le poëte se tut et l'orateur parla.

II

Sur les bords de l'Acqua-Sola,
Quand votre noble voix mourut dans la tempête,
Vous êtes revenu philosophe et poëte,
Et l'idylle a souri vous disant : me voilà! —
O sainte fleur de l'art que le vulgaire outrage,
Qui, lorsque tout périt, survit seule à l'orage,
Fleur que respirait Dante et qui le consola!

ITRE A UN CHANTEUR DE TRÉGUIER

Comme je voyageais sur le chemin de Rome,
Iannic Côz, une lettre arrivait jusqu'à moi ;
On y parle de vous, brave homme,
Des chanteurs de Tréguier, vous le chef et le roi.

« Grâce à Jean, disait-on, sans tes vers point de fête.
Aux luttes, il les chante; il les chante aux Pardons ;
Et le tisserand les répète,
En poussant sa navette entre tous ses cordons.

Mon sonneur les sait mieux que matines et laudes ;
Pour Iannic le chanteur, ce malin Trégorrois,
Il t'a dû bien des crêpes chaudes,
Bien du cidre nouveau pour rafraîchir sa voix. »

Voilà ce qu'on m'écrit et j'ai tressailli d'aise :
A moi le bruit, à vous le cidre jusqu'au bord ;
Sur un seul point, ne vous déplaise,
Beau chanteur, mon ami, nous serons peu d'accord.

Certain libraire intrus sous sa presse maudite
A repétri pour vous et travaillé mon grain ;
Mon cœur de barde s'en irrite ;
Moi-même dans le four j'aime à mettre mon pain.

Mangez-le. De grand cœur, ami, je vous le donne ;
Mais gardez, en l'offrant, d'y jeter votre sel ;
Assez pour la table bretonne
Mêlent au pur froment un levain criminel.

Si quelque nain méchant fendait votre bombarde,
Faussait l'anche, ou mettait du sable dans les trous,
Vous cririez !... Ainsi fait le barde.
Le juge peut m'entendre : Ami, le savez-vous ?

Pourtant je veux la paix. — Pour les jours qui vont suivre
Ce triste hiver, voici ma nouvelle chanson ;
Que vos sacs se gonflent de cuivre ;
Bien repu, chaque soir, rentrez à la maison.

Des forêts à la mer poursuivez votre quête ;
Qu'on redise après vous « *Les Conscrits de Plô-Meûr* » ;
Ne chantez pas à pleine tête ;
Faites pleurer les yeux et soupirer le cœur.

LIVRE QUATRIÈME

A FLORENCE

CHEMIN FAISANT

Quand le front porte encor sa chevelure blonde,
O délices de voir et d'aller par le monde!
D'aller, tout à la fois pensif et confiant,
Laissant l'âme s'ouvrir à tout ce qui féconde :
Homme par la pensée et par le cœur enfant.

L'ÉGLISE BYZANTINE

Une lune d'argent se penchait sur la terre;
Nous, dans Pise la Sainte arrivés, aussitôt
Nous avons fait trois fois le tour du baptistère,
Comme des pèlerins au temps du bon Giotto,
Et là, tout enivrés d'extases enfantines,
Dôme, nous embrassions tes portes byzantines;
Puis cet hymne d'amour qu'inspire la beauté
S'exhalant de mon âme, en pleurant j'ai chanté :

I

« De l'union des temps religieux symbole,
« Salut, art opulent, ô bel art byzantin,

« Où l'Europe et l'Asie ont mêlé leur parole
« Dans un accord libre et divin !

II

« L'esprit s'était enfui des temples de l'Attique,
« Pour son âge nouveau leur voûte manquait d'air;
« Et voici qu'attristé du sombre arceau gothique,
« Il cherche un autre asile aussi calme et plus clair,
« A lui-même plus harmonique.

III

« Tu pourras l'accueillir, art humain et sacré,
« Avec toi l'âme monte à Dieu sans s'y confondre :
« Salut, docte formule, ô modèle épuré,
« Où des temps opposés les lois viennent se fondre ! » —

Et nous allions encor par la noble cité,
Aspirant son air doux, rasant ses larges dalles :
Tout brillait, revêtu d'une molle clarté,
Les vieux murs crénelés et les tours féodales;
Et le chantre, évoqué, des choses idéales,
Dante nous précédait avec solennité.

GIANNÌNA

Près de Fiésole.

Plus de sombres pensers ! Poëtes radieux,
Ouvrons à la beauté notre esprit et nos yeux;

Partout, dans les palais, sous le chaume paisible
Suivons-la ; dans les cœurs voyons cette invisible,

Et comme aux jours de foi couronnés par les arts,
Que la consolatrice enchante les regards!...

La grâce vit encor, la grâce florentine,
Elle qu'aimaient le marbre et la toile divine.

Hier, j'ai vu s'unir dans un groupe charmant
La bouche d'une mère et celle d'une enfant.

Légère, elle passait, sur le front sa corbeille,
Où dormait dans les fleurs sa fille, fleur vermeille :

De cette blonde enfant elle a fait son bijou,
Blanche agrafe à son cœur, collier d'or à son cou ;

Sur le bord du chemin parfois elle la pose,
Et donne son sein blanc à cette bouche rose ;

Puis, telle que l'oiseau s'élançant du buisson,
Joyeuse elle reprend sa route et sa chanson...

Et moi, qui m'en venais morne et baissant la tête,
Devant ce frais tableau, réjoui, je m'arrête.

Influence charmante! Aimant de la beauté!
En me laissant aller à mon cœur j'ai chanté.

O vivante madone et si pleine de grâce!
Les fleurs de poésie ont germé sur sa trace.

A JULES SANDEAU

Voulez-vous ce bluet de mon humble chemin,
Poëte qui semez des lis à pleine main?

HEURES DE TRÊVE

Et de mes jours et de mes nuits
Ce rêve était le premier rêve ;
Je disais : que dans mes ennuis
Dieu m'accorde au moins une trêve !

J'ai ce repos, Dieu soit béni !
Pourtant ma tristesse est pareille :
Chaque jour est sitôt fini !
La nuit j'y songe et me réveille.

Un cœur sous le mal affaissé
Dans le présent ne sait plus vivre,
La dure épreuve du passé
Lui fait craindre ce qui doit suivre.

Moment calme et réparateur
Où l'âme à peine se confie,
Oh ! ne passez qu'avec lenteur,
Doux épisode de ma vie !

Florence.

L'ALEATICO

Á FERDINANDO ROSELLINI

La poésie émane,
Émane mollement du vase de mon cœur,
Depuis que j'y versai cette heureuse liqueur,
Douce comme le ciel de la blonde Toscane.

Eh quoi ! le bon Pétrarque oublia la boisson
Où le barde étranger enivre sa chanson !
Ah ! ce vin réjouit l'esprit sans qu'il l'offusque !
Je l'appelle un nectar, un élixir divin :
Si j'étais le Grand-Duc, je boirais de ce vin
Dans un beau vase étrusque.

Tu vois dans ce palais ce grand arc et son dard :
Eh bien, Toscan subtil, je l'appelle un symbole.
— Oui, Barde, saluons ce symbole de l'art
Qui nous sert à lancer la divine parole :
Homère l'inventeur au poëte romain
Le transmit ; depuis Dante il va de main en main.
Dis : ai-je pénétré l'ingénieux emblème ?
— Bien, Toscan. Cependant l'arc a-t-il voyagé ?
Ou, d'Homère à Milton (grand et nouveau problème !) :
Tous ont-ils changé d'arc quand le but a changé ?

Qu'elle est prompte et subtile
La flamme de l'esprit chez vous, peuple toscan !
Elle éclate soudain comme un feu de volcan,
Ou jusqu'au fond du cœur pénètre comme l'huile.
Instruisez un barbare égaré dans vos murs !
Versez-moi de ce vin fait des fruits les plus mûrs !
Il vous donne la force, il vous donne la grâce.
Des Celtes à Florence un vestige est resté :
Par leur grand souvenir et ce vin exalté,
Je veux chanter ma race.

Le char celte, le char tout en bois de bouleau,
Je l'ai vu ! Le timon, le cercle de la roue
Avec les membres durs et tors d'un arbrisseau
Furent construits, sans bronze ou fer ; rien qui les noue.
A Florence, au milieu des arts dans leur splendeur,

Pour un enfant de l'ouest ce char a sa grandeur.
Où sont les deux coursiers, les coursiers blancs du Celte?
Leurs attaches de cuir pendent le long du char :
Lui-même où donc est-il le guerrier jeune et svelte?
Qu'il vienne l'arc en main et lance au loin son dard

La poésie émane,
Émane mollement du vase de mon cœur,
Depuis que j'y versai cette heureuse liqueur
Douce comme le ciel de la blonde Toscane.
Eh quoi! le bon Pétrarque oublia la boisson
Où le barde étranger enivre sa chanson!
Ah! ce vin réjouit l'esprit sans qu'il l'offusque!
Je l'appelle un nectar, un élixir divin :
Si j'étais le Grand-Duc, je boirais de ce vin
Dans un beau vase étrusque.

LA FLEUR QUI M'EST DOUCE

L'accord des vers et des lyres
Murmure dans son sommeil :
Il a de nobles délires,
Il rêve marbres, porphyres,
Temples au fronton vermeil.

S'il s'éveille, tout enchante
Sa pensée et son regard ;
Et lyre, lui-même, il chante
Et la nature vivante
Et les symboles de l'art.

Il dit le jeune Persée
Debout le glaive à la main,
Et, prompt comme la pensée,
Hermès, dieu du caducée,
Au ciel prenant son chemin.

Tous les dieux de l'Étrurie
Dans leurs vêtements soyeux
Passent; et la théorie
Déroule avec symétrie
Ses anneaux mystérieux.

Puis Cimabué, grave et calme,
Erre autour de la cité :
Armé de sa docte palme,
Il reflète d'un front alme
La primitive beauté.

Fleur, d'où le savoir émane
Comme un parfum épuré,
Par un invisible arcane,
De toi, beau lis de Toscane,
Tout esprit s'est enivré :

Pourtant la fleur qui m'est douce
Croît sur les caps de la mer;
Sauvage comme la mousse,
Sans l'art de l'homme elle pousse,
Libre au bord du gouffre amer.

A MA MÈRE EN ITALIE

Elle voulut partir, malgré le poids des ans,
Pour suivre en Italie un de ses chers enfants,
Cœur d'or, solide esprit, mais faible créature,
Et que l'art confiait aux mains de la nature.
En vain lui disait-on : « C'est trop loin. — Non, j'irai.
« S'il part d'ici sans moi, seule ici, j'en mourrai.
« Est-ce trop de nous deux (une mère, une femme),
« Pour bien soigner son corps, pour réjouir son âme?
« Et puis, vous le savez, j'ai là mon autre fils,
« Que le soleil retient aussi dans ce pays,
« Le premier né d'eux tous, ma ressemblance même,
« Pauvre chanteur errant qui me fuit, mais qui m'aime.
« Ah! tout mon cœur se trouble!.. Allons, pas de refus!
« Je me fais vieille, hélas! ne le verrai-je plus? »
Et tu suivis ton cœur, qui seul te persuade,
Pour voir ton fils absent et voir ton fils malade.

Oh! dans l'hôtel de Gène et dans cet escalier,
Quand tu me rencontras au détour du palier,
Oh! comme tu m'ouvris tes bras, et quelles larmes
Sortirent de nos yeux toutes pleines de charmes,
Si bien que, près de nous, sans oser se montrer,
Un serviteur pleurait en nous voyant pleurer! —
Mais bientôt nous voilà tous quatre par la ville;
Moi, dans ces murs brillants de leur gloire civile,
Guide joyeux et fier, en passant je nommais
Tous ces monceaux de marbre appelés des palais:
Et je voyais ton corps, courbé par le voyage,
Se dresser, et la joie éclairer ton visage.
Tout ce qu'a de plus grand ou la nature ou l'art,

Tout aura donc brillé sous tes yeux, bien que tard :
Spectacle inespéré, merveilles inouïes,
Que tu pourras longtemps conter à tes amies,
Quand vous prenez le frais au bord du grand chemin,
Ou, durant les chaleurs, sur le banc du jardin.
Dans Gêne et dans Florence ainsi quelques semaines
Passèrent, jours heureux pourtant mêlés de peines,
Car chaque heure disait qu'il faudrait se quitter;
Et je vous vis un soir en voiture monter.
O moment du départ, baisers, adieu suprême !
Odieuse voiture emportant ce qu'on aime,
Et qui vous laisse seul ! Puis, l'on va dans un coin
Tomber sur une pierre et pleurer sans témoin !...

Aujourd'hui, de retour dans ta ville bretonne,
Quand tu passes plus d'un se retourne et s'étonne :
« A son âge, partir ! » Or, dans notre cité,
Pour un exploit moins grand, jeune, on serait cité,
Par ce pieux voyage une noble couronne
S'ajoute à l'humble éclat qui déjà t'environne;
Car si quelque chanteur, des amis du dessin,
Tous des enfants de l'art sortirent de ton sein,
On dit : « voici la mère ! » Oui, même les merveilles
Qui, le jour, m'inspirant, la nuit charment mes veilles,
Ont doublé de douceurs; toujours s'en vont mes pas
Où nous allions, ton bras appuyé sur mon bras;
Et dans les grands palais, la riche galerie,
Dans l'église où pour moi tu priais attendrie,
Partout me rappelant ton cœur pur et ton goût,
Ma mère, je te vois et je te suis partout.

CAMÉE

J'ai vu tes quatre enfants, tes quatre filles blondes,
S'en aller à l'école avec leurs têtes rondes,
Leurs cheveux blonds et courts; et toi, dans le chemin,
Comme leur grande sœur tu leur donnais la main;
L'ouvrage terminé, le soir, à la même heure,
J'ai vu tes quatre enfants regagner leur demeure;
Leurs livres avec ordre attachés sous leurs bras,
Songeant à leurs leçons qu'elles disaient tout bas;
Et toi, les retrouvant si fraîches, si légères,
Tu revenais joyeuse avec tes écolières.
C'était, soir et matin, durant ce bel été,
Comme un chœur gracieux égayant la cité.

LES FRÈRES DE LA MISÉRICORDE

A coups redoublés le Bargello sonne,
Mon pâle voisin quitte le café;
Toujours plus bruyant le tocsin résonne,
Un autre s'en va : qu'est-il arrivé?

— « Seigneur, nous logeons dans la même auberge,
Quels sont ces gens noirs couverts jusqu'aux yeux?
Pour porter des morts et tenir un cierge,
Leurs doigts sont bien blancs? Je suis curieux.

— Seigneur étranger, nul ne peut connaître
Ces hommes voilés pour faire le bien :
C'est un ouvrier, le Grand-Duc peut-être;
Sous cet habit noir chacun est chrétien. »

A UN RELIGIEUX

Tu n'as point redouté le cloître solitaire,
Le silence, et la règle invariable, austère,
Les macérations de la chair et du cœur,
Et quatre fois par jour les stations au chœur.
Tu prononças tes vœux ferme et tout d'une haleine;
Et, lorsqu'on te vêtit de la robe de laine,
Qu'on rasa tes cheveux, sur ce front tonsuré
Sans pâlir tu jetas l'habillement sacré.
Aujourd'hui doux et calme au milieu de tes frères,
Ensemble vous passez les heures en prières,
Et vous errez, le soir, à l'ombre du jardin,
Comme ces saints reclus que peignait Pérugin,
Qui marchaient deux à deux entourés d'auréoles,
Et la paix de leur cœur coulant dans leurs paroles.

Si jeune, avec un corps plein de joie et de feu,
D'ordinaire à ce monde on ne dit point adieu;
On lutte plus longtemps; sous une robe noire
On a peur d'étouffer tout amour, toute gloire;
On se confie au temps, à ses amis, au sort,
Quelquefois en secret on espère en la mort :
Quand tout fait faute, heureux qui sur toi se replie,
O résignation, grande et sainte folie!
Hélas! il est au monde, au milieu de nous tous,
Des êtres que le sort a brisés de ses coups,
Cœurs résignés aussi, mais sans feu, sans extase,
Esprits ou corps souffrants que leur mal seul embrase,
Ces fiers infortunés passent silencieux,
Graves, froids et cachant leurs pleurs à tous les yeux :
Ils savent qu'aujourd'hui toute plainte importune,

Mais qu'on est trop vengé par la douleur commune :
Ils savent, si le mal les poigne, y mettre un frein,
Offrir à tout venant un visage serein,
Et trouver sans efforts l'expression choisie
Pour discourir sur Dieu, l'âme et la poésie.
Oh ! cent fois plus heureux au fond de ton couvent,
Sous les frais oliviers où tu t'en vas rêvant,
Dans ton cloître de pierre, au fond de ta cellule,
Mille fois plus heureux, si tu peux sans scrupule
Te dire tout à Dieu ; si l'arbre de la foi
Où tu vins t'appuyer, n'a point fléchi sous toi ;
Si, comme au premier jour, humble, tendre et fidèle,
Tu suis avec candeur Jésus ton doux modèle ;
Si tu ne glisses pas dans son étroit sentier ;
Si sa mystique chair te nourrit tout entier !

Quand tu partis (ce fut ta dernière faiblesse),
Sur le refuge ouvert à ta longue vieillesse
Tu voulus un ciel chaud, un air pur et joyeux,
Pour t'égayer un jour, pauvre religieux !
Renonçant à l'amour de toute créature,
Du moins tu voulus vivre encor dans la nature.
Près du beau fleuve Arno, sous le ciel florentin,
Tu choisis ton abri. C'est là que le matin
S'emplit de bruits charmants ; et que la luciole,
Le soir, le long des eaux mollement glisse et vole ;
Là des citronniers d'or couronnant la cité,
Des palais, et des tours, et le fleuve argenté,
Le noble fleuve Arno qui dans sa transparence
Reflète avec orgueil les vieux ponts de Florence !

CHANTS ALTERNÉS

Sans ce triste hasard, nous nous serions aimés!
A ses yeux en passant comme à demi fermés,
A sa molle pâleur, à cette douce haleine
Qui sortit de sa bouche et vint jusqu'à la mienne,
Tout mon cœur tressaillit, elle aussi (je l'ai vu)
Sentit à mon approche un frisson imprévu;
Son beau front se tourna; — mais, au seuil de l'église,
Entre elle et moi déjà la foule s'était mise;
Et de loin vers l'Arno la regardant marcher,
Timide voyageur, je n'osais approcher.

Un prince de Léon (Léon en Armorique)
Vers le monde enchanté sur un char s'envola;
Puis, les yeux éblouis par ce monde féerique,
Muet d'amour, il se troubla.

Je t'ai promis des vers, brune enfant de Florence,
Mais pour te bien louer les muses de la France
Ont une voix amère; et nul ne m'a doué
Du grand art que chez toi retrouva Cimabué.
De son art tout divin si j'avais le mystère,
Tu serais un bel ange; et comme au baptistère
Sur la porte de bronze on voit un séraphin
Qui chante vers le ciel son cantique sans fin,
Ainsi tu chanterais rayonnante de gloire,
Et tu tiendrais en main un long archet d'ivoire.

Las! disait dans son cœur le prince de Léon,
Que ne suis-je saint Luc ou que ne suis-je Orphée!

Comment peindre le ciel avec notre limon,
Et comment chanter une fée?

Dans un enclos voisin du grand palais Pitti,
Vous, mon âme, restez quand je serai parti;
Ou qu'après moi, du moins, une part de vous-même,
Mon âme, reste encor dans cet enclos que j'aime!
Errez, errez sans fin à l'ombre des grands murs,
Passez devant la grille et parmi les blés mûrs,
Le soir, n'oubliez pas les vaches dans l'étable,
Vous y boirez du lait qui fume sur la table;
Et parfois vous viendrez vers mon pâle horizon
Me dire ce qu'on fait dans la chère maison.

Globes, ciel éthéré, régions sans égales
Où plane comme un dieu l'héritier d'Occismor,
Durement retombé des sphères idéales,
Pourra-t-il respirer encor?

Le long du Mugnoné, de Florence à Fiésole
Je m'en vais, attachant mes yeux sur chaque saule,
Je passe le torrent, sur son lit desséché
Je m'incline, et sans voir je reste ainsi penché;
J'aspire autour de moi les parfums de la route;
Si la voix d'un oiseau sort des buissons, j'écoute;
Me voici dans Fiésole; et le soir, au retour,
Mon cœur qui se souvient s'emplit encor d'amour:
Longtemps il reviendra, dans ses jours de souffrance,
Le long du Mugnoné de Fiésole à Florence.

On revient sans ennui par un si doux chemin,
Disait le prince, errant sous des berceaux de roses;
Et les choses d'hier plairont encor demain,
Si le cœur se mêle à ces choses.

J'ai dit : tu vas la voir pour la dernière fois,
Regarde bien ses traits pendant que tu les vois!
Hélas! regarde bien ses tempes florentines,
Ses yeux bruns, son sourire, et sous ses lèvres fines
Toutes ses belles dents; regarde bien encor
Ses cheveux sur ce front couleur de miel et d'or,
Retiens, si tu le peux, son accent, ses manières,
Et garde dans ton cœur ses paroles dernières;
Et puis, en t'en allant, attendris ton regard,
Afin qu'on se souvienne un peu de ton départ.

Quels furent les adieux du prince et de la fée?
Elle écarta les plis de son voile d'azur;
Et lui, comme un parfum pour son âme étouffée,
S'enivra de son souffle pur...

PALINODIE

(Après un voyage)

Gaz, nouveautés, parleurs, sont arrivés de France,
Le mystère charmant s'est enfui de Florence.
Après l'ardent soleil, plus de grand palais noir
Où les yeux enflammés se reposent le soir,
Plus de grave pensée à suivre sur les dalles,
Comme Dante faisait en traînant ses sandales,
Quand devant la Madone un peu d'huile brûlait,
Feu solitaire et pur qui saintement veillait;
Une foule bruyante en tous lieux vous coudoie,
Même la volupté s'attriste à cette joie :
O rêverie, amour, Esprits silencieux,
Les démons turbulents vous chassent vers les cieux!

Vous, artistes, amants de la beauté choisie,
Comme de pur éther vivant de poésie,
Vous dites, retrouvant ici l'ennui du nord :
Allons, allons plus loin, pour voir si tout est mort !

LIVRE CINQUIÈME

A ROME

LETTRE A BERTHEL

Ecris-moi, mon ami, si devant ta faucille
Le seigle mûr de couleuvres fourmille;
Dis-moi, brave Berthel, si les chiens altérés
Errent par bande aux montagnes d'Arrez.

Hélas! durant ce mois d'ardente canicule,
Tout fermente; et partout un noir venin circule.
Pour charmer les serpents tu m'as dit tes chansons;
Quand, dressés sur la queue, ils sifflent prêts à mordre,
On siffle : eux de rentrer leur dard et de se tordre,
Et, charmés, de s'étendre aux rebords des buissons.

Ainsi, d'un pied hardi je vais dans la campagne.
Puis je porte à la main un bâton de Bretagne,
(De nœuds égaux formé, garni d'un bout de fer) :
La fougère suffit pour trancher les couleuvres;
Mais les chiens dans ce mois errent, je crains leurs œuvres
Eux craignent mon bâton lorsqu'il tourne dans l'air.

Écris-moi, mon ami, si devant ta faucille
Le seigle mûr de couleuvres fourmille;

Dis-moi, brave Berthel, si les chiens altérés
Errent par bande aux montagnes d'Arrez.

Près de Frascati.

AUX ENVIRONS D'ALBANO

Bois où se sont perdus Merlin et Viviane,
Aviez-vous plus d'arome aux coupes de vos fleurs?
Plus d'émail à vos pieds? Sur la verte liane
Les oiseaux brillaient-ils de plus riches couleurs?
O délices du lac d'Albane!

Calme et parfum! Et puis des couples gracieux
Qui la main dans la main, lentement, sous les chênes,
Vont former quelque danse aux collines prochaines.
Je passe et poliment on me sourit des yeux.
Ainsi, vers Comanâ, cheminant un dimanche,
De chaque feutre noir, de chaque coiffe blanche,
M'arrivait un bonjour, mais grave et sérieux.

Ébloui des splendeurs de cette terre épique,
A midi je m'assieds sous la chaleur du jour;
Je tourne encor les yeux vers la Sabine antique,
Puis, vaincu, je les ferme au bruit d'un chant rustique :
Un jour Milton dormant eut un baiser d'amour.

Pour les dames allant vers leur villa de marbre
Sans gloire et sans lauriers mon front ne brille pas;
Mais, filles d'Albano, sous l'ombre de cet arbre
Arrêtez, arrêtez vos pas!
Les lèvres qui chantaient ma jeune paysanne
S'ouvrent encore et mon cœur en émane.

A S. MAUTO

(Nom italien de saint Malô)

Comment, bon saint Malô, pauvre évêque breton,
Une église de Rome a-t-elle pris ton nom?
Ah! dans cette cité païenne et catholique,
Quand, fatigué de voir et d'admirer toujours,
Enfin je découvris ton humble basilique,
Ah! cirques et forums, colonnades et tours,
Comme tout disparut! et, durant quelques jours,
Mon pays me revint frais et mélancolique.
Malô, l'illusion fidèle me poursuit :
Ton bâton pastoral dans Rome me conduit.

Hier encor j'errais, et maisons, monastères,
Théâtres, tout dormait; le Tibre coulait noir,
Et je suivis ses bords, lorsque, par ce beau soir,
Saint-Pierre m'apparut inondé de lumières :
Avait-on allumé pour mon saint inconnu
Cette fête magique où seul j'étais venu?
Des milliers de flambeaux (grandeurs toutes romaines!)
Éclairaient sans témoins et le dôme et la nuit,
Et sous la colonnade on entendait le bruit
Des immenses fontaines.

Éclat du Vatican, luxe pontifical,
M'écriai-je, ici-bas vous n'avez point d'égal!
Le ciel allume seul une pareille fête,
Délices de l'Arabe errant dans les déserts;
Immobile et serein, seul, après la tempête,
Sur l'Océan plaintif il tient ses yeux ouverts,

Pour apaiser la vague et les grands monstres verts;
Malô, de tels flambeaux scintillaient sur ta tête,
Quand, guidant ton esquif, un ange aux ailes d'or
T'envoyait convertir les païens de l'Arvor!

Patron des voyageurs, les fils de ton rivage,
Venus à ce milieu de l'univers chrétien,
Connaîtront désormais ton nom italien
Et tu seras un but dans leur pèlerinage.
Les plus tendres de cœur à Rome apporteront
Quelques fleurs des landiers pour réjouir ton front :
Mais là-bas, près des mers, sous ta sombre chapelle,
Fête-les au retour, bon saint, et souris-leur
Quand sur ton humble autel ils mettront une fleur
De la ville éternelle.

POUR L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME

INSCRIPTION

Ici la ruche d'or des abeilles de l'Art.
Chaque automne, fuyant la Seine et son brouillard,
Fervents nous arrivons sous l'abri des grands arbres,
Près du buis odorant qui pousse entre les marbres,
Dans la chaleur et la clarté,
Nous venons recueillir le miel de la Beauté :
Car la divine fleur qu'Homère fit éclore,
La fleur de poésie a son arome encore.
Et de la ruche d'or quand te vient la moisson,
Tu savoures, Paris, sous ton pâle horizon,
Oubliant, ce jour-là, tes bruits et tes secousses,
Le miel savant de l'Art qui fait les mœurs plus douces.

LES DIEUX CHEZ ANACRÉON

(D'après un bas-relief de M. Guillaume)

I

Poëtes, consacrez toujours
Votre muse aux saintes amours :
Qu'elle chante, voilée, au fond du sanctuaire ;

Cependant, Muse, viens parfois
Comme en Grèce, chez nous Gaulois,
Tes cheveux dénoués, viens égayer la terre.

II

Dans Téos, la ville au ciel clair,
L'errante lune argentait l'air,
Le myrte et l'hyacinthe exhalaient leurs aromes;

Alors, parcourant la cité,
Un chœur avec légèreté
Vint danser sur un seuil aux marbres polychromes :

— « Ouvrez, Anacréon, ouvrez !
C'est l'enfant aux cheveux dorés,
L'enfant joueur, Amour, qui frappe à votre porte.

— « Ouvrez à Bacchus, beau vieillard !
Ma coupe, merveille de l'art,
Est pleine de bonheur : C'est un dieu qui l'apporte.

— « Ouvre, mon cher Anacréon !
Au seuil de ta fraîche maison
J'accours, ma lyre en main, moi, chanteuse d'Asie. »

La clef de bronze fait un tour,
Puis avec Bacchus et l'Amour
Chez cet heureux vieillard entre la Poésie.

III

O charme et puissance des lieux !
Je vous vis, esprit sérieux,
Sous le beau ciel romain sculptant la Grèce antique.

Et sur le mode ionien
J'accorde, moi, barde chrétien,
La harpe aux sons plaintifs, la harpe d'Armorique.

LES CORNEMUSES

Un pauvre Italien, de figure romaine,
Jouant de la *piva* tristement se promène ;

Or, nul pour l'écouter ne s'arrête, et l'enfant
De maison en maison toujours s'en va chantant.

Un seul, au premier bruit de l'instrument rustique,
Tressaillit (il venait celui-là d'Armorique) :

Ami, prends cet argent et sonne encor un air !
Vous, mes yeux, fermez-vous à ce ciel pur et clair !

Ah! le *corn-boud* résonne au loin, l'océan fume,
Et la fille d'Arvor a passé dans la brume;

Plus légère en passant qu'une biche aux abois,
Ou qu'une blanche fée aux clairières des bois...

Sonne encore, ô *piva*, sonne, instrument sauvage!
Une voix te répond sur un autre rivage;

De l'est à l'occident, pays, répondez-vous :
L'un si cher à mon cœur, l'autre à mes yeux si doux!

Qu'aujourd'hui ma province en songe m'apparaisse,
Là tous mes souvenirs, là toute ma tendresse;

Un jour si le *corn-boud* chante aux brouillards d'Arvor,
Je dirai : levez-vous devant moi, pays d'or!

Et la rouge Sabine et l'Italie entière
Éblouiront mes yeux avides de lumière.

LES FLEURS SOMBRES

A XAVIER MARMIER

Écrase à tes pieds la mélancolie
Cette fleur du nord et d'un ciel souffrant,
Dont le froid calice inondé de pluie
S'exhale en poison et trouble Ophélie
Le long du torrent.

Mais aux bords latins si tu veux descendre,
La tristesse y croît, fleur bonne au plus fort,
Qui rend l'homme doux et la femme tendre,
Et calme l'esprit quand il faut s'étendre
Aux draps de la mort.

ASPIRATIONS

Que de fois mon esprit a crié : Liberté !
Quand mon cœur murmurait tout bas : Autorité !

Admirons la pensée aussi libre que l'aigle,
La suprême raison qui trouve en soi sa règle,
Le peuple déjà mûr à proclamer ses droits
Et qui dans son forum semble un conseil de rois ;
Mais aimons le ramier fidèle à sa colline,
La pensée humble et douce et la foi qui s'incline ;
Aimons l'homme ingénu que son cœur seul défend
Et le peuple soumis à Dieu comme un enfant.
Vous fûtes mon soutien à travers cette vie,
Sœur de la Piété, noble Philosophie !
Ma force vient de vous. Fatigué, sans chemin,
Vous m'avez prudemment ramené par la main,
Et dans un ciel d'été comme on voit les étoiles,
Votre doigt m'a montré le beau pur et sans voiles.
Et pourtant bien des fois lisant dans vos jardins,
Sous vos portiques frais entourés de gradins,
Je songe encore au temple, à ses riants symboles :
Mon cœur faible a besoin du lait des paraboles.
Hélas ! il fut un temps où la terre et le ciel
Chantaient et célébraient un hymne universel,

Sur le sommet des monts, sur les eaux, dans la plaine,
Quand tout vague soupir, toute voix, toute haleine
Étaient les mille accords de ce clavier divin
Que les anges de Dieu faisaient vibrer sans fin :
Instrument plein d'amour, concert sublime et tendre,
Que l'oreille de l'homme alors pouvait entendre ;
Par lui-même parlant un langage inspiré
De la création menait le chœur sacré !

HYMNE

AU PÈRE

Nous pouvons comparer la Divinité à un triangle dont les trois côtés sont égaux.
LES PLATONICIENS.

I

Pure essence de tout, dont un nombre est l'emblème,
Combien de fois, type suprême,
Trouvas-tu ton bonheur à sortir de toi-même ?

Combien, après tes longs travaux,
Beau triangle mystique aux trois côtés égaux,
Es-tu rentré dans ton repos ?

Puissance, Amour, Sagesse, ô mouvant équilibre !
Accord triple qui toujours vibre !
Dans ses épanchements force incessante et libre !

Nos temps venus, sainte Unité,
Tu te développas selon ta volonté,
Et l'univers fut enfanté.

Belle œuvre harmonieuse en tout ce qu'elle enferme,
Où, comme la fleur à son germe,
Chaque être répondait à son principe et terme.

Pour l'être simple mais complet,
Sans voile dans les cieux le triangle brillait,
Dans l'homme imprimant son reflet.

Crime ou faiblesse, un jour, — (Trinome, grâce! grâce!)
Amour, Sagesse, tout s'efface!...
Toi seul, père indulgent, n'as point caché ta face.

II

Homme marqué du sceau fatal,
A présent suis la voie où t'a lancé le Mal,
Esprit boiteux, cœur inégal!

Des humaines erreurs va dérouler la trame,
Et triste de ton propre blâme,
Tâche par le savoir de refaire ton âme.

O labeur toujours avorté!
Entrevoir l'astre pur toujours d'un seul côté,
Jamais toute la vérité!

Pèlerin vague, errer de système en système,
Et, l'œil louche, la face blême,
Étudier le monde et soi comme un problème!

Seigneur, il est long le détour
Qui doit ramener l'homme à son premier séjour,
Jardin de candeur et d'amour.

Sur sa route pourtant vous lui versiez la manne,
Et celui qui de vous émane,
Père, vint racheter ce captif d'Arimane.

Et Lui, l'Esprit, l'ardent Milieu,
Sur ce front autrefois illuminé par Dieu
Descendit en langues de feu.

III

Ainsi, marchant vers vous, Sagesse, Amour, Puissance,
Sous l'arbre vert de sa naissance
L'homme un jour s'assoira fort d'une autre innocence.

Le théâtre de son labeur,
Ce monde, il le rendra baigné de sa sueur,
Changé, mais comme lui meilleur.

Et toi, triple clarté, que nul œil n'a sondée,
Mais que tous voyaient en idée,
Des dôl-men de la Gaule aux autels de Judée,

Dans ton éclat primordial,
Tu brilleras encor sur ton ciel de cristal,
Beau triangle équilatéral!

LE GLADIATEUR

A ÉDOUARD TURQUETY

Dans Rome capitale, impératrice et reine,
Cent mille spectateurs, l'œil fixé sur l'arène,
Y regardaient mourir

Le beau gladiateur qui, couché sur le sable,
Étouffait dans sa gorge un râle insaisissable,
Sans paraître souffrir.

Car c'était là sa gloire à lui, vaillant athlète,
De périr noblement et sans baisser la tête,
Mais tourné vers les cieux ;
Il fallait, pour mieux plaire à son juge terrible,
Que la mort fût décente et que l'instant horrible
Ne blessât point les yeux.

Ainsi, poëtes saints aux deux ailes de flamme,
Qui parcourez le monde en répandant votre âme
A travers les chemins,
Quand vous mourez d'ennuis autant que de vieillesse,
Au suprême moment levez avec noblesse,
Levez au ciel les mains.

Au Colysée.

EN TRAVERSANT LE FORUM

Sous ces arcs où passaient vos aïeux dans les fers,
Ces temples, ces palais volés à l'univers,
Pour vous, la torche en main, hurlant sur vos cavales,
Quelle âpre volupté, Goths, Huns, Alains, Vandales,
Par le fer et le feu de venger les humains,
O Barbares, fléaux des barbares Romains!
L'Orgueil, et l'Avarice, et la Luxure immonde
S'enfuyaient devant vous, rénovateurs du monde;
La Louve et ses petits, avides carnassiers,
Mouraient enfin, mouraient sous vos libres coursiers!

AUX PRÊTRES DE BRETAGNE

Des hommes éloignes du sol de leurs ancêtres,
Par force, par devoir, ou par un vague ennui,
A vous, chefs du troupeau, nos évêques, nos prêtres,
Ces esprits inquiets écrivent aujourd'hui.

Nous n'irons pas troubler les pères et les mères,
Vous, leurs guides secrets, cette lettre est pour vous;
Et n'ayant à parler que de choses amères,
Nous ne parlerons pas dans la langue de tous.

Est-il vrai? dans les bourgs et les plus humbles trèves
Les écoles d'enfants surgissent par milliers,
Tant que le bruit des flots murmurant sur les grèves
Ne pourrait plus couvrir la voix des écoliers.

Bien! Il faut que la terre où toute vie abonde
Reçoive et rende au jour la semence des blés,
Et que l'esprit de l'homme, autre terrain, féconde
Les germes immortels en lui-même assemblés.

Mais, prêtres, est-il vrai? Dans ces classes sans nombre
Notre langage à nous ne résonne jamais;
Nos vieux saints ont pleuré dans leur chapelle sombre :
« Las! dit Hoel, les fils des guerriers que j'aimais! »

Donc, à notre retour, du milieu de la lande
Le joyeux *ali-ké* ne s'élèvera plus,
Les pâtres traîneront quelque chanson normande,
Et nous serons pour eux comme des inconnus.

Oh! l'ardent rossignol, le linot, la mésange
Pour louer le Seigneur n'ont pas la même voix :
Dans la création tout s'unit, mais tout change,
Et la variété, c'est une de ses lois.

Le niveau, c'est la mort! — O prêtres d'Armorique,
Si calmes, mais si forts sous vos surplis de lin,
Anne laissa tomber le joug sur la Celtique :
Sauvez du moins, sauvez la harpe de Merlin!

Par delà le détroit, chez nos frères de Galles,
On n'a point oublié la bannière d'azur;
Le barde vénéré siége encor dans les salles,
Et des livres fervents prônent le grand Arthur!

Prêtres, je vous le dis : vous, nos maîtres, nos sages,
Refroidissant les cœurs par trop d'austérités,
Vous avez aboli les antiques usages,
Et le peuple ennuyé rêve les nouveautés.

Devant vous les lutteurs se sauvent de Cornouailles,
Vous coupez les cheveux des jeunes gens de Scaer,
Et, pasteurs des esprits, vous n'avez pour vos ouailles
Qu'un langage incorrect et d'un mélange amer.

Niveleurs imprudents! la vieille langue éteinte,
Tous les vices nouveaux chez vous arriveront,
Et si vous élevez sur l'autel la croix sainte,
Nul au pied de la croix n'inclinera son front.

Dieu vous donna le soin de la vivante chaîne,
Il en est temps, soudez ses mystiques anneaux,
Affermissez le roc où doit grandir le chêne;
Entretenez la digue où s'amassent les eaux. —

Et toi dont le premier j'ai chanté les bruyères,
Qui vivras dans mes vers avec tes chastes mœurs,
Pardonne, ô mon pays, et pardonne à mes frères
Si nous jetons de loin ces sinistres clameurs!

Tout amour est craintif! Puis, une telle crise
Semble bouleverser tes flancs près de s'ouvrir!
Mais, fidèle à toi-même et gardant ta devise,
Bretagne, tu diras encor : « *Plutôt mourir!* »

SUR D'ANCIENS AMIS

Tes blancs cercueils de marbre, ô villa d'Albani,
Ont dès longtemps perdu leurs reliques superbes,
Mais la fleur y reluit fraîche parmi les herbes :
Tels les cœurs d'où mon nom semble à jamais banni,
Où survit mon amour, cette fleur immortelle,
Embaumant des tombeaux qui ne savent rien d'elle.

A LA MAISON D'HORACE

Tivoli.

Aux murs de ta maison, sous les frais oliviers
Où tes mètres savants s'accordaient avec grâce,
Un poëte est venu rêver dans tes sentiers,
Sage et riant poëte Horace.

Plus de parvis sonnant sous les pieds du danseur,
Plus d'onyx élégant, de coupe de sardoine;

Où ta lyre a chanté psalmodiait au chœur
La voix monotone d'un moine.

Mais le vin brillait là parmi les gazons verts,
Les vallons déployaient leurs douceurs immortelles,
Là, cueillant une fleur, je murmurai tes vers
Au murmure des cascatelles.

TALISMANS

Talismans d'amitié, triple et mystique envoi,
Protégez ceux que j'aime et parlez-leur de moi.

I

Les vers comme les chants ont un pouvoir féerique,
Ainsi le croit Eir-inn ou la verte Armorique.
Dans ton berceau d'osier, un matin, cher enfant,
On cachera ces vers : leur pouvoir te défend;
Mais vers Clone-menâ, froid pays de ta mère,
Un jour, quand tu suivras le daim sur la bruyère,
Pense au barde breton, alors muet vieillard,
Et chante au son du cor ses vers dans le brouillard.
Les chants comme les vers ont un pouvoir féerique,
Ainsi le croit Eir-inn ou la verte Armorique.

II

Bonne grand'mère, à toi les célestes soutiens!
Ce chapelet bénit par le chef des chrétiens,
Tout près de ton fauteuil suspends-le dans ta chambre.
Vois, ses cinquante grains sont d'aloès et d'ambre :
Qu'ils parfument entre eux ton modeste réduit,

Et, t'occupant le jour, te consolent la nuit!
L'hiver de notre vie est souvent morne et sombre,
Et de tes pleurs secrets seule tu sais le nombre;
Prends donc ce chapelet, et puisse chaque grain
Défilé sous tes doigts entraîner un chagrin!

III

Celui qui recevra cette feuille séchée,
De mon envoi pieux aura l'âme touchée.
A Saint-Onofrio je la cueillis un soir
Sous le chêne du Tasse, ombrage calme et noir
Où jadis entouré de moines au front blême,
Lui, plus triste qu'eux tous, leur lisait son poëme :
Là vint pour s'abriter le grand infortuné
Attendant que le jour du triomphe eût sonné.
Et c'est là qu'il mourut; car nous autres poëtes,
Toujours nous demandons des couvents ou des fêtes.

Talismans d'amitié, triple et mystique envoi,
Protégez ceux que j'aime et parlez-leur de moi.

L'HOTELLERIE

Nous sommes de gais voyageurs,
Un peintre de Baden, un sculpteur, des poëtes,
Pour toute belle chose ayant des âmes prêtes,
Les fermant aux soucis rongeurs :
Nous sommes fils de l'art et de gais voyageurs.

Pays du Latium, adieu!
Au pied de ses volcans voici la Grande-Grèce,

Où l'esprit est esclave et la terre maîtresse :
Salut à la terre de feu !
Pays du Latium et d'Étrurie, adieu !

Vienne Liber, le dieu pourpré !
Winter, entonnez-nous un refrain d'Allemagne.
Et moi qui sais aussi plus d'un air de montagne,
Sous ces vignes je chanterai :
Auprès du barde blond vienne le dieu pourpré !

LIVRE SIXIÈME

A NAPLES

VENDREDI

Vendredi ! nous entrons dans Naples en tremblant,
Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc.

Alors ce n'était qu'une ronde
Dansant autour du golfe bleu ;
Tout célébrait Vénus féconde ;
Et l'Amour menait, jeune dieu,
Toutes les Puissances du feu,
Toutes les Puissances de l'onde.

Les dieux ont fui, les jours mêmes ont eu leur sort.
Nous marquons d'une croix vendredi, jour de mort.

A genoux ! sur sa croix d'ébène
Voici le blanc Crucifié :
Heureux tout cœur mortifié !
Fuyez la joie, aimez la peine.
L'ancien monde est modifié ;
Mourez, la mort est souveraine.

Vendredi ! nous passons dans Naples en tremblant,
Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc.

Non, vivez ! sur un arbre infâme
Si l'Homme-Dieu fut torturé,
Si dans l'angoisse il rendit l'âme,
Le tombeau n'a rien dévoré ;
Et doublement régénéré,
Reparaît le Fils de la femme.

Les dieux ont fui, mais l'homme a triomphé du sort,
Et nous trouvons la vie où l'on trouvait la mort.

HYMNE

AU FILS

Le monde t'appelait, triple et sainte Unité !
Le miroir symbolique où rayonne ta face,
En fragments sous ses pieds l'homme l'avait jeté :
De ton miroir, ô Vérité,
Il fallait refondre la glace.

O mystique Pêcheur, le monde t'appelait !
Dans les bourbiers infects nageaient tes créatures :
Toi, les enveloppant des plis de ton filet,
Pêcheur mystique, il te fallait
Les ramener aux sources pures.

Le monde t'appelait, ô doux Crucifié !
Agneau d'expiation ! volontaire Victime !

Pour apaiser du ciel la juste inimitié,
Pour retremper dans la pitié
Les cœurs endurcis par le crime.

LES DISSONANCES

Un soleil si chaud brûla ma figure,
J'ai dû tant changer à tant voyager,
Que d'un franc Romain je me crois l'allure;
Mais un vigneron à brune encolure
Me dit en passant : Bonjour, étranger!

Pétrarque à la main (roi des élégances),
J'arrondis mon style et me crois Toscan :
Le ton primitif se fond en nuances;
Mais soudain ma voix part en dissonances...
Oh! je suis un fils du barde Guiclan *!

CAMÉE

Laissant traîner sa robe, à la fois doux et grave,
Les cheveux négligés, dans le palais d'Octave
Il entrait à pas lents, et le soir, au festin,
Rêvait à sa Mantoue, à ses forêts de pin.
Un mot l'eût fait rougir. Sur le bras de Mécène
Souvent il s'appuyait afin de prendre haleine.
Comme font, sous le poids d'un ennui pénétrant,
Ceux dont le corps est faible ou bien le cœur souffrant.

* Barde du ve siècle.

Entre ses grands amis tel fut le doux Virgile.
A consumer ses jours la muse fut agile ;
De sa tombe il voit Naple : un destin le guida
Où l'on dit qu'en mourant la sirène aborda.

LES TROIS FRÈRES

I

Tu reçus en naissant le don de la beauté,
Un front pur, un regard plein de sérénité
D'où sortait par éclairs, comme une chaste flamme,
L'idéale beauté que renfermait ton âme.
Les vierges, les enfants et les anges de Dieu
(Ce qu'on voit de plus doux en tout temps, en tout lieu),
Morts à jamais sans toi retrouvèrent la vie,
Et ta main amoureuse en sema l'Italie :
Salut et gloire à toi, peintre envoyé du ciel !
Jeune ange au long profil appelé Raphaël.

II

A celui qui dormit sur l'épaule du Maître
Salut ! L'ami loyal fait oublier le traître.
Sous ses longs cheveux bruns, salut au bien-aimé,
Par qui, tout étant fait, le corps fut embaumé,
Et conservée aussi la plus tendre parole
De la nouvelle loi qui rapproche et console.
Tous ces mots de géhenne et de peuple maudit
Sur ses lèvres de miel nul ne les entendit,
Mais ces mots : « Aimez-vous, enfants, les uns les autres, »
Voilà ce que disait le plus doux des apôtres.

III

L'évangéliste Jean, le peintre Raphaël,
Ces deux beaux envoyés de l'amour éternel,
Ont un frère en Jésus, digne que Jésus l'aime,
Bien qu'il soit né païen et soit mort sans baptême,
Virgile est celui-là : tant l'aimable douceur
Au vrai Dieu nous élève et fait toute âme sœur.
Donc, comme une couronne autour de l'évangile,
Inscrivez ces trois noms : Jean, Raphaël, Virgile,
Le disciple fervent, le peintre au pur contour,
Le poëte inspiré qui devina l'amour.

FRUTTI DI MARE

Vers le tomber du jour à la Marginella
Vint l'étranger; vous, à votre fenêtre,
Une quenouille en main, vous souriiez, Nella...
Mon cœur a dit : « peut-être ? »

Il revient, l'étranger, manger des fruits de mer;
De vos doigts fins écorçant une orange,
Ou lissant vos cheveux, vous entonnez un air :
Plus d'un regard s'échange.

Puis, ses paniers au bras, voici le brun pêcheur;
Dans l'eau saline il trempe l'huître fraîche...
Ah! son œil en dessous rit à votre œil moqueur,
J'ai compris : double pêche!

Oui-da, beaux fruits de mer, long regard virginal
Prennent deux fois l'étranger; on le guette...

Heureux Napolitains, ainsi, sans trop de mal,
La dot est bientôt faite.

A LUIGI PARISI

Lorsque, joyeux enfant, tu courras sur la grève,
Comme un dauphin léger quand tu fendras les mers,
Devant le Pausilippe, ô Luigi, prie en rêve
Pour qui sauva tes jours et te nomme en ses vers.

— « Au secours! au secours! » — Et ta voix lamentable
Sur l'onde s'éteignait... Oh! oui, je vais à toi!
Et jetant mes habits les plus lourds sur le sable
Dans l'abîme j'entrais, ne songeant plus à moi.

Ou je disais (rapide éclair) : « Merci, mon ange,
« De cet instant pieux que vous venez m'offrir!
« Pour ses jours, ô Seigneur, tous mes jours en échange.
« Enfant, à lui de vivre; homme, à moi de mourir.

« C'est là qu'on peut mourir. Il est une belle heure
« Qui brise avec amour les terrestres liens :
« Lorsqu'une âme ici-bas plus haut aspire et pleure,
« L'heure sonne... Oh! j'entends! heure, je suis des tiens. »

Et comme ce jour-là c'était le jour de fête
De mon aïeule morte et vivant dans le ciel,
Mon cœur croyait la voir des mers rasant le faîte,
Et me tendant la main vers le monde éternel.

Puis, de loin je criais : « Courage, enfant, courage! »
Et mes bras s'allongeaient, sonores, sur les flots :

Et bien des voix aussi m'arrivaient du rivage,
Voix de jeunes baigneurs et de vieux matelots.

Enfin, je te saisis, mourante créature!
Et sur l'arène d'or bientôt te soulevant,
Heureux tu souriais à l'heureuse nature,
Moi, triste, je songeais : hélas! j'étais vivant.

Mais comme un voyageur cueille aux terres lointaines
Une fleur qui lui parle, un jour, des temps anciens,
A ceux qui m'entouraient, plages napolitaines,
J'ai demandé son nom : tous ont béni le mien!

Lorsque, joyeux enfant, tu courras sur la grève,
Comme un dauphin léger quand tu fendras les flots,
Devant le Pausilippe, ô Luigi, prie en rêve
Pour qui sauva tes jours et te nomme en ses vers.

MORGANA*

A HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

UN PATRE

« Debout, mes bons seigneurs! c'est assez pour Morphée,
Allons voir Morgana la fée,
Sur un char de vapeurs avec l'aube arrivée.

* Mor-gana, *Fille de la mer.* — C'est à cette fée armoricaine que le peuple attribue, en Calabre, le curieux phénomène de réfraction qui se voit souvent dans le détroit de Messine. Les côtes de la Sicile viennent se réfléchir dans la mer comme dans un miroir; mais un miroir féerique où l'imagination sait trouver ce qu'elle désire.

Chaque été, prenant son essor,
Légère, elle s'en vient des brumes de l'Arvor
Bâtir ici ses palais d'or.

Au pâtre de Reggio si vous tardez à croire,
Gravissons le haut promontoire :
Là nous verrons la fée et dans toute sa gloire.

Que de monde ! ouvrez bien les yeux :
Le prodige veut naître, et déjà des flots bleus
S'étend le miroir onduleux.

Place au pâle étranger ! Car peut-être Morgane,
(Comme au pasteur notre Diane)
Un soir lui dévoila sa beauté diaphane ?

UN VOYAGEUR

Non ! — Pourtant d'aïeul en aïeul,
Comme un saint talisman que l'aîné portait seul,
Mon nom me faisait son filleul.

Enfant, j'errai longtemps aux féeriques royaumes,
M'enivrant de couleurs, d'aromes :
Hélas ! je suis encore un chasseur de fantômes !

Oh ! le caprice est mon vainqueur.
Sujet d'un bon Génie ou d'un Esprit moqueur,
Je cède aux rêves de mon cœur.

LE PATRE

Regardez ! regardez ! docte magicienne,
Sur la vague sicilienne,
La fée a commencé son œuvre aérienne.

Ah! voyez sous les doigts divins
S'entasser les coteaux sillonnés de ravins...
J'entends frissonner les sapins!

UN ARTISTE

L'amour grossier des champs, ô pâtre, te fascine!
Œuvre de Morgane ou d'Alcine,
Cet amas de châteaux splendides, c'est Messine.

LE VOYAGEUR

Moi, je vous dis : c'est Bod-cador!
Val qu'Arthur emplissait des appels de son cor,
Où dans la nuit il chasse encor.

C'est la tour de Léon, c'est un pic de Cornouailles,
Elven couronné de broussailles :
Mon cœur, voici Carnac, le champ des funérailles!

O bonne fée, à mon retour,
Sur nos grèves à toi, dès le réveil du jour,
Une belle chanson d'amour!

Pour tes fils d'Occident, ô toi qui recomposes
Un pays dans les vapeurs roses,
Et sous l'ardent midi charmes leurs cœurs moroses! »

◇

Courbé par ses réflexions,
Un Savant écoutait : « Ah! dit-il, épargnons
Leur beau miroir d'illusions! »

LA PLAINTE DU PÊCHEUR

Fenestra vascia...

Fenêtre demi-close et maîtresse cruelle,
Quels soupirs et quels feux vous me faites jeter!
Mon cœur est un volcan, il tonne, il étincelle
Pour vous si belle aux yeux qu'on ne peut vous chanter,
O maîtresse cruelle!

Que la neige, ô Stella, vous serve de modèle!
La neige est blanche et froide et se laisse toucher :
Vous êtes, ô Stella, blanche et froide comme elle,
Vous me voyez mourir, mais sans vous approcher,
O maîtresse cruelle!

LE CHEMIN NOUVEAU

A M. AMÉDÉE CHÉRON

Dans l'Esprit absorbé priait un camaldule,
Lorsque éclate un grand bruit, comme un bruit d'ouragan,
Le bon moine tressaille, il sort de sa cellule
Et d'un œil alarmé consulte le volcan :

Vésuve sommeillait, la terre était heureuse;
Mais au pied du couvent, sur un chemin de fer,
Roulaient des chars, jetant leur vapeur sulfureuse
Et conduits par Mercure échappé de l'enfer.

O moine, que fais-tu dans ta sphère idéale?
Vois, le temps est vaincu, l'espace est rapproché.
Vous, mortels, qui passez comme une bacchanale,
Oublirez-vous le but final, le but caché?

De Naples à Castellamare.

ACCORD

La vague qui roulait menaçante la veille,
Sous le soleil levant brilla calme et vermeille;
Or, tandis qu'à mes pieds, vague, tu t'apaisais,
J'allais sondant la vie et, pensif, je disais :

C'est là notre destin : l'homme est, à son aurore,
Un tout harmonieux qui cependant s'ignore;
Il suit son innocence avec sécurité,
Et s'en va plein de foi, de douceur, de gaîté;
Mais l'ombre vient, la route à ses regards s'efface,
Et de son conducteur l'enfant quitte la trace.
A travers les détours de ce voyage obscur
Il cherche un autre ami moins riant et plus sûr;
Longtemps il erre seul : enfin sa conscience
Comme un guide éprouvé lui donne la science;
Et ses forces, trouvant leur accord à la fois,
Forment un nouveau tout et qui comprend ses lois.
Bien heureux désormais quand l'épreuve est finie,
Et que son être entier n'est plus qu'une harmonie,
S'il se complaît lui-même en sa tranquillité
Et s'il ne brise plus cette sage unité!

LETTRE A LOIC

Au pays de Kerné, toi qui sous un vieux maître
Appris tant de latin qu'on t'appelait le prêtre,
  Habile clerc, dis-moi si la fleur d'or
  Sur les landiers de l'Aven brille encor.

Ici les lieux sont tels que dans l'antique idylle :
La vigne est fraîche et pend aux branches de l'ormeau,
Chaque vallon renvoie un bruit de chalumeau,
Et voici l'humble case avec son toit d'argile.
Prends garde, pèlerin ! sous ce vert coudrier
Une bergère fuit l'appel du chevrier;
Le bouc saute alentour; aux cris de la cigale
L'amoureuse colombe en paix couve ses œufs;
Le taureau va suivant sa compagne, et les bœufs
Au loin, le long des prés, tondent l'herbe inégale.

  Habile clerc, dis-moi si la fleur d'or
  Sur les landiers de l'Aven brille encor,
Au pays de Kerné, toi qui sous un vieux maître
Appris tant de latin qu'on t'appelait le prêtre.

Près de Cumes.

LES NYMPHES ET LES FÉES

I

Fille d'une Suissesse et d'un père Écossais,
Née au bord de l'Ellé quand, moi, je grandissais,

Nos trois pays rivaux, Suisse, Écosse, Bretagne,
Ont soufflé dans ton cœur l'air frais de la montagne ;
Lorsque tes grands yeux clairs brillent si doucement,
On pense à l'eau d'azur qui roule au lac Léman ;
Il est près de la Clyde, il est sur la colline
Un bouleau, jeune aussi, que chaque brise incline ;
Ton front prêt à rougir sitôt qu'on a parlé,
C'est la fleur rose au bord du fleuve Ellé.

J'ai vu, j'ai vu passer les nymphes et les fées,
Blanches filles de l'Ouest, brunes filles du Sud ;
Je compterais plutôt les vagues de Ker-Lud *,
Ou les brises du soir dans Sorrente étouffées.

II

Je fus comme ébloui lorsque, dans Procida,
Un soir je vis entrer Maria-Agatha,
Pour me faire admirer, fille encore enfantine,
Sur son corset doré sa robe levantine :
De peur de trop la voir je détournais les yeux,
Mais quel air de chrétienne, oh ! quel air sérieux.
Quand, passant au milieu d'une belle jeunesse,
Le dimanche matin elle vint de la messe !
Ce charmant souvenir dans mon âme est resté,
Marie-Agathe, et mes vers l'ont chanté.

J'ai vu, j'ai vu passer les nymphes et les fées,
Blanches filles de l'Ouest, brunes filles du Sud,
Je compterais plutôt les vagues de Ker-Lud,
Ou les brises du soir dans Sorrente étouffées.

* Ville du roi Lud (Londres).

III

Comme je traversais le ruisseau de Ker-lorh,
Anna, sur un talus semé de boutons d'or,
Joyeuse et s'enivrant de la belle nature,
Chantait le mois d'avril et chantait la verdure.
Pour boire au clair ruisseau s'arrêta mon cheval,
Et j'aspirai la voix pure comme un cristal.
Je ne m'étonne plus, fille heureuse de vivre,
Si Loïc, votre clerc, s'ennuie avec son livre,
Et si, quand vous chantez seule parmi les fleurs,
Sur son cahier on voit tomber ses pleurs.

J'ai vu, j'ai vu passer les nymphes et les fées,
Blanches filles de l'Ouest, brunes filles du Sud;
Je compterais plutôt les vagues de Ker-Lud,
Ou les brises du soir dans Sorrente étouffées.

POUR MLLE HÉLÈNE SCHOUVALOFF

Naples, dans cet air tiède oubliant les hivers,
Une vierge du Nord vint aussi sur ta grève,
Sorrente, elle a passé sous tes feuillages verts,
Et plus d'un aujourd'hui, plus d'un évoque en rêve
La douceur de ses yeux, la douceur de ses vers.

LIVRE SEPTIÈME

A VENISE

LA COURTOISIE

La belle Courtoisie est née Italienne :
Par la ville elle va saluant de la main,
Et nul ne la peut dire ou noble, ou plébéienne :
Hors des murs, on la voit sur le bord du chemin
De loin reconnaissable aux lignes de sa tête,
Élégance lombarde ou grand type romain ;
Si près d'elle, égaré, le voyageur s'arrête,
Avec discrétion elle s'approche aussi,
Et dans les mots choisis que son front pur reflète,
Désigne le sentier sans attendre merci.

EN REVENANT DU LIDO

Oh ! malheur à celui dont la mâle constance
Veut braver sa fortune et braver l'existence ;
Qui, cent fois éprouvé, mais sourd à la frayeur,
S'obstine au fol espoir d'un avenir meilleur :

Au livre où de tout temps nos heures sont prédites
Ses yeux ne liront plus que des lignes maudites ;
L'inflexible destin, d'un doigt mystérieux,
Trace autour de ses pas un cercle impérieux,
Et riant des combats où s'use sa faiblesse,
Dans le cercle fatal le ramène sans cesse,
Tant qu'épuisé d'efforts il tombe sans appui,
Victime de lui-même et victime d'autrui.
Lido ! Lido ! j'ai vu tes grèves désolées,
Ton sable jaune et fin, où confuses, mêlées,
On retrouve le soir les traces des serpents
Au soleil de midi déroulés et rampants :
Ici venait Byron, d'un œil mélancolique
Il regardait au loin briller l'Adriatique,
Ou, pour dompter son âme, il poussait au galop
Son coursier hennissant au bruit de chaque flot,
Et le noble animal écrasait les vipères
Qui gagnaient en sifflant leurs venimeux repaires...
Non, non, j'avais mal dit ! Le courageux est fort.
Marchons sur les serpents et triomphons du sort.
Ah ! si tels que Jésus heureux dans les supplices,
Souvent vous ne mettiez dans vos pleurs vos délices,
Songeant que les pervers ne savent ce qu'ils font,
Ou si dans un mépris silencieux, profond,
Vous n'aimiez à garder vos amères pensées,
Comme dans l'Arsenal des flèches amassées,
Hommes doux mais puissants, tout à coup au grand jour
Montrez l'âpre vigueur que cache en vous l'amour,
Saisissez le méchant, serrez-le sans relâche,
Et bientôt vous verrez pâlir le front du lâche !

L'ANDROMÈDE

L'Italie enchaînée et nue au bord de l'onde,
Laisse pendre en pleurant sa chevelure blonde :
Hélas! elle voudrait cacher sa nudité,
Car l'étranger qui passe outrage sa beauté,
Il se rit sans pitié de cette voix plaintive
Et meurtrit le sein pur de la noble captive ;
Elle, alors, soulevant ses bras chargés de fers,
Tristement dans ses yeux roule des pleurs amers,
Et cherche vers le ciel, comme une autre Andromède,
Si quelque beau guerrier ne vient pas à son aide.

Avant 1848.

FUNÉRAILLES D'UN AMOUR

A LA CONTESSA Z—I

I

De vos jardins, signora,
Cette plainte coulera,
Aux vins de Chypre et d'Asie
Sous les myrtes adoucie.

Venise, ah! tes grands revers
Assez troubleront mes vers :
Aujourd'hui mes pleurs à celle
Qui fut Venise la Belle;

La ville du carnaval
Et du luxe oriental
Quand sous les masques de soie
S'ébattaient amour et joie.

Tout finit! hélas! hélas!
Pour l'amour sonnons un glas,
Pour lui, mes sœurs et mes frères,
Tristement vidons nos verres.

II

Hélas! j'ai vu, l'autre jour,
Conduire en terre un amour,
Un amour mort de vieillesse :
Il avait trois ans, comtesse.

Vingt autres enfants, les fils
De la divine Cypris,
Rosés ou blancs comme neige,
Formaient le gentil cortége;

Portant sur leurs fronts bouclés
Et de leurs bras potelés
Leur frère Amour, noble et sage
Comme n'en vit point notre âge.

Bouquets et rubans flétris
L'entouraient, tristes débris,
Dards émoussés par les âmes,
Arc brisé, torches sans flammes.

Puis, des amours à genoux,
Lisant de vieux billets doux,

Au passage de la bière
Semblaient dire leur prière.

Et ce n'étaient que sanglots,
Larmes coulant à longs flots
De ces bouches toutes rondes
Et de ces paupières blondes.

Un seul, railleur et narquois,
Disait, brisant son carquois :
« Lequel de nous le va suivre?
« Amour ne peut longtemps vivre. »

III

Aux jardins de la Brenta
Ainsi ma plainte éclata,
Non sans grâce tempérée
Par vous, ô liqueur dorée!

Puis ma voile, grand linceul,
Me ramena triste et seul;
Aux rencontres des gondoles
Plus de vives barcarolles;

Mais l'aigre pleur des courlis
Du canal rasant les plis,
Ou la voix des sentinelles
Qui se répondent entre elles.

Tout est muet, tout est noir,
Comme au fond du désespoir :
Dans les palais, dans les âmes,
Plus d'amour ni plus de flammes.

VÆ VICTIS

Pour moi, je regarde ces Vénètes
(de la Gaule) comme les fondateurs
de Venise dans le golfe Adriatique.
STRAB. Liv. IV.

L'écho des temps passés n'est-il pas mort en vous,
Gaulois-Italiens ? Savez-vous qui vous êtes ?
De graves érudits vont répétant chez nous :
« Oui, les Vénitiens sont enfants des Vénètes. »
Et moi de votre gloire amoureux et jaloux,
Comme un frère je pleure ici sur vos défaites.

Tous ces hommes du Nord au visage épaté
Ce soir nous observaient, et lui, brave jeune homme,
Élevé dans l'orgueil de sa belle cité :
« Oh ! Venise avilie, et vous, Florence et Rome ! »
Vinrent d'autres soldats leur baguette à la main,
Lui, pâle, m'entraîna par un autre chemin :

« Oui, fuyons, taisons-nous, car nous n'avons plus d'armes.
Ils ont pris nos couteaux, car nos couteaux tuaient.
Le dirai-je (et ses yeux se gonflèrent de larmes) ?
Nous, hommes d'un sang noble, ô dieux ! ils nous frappaient.

Væ Victis ! mot cruel qui durement s'expie !
Le sais-tu, *Brenn* * féroce, ô sauvage insensé ?
Ainsi tu t'écriais, le fer sur l'Italie ;
Hélas ! sur tes enfants l'anathème a passé.
Vous donc, vainqueurs nouveaux, plus de parole impie :
Ce dard revient frapper le bras qui l'a lancé.

* *Brenn*, chef, d'où Brennus.

Oui, malheur aux vaincus, car le plus fort abuse;
Il aime sous ses pieds à fouler tous les cœurs :
Mais le joug le plus dur pourtant faiblit et s'use,
L'esclave s'affranchit ou par force ou par ruse.
Tôt ou tard malheur aux vainqueurs!...
O changement du sort! ô justice confuse!
Flux, reflux éternels et de sang et de pleurs!

LA PLAINTE DE SILVIO

En traversant la vallée
Et les monts couverts de bois,
Une voix douce et voilée
Jusqu'à notre âme est allée.
La douce et touchante voix!

— « Entendez-vous, dit mon guide.
Le chant du pauvre Silvio?
Lorsqu'en sa prison humide
Il chante, oh! sa voix timide
Dans mon cœur trouve un écho. »

— A la voix qui te supplie,
Pourtant tu n'obéis pas;
Et ta mère l'Italie,
Par ses bourreaux avilie,
En pleurant te tend les bras! »

L'ASILE

Reposons-nous ailleurs, le doute a hérissé
De trop de dards aigus la couche du passé.
Mais croire, mais aimer quand toute âme s'envole,
Et quand chaque matin voit tomber chaque idole !
Cependant, il le faut, croyons, aimons encor,
Croyons bien aux plaisirs et pour eux aimons l'or,
Croyons à cela seul qu'on ne doit plus rien croire,
Hors aux baisers cueillis sur un beau front d'ivoire ;
Dieu mort, ils ont tué l'amour et l'amitié :
Croyons tous au malheur sans croire à la pitié,
Et cherchons loin, bien loin, un asile suprême
Pour oublier enfin les autres et nous-même.
O vous, frères amis, qui d'un monde hideux
Voyageurs éplorés, êtes sortis tous deux,
L'un éteignant sa vie au creux de la vallée,
L'autre emportant au cloître une âme désolée,
Mais tous deux expirant d'une si douce voix
Que votre sol natal en agita ses bois,
Ah ! s'il est loin du monde un lieu sûr où l'on dorme,
Répondez, Amaury, dites, Joseph Delorme,
Où le lit est meilleur, et le sommeil plus long :
Est-ce à l'ombre du cloître ? Est-ce au creux du vallon ?
En nous-même peut-être il est un sûr refuge
Où l'âme en descendant sait juger qui la juge,
Un sanctuaire calme où le doute acéré
Malgré tous ses replis n'a jamais pénétré :
Beau temple intérieur tout rempli d'eaux lustrales,
De mets fortifiants et d'essences vitales.
Si les corps sont régis par l'éternelle loi,
Sonde ta destinée, âme, et rassure-toi !

Quel Titan espéra dans ses deux mains géantes
Détruire une de vous, molécules vivantes ;
Ou de l'âme déserte exiler sans retour
La divine espérance et le divin amour ?

A UN NAVIRE GREC

Dauphin léger, fuyant vers les blanches Cyclades,
Mes rêves te suivront dans tes joyeux détours,
Sous les caps élégants aux belles colonnades,
Du poëte et du peintre éternelles amours...
O mer, ô ciel d'azur si doux aux cœurs malades !
Et moi pour l'Occident je pars et pour toujours :
Là, parmi mes graves peuplades
Et près des flots brumeux s'assombriront mes jours,
Quand tu seras nageant vers les blanches Cyclades.

APRÈS UNE TEMPÊTE

La mer est calme, un souffle heureux enfle les voiles.
La vapeur obéit aux mains des matelots,
Tout le bleu firmament est émaillé d'étoiles
Qui viennent émailler le bleu miroir des flots.

On cause avec douceur; aux murmures des femmes
Se mêle par éclats le rire des enfants ;
Tous les rangs sont unis comme toutes les âmes ;
Plus de riches altiers et plus d'humbles servants,

Sur le pont immobile on a dressé la table
Où fumeront les chairs, où va couler le vin;
Tout est sécurité, joie et paix délectable :
Le cœur épanoui s'ouvre aux rêves sans fin...

Vents furibonds! subits éclairs! grêles! tonnerres!
Féroces ouragans venus on ne sait d'où,
Qui brisez notre joie et renversez nos verres,
Nous vous résisterons et sans plier le cou!

— « Carguez, carguez la voile! au large! à la manœuvre! »
Le chef est à son poste, et marins, passagers
S'appelant, s'entr'aidant, se sont tous mis à l'œuvre,
Comme dans les plaisirs unis dans les dangers.

Immense linceul noir, le ciel couvrait nos têtes;
Sous nos pieds se tordait l'abîme rugissant;
Quand l'éclair coup sur coup frappait les vertes crêtes,
On voyait le pilote au timon pâlissant.

O Mort!... Non, tout s'apaise et le ciel et la vague.
L'orage, on le dirait, s'enfuit épouvanté!
Déjà pointe vers l'est une lumière vague :
C'est l'aube! c'est le jour! c'est un soleil d'été!

Pour tous c'est le bonheur. Voici les robes blanches,
Voici les blonds enfants qui montent sur le pont;
On s'aborde; les mains se serrent : gaîtés franches!
Les fils vont embrasser leurs mères sur le front.

Enfin on est au port, et c'est un jour de fête.
L'église s'ouvre, entrons. Oui, venez, prions tous!
Pour nous et pour tous ceux qu'agite la tempête,
Pour notre pauvre France, oh! prions à genoux!

Marseille.

LIVRE HUITIÈME

A PARIS

LE VOYAGE D'ITALIE

De son voyage d'Italie
Toute la vie on se souvient ;
C'est comme une douce folie ;
On en parle toujours sitôt qu'on en revient.

Même (on nous l'a dit) un jeune homme,
Parti du Nord pour un été,
Vieillard n'avait point quitté Rome :
Captif comme Merlin dans un cercle enchanté.

Tant ce beau soleil nous pénètre !
Tant l'art nous remplit de sa foi !
Aperçu, souvenir peut-être
De ce monde idéal que chacun porte en soi.

De son voyage d'Italie
Toute la vie on se souvient ;
C'est comme une douce folie ;
On en parle toujours, sitôt qu'on en revient.

LES POLES

I

A UN DESSERVANT

Prêtre, te souvient-il qu'un soir, à Loc-Tûdî,
Au pied de ton autel je te surpris en larmes,
Serrant contre ton cœur le crucifix, tes armes,
Plongé dans la prière et presque anéanti ?

Au bruit seul de ma voix tu relevas la tête
(C'était le front des morts, et non plus des vivants) ;
Alors, tournant vers moi tes yeux doux et fervents,
Tu me dis : « J'ai vaincu ! combats aussi, poëte. »

Parlant de l'infini, du ciel et des élus,
Nous passâmes deux jours dans ton saint presbytère ;
Les ailes de ton âme avaient quitté la terre,
Et l'espace et le temps pour toi n'existaient plus.

Pôle effrayant de la pensée,
Qui pourrait sans vertige atteindre à ta hauteur ?
L'âme humaine aisément lassée,
Fuit tes sommets de glace et l'ardent équateur.

II

AU Dr P—, DE MARSEILLE

Et vous, de la Nature infatigable prêtre,
Qui sondez, curieux, les causes de chaque être,
Et sur vos creusets tour à tour
Pâlissez d'épouvante et tressaillez d'amour.

Rappelez-vous l'instant où des profonds royaumes
La déesse évoqua ses myriades d'atomes,
Globules mouvants et gazeux
L'un l'autre s'attirant, et vous, homme, avec eux!

O terreurs de l'esprit! Déjà, comme un problème,
Dans le tout, noir chaos, il se cherchait lui-même
Car déjà vos pensers épars
De leur faisceau rompu sortaient de toutes parts *.

Pôle effrayant de la pensée,
Qui pourrait sans vertige atteindre à ta hauteur?
L'âme humaine aisément lassée,
Fuit tes sommets de glace et l'ardent équateur.

FÊTE AUX CHAMPS

Oui, c'est encor Paris avec ses gais dimanches,
Quand de la ville aux bois volent les robes blanches!
Ah! combien vont chercher l'ombre de la forêt
Qui pourtant trahira leur joie! — On murmurait :

« L'orage a dispersé la danse,
Mais l'amour a moins de prudence,
Et nous voilà demeurés seuls
A l'abri de ces hauts tilleuls.

* Les forces attractives l'ont emporté. Depuis que ces vers sont écrits, le jeune savant, dans une excursion aux environs de Marseille, a disparu au fond d'un puits naturel.

Causons de nos amours, ma chère,
Et laissons gronder le tonnerre.

Qu'en valsant ce voile de soie
Flotte avec grâce et se déploie!
N'est-ce pas? ces jeux sont bien doux :
Mais ici pourquoi tremblez-vous?

Causons de nos amours, ma chère,
Et laissons gronder le tonnerre.

Que votre taille avec souplesse
Se livre au danseur qui la presse,
Que vos pas sont légers et mous!
Mais ici pourquoi tremblez-vous?

Causons de nos amours, ma chère,
Et laissons gronder le tonnerre.

Lorsque votre main dégantée
Sur la mienne s'est arrêtée,
Qu'il faisait beau voir les jaloux!
Mais ici pourquoi tremblez-vous?

Causons de nos amours, ma chère,
Et laissons gronder le tonnerre.

Causons! mais déjà dans l'espace
Le tonnerre s'éloigne et passe,
Et des danseurs jeunes et fous
Les regards se tournent vers nous.

Allons à leurs plaisirs ma chère.
Et laissons passer le tonnerre... »

Le bal recommença. Mais sur les verts gazons
D'autres, aux bruits lointains des joyeuses chansons,
S'en allaient devisant, troupe calme et choisie,
Sur l'art, sur la science et sur la poésie.

Livry.

PORTRAITS

I

LE POËTE

D'une larme du Christ celle qui fut formée
Choisit sur terre un barde enclin à tous les pleurs
Et, pleurant, lui montra la chaîne de douleurs
Qui tient depuis Adam notre race enfermée;
Chez les anges la vierge avait nom Éloa,
Nom sacré que plus tard le barde révéla;
Il parcourut les temps à l'ombre de ses ailes,
Recherchant le malheur et chantant la pitié;
Puis, quand l'ange tomba, sa mystique amitié
Eut pour des maux sans fin des plaintes immortelles.

II

LE PRÊTRE

Tu mérites aussi de tout pieux chanteur
Un hymne d'amitié, cœur tendre et toujours jeune,
Toi qui sus opposer aux souffrances du jeûne
L'âme et le corps du Christ, froment générateur *.

* *Du Dogme générateur de l'Eucharistie*, par l'abbé Gerbet.

Tu t'es bien pénétré de sa vertu secrète :
C'est la douceur du prêtre et celle du poëte ;
Mais la réflexion au langage savant,
Gouverne avec bonheur ton zèle et le tempère ;
On t'appellera Maître, et, cortége fervent,
Des fils de ton esprit te suivront comme un père.

III

LE PHILOSOPHE.

Les jeunes gens rêveurs tournaient vers lui les yeux ;
Lui, Sage au front candide issu des anciens Sages,
Attentif au présent, mais planant sur les âges,
Lisait nos changements dans une loi des cieux.
Comme un platonicien dans sa tunique blanche,
Replié sur lui-même ainsi vivait Ballanche.
Mystérieux penseur, calme et triste à la fois :
S'il enseigne à quel prix le bien germe et s'enfante,
Ses chants révélateurs semblent d'un hiérophante,
Ou la plainte d'Orphée expirant dans les bois.

SUR LES ANCIENS POETES

A M. ANTOINE DE LATOUR

Au temps passé, rimeurs ne rejetaient
Les fiers dizains, les chansons, les octaves,
Arène étroite où luttaient les plus braves,
Poignard d'acier qu'avec grâce ils portaient ;

Si mieux vous plaît, cassette bien fermée
Sous triple clef à tout regard jaloux,
Mais d'où sortaient aromes fins et doux
Pour Notre-Dame et pour leur bien-aimée.

Poignard d'acier et coffret lamé d'or,
Savant rimeur vous les portez encor.

LE LIVRE DES CONSEILS

I

Des ennuis maladifs qui troublent ton printemps,
Oui, je veux te guérir, toi, dont tous les instants
L'un à l'autre ajoutés ne feraient pas vingt ans!

Mais cette âpre jeunesse et jamais assouvie,
Si le miel ne sature à grands flots son envie,
Blasphème le bonheur et doute de la vie.

Et cependant ta mère en t'offrant au saint lieu,
Sur ton front vit tracer ce nom vivant de Dieu,
Qui jusqu'au dernier soir brille en lettres de feu.

Il faut un frein d'acier au coursier qui s'effare,
Des signaux au navire, aux limiers la fanfare,
Dieu pour nous est le frein, la trompette et le phare.

Voyageur éclairé par le signe chrétien,
Va donc sans trop attendre et sans demander rien,
Contenu dans le mal, excité dans le bien.

Déjà t'appelle au loin quelque rêve d'épouse,
Un enfant, gai chevreau courant sur la pelouse,
Et la patrie aussi, cette mère jalouse...

Oui, si j'avais un fils, cher et pieux trésor,
Je l'instruirais ainsi, lorsque ses cheveux d'or
Couvriraient ce front jeune et virginal encor.

Nul n'a versé sur moi les fruits de la sagesse,
Moi-même j'amassai ma tardive richesse :
Ce peu que j'ai, du moins j'en veux faire largesse.

Je ne compterai plus mes ennuis et mes pleurs,
Si parfois ma pensée a fécondé les cœurs,
Si ceux qui m'ont connu sont devenus meilleurs.

Ainsi, continuant sur ce nombre ternaire,
Rhythme bardique éclos au fond du sanctuaire,
J'instruirai jusqu'au bout ce fils imaginaire.

II

Quel est donc le parfum de ces brises d'avril,
Qu'en idée aspirant les lilas du courtil,
A peine de la pluie un jour nous souvient-il ?

Toute heure en ce lointain rit et nous semble aisée,
Notre jeune saison pourtant mal exposée
Reçut la brume froide et la froide rosée.

O Jeunesse jetée au coin d'un carrefour,
Pour trouver ton chemin, errant tout alentour,
Et souvent par ton choix perdue, et sans retour!

Mille sentiers mauvais pour une bonne voie !
Et nul pour avertir celui qui se fourvoie,
En disant : C'est par là que le Seigneur t'envoie.

Pour lors, « Fais ce que dois, advienne que pourra ! »
Et va par le sentier que ton cœur te montra :
Du plus fort bien souvent tout le savoir est là.

Non, non, je ne peux pas troubler tes jours de fête,
Blanchir avant le temps l'or d'une jeune tête,
Mais je dis : Sois prudent et préviens la tempête !

Une force sacrée est déposée en toi,
Ne jette pas au vent ce qu'envîrait un roi ;
Augmente ton dépôt tel qu'un croyant sa foi.

Joyeux comme ton âge, et gai comme tes frères,
Suis d'un pas mesuré leurs courses téméraires,
A de libres élans joins des pensers austères.

Tout aux instincts naïfs, ne crains pas de savoir.
L'impassible science est pour l'homme un devoir.
En face du danger il faut périr ou voir.

III

La mer sous un vaisseau houlait épouvantable,
Et le patron disait, mettant la main au câble :
« Je ne pourrai jamais doubler ce banc de sable ! »

O caps dont nous éloigne un Génie irrité !
Où l'homme par trois fois dans sa vie est jeté,
Le plus noir d'entre vous a nom Virilité !

Moins sauvage en Bretagne est l'exécrable baie,
La Baie-des-Trépassés blanche comme la craie,
Où sur des ossements, la nuit, hurle l'orfraie.

Sur vous se sont brisés Byron et Raphaël,
Mozart qui chantait mieux que les chanteurs du ciel,
Pascal, et tout sanglant l'audacieux Carrel.

Équinoxe de mort pour le corps et pour l'âme! —
Mais l'heureux passager, sorti sauf de la lame,
Voit le midi briller, et se sèche à sa flamme.

Il entre dans le port, plus triste, mais vainqueur,
Vainqueur de la Sirène au chant doux et moqueur,
Connaissant tous les bruits des orages du cœur.

Fraîches illusions, adieu! La raison pâle
Désormais conduira cet esprit ferme et mâle,
Sillonné par la bise et brûlé par le hâle.

Illusions, adieu! mais sauvage âpreté,
Réaction d'un cœur trop longtemps agité,
N'étouffez pas en lui l'heureuse aménité.

Aux autres il faut croire, il faut croire à soi-même;
Pour qu'on nous aime, aimer, aimer sans qu'on nous aime,
Amoureux par nature, amoureux par système.

S'épanouir aux vents d'amour et de beauté,
C'est recueillir en soi l'air frais de la santé :
Malheur à qui se clôt dans sa félicité!

Sur la roche escarpée où ta fleur est éclose,

Homme heureux, ne sois pas tel que l'aloès rose,
Fleur amère où jamais l'abeille ne se pose.

Enfin à notre faîte, et si près de vieillir,
N'allons pas nous corrompre ou nous enorgueillir :
Chair, tu n'as qu'un moment; esprit, tu peux faillir!

IV

Ah! que fais-je? Lassé d'une si longue route,
Celui que j'instruisais, à peine, hélas! m'écoute;
Avant d'aller plus loin, moi-même ici je doute.

Pourtant si le passé révélait l'avenir,
Un jour cueillant le fruit de chaque souvenir.
Je dirais sur mon seuil à l'heure de finir :

Aux jeunes je fais place et je sors sans envie,
De loin je me complais au tableau de la vie;
Puissent-ils suivre mieux la voie où l'on dévie!

Je n'ai plus d'espérance, et j'ai quelques regrets
En repassant mes jours trop souvent incomplets...
Mais les sentiers sont pleins d'achoppements secrets!

Dans tes prompts jugements, ô jeunesse farouche,
Rigoriste jeunesse! — A ce terme où je touche,
Le grand mot d'indulgence est toujours à la bouche.

L'absolu n'est qu'au ciel. Dans notre monde obscur,
Tout en cherchant le beau, n'espérons rien de pur.
Anges, Dieu vous garda pour ses palais d'azur!

Indulgence et pitié pour toutes les misères,

Dévoûment entouré de bornes nécessaires;
La science nous dit d'allier les contraires.

Le mal rôde, veillez; oui, veillez bien sur vous.
Craignez les médisants, les envieux, les fous,
Halliers où nous perdons quelque chose de nous.

Mais que votre abord franc exhale un air de fête :
Pareil aux anciens dieux dont parle le poëte,
Laissez chacun rempli d'une force secrète.

Équilibre partout, car la vie est un art.
A mon âge, on le sait, mais on le sait trop tard.
Laisserez-vous tomber ce dire d'un vieillard?

Mon dernier mal m'attend : alors, ange docile,
O résignation, ouvre-moi ton asile!
Avant tout, évitez le désespoir stérile.

Ce monde a ses grandeurs; l'autre, plus vaste encor,
A l'esprit du mourant montre ses sphères d'or,
Et vers l'immensité décide son essor.

CAMÉES

I

ALICE

Lorsqu'arriva le jour de sa vingtième année,
Elle pleura! longtemps vers son passé tournée,
Où de sa vie en fleur le parfum nous troubla,

Blanches illusions, colombes matinales,
Rire et pleurs enfantins, jeux, grâces virginales,
Longtemps elle vous appela ! —
Mais, ô consolateur, Amour, vous étiez là.

II

ÉLIA

Élia conduisit l'Amour dans ma maison,
Enfant qui d'un regard vous trouble la raison :
Voix de cristal vibrante en ma mémoire,
Et longs cheveux sur un long col d'ivoire.
Ainsi, par Élia ramené chaque jour,
Entre elle et moi jouait l'enfant qu'on nomme Amour,
Amollissant au miel de sa parole
Notre âme, hélas! déjà bien faible et molle.
Mais, sitôt qu'il se crut de nous deux triomphant,
Nous vîmes s'assombrir les traits du bel enfant;
Sa douce voix devint aigre, des rides
Creusaient les bords de ses tempes arides,
Il se traînait vers nous lent, froid, découragé :
En Haine avec le temps l'Amour s'était changé.

III

LUCY

Lucy, je te revois plus grande, et dans ton cœur
Pour le troubler encor se glisse la Pudeur.
Oh! suis bien ses conseils si tu veux être belle!
D'une marche décente apprends l'art auprès d'elle,
Tous les secrets charmants de la virginité :
Comme un voile qui tombe ajoute à la beauté,
Et les mots qu'on peut dire et ceux qu'on peut entendre,

Et lorsque le regard doit être grave ou tendre,
Puis les plaisirs naïfs, la bonté, la candeur;
Si tu veux être belle, écoute la Pudeur.

ÉTUDES

A ***

La science, voilà les sévères amours
Où votre âme s'était fixée;
L'âge perdait ses droits, vous donniez vos beaux jours
Au seul plaisir de la pensée.

Plaisir qui m'est connu, bonheur mêlé d'effroi
De descendre au fond de soi-même,
Et dans ses noirs détours de poursuivre le Moi,
Pour surprendre le grand problème.

Puis, comme d'un abîme, on sort victorieux,
L'âme agrandie et fécondée;
Et, tranquille, on regarde éclore sous ses yeux
Les faits en germe dans l'idée.

Mais, durant ces discours, si quelque souvenir
Me revenait de ma patrie,
Pour rafraîchir nos fronts il semblait qu'un zéphir
Passait dans notre causerie.

HYMNE

A L'ESPRIT

Le divin composé, qui brille en s'approchant,
Se reflète sur nous : encore, encore un chant !

Oui : mieux que la prêtresse et l'antique délire,
Si dans les temps prochains la science a su lire,

Qu'elle déroule en paix ses vers sentencieux
Avec grâce voilés, mais clairs pour tous les yeux. —

C'est l'heure : les oiseaux ont fui vers les nuées,
Tant la hache en tous lieux fait de larges trouées.

Partout le jour, partout de saints rapprochements,
Des hymens amoureux suivis d'enfantements.

Quel est le val sans nom ? quelle est l'île déserte ?
Partout le blé nouveau couvre la plaine verte.

Pourquoi devant ta porte élever ce rocher,
Ermite, si la foule entre et vient te chercher ?

Il faut voir tomber l'arbre et germer la semence,
Voir tout ce qui finit, voir tout ce qui commence.

O fleurs du Sunium, fleurs voisines du ciel,
Quel parfum vous mêliez aux lis blancs du Carmel !

Mais, silence ! voici l'Orient qui s'allume
Et de l'Ouest obscurci colore au loin la brume.

Tout se cherche. Le Nord vers le Sud est allé,
Et la matière en feu vers l'esprit a coulé.

Le mélange se fait : fusion idéale,
Alliage splendide, œuvre que rien n'égale ;

Métal complexe et simple, et sans pareil encor,
Et dont le monde entier aura composé l'or ;

Métal plus précieux que l'airain de Corinthe,
Au foyer du savoir fonte prudente et sainte :

O le pur électrum où l'esprit et le corps
Parviendront à s'unir en de justes accords,

Quand elle apparaîtra la fusion bénie,
Tous les cœurs aimeront cette œuvre d'harmonie !...

Oui, c'est l'heure : voyez s'émouvoir à la fois
Et la terre et le ciel qui lui donne ses lois ;

Voyez dans les hauteurs l'alliage mystique
Reluire en dévoilant son rapport sympathique !

Triangle composite et d'argent et d'or fin
Et d'un autre métal comme eux simple et divin :

O troisième métal, que nul encor ne nomme,
Pour finir son travail c'est toi que cherche l'homme

N'es-tu pas la soudure et l'intime lien,
Le nœud intelligent d'où résulte le bien ?

Viens donc, flux désiré, sage intermédiaire,
Avec l'or et l'argent viens finir le ternaire !

Esprit, nous sommes prêts, nous appelons ton jour :
Esprit, viens féconder la Puissance et l'Amour !

LIVRE NEUVIÈME

EN BRETAGNE

LES COURANTS

A PÉLAGE LENIR

Sur un tertre, aux confins du pays de Bretagne,
S'était assis un voyageur,
Observant là, pauvre songeur,
Une eau qui jaillissait de cette humble montagne.

Car au sortir du sol et par un accident
L'eau vive s'était divisée;
Puis, selon la pente opposée,
Courait moitié vers l'est, moitié vers l'occident.

Tout chez le voyageur se change en rêverie :
Celui-ci dans ce double cours
Trouvant l'image de ses jours,
Son cœur suivait les flots qui vont vers sa patrie.

Mais sur l'autre penchant, il opposait sa main
Aux flux de cette onde égarée,
Et sur la pente préférée
Il la forçait de prendre avec lui son chemin. —

Ainsi vers son pays, seul but qui le réclame,
Ainsi vers ses chères amours
Allaient et sans plus de détours
Tous les courants de l'onde et tous ceux de son âme.

A LA FONTAINE FÉERIQUE

DE BARANTON

Je viens comme Merlin m'asseoir à ton perron ;
Source, apaise ma soif et rafraîchis mon front.

L'Esprit intérieur qui me dictait ce livre,
Sage modérateur, me défend de poursuivre.

Dans le monde idéal j'ai cueilli tour à tour
L'âpre fruit de Science et le doux fruit d'Amour ;

M'élevant sans orgueil vers le Souverain Maître,
Sur Lui, l'être complet, j'ai modelé mon être ;

Dans sa triple unité Lui constamment égal,
L'homme cherchant toujours l'accord primordial :

Dans l'art, dans la nature, en moi, vivante Idée,
Avec quel saint respect mes yeux t'ont regardée !

Mon voyage est fini. Vienne à présent le sort,
Mon cœur est aussi bon, mon esprit est plus fort.

J'ai touché dans la vie à chaque point extrême,
L'Amour m'a dit enfin le secret de moi-même.

Désormais tous mes vers aux peuplades d'Arvor!
Fontaine, laisse-moi boire à ton bassin d'or!

LE CATÉCHISME

MARIE

Vos habits sont poudreux, votre front est noirci,
Ancien clerc d'Arzânno, d'où venez-vous ainsi?

LE VOYAGEUR

D'un pays lointain, jeune femme,
Où l'étude attirait mon âme.

MARIE

Et qu'apprend-on si loin? — Mais la cloche a sonné,
Entrons au catéchisme avec mon fils aîné.

LE VOYAGEUR

A douze ans, nature soumise,
J'avais ma place en cette église!

MARIE

Chut! on dit le *Credo*, symbole fort et doux :
Plus que tous ces enfants, ami, que savez-vous?

LE JARDIN

A TOM FRATER, D'ÉDIMBOURG

Devant un frais jardin, sur la porte entr'ouverte,
Une vieille disait en suivant son chemin :
« Les beaux fruits que voilà sous la tonnelle verte !
Que je voudrais sentir la fleur de ce jasmin !

Je connais un jardin, hélas ! un jardin sombre,
Où, quand j'arriverai, le maître m'ouvrira !
Pour reposer mes os j'aurai ma place à l'ombre,
Peut-être à mes côtés un riche dormira. »

Or un sage lisait, assis dans sa tonnelle :
« Mère, pourquoi rester dehors à la chaleur ?
Entrez dans mon jardin, le maître vous appelle,
Vous mangerez un fruit, vous prendrez une fleur. »

Chemin de Ker-Mélo.

EN PASSANT A KEMPER

A MON AMI J. BÉLIARD

Le double flot coulait sonore et clair
Au confluent de l'Odet et du Ster;

Comme un géant hurlant dans les vallées
La cathédrale envoyait ses volées,

Et Corentin et le roi Grâlon-Maur
Sur les deux tours semblaient régner encor;

Tous les Esprits et les Saints d'Armorique
M'apparaissaient dans la cité celtique...

Jean La Fontaine! alors je t'arrachai
Un noir feuillet de malice entaché * :

« Aux flots bretons va, feuille champenoise,
« Dis-je en riant, tombe, ô feuille sournoise!

« Tout voyageur sur tes bords arrêté
« Doit ce tribut, Kemper, à ta beauté :

« C'est une fable et qu'après un long somme
« Pourra rimer, là-bas, notre bonhomme.

« Il sied vraiment de se moquer d'autrui
« Aux malheureux nés dans Château-Thierry! » —

Et cependant sous nos vieilles murailles
Gaîment passaient les filles de Cornouailles,

Et laboureurs avec leurs longs cheveux,
Portant la braie ainsi que leurs aïeux;

Tout verdissait sur la haute montagne;
Tout se mêlait, la ville et la campagne :

Le double flot coulait sonore et clair
Au confluent de l'Odet et du Ster.

---

* Fable du *Charretier embourbé*.

LE CHANT DE LA COUPE

Dans ma chaumière, un soir, près d'un grand feu de lande,
Je rêvais ; des amis faisaient cercle ; et voilà
Que, soulevant ma tasse, un des chefs de la bande
Ainsi, pour dissiper mes rêves, me parla :

« Aime ton humble coupe. Elle est de buis, qu'importe !
Le buis solide et dur te sied, chanteur breton ;
Et sur le pied d'étain qui l'orne et la supporte,
Dans un double idiome on peut lire ton nom.

Vois, nul encor n'a bu dans la coupe celtique.
Toi-même la creusas de tes pieuses mains,
Évoquant, évoquant les Esprits d'Armorique
Depuis près de mille ans couchés sous les dôl-mens.

Tous se sont éveillés ! Mélodieuse troupe,
Ils sont venus à toi comme des échansons ;
Et voici qu'enivrés aux vapeurs de ta coupe,
Sur les bourgs de Cornouaille ils versent tes chansons.

Ils nous versent l'amour des coutumes rustiques,
Le bonheur d'aller fiers sous d'immenses cheveux,
D'avoir un parler pur entre les plus antiques
Qu'il faut transmettre pur à nos derniers neveux.

Oui, tes chants ont dit vrai : Les bruyères sont belles.
Nos yeux s'ouvrent plus grands aux aspects du pays,
Plus fervents nous prions sur le sol des chapelles,
Nous allons plus joyeux sous l'ombre des taillis.

O poëte rustique! ô poëte sincère!
Sois heureux de ta coupe et redis en tout lieu
Ce vers qui soutiendra souvent notre misère :
« Aimons notre pays et surtout aimons Dieu!..

Et puis, il t'en souvient, si, bravant ton étoile,
Tu l'emplissais de vin rafraîchi dans l'Ellé,
Une vierge était là plus blanche que son voile,
Et cette belle enfant te disait consolé.

Aime ton humble coupe, et de vin ou de cidre
Emplis-la jusqu'aux bords pour noyer tes douleurs,
Si les flots fermentés laissent surnager l'hydre,
Alors, les yeux au ciel, bois ton fiel et tes pleurs. » —

Et moi je répondis : « Tes discours, ô Jérôme,
Sont un miel savoureux qui pénètre le cœur;
En creusant tes sillons si tu chantes, jeune homme,
Tes grands bœufs fatigués reprennent leur vigueur! »

LO'-THÉA

Dans les vallons, sur les montagnes,
J'irai, suivant partout les rives du Léta,
Et les tristesses, mes compagnes,
S'adouciront dans ces campagnes :
Salut à ton clocher! Salut, cher Lo'-Théa!

Pourquoi, de soupirs oppressée,
T'attrister, ô mon âme, et me troubler toujours?
Dans l'avenir mets ta pensée,

Ta vie à peine commencée
Te promet encor de beaux jours.

Faut-il de regrets et de blâme,
Ennemi de soi-même, exciter sa douleur!
Non, l'espoir serein nous réclame,
Il verse sa rosée à l'âme
Comme le matin à la fleur.

Le bien et le mal, noir mélange,
Nous viennent tour à tour de l'enfer et du ciel,
J'ai bu l'absinthe avec sa fange,
Au calice doré de l'ange
Souvent j'ai savouré le miel.

Doux Lo'-Théa, fraîche vallée,
Paroisse où mon enfance errait toute à l'espoir,
Où par ses ennuis rappelée,
Ma jeunesse errante et troublée
Chaque automne vient se rasseoir,

Pardonnez, ô belle nature,
Tous ces combats mauvais du cœur et de l'esprit,
Bien que souffrant de ma blessure,
Plus calme enfin je me rassure
Sous la main qui frappe et guérit.

Celui qui vous fit tant de charmes,
A-t-il, maître jaloux, défendu d'être heureux?
Chemin d'épreuves et d'alarmes,
Faut-il vous arroser de larmes
Avant d'arriver dans les cieux?

J'en crois votre aspect qui console,
Hêtres, pins murmurants, fleurs d'or, et vous, ruisseaux,

Votre beauté n'est point frivole;
L'ennui qui près de vous s'isole
S'endort mieux au bruit de vos eaux.

Puisse, légère aussi, la peine
Comme l'eau de ce pré sur moi glisser et fuir!
Détaché d'ambition vaine,
Son fiel, sans détours et sans haine,
Qu'ai-je à craindre de l'avenir?

Oui, des ennuis où tu te plonges,
Cœur longtemps éprouvé, dégage enfin tes jours;
Reviens à tes premiers mensonges;
Ton âge encore a de beaux songes,
Ton âge de belles amours.

A l'espérance jeune et blonde,
Crédule, livre-toi, comme dans ton matin...
Voyageur entraîné par l'onde,
Que jamais mon regard ne sonde
Les flots qui portent mon destin.

Vivons de la vie idéale,
Vivons de la nature et du charme des vers,
Heureux du chant de la cigale,
Du parfum que la lande exhale,
Ou qui descend des taillis verts.

Respire donc, âme oppressée,
Et fais part aux bons cœurs de tes apaisements :
Durant notre époque abaissée,
Quand tout déprime la pensée,
Toi, relève les sentiments.

ENVOI A M. FERDINAND DENIS

Vous avez trouvé dans l'étude
Le calme intérieur que me versent les bois :
Tout à notre chère habitude,
Oh ! laissons en accord nos pensers et nos voix,
Doux amis de la solitude !

LES TROIS POETES

O penseurs inspirés que l'on nomme poëtes,
Chercheurs de tous les temps, que de routes secrètes
Pour venir à la vérité !
Nature, Esprit, Raison, que n'avez-vous tenté,
O belles âmes inquiètes ?

I

Absorbé dans le Tout il l'appelait son dieu.
Force invisible, éther ou feu,
Ce qui donne son âme à la nature entière
L'animait ; sur les monts, à l'ombre des grands bois,
Les choses l'attiraient par leurs intimes lois ;
Il parlait au torrent, il comprenait la pierre,
Et son art composait de ces milliers de voix
Un hymne où se mêlaient l'esprit et la matière.
Masse sans cercle et sans milieu,
Le grand Tout l'absorbait, lui l'appelait son dieu.

II

Les yeux levés au ciel où sont les belles choses,
Le poëte attendait qu'enfin son astre eût lui,

Lorsque les trois Vertus descendirent vers lui;
Et leurs longs vêtements étaient blancs, verts et roses.
Elles avaient les bras l'un à l'autre enlacés.
Mais leur front était chaste et leurs regards baissés;
D'en haut elles disaient : « Je crois ! — J'espère ! — J'aime ! »
Le poëte écouta les trois mots à genoux :
De là viennent ses chants et mystiques et doux :
Dans ce monde terrestre il chante un divin thème.

III

Il l'a voulu le barde, et, par un libre effort,
Son cœur et son esprit, ses sens, tout est d'accord.
Extase libre; extase pure !
Dans la triple unité du poëte penseur,
Tout ce qui lui répond : Dieu, l'homme et la nature,
Harmonieusement retentit et murmure;
Chaque voix est distincte et se fond dans un chœur.
O barde sage ! extase pure !
Replié sur lui-même, il écoute enchanté
Les modulations de cette trinité.

O belles âmes inquiètes,
Nature, Esprit, Raison, que n'avez-vous tenté ?
Chercheurs de tous les temps, que de routes secrètes,
O penseurs inspirés, que l'on nomme poëtes !

LA CHANSON DE L'ERMITE

En Cornouaille.

La chaumière où seul j'habite
Est petite,
Mais elle est près d'un étang

Et d'un bois jeune et flottant
Qui l'abrite.

Dès le matin sous mon chaume
Tout embaume,
Mes deux volets sont ouverts :
Du chanvre et des genêts verts
Quel arome !

Lorsque la chaleur arrive,
Quand la grive
Se cache au fond du blé noir,
Je puise à mon réservoir
Une eau vive.

Enfin la fraîcheur retombe,
La colombe
Roucoule sur ma maison :
Moi, j'entonne une oraison :
Le jour tombe.

Ainsi je vis en ermite,
Dans mon gîte,
D'eau, de parfums, de chansons :
Et la nuit je dis ton nom,
Marguerite !

Marguerite, ô pèlerine
Blanche et fine,
En regagnant ton manoir,
Dans mon clos viens donc t'asseoir
En voisine.

LE LÉZARD

A **

Campagnard, je me mêle à tous les jeux rustiques,
Amusé des chansons, m'exaltant aux cantiques;
Voici comme jasait, hier, un joyeux gars,
Et le feu de son cœur brillait dans ses regards :

« Avec une jeune veuve,
Tendre encor, j'en ai la preuve,
Savante à parler français :
En causant de mille choses,
Par la bruyère aux fleurs roses,
Tout en causant je passais.

C'était en juin, la chaleur était grande,
Sur le sentier qui partage la lande,
Au beau soleil se chauffait un lézard;
Et dans ses tours, ses détours, le folâtre
Faisait briller son dos lisse et verdâtre
Et secouait la fourche de son dard.

Mais, hélas! à notre approche,
Le petit fou vers sa roche
Fuit, et pour le rappeler,
Pour rappeler ce farouche,
Sur un air des bois ma bouche
Longtemps s'épuise à siffler.

O mes amis, ne plaignez pas ma peine!
Car sur mon bras, comme une molle chaîne,
S'était posé son bras flexible et rond;

Et par instants une mèche égarée,
De ses cheveux une mèche cendrée
Avec douceur venait toucher mon front.

Certe, à lézard et vipère
Tout siffleur vendrait, j'espère,
A ce prix-là ses chansons,
Sans trouver l'heure trop lente,
Ni la chaleur trop brûlante,
Ni trop maigres les buissons.

Donc, croyez-moi, dans cette heureuse pose,
Sous le soleil et jusqu'à la nuit close
J'aurais sifflé fort gaîment ; mais voilà,
Mes bons amis, voilà que le vicaire,
Vêtu de noir et disant son rosaire,
Pour mon malheur vient à passer par là :

« Cœurs damnés ! musique infâme !
« Holà ! holà ! jeune femme,
« Si vous craignez par hasard
« Le purgatoire où l'on grille,
« Quittez ce siffleur de fille,
« Ce beau siffleur de lézard ! »

Tel fut son gai récit qu'en mes rimes j'expose,
Mais le feu s'est perdu dans la métamorphose.
Vous, une histoire aussi sous vos grands arbres verts,
Cher poëte : elle aura du charme dans vos vers.

NOTES

I

DES GRÈVES DE PLŒ-MEUR, A BERLIOZ

L'océan bruissait immense sur les grèves,
Joyeuse une mésange en effleurait le bord :
O Maître, ta musique éclata dans mes rêves,
Du grand et du léger doux et sublime accord !

II

POUR LA TOMBE D'UN FRÈRE

C'était un diamant. La perle la plus rare
Se dissout dans l'acide et finit lentement,
L'acier lance en éclats le marbre de Carrare,
Rien n'entamait son cœur. C'était un diamant.

Au Carnel.

III

POUR UN AMI

Dans tous les noirs sentiers, les détours de la vie,
Gardez ce front ouvert où brille votre cœur :
Heureuse l'âme franche à qui l'âme se fie !
Celui qui marche droit de tout piége est vainqueur.

LE COMBAT DE SAINT PATRICK

Apôtre d'Irlande ou d'Eir-Inn, né en Armorique, au IVe siècle.

Sois donc fière, Armorique! il est fils de ta lande
Le grand saint appelé l'apôtre de l'Irlande;
Dans tes bois il reçut le sceptre pastoral
Qui défendait Eir-Inn sous le sceptre royal! —
Mais l'esclave s'est rebellée;
Patrick, le doux évêque, est nommé chef des clans;
Voix du cœur, air bardique, allez, nobles élans,
Retentissez dans la mêlée!

I

L'Arvor frémit à ton rappel,
Patrick, son fils, descend du ciel,
Eir-Inn!

II

Lui, par qui Dieu te fut porté,
Te portera la Liberté,
Eir-Inn!

III

Il est temps, sors du gouffre amer,
O perle blanche de la mer,
Eir-Inn!

IV

Va! le Léopard du Saxon
En vain mordrait ton écusson,
Eir-Inn!

V

Patrick, pour l'enchaîner encor,
Patrick a son étole d'or,
Eir-Inn !

VI

Sous le bâton épiscopal
Mourra le sanglant animal,
Eir-Inn !

VII

Le léopard et ses petits,
Traîtres à Dieu, sont des maudits,
Eir-Inn !

VIII

Mais toi, qui combats pour la foi,
Les saints combattront avec toi,
Eir-Inn !

IX

Il est temps, sors du gouffre amer,
O perle blanche de la mer,
Eir-In !...

Vœux impuissants ! force du crime !
Le Saxon est vainqueur du courage et de l'art !
L'œil farouche, la gueule en sang, le Léopard
Sous ses griffes tient la victime.
Vivez pourtant, vivez, mes imprécations !
Vents de colère, entrez au cœur des nations !
Gloire aux vaincus ! Et toi ! protége encor tes ouailles
Patrick, ô saint pasteur, ô fils de la Cornouailles !

1843-1844.

L'IDÉAL

A MON FRÈRE EDMOND, EN AMERIQUE

Tous le voyaient en rêve aux terres atlantiques,
Et, malgré les boas et les serpents ailés,
Chercheurs d'El-Dorado, les voilà tous allés
Au pays lointain des Caciques.
Là, sur un lit d'onyx et de saphirs, il dort
Le vieillard idéal couvert de poudre d'or!
Au pays lointain des Caciques.
Heureux, nouveaux Jasons, ceux-là qui sont allés!
Qu'importent les boas et les serpents ailés,
Si l'on suit son beau rêve aux terres atlantiques! —

Fantôme du bonheur, son ombre, son reflet,
Que vous attirez l'âme humaine!
Ah! s'il est un bonheur pur, durable, complet,
Anges, emportez-nous vers son riche domaine!

Dieu sur tout l'univers refléta sa beauté,
Notre âme par instinct cherche la belle image,
Et, croyant la saisir, frémit de volupté :
O mers, cieux étoilés, vallons pleins de ramage,
Où l'homme bien souvent poursuit son idéal,
Jusqu'au divin auteur transmettez cet hommage!
Heureux les cœurs saisis d'un amour virginal,
L'un dans l'autre absorbés comme en leur bien suprême :
Enfin, murmurent-ils, j'ai l'être sans égal!
C'est que l'objet aimé nous semble Dieu lui-même. —

Fantôme de l'amour, son ombre, son reflet,
Que vous entraînez l'âme humaine!

Anges, emportez-nous vers le brûlant domaine
Où rayonne l'amour pur, durable, complet!

Des âmes ont trouvé des ailes
Pour voler avant l'heure aux choses éternelles.
Elles ont vu, — l'Amour, dissipant tout brouillard,
Fervent, leur déroulait ses plaines infinies, —
Enfin elles ont vu le mystique vieillard!
O saint El-Dorado, roi des sphères bénies,
Après ta grande voix que sont nos harmonies?
Nos rubis sont les feux de ton ardent regard.
Pour voler avant l'heure aux choses éternelles,
Des âmes ont trouvé des ailes.

LES TROIS DOULEURS

Dans son jardin il prit trois fleurs,
Puis, en versant trois fois des pleurs,
Il me parla des trois douleurs.

« Ah! criai-je, il faut que tu m'aides!
Prêtre, apprends-moi les trois remèdes
Aux durs pensers dont tu m'obsèdes.

— Non, dit-il, apprends à souffrir;
Car la fleur du corps doit mourir,
La fleur de l'esprit se flétrir.

Mais oublions ce qui se fane,
Si le cœur n'a rien de profane,
Et garde sa fleur diaphane! »

1 août 1841.

HISTOIRES POÉTIQUES

Qui ne l'a éprouvé? l'idéal est pour l'âme ce que l'air est pour le corps, une aspiration nécessaire : soit dans la vie d'un peuple, soit dans celle d'un individu, nulle formule scientifique ne saurait le remplacer.

Or, si après l'inspiration religieuse, la poésie, fille du sentiment, est l'expression la plus soudaine de l'idéal, quelle plus excellente lecture que celle de la poésie, et quelle lecture mêlée de plus de charme, puisque, si voisine de l'idée, elle sait la formuler avec harmonie?

Ces prémisses ne pouvaient être évitées, il nous semble, en tête d'un livre dont le titre indique assez l'objet et qui se termine par une théorie de l'art. Tout positif que soit l'esprit de notre époque, il n'a pu empêcher cet ouvrage, comme ceux qui l'ont précédé, de suivre son développement et d'arriver à sa fin.

C'est que pour certaines âmes la poésie est une nécessité, la pratique même du devoir. Travail religieux, bien fait surtout pour attirer quiconque est né sur une terre dont l'antiquité, le langage, les coutumes éveillent avec bonheur le cœur et l'imagination. Ainsi m'apparut mon pays natal, et, alentour, la nature était vierge.

De ce pays j'ai donc tracé d'abord une image légère

dans l'idylle de *Marie*, puis un tableau étendu dans l'épopée rustique des *Bretons*, laquelle trouve son complément dans ces *Histoires poétiques*, et le recueil de *Primel et Nola*.* Tout a son lien dans le livre lyrique de *la Fleur d'or*. Enfin, issu de la race celtique, je ne devais pas négliger sa langue : plus d'un chant de *la Harpe d'Armorique* (Telen Arvor), destiné à raviver la pensée et la poésie nationales, s'est répandu dans nos campagnes.

Tel est le dessin que j'ai voulu exécuter. Les œuvres précédentes sont toutes générales par le fond, toutes par la forme sont bretonnes et rustiques. Ce genre (du moins dans sa franchise et sa simplicité vivante) n'avait guère pu attirer nos poëtes, tant les mœurs, dans la plupart des provinces, excitent peu l'imagination, tant les dialectes y sont le plus souvent grossiers et rebelles au langage des vers : d'un lourd réalisme il fallait passer aux bergeries fades, de Phylis à Toinon, comme a dit le maître. Tout autre est l'Armorique : ses pâtres, ses laboureurs parlent excellemment leur antique idiome ou la langue apprise dans les écoles. En leur faisant parler bien le français, on reste dans la vérité. Fils d'un peuple où mœurs et costumes ont conservé l'élégance originelle des races primitives, l'auteur avait donc l'espoir de trouver dans cette partie écartée de la France un genre de poésie presque inconnu à notre ancienne littérature ; d'autres sauront le cultiver et l'enrichir.

Aux amis qui depuis longtemps m'excitaient à quelques explications, de compléter ce bref exposé. Il était nécessaire au moment où je dois clore une série de travaux si chers à mes instincts et à mes sentiments.

* Nous avons déjà dit que le recueil de *Primel et Nola*, publié en 1852, ne doit plus, d'après les dernières intentions de Brizeux, former une œuvre à part. Toutes les pièces qui le composaient ont pris place dans les *Histoires poétiques*. (Note des éditeurs.)

Ce n'est donc pas sans larmes, qu'écrivant ce résumé sur les bords de l'Izôl, je regarde le doux fleuve et que, non loin d'ici, j'invoque l'Arven, l'Ellé, le Létâ, et les îles, les landes, les villages, tous les lieux que j'ai si souvent chantés.

Doux pays, en effet, qui dans sa vérité m'offrait une synthèse naturelle et religieuse si opposée aux turbulences de nos temps. De là toute ma poésie : elle n'a eu d'autre but que d'adoucir, de fortifier, de consoler.

Quant à la formule générale de la poésie même, celle-là du moins sur laquelle, dès le premier jour, je m'appuyais, on la trouvera, comme conclusion, dans la *Poétique nouvelle*.

30 novembre 1854.

HISTOIRES POÉTIQUES

LIVRE PREMIER

PROLOGUE-ÉPILOGUE

O DIVINE UNITÉ, FILLE DE L'HARMONIE,
A toi ce premier chant de mon livre nouveau.
Reparais au dernier, telle qu'un bon Génie ;
Sois partout le lien mystérieux et beau.

Comme le doux Éven, le saint missionnaire,
En apôtre de l'art j'attire par mes chants :
Les Indiens suivaient le prêtre au sanctuaire,
Parfois j'amène au bien les cœurs froids ou méchants.

O poésie ! un jour d'heureuse traversée,
Le farouche équipage à ma voix te comprit,
Sa rudesse par toi se sentit terrassée :
LE NAVIRE SEMBLAIT CONDUIT PAR UN ESPRIT.

LE MISSIONNAIRE

Il n'est ni ange ni homme
Qui ne pleure lorsque chante la harpe.
Né deux nag éal na dén
Na woel pa gan ann délen.

ANCIEN BARDE.

I

EN BRETAGNE

Filles de l'île d'Arz, filles aux coiffes blanches,
Qui venez près des flots, les beaux soirs des dimanches,
Chastement vous nourrir de pieuses douleurs,
Faisant (vous l'avez dit) une Partie-de-pleurs,
Des voyageurs martyrs les sublimes annales
Épanchent en amour vos âmes virginales;
J'ajoute un doux récit aux Actes de la Foi :
Devant les flots déserts, vierges, écoutez-moi. —

Pâles et revêtus de leurs noires soutanes,
Ils viennent d'arriver dans le vieux port de Vannes;
Le brick où monteront ces messagers de Dieu
Appareille. — O famille, amis, pays, adieu! —
Qu'importe! Ils sont là tous, silencieux et calmes,
Des martyrs pour la foi rêvant au loin les palmes :
Les fatigues, la faim, les supplices hideux
Et la mort ne feront reculer aucun d'eux.
Le livre universel, de naïves images,
Quelques outils de fer, appât pour les sauvages,
Ou des jouets d'enfants : voilà, dans leurs combats,
Quelles armes suivront ces paisibles soldats.
Le plus jeune des douze, Évèn, portait encore,
Pendant à sa ceinture, un violon sonore.

Bien avant la prêtrise et l'âge régulier,
C'était le plus aimé de ses jeux d'écolier.
Après les longs travaux, chaque soir, dès novembre,
La musique amenait la gaîté dans la chambre;
Et l'on dansait, légers, pour épargner le bois,
Ces passe-pieds bretons si vantés autrefois;
Puis, avril fleurissant, quand la joyeuse bande
Volait, comme un essaim, par les prés, par la lande,
Barde mélancolique, armé de son archet,
Le solitaire Évèn sur la grève marchait;
Et, ses doigts s'animant sur les cordes vibrantes,
Leurs sons clairs se mêlaient aux vagues murmurantes.
Mais les jeux sont bien loin : aux grands devoirs soumis,
Ils partent, embrassant leurs parents, leurs amis.

LES PÈRES ET LES MÈRES.

Pour la dernière fois, hélas! je vous embrasse!
Dans les pays lointains, songez à nous, de grâce!
Quand vous serez au ciel, mon fils, priez pour nous,
Vos parents désolés, qui vieillirons sans vous!

LES FRÈRES ET LES AMIS

Que vous êtes heureux! que nous sommes à plaindre!
Vous, pour votre salut vous n'avez rien à craindre;
Nous restons sur la terre, et vous allez au ciel.
Du ciel versez sur nous une goutte de miel.

LES MISSIONNAIRES

Quel cœur peut oublier ses amis, sa famille?
Quand tout amour s'éteint, leur penser dure et brille :
Si la mort nous appelle, oui, nous en faisons vœu,

Notre sang descendra sur vous des mains de Dieu.

« Adieu donc, chers martyrs ! » Et les pères, les mères,
Inondaient les partants de leurs larmes amères ;
Mais le calme rentra dans ce monde affligé :
L'évêque s'avançait, suivi de son clergé.

L'ÉVÊQUE

Enfants, soldats du Christ, héros dignes d'envie,
Quel chemin glorieux vous prenez dans la vie ! —
Approchez, ô pasteurs ! de ces saints envoyés,
Et faites comme moi, qui leur baise les pieds.

Et devant les pasteurs, les clercs et les vieux maîtres,
Le pontife baisa les pieds des jeunes prêtres ;
Puis, les yeux vers le ciel, où montaient leurs pensers,
Tous fraternellement se tinrent embrassés...
Moi, poëte, je sens défaillir ma parole !
Que la voile se gonfle et que le vaisseau vole !
A ce sublime adieu mon cœur s'est enivré :
Aux plus lointaines mers, vaisseau, je te suivrai !

II

EN AMÉRIQUE.

Profonde est la savane, immense, impénétrable :
Des cimes du palmier aux branches de l'érable
La liane déploie en tous sens ses réseaux ;
Troncs énormes, cactus, broussailles et roseaux,
Tout se croise , s'unit; sur des mares infectes
Tournoie en bourdonnant un million d'insectes,
Ces vampires ailés; là, sur des flots dormants,

Surgissent au soleil les hideux caïmans,
Et vingt monstres sans nom, monstres squammeux et glauques :
Leurs fétides gosiers éclatent en sons rauques;
Un jaguar passe et crie; au blanc magnolia
Silencieux s'enroule un immense boa.

Oh! la nature ici commande en souveraine,
Et l'homme avec bonheur la reconnaît pour reine,
L'homme enfant, chasseur nu, ses flèches à la main,
Souple comme un serpent, agile comme un daim,
Qui dans sa liberté sans frein se développe,
Et s'indigne, et frémit, lorsqu'un sage d'Europe,
Faible et dont chaque trait accuse un mal souffert,
Veut l'enlever, lui fort, aux charmes du désert!...

Pour élever cette âme et la faire des nôtres,
D'Europe cependant sont venus les apôtres.
O climat dévorant! ils ne sont plus que deux.
Le plus jeune survit pour soigner le plus vieux :
C'est Évèn, le chanteur, le doux missionnaire,
Et des prêtres martyrs le chef octogénaire.

Sur les bords d'un grand fleuve, au milieu des forêts,
Les voilà seuls, perdus, et pour derniers regrets,
Ceux qui venaient vers eux quand leurs mains étaient pleines
Les ont tous délaissés, légers catéchumènes;
Mais le vieillard, aimant ces naïfs Indiens,
Disait : « Restons, mon fils, nous les ferons chrétiens. »
Et, soldats de la foi, tous les deux sur la brèche
Ils restaient, attendant la pointe d'une flèche,
Ou l'air empoisonné s'exhalant de ces bois :
Dix martyrs sont déjà couchés sous une croix.

Or, tandis que le saint priait dans sa cabane,

Évèn, par un beau soir, entra sous la savane;
Le violon fidèle, il l'avait à son bras;
Sur les notes bientôt se mesuraient ses pas,
Quand de l'épais feuillage une tête emplumée
Sortit, la bouche ouverte, attentive et charmée,
Puis d'autres, des vieillards, des femmes, des enfants,
Et devant le chanteur les voilà tous dansants!
Lui, promenant l'archet sur la corde échauffée,
Reculait, les menant joyeux, nouvel Orphée,
Vers l'autel de gazon où, devant le ciel bleu,
L'image rayonnait de la Mère de Dieu.

Et chaque soir ainsi : des danses, des prières,
Puis des peuples errants fixés dans leurs chaumières.
Un temple fut construit, et l'Amphion chrétien
(Gardons les mythes purs de ce beau monde ancien)
Vit naître à ses accords la chapelle bénie...
O divine unité, fille de l'harmonie!

LA HARPE

Sur les rochers noirs de l'Arvor,
La harpe se taisait, la belle harpe d'or.

Elle gisait là sous les nues,
Son corps tout entr'ouvert et ses cordes rompues.

Hélas! à voir tant de malheur,
Je sentis de pitié se fendre aussi mon cœur,

Et, pleurant, j'arrachai la fibre,
Cette fibre d'amour qui dans moi toujours vibre;

Puis sur la harpe j'attachai
Le nerf mélodieux de mon cœur arraché.

Tour à tour plaintive et joyeuse,
Elle sonne à présent, cette bonne chanteuse.

Çà donc! ma harpe, à vos chansons,
Et qu'un peu de bonheur entre dans nos maisons!

JOB ET SON CHEVAL

A MON AMI ADOLPHE DITTMER

I

O douce voix de la faiblesse!
Dans le cœur le plus dur vous entrez sans effort.
Honte à qui vous entend et lâchement s'endort!
Pour l'enfance pitié! pitié pour la vieillesse!
Le fort cache souvent l'épine qui le blesse.
Hélas! pitié pour le plus fort!

« Vous étiez sans pain, sans asile,
« Quand sur la rue on vous a pris;
« A toutes les lois indocile,
« Que faisiez-vous seul à Paris?

« — Hélas! je cherchais de l'ouvrage!
« Pars, Job, m'avait dit un ancien:
« Avec des bras et du courage
« On ne manque jamais de rien.

« Mais la misère est la plus forte.
« Que ne suis-je en notre maison!...

« — Vous mendiez de porte en porte,
« Et vous méritez la prison. »

Ah! juge, voyez cet œil cave
Et ce front de pâleur couvert.
Si jeune avec un teint si have!
L'innocent, comme il a souffert!

Quoi! la pauvreté, c'est un crime!
Loi sans cœur, fille de l'argent!
Ce qu'il faut plaindre, on le réprime :
Le malfaiteur vaut l'indigent.

Ce corps déjà vieux et sans flamme
Vous a laissé voir tous ses maux;
Sondez aussi cette bonne âme,
Prête à s'ouvrir aux premiers mots.

O discours vrais et pleins de charmes!
Croyance, bonne foi, candeur
Qui des yeux fait jaillir les larmes,
Germer la pitié dans le cœur!

« Parlez, Job! Par un soir d'automne,
« Quand vous erriez sur le pavé
« En secret demandant l'aumône,
« Sous vos habits qu'a-t-on trouvé?

« — *De l'ouvrier dans la misère*
« C'était *le Guide et le devoir;*
« Monsieur, c'était une prière
« Que je lisais matin et soir...* »

* Historique.

II

O douce voix de la faiblesse!
Comme au cœur le plus dur vous entrez sans effort!
Honte à qui vous entend et lâchement s'endort!
Pour l'enfance pitié! pitié pour la vieillesse!
Le fort cache souvent l'épine qui le blesse.
Hélas! pitié pour le plus fort!

Au seuil d'un cachot d'Italie,
Sur un marbre j'ai vu la Mère de Douleurs;
J'ai vu son beau visage inondé de ses pleurs;
Elle ouvrait au passant une main qui supplie,
Et sa bouche disait avec mélancolie :
Ayez pitié de leurs malheurs!

Pour tous ceux que leur sort enlace
Pitié! cœurs sans espoir, corps usés de travaux,
Tous pareils en misère à ces pauvres chevaux
Qui, sous l'équarrisseur, mornes, la tête basse,
Attendent qu'on leur donne enfin le coup de grâce,
Signal de l'éternel repos.

III

Le voilà couché dans la rue,
Jô-Wenn, le noble et bon cheval!
Alentour la foule se rue,
Un amas stupide et brutal.

Le mords a déchiré sa bouche,
Le brancard écorché ses reins,
Plaie où vient bourdonner la mouche :
Les enfants arrachent ses crins.

Las! Jô-Wenn, toi qui sur la lande,
Du point du jour à son déclin,
Tondais les pousses de lavande,
Près de ta mère heureux poulain!

Et quand Jobic, ton jeune garde,
Couché sur le palus fleuri,
Te jouait un air de bombarde,
Tu bondissais comme un cabri.

Mais passe, un jour, dans ce domaine,
Un Normand, effroi des troupeaux,
Et jusqu'à Paris on t'emmène,
Paris, cet enfer des chevaux.

Adieu la lande! adieu la grève!
Les prés où l'on broute au hasard!
Tu resteras sans paix ni trève
Dans les tenailles d'un brancard.

Hélas! sans paix et sans relâche
Bien d'autres malheureux, crois-moi,
Comme toi vivent à la tâche,
Au travail meurent comme toi...

Mais chut! l'heure de l'agonie
Soulève et fait battre son flanc.
Jô-Wenn, ta souffrance est finie!
Dors, Jô-Wenn, le bon cheval blanc!

Pourtant une rumeur confuse
Éveille encore l'agonisant,
L'air lointain d'une cornemuse
De quelque noce d'artisan.

A cette voix la pauvre bête
Tente un mouvement convulsif,
Puis, laissant retomber sa tête,
Ferme son œil doux et pensif.

Pour tous ceux que leur sort enlace
Pitié! cœurs sans espoir, corps usés de travaux,
Tous pareils en misère à ces pauvres chevaux
Qui sous l'équarrisseur, mornes, la tête basse,
Attendent qu'on leur donne enfin le coup de grâce,
Signal de l'éternel repos.

DIANA

I

J'arrivais quand passa l'ange d'heureux augure,
Ses cheveux d'un or fin entourant sa figure,
La candeur de ses traits ne voilant aucun mal :
Accord du beau sensible et du bien idéal.

II

Jeunes filles des champs, vos âmes sont pareilles
Aux ruches où fermente un miel pur, frais et doux,
Et l'on sent vos pensers qui murmurent en vous,
Sonores comme des abeilles.

III

Telle cette Nola, dont je chante le nom,
Telle vous, blonde enfant, qu'il faut aimer et taire!

Mais tout en savourant le charme du mystère,
Et, lorsqu'on dit : C'est elle! heureux de dire : Non!

LES DEUX NIDS

A MARCELINE DESBORDES-VALMORE

Souvenez-vous aussi de notre voisinage!
Ce nid où s'enfermait votre pieux ménage,
Suspendu sous l'ardoise et si loin des buissons,
Mais vers mon toit voisin envoyant des chansons,
Toujours je l'entendrai sonore et sans défense,
Comme ces nids chantants qu'écoutait mon enfance.
Le matin, en longeant mon étroit corridor,
J'ai le cœur attentif, belle âme au timbre d'or,
Et s'il m'arrive un son du poétique asile,
Sylphe ailé, tout le jour il me suit par la ville...
Parmi les grands hôtels, dans ces coins retirés,
Combien je serai seul lorsque vous partirez!
Oui, mon humble demeure était par vous bénie.
On aime à s'abriter tout près d'un bon génie.
Ses yeux veillent sur nous et conjurent le sort,
Ils dissipent un mal qui serait le plus fort.
Le soir, quand votre lampe où vous mesurez l'huile.
Derrière vos rideaux brûle encor si tranquille,
Je rentre consolé par sa douce lueur,
Et je crois mon sommeil veillé par une sœur.

Paris, 1854.

UN CELTE

Paris, 1er mars 1854.

I

Si fort que l'ouragan sur nous gronde aujourd'hui,
Lorsqu'un tel homme meurt, il faut parler de lui.

Jamais je n'ai posé le pied dans son école,
De plus calmes esprits m'ont versé la parole;
Mais aimons dans chacun ce qui fut simple et beau :
Gloire soit au génie et paix à son tombeau!
Le voilà descendu dans la fosse commune :
Dispute, taisez-vous! apaisez-vous, rancune!
Vers le pauvre l'orgueil ne l'aura point conduit;
L'amour qui le guidait m'a fait voir dans sa nuit;
Enfant de ce pays, je sais son âme entière;
Écoutez cette histoire autour de la civière :

II

Lorsque, battant de l'aile et la poitrine au vent,
Toutes ses sœurs ont fui vers le sud, au levant,
Quel amour retenait l'hirondelle obstinée
Dans un trou ténébreux de cette cheminée,
D'où ses plaintes tombaient jusqu'au fond du foyer
Près duquel méditait un vieillard prisonnier?
Lamennais! — C'était lui dont la pensée active
Sous les pesants verrous ne restait point captive.
La bise, cependant, parmi ces rêves d'or,
Tristement murmurait dans le long corridor,
Et le penseur voulut voir pétiller la flamme,

Pour réjouir un peu son corps faible et son âme;
Mais, lorsque la fumée emplit le tuyau noir,
Un cri monta dans l'air, un cri de désespoir;
Et l'hirondelle, allant du toit à la fenêtre,
Suspendue aux barreaux, semblait gronder le Maître.
Le Maître! un prisonnier!... Il s'émut toutefois,
Et sa main doucement jeta l'eau sur le bois.
En vain gronda la bise, en vain depuis novembre
Jusqu'en mars pluie et neige assiégèrent la chambre :
Le tison resta mort. Blotti sous son manteau,
Le sage tendrement souffrit pour un oiseau;
Mais, au moindre rayon, pour son ami fidèle
Gaîment au bord du toit gazouillait l'hirondelle.

III

Tel était ce vieillard; et, devant son cercueil,
Combien vont le charger d'impiété, d'orgueil!
Non! — Un esprit superbe, un cœur plein de tendresse,
Un Celte pris soudain d'une invincible ivresse,
Dans l'un ou l'autre dogme effréné tour à tour,
Mais toujours débordant d'innocence et d'amour...
Oh! n'ai-je point osé, moi sans titre (et de honte,
Quand vient ce souvenir, une rougeur me monte),
Sans voir là ses amis, moi, poëte indompté,
L'attaquer corps à corps dans son autorité!...
Puis, des pleurs dans les yeux, condamnant ma folie,
Confus, devant le Maître enfin je m'humilie.
Et lui, m'ouvrant les bras : « Venez, mon cher enfant!
Ce que vous avez fait, je l'ai fait bien souvent.
—Tels nous sommes, Bretons, dis-je, et l'un comprend l'autre :
L'audace d'un Titan et le cœur d'un Apôtre! »

A DIANA

I

Baisse tes grands yeux
  Sérieux,
Baisse tes grands yeux.

II

Voile ta figure
  Blanche et pure,
Voile ta figure.

III

Surtout parle bas
  Sur mes pas,
Surtout parle bas.

IV

Car la beauté tue
  Qui l'a vue,
Elle enivre et tue !

LES CYGNES ET LES HIRONDELLES

(Tiré de saint Grégoire de Nazianze)

Des cygnes se raillaient un jour des hirondelles :
— « O sauvages oiseaux, nageurs aux grandes ailes,

Vivant loin des humains sur des lacs ignorés,
Parmi les roseaux noirs qui hérissent les prés!
A quoi sert votre voix mélodieuse et pure?
Pour vous seuls vous chantez et la seule nature.
Nous, dont le nid savant se suspend aux maisons,
Nous vivons près de l'homme, avec lui nous causons.
La foule apprend de nous, habitantes des villes,
Mille bruits recueillis dans nos courses agiles,
Nos amours, nos malheurs des poëtes vantés...
Sans doute en vos déserts Écho les a portés. »

Les cygnes hésitaient de répondre à ces folles :
— « O semeuses dans l'air d'inutiles paroles!
Reprit un beau nageur, votre éternel babil,
Qui devança le jour, ce soir finira-t-il?
Que l'homme avec raison maudit vos voix criardes,
O becs toujours ouverts, gorges toujours braillardes!
Oui, nous aimons la paix des fleuves argentés :
Le chant craint les clameurs troublantes des cités,
Le chant sobre nous plaît loin de la multitude ;
Mais survienne un ami de notre solitude,
Nos voix montent en chœur pour ce mortel pieux
Avide d'écouter les sons harmonieux
Et le frémissement des ondes maternelles,
Au souffle du zéphyr quand s'étendent nos ailes. »

ÉLÉGIE

I

A HYACINTHE HUSSON

Indien, je cherche un asile
Pour croire, pour aimer, pour espérer tranquille.

Vois notre Europe, hélas! du midi jusqu'au nord,
Chacun triste et les yeux attachés sur son sort.

Indien, est-il un asile
Pour croire, pour aimer, pour espérer tranquille?

Tu croissais en chantant à l'ombre des palmiers :
Que n'aimais-tu ton nid comme font les ramiers?

Indien, je cherche un asile
Pour croire, pour aimer, pour espérer tranquille.

Ah! biblique marchand, hypocrite brutal,
L'Anglais a profané le monde oriental!

Indien, il n'est plus d'asile
Pour croire, pour aimer, pour espérer tranquille.

Là-bas un maître dur, sectaire demi-juif;
Ici les noirs tourments d'un monde convulsif.

Indien, je cherche un asile
Pour croire, pour aimer, pour espérer tranquille.

II

A AUGUSTE LACAUSSADE

Espérons!.. noble cœur, toi, mon autre Indien,
Dis-moi sur tes grands monts un gîte aérien.

— La virginité pure a déserté la terre!
Dans les cœurs, sur les monts, il n'est plus de mystère.

— Les réseaux de liane et les sombres halliers
Au nègre fugitif étaient hospitaliers.

— Sous la hache et le feu s'éclaircit la liane :
Pour l'homme plus d'abri, plus d'ombre pour Diane.

— Parmi tous ces îlots quelque morne, un rocher
Libre, d'où l'intérêt ne saurait approcher?

— O Breton! tout se vend, et les bois et les pierres;
Et de tes vieux men-hîr ils feraient des carrières.

— J'ai lu qu'aux jours anciens, dans vos clairs réservoirs,
Avec tranquillité nageaient des cygnes noirs.
[dignes!
— Les beaux chanteurs sont morts! Ah! malheur aux plus
Poëtes, il n'est plus d'asile pour les cygnes!

AUX POETES PROVENÇAUX

(A leur réunion du 21 août 1853)

I

S'il me vient un appel de ma terre natale,
Soudain j'accours, pieux chanteur;
Ainsi parmi vos rangs, convié, je m'installe,
En esprit du moins, et de cœur.

II

Oh! quand l'Art réunit ses enfants magnanimes
Dans un synode harmonieux,
Avec des flots de vin coulent des flots de rimes :
On dirait un banquet des dieux.

III

Ici chantons d'abord LUI, la cause des causes;
Puis les juges du Gai-Savoir,
Les Dames, l'Art enfin, qui mène aux grandes choses
Et les reflète en son miroir.

IV

Le rameau d'olivier couronnera vos têtes,
Moi, je n'ai que la lande en fleurs :
L'un, symbole élégant de la paix et des fêtes,
L'autre, symbole des douleurs.

V

Unissons-les, amis ! — Les fils qui nous vont suivre
De ces fleurs n'ornent plus leurs fronts ;
Aucun ne redira le son qui nous enivre
Quand nous, fidèles, nous mourrons...

VI

Mais peut-elle mourir, la brise fraîche et douce ?
L'aquilon l'emporte en son vol,
Et puis elle revient légère sur la mousse :
Meurt-il, le chant du rossignol ?

VII

Non ! tu ranimeras l'idiome sonore,
Belle Provence, à son déclin ;
Sur ma tombe longtemps doit soupirer encore
La voix errante de Merlin.

VIII

Mères, tout en filant, apprenez à vos filles
Les mots antiques du pays ;
Dans les champs, sur les flots, prudents chefs des familles,
A ce miel nourrissez vos fils.

IX

La langue du pays, c'est la chaîne éternelle
Par qui sans efforts tout se tient ;
Les choses de la vie, on les apprend par elle,
Par elle encore on s'en souvient.

X

Un mot dit en passant vous fait trouver un frère,
Joyeux on s'aborde en chemin :
— « Vous êtes de mon bourg ! Vous connaissez ma mère ! »
Et la main vient serrer la main.

XI

Nature, oh ! quels accords sous tes bois, sur tes plages,
Pour célébrer le Roi du ciel !
L'homme aussi doit avoir mille et mille langages
Dans le concert universel. —

XII

Sur ce thème mes vers sans fin voudraient éclore,
Mais aux savants rimeurs leurs tours :
Assez qu'ils aient admis sur la terre de Laure
Le barde près des troubadours.

Paris.

LA LICORNE

PORTRAIT DE LA LICORNE

Merveilleux animaux, cerfs aux ramures d'or,
Vous, dragons écaillés veillant sur un trésor,
Oiseaux devins, poissons dont la voix étouffée
Éclatait pour répondre à la voix d'une fée,
Êtres évanouis, chers aux bardes anciens,
Vous viviez dans leurs vers, renaissez dans les miens !

Au féerique troupeau je mêle la licorne,
Cette fille des monts d'où sortit pour l'Arvor
L'idiome sacré que nous parlons encor :
Là, sur l'Himalaya, près du Gange sans borne,
Celle qui sur le front a pour arme une corne
Errait libre, sauvage, hostile à l'éléphant.
La trompe en vain bravait le glaive triomphant,
Car l'animal subtil, près de se mettre en guerre,
Aiguisait avec art son arme sur la pierre.
Puis elle revenait sous le rameau bénit
Où le ramier paisible avait posé son nid,
Et, fermant ses yeux clairs, se couchant sur la mousse,
Heureuse elle écoutait roucouler la voix douce.

Belle innocence, tu charmais
Celle que le méchant n'épouvanta jamais;
Ta faiblesse domptait seule la noble bête :
Sous la main d'un enfant elle courbait la tête.
La vierge qui pleurait sous d'odieux soupçons
S'écriait : « Chassez-moi des temples, des maisons!
Sous l'arbre où le ramier gémit est mon refuge,
La licorne sera mon juge :
Coupable, de son glaive elle ouvrira mon cœur;
Pure elle me suivra comme on suit une sœur. »

De la jeune Vali pareille fut l'histoire :
Vierge à la peau dorée, à la prunelle noire,
Ses cheveux reluisaient blondis par les safrans,
Couleur que l'Inde envie à la terre des Franks...
Et sous ses lèvres de l'ivoire!

LE ROI ET VALI

Or dans Madras vivait un roi plein de savoir;
Le grand poëte indou le peint avec délice :
Un prince hospitalier, ami de la justice,
Ayant sur tous ses sens un absolu pouvoir,
    Esprit dénué d'artifice.
Sa promesse, toujours ce roi l'accomplissait;
Les pauvres le nommaient Père lorsqu'il passait;
Aimé des ignorants, des lettrés et des prêtres,
Il soignait l'animal, il relevait la fleur;
    Ce sage avait mis son bonheur
    Dans le bonheur de tous les êtres.

Au brahmane Asava le roi disait un jour :
« Dans la jeune Vali j'ai placé mon amour,
Et, si son cœur est pur, je la veux pour épouse. »
L'ermite souriant dit : « Pour l'âme jalouse,
Un défaut apparaît dans le plus pur cristal,
Il s'exhale un poison des parfums du santal.
Un roi juste est tombé dans ces craintes amères;
Mais la licorne est forte et combat les chimères;
Son œil clair et serein voit le bien, voit le mal. »

    Où la licorne fait son gîte,
Voilà comme Vali vers le soir fut conduite.

L'ÉPREUVE DE LA LICORNE

    Sous un tertre dont le jasmin
D'une neige de fleurs la parfume et l'inonde,
Elle faisait briller des pierres de Golconde

A ses doigts effilés tout roses de carmin :
Au-dessus de son front, dans les feuilles nouvelles,
Près d'un ramier chantait un bengali :

« Oh ! je t'aime, Vali ! Vali ! »
Pour lécher ses deux mains accouraient les gazelles,
Et le soleil couchant, le radieux soleil
La montrait toute d'or dans un réseau vermeil.

Le brahmane et le roi, couchés dans la verdure,
En silence attendaient la fin de l'aventure.

Sur les pics d'alentour, terrible, aigre, perçant,
Un long hennissement est sorti de la nue,
Et la licorne, s'élançant,
Tombe les pieds en l'air et sur sa corne aiguë.
Bientôt elle aperçoit Vali
Sous les rets d'or du crépuscule :
Le poil tout hérissé, d'abord elle recule,
Puis sous son corps tremblant ses jarrets ont faibli.
Pareille au lévrier qui voit trembler la verge,
Rampante elle s'approche, elle s'approche en rond ;
Enfin aux genoux de la vierge,
Amoureuse et soumise, elle pose son front.

Et le ramier, l'ami fidèle,
Le ramier, messager d'amour,
Sur la corne venant s'abattre à tire d'aile,
Roucoula !... Dans l'air bleu disparaissait le jour.

VALI REINE

Entre le roi très-sage et le pieux brahmane,
Comme Vali rentrait pure dans sa cabane !

Enlacé par une liane,
L'animal la suivait, l'animal merveilleux
Dont le cœur bien-aimant voit plus clair que nos yeux;
Il la suivit jusqu'à la tombe,
Terrible à l'éléphant et doux à la colombe.

L'OISEAU LIBRE

Des âges primitifs dans mon cœur est resté
L'amour de la nature et de la liberté.
Un jeune homme et sa sœur à leur fenêtre ouverte
Admiraient un oiseau qui sur la forêt verte
Voletait, sautillait, chantait à pleine voix,
Comme s'enivrant d'air pour la première fois.
Le jeune homme semblait lui-même sous le charme,
Mais sa timide sœur, essuyant une larme :
— « Frère, qu'avez-vous fait, ô frère sans raison !
« Au sortir de son nid il entrait en prison,
« Et vous l'avez lancé libre par la fenêtre !
« De faim il va mourir et de froid, le pauvre être.
« Dans sa cage il n'a plus le chanvre et le millet,
« L'osier garni de laine où, calme, il sommeillait;
« Votre esprit oublia, rêveur, que la chouette
« De loin ouvre ses yeux arrondis et le guette...
« Ah ! voici qu'une pie au bec dur et perçant
« Fond sur lui ! son poitrail, hélas ! est tout en sang !...
« Sa plume vole, il meurt ! qu'avez-vous fait, mon frère?
« — Une œuvre de pitié. Console-toi, ma chère.
« Son bonheur fut bien court, mais pur il l'a goûté.
« Le captif a joui d'un jour de liberté. »

12 mars 1857.

PIÉTÉ

A VICTOR DE LAPRADE

I

Dieu l'a permis, la terre est en démence et souffre,
Les enfers exhalent leur soufre :
Ames, déployez l'aile et sortez de ce gouffre !

II

Il est un céleste trésor
Que tout barde pieux dans son cœur porte encor,
Voilé comme en un vase d'or.

III

Bons et pervers, assez, jetés dans la tourmente,
S'agitent, foule qui fermente,
Semant et tour à tour récoltant l'épouvante.

IV

Bien loin des troublantes cités,
Lui, sous l'ombre des bois, aux pays des beautés
Il mène ses divinités.

V

Mais, si le cri d'horreur soudain se fait entendre,
Belle âme enthousiaste et tendre,
Nul au gouffre sanglant n'est plus prompt à descendre !

LA TAVERNE

A LA MÉMOIRE D'IVES GESTIN

Tels sont les cœurs : parfois, sous les landiers fleuris,
En Bretagne il est doux de songer à Paris ;
Et, là-bas, regrettant notre libre campagne,
A Paris nous aimions à causer de Bretagne.

« Silence ! nous disait, un soir, le bon Gestin,
« C'est la vie en breton du grand saint Corentin.
« Barde, écoutez ; et vous, soldats, laissez vos verres,
« Et, tous les trois, ouvrez des oreilles sévères :
« Sais-je comme aujourd'hui le langage a tourné,
« Et s'ils me comprendraient aux lieux où je suis né ?
« Ainsi, mes trois amis, faites un long silence,
« Et pesez avec soin les mots dans la balance :
« J'ai cru dans ce travail tomber à chaque pas,
« Car le cœur est fidèle et l'esprit ne l'est pas. »

Le modeste écrivain ! comme de sa légende
S'exhalait cependant un doux parfum de lande !
Les mots qu'il redoutait, au meilleur coin frappés,
Dans les eaux de l'Avon semblaient par lui trempés.
Corentin ! Corentin ! tout près de vous, de grâce,
A votre historien réservez une place :
Voyez le soldat Pôl et le sergent Arzur,
Quels pleurs à votre nom dans leurs grands yeux d'azur !
Oh ! oui, c'est au milieu de cette vaste France
Que l'accent de l'Avon, du Rhin, de la Durance,
A toute sa douceur, et ceux qui l'entendront,
En passant dans Paris, tout à coup pleureront.

Dans ce gai cabaret attablés d'aventure,
Comme nos cœurs battaient durant cette lecture!

« Mais, du vin! rapportez du vin! Je veux ici
« Sur quelques vers nouveaux vous consulter aussi,
« Pour qu'un joyeux chanteur, si mon refrain vous touche,
« Les jours de grands marchés, l'entonne à pleine bouche. »

C'était un air connu. Sitôt qu'il l'entendit,
Arzur, le Cornouaillais, fit chorus : on eût dit
Que sa paroisse, assise au creux d'une vallée,
Passait magiquement devant lui déroulée,
Avec ses champs de mil, ses eaux vives, ses bois,
Et que d'un heureux pâtre il écoutait la voix.
Pour le second soldat, l'aîné de ces deux braves,
Il était de Léon, où les hommes sont graves.
Pôl écoutait pensif. Mais lorsque la chanson
Chanta : « De la bombarde entendez-vous le son? »
Nous vîmes frissonner ses robustes épaules,
Comme sous un vent frais les bras noueux des saules;
Puis à ces vers : « Heureux à la lutte un vainqueur!
« De la fille qu'il aime il gagne aussi le cœur, »
Pareil au bruit plaintif d'un taureau qui ruminé,
Ce fut un long soupir du fond de sa poitrine;
Enfin, ces mots venus : « O pays, notre amour!
« Des bois sont au milieu, la mer est à l'entour! »
Cet hymne du pays, enthousiaste et tendre,
Ce chant, devant un frère il fallut le suspendre,
Car ses tempes battaient de mouvements nerveux,
Et ses mains agitaient follement ses cheveux.
« Qu'est-ce donc, notre ami? » Mais d'un ton héroïque,
Et comme s'enivrant des brises d'Armorique :
« Si la fenêtre était ouverte, cria Pôl,
« Mon cœur n'y tiendrait plus et je prendrais mon vol. »

Moi, plus heureux que Pôl, j'ai revu nos campagnes.
Libre, je vais errant des plaines aux montagnes;
Mon âme, dans les bois, se prend à rajeunir,
Et sous les landiers d'or j'écris ce souvenir.

JOURNAL RUSTIQUE

◇

LETTRE

A ALFRED DE VIGNY

Dans les blés onduleux et les humbles broussailles
Où s'en vont vos pensers et vos rêves divers,
A vous, poëte ami, je viens offrir ces vers
Nés sous l'ombrage épais des chênes de Cornouailles.

Longtemps un saint travail fut maître de mon cœur :
Des Bretons je tentais la rustique épopée.
(Mon Armorique, hélas! ne tient plus son épée!)
Les juges au concours m'ont proclamé vainqueur.

Pour moi vous combattiez, âme noble et choisie!
Autour de ma grande œuvre et sur un ton plus doux
Voici de nouveaux chants : je les adresse à vous,
Fidèle à l'amitié comme à la poésie.

◇

PREMIÈRE PARTIE

I

LE PORT

S'il est plus d'un orage, il est plus d'un refuge,
J'en sais pour mon esprit et j'en sais pour mon cœur
Là, tout ennui s'apaise, et je suis maître et juge,
Je suis maître de mon bonheur.

Près de l'Izol.

II

LETTRE

Mes amis, est-il vrai que les absents ont tort?
Ce mot triste jamais n'entrera dans mon livre :
Car, tous mes chers absents, en moi je les sens vivre,
Et plus d'un, qui n'est plus, pour mon cœur n'est pas mort.

De cet humble village aux nobles Tuileries,
Ainsi nos souvenirs s'échangeront toujours;
Parfois vous mêlerez mon nom à vos discours,
J'emplirai de vos vers mes longues rêveries.

Et, si le grand Paris avec vous m'est rendu,
Nos pensers se joindront sans effort, sans lacune :
Tels de sages causeurs se quittant à la brune
Reprennent au matin l'entretien suspendu.

III

LE BIEN-VENU

« Oh ! c'est lui ! C'est notre poëte !
« Lui, longtemps appelé ! lui, pleuré comme mort !
« Filles et jeunes gens, venez lui faire fête ! »
Et tous ils entonnaient mes vers avec transport :
« Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique,
« La race courageuse et pourtant pacifique ! »
O salut cordial ! O fraternel accueil !
Et moi : « Mon bon Loïc ! Anna pleine de charmes,
« Je vous revois enfin, vous qui portiez mon deuil !...
« Quand vous pleuriez, j'étais en larmes. »

IV

EFFUSIONS

Vous le savez, vallons, bois, lande, à mon retour,
Comme je vous tendais les bras avec amour !
Peuplades des hameaux, solitudes des grèves,
Sources qui bruissiez chaque nuit dans mes rêves,
Immobiles étangs purs comme le cristal,
Géants pétrifiés, aïeux du sol natal,
Vous avez entendu, dans ces heures de fièvres,
Les exclamations qui sortaient de mes lèvres;
Et, dans mon humble eglise, embrassant les pavés,
Si je vous ai béni, mon Dieu, vous le savez !

V

LES GATEAUX DE NOEL

« Minuit est encor loin, la foule emplit l'auberge ;
Venez rompre avec moi des gâteaux, jeune vierge,

Gâteaux de pur froment, parfumés et mielleux,
Odeur de votre haleine, or de vos blonds cheveux
Entrons. Sachez pourtant, fille jeune et charmante,
Qu'on découvre à ce jeu l'âme la moins aimante.
Heureuse! Oh! vous avez la plus forte moitié.
Encore, encore à vous? Et toujours! Ah! pitié!...
Je l'avais dit, ce jeu, c'est l'image d'un autre :
Vous prenez notre cœur sans rien donner du vôtre. »

VI

LE COLPORTEUR

Courbé sous un ballot et traînant son bâton,
Quand l'Auvergne vit-elle arriver un Breton?
Mais toujours le vieux Jean nous vient de sa montagne,
Sans plaindre son chemin et son labeur, s'il gagne.
Sous la neige laissant sa femme et ses enfants,
Plus vieilli, plus cassé, Jean revient tous les ans,
Et, bravant les refus faits à sa barbe grise,
Il va de porte en porte offrir sa marchandise :
Vie errante dont rêve un Breton étonné,
Lui, dans le sol natal, dur chêne, enraciné.

VII

LA MÈRE DU CONSCRIT

A L'INSTITUTEUR, M. JEAN LE BEK

Les uns gais et chantant et les autres en larmes,
Tous encor dans l'habit du pays et sans armes,
Ils passaient; mais on fit halte sur le chemin,
Un d'eux était du bourg : or, lui serrant la main,
Ses parents l'entouraient et tous ceux de son âge,
Qui lui versaient à boire en lui disant : Courage!

Et, le cœur attendri par ces derniers adieux,
Vers des maisons, plus loin, comme il tournait les yeux,
Une femme sortit, folle, de sa chaumière,
En lui sautant au cou... C'était sa vieille mère!

O pleurs! sanglots! baisers! et deuil morne, étouffant,
De celle qui perd tout en perdant son enfant!...
Mais quand partit la troupe! Alors la pauvre femme
Dans un nouvel élan n'écouta que son âme.
Elle suivait. « Ma mère, allons, ma mère, adieu!
— Non, mon fils, mon enfant! Encore, encore un peu! »
Et toujours elle va. Lui, tendre, il la querelle.
« Pour la dernière fois jusque-là, disait-elle. »
Enfin, et par pitié, de force il se sauva.
« Ah! mon enfant, mon fils! Je meurs... mon cœur s'en va! »

VIII

INSOMNIES

Tout dort dans le village et dans le cimetière,
Les vivants dans leur lit, et les morts dans leur bière;
Lui seul il veille encore, et, bien loin dans la nuit,
Le passant attardé voit sa lampe qui luit :
Si la lumière enfin décline faute d'huile,
Il ouvre sa fenêtre et, longtemps immobile,
Là, devant son logis, il contemple, envieux,
Ceux qui sous le gazon tiennent fermés leurs yeux,
Dont nul amer soupir ne desserre la bouche,
Heureux dormeurs, toujours tranquilles dans leur couche.

IX

L'AVEUGLE

A ALFRED DE COURCY

J'ai voulu dans ces lieux trouver un ami sûr,
C'est un aveugle, assis tristement contre un mur,
Et qui, là, tout le jour, solitaire, immobile,
Lorsqu'arrive un passant agite sa sébile :
On croirait que de loin il reconnaît mes pas,
Car, retournant la tête, il se parle tout bas;
Et quand je dis, laissant mon denier dans sa tasse :
« C'est ton nouvel ami, c'est ton ami qui passe ! »
Tout son front s'illumine, il semble que ses yeux
Sous leurs voiles épais ont découvert les cieux.

Puis, tout en m'éloignant, au coin de cette rue
Je vois sa lèvre bonne et douce qui remue :
Pour son ami du bourg il prie, et je le vois
Faisant avec lenteur un grand signe de croix...
Martyr, jusqu'à sa mort cloué sur une borne,
Qui, moi ne passant plus, m'attendra seul et morne;
Ami qui n'aura su de moi que ces trois mots,
Qui m'aima pour bien peu, que j'aimai pour ses maux,
Et vers lequel je viens souvent, dans ma misère,
Moi-même mendiant de lui quelque prière.

X

LE CATÉCHISME DU SOIR

L'hiver dure toujours glacial, pluvieux,
Avec ses jours si noirs, ses longs soirs plus joyeux.
Alors, tous les fuseaux de tourner. Devant l'âtre,

Plus d'un grave tailleur enseigne un petit pâtre,
Et répète aux enfants les leçons du curé :
Voyez quelle science et quel air assuré !
Tour à tour, l'habile homme, il loue et réprimande.
Et les parents assis parmi la jeune bande,
Dans un coin du foyer observant tout cela,
Disent : « Si nous étions encore à ce temps-là ! »

XI

DANSE SUR LA NEIGE

Cette nuit un sonneur a mis le bourg en fête.
Son hautbois retentit à vous fendre la tête.
On danse sur la neige, et, le long du chemin,
Sont marqués bien des pas qui se verront demain :
Oui, qui seront comptés demain au presbytère,
Là, dans son noir enclos, muet et solitaire !...
Non, rien ne trahira cette fête de nuit,
O danseurs ! le vent d'ouest en emporte le bruit ;
Le blanc et mou duvet retombe et vous protége ;
Vos pas silencieux s'effacent sous la neige.

XII

RENAISSANCE

Le grain enfoui n'est pas mort :
Mystérieusement dans le sol qui l'enferme
Il s'échauffe, s'anime, avec bonheur il germe ;
La vie intérieure au premier rayon sort.
Gestation pareille à celle de la femme,
Et comparable encore au travail de notre âme :
Un rayon met au jour nos pensers assoupis ;
Vienne Pâque, et les blés, qui commencent à poindre,

Vont surgir, nous verrons hourler et se rejoindre
Les cimes vertes des épis.

XIII

LETTRE

A SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Ce matin, mon esprit vous voyait écrivant
Près d'un berceau gardé par une jeune femme :
Deux fois heureux! pensais-je, à l'une il prend son âme,
Et son frais sourire à l'enfant.

Du père et de l'époux écrivez le poëme :
Comme l'enfant joyeux hâte ses premiers pas,
Et, plus joyeux encor, le père tend les bras
Ouverts à cet autre lui-même.

Lorsque le front fléchit sous le poids du labeur,
Vous direz la compagne attendrie et craintive,
Qui doucement s'approche et d'une voix plaintive,
Puis nous ranime avec son cœur.

XIV

A CORENTIN

Je t'enseignai des vers l'ingénieuse trame;
Réjouis-toi, jeune fermier :
Bon rimeur et bon ouvrier,
Le blé nourrit ton corps et l'art nourrit ton âme.

LIVRE DEUXIÈME

DANS UNE ÉGLISE

Argol, en Cornouaille.

La fleur de poésie éclôt sous tous nos pas,
Mais la divine fleur, plus d'un ne la voit pas.
Dans cette pauvre église, à l'heure du silence
Où seule devant Dieu la lampe se balance,
Un vieillard appuyé sur la grille du chœur,
Les yeux baissés, priait du profond de son cœur,
Et mes pas, qui troublaient les échos d'arche en arche,
Ne firent point lever les yeux du patriarche.
Puis, au bas de la nef où j'allais observant,
A genoux à côté de ses livres d'enfant,
Un petit villageois de six ans, d'un air d'ange,
Les mains jointes priait aussi... concert étrange!
« Sous cette lampe pâle et par ce froid brouillard,
Quel sombre désespoir tient courbé ce vieillard,
Et quel beau rêve d'or et d'azur, me disais-je,
Éloigne de ses jeux l'enfant au front de neige?
Du vieillard, de l'enfant, lequel t'a mieux touché,
Beau Christ aux bras ouverts de la voûte penché?
Quelle fleur en parfums plus suaves s'exhale,
Seigneur, — la fleur du soir ou la fleur matinale? »

LES FONTAINES SACRÉES

I

Castell-Linn, en montant vers tes sommets boisés,
Où gisent de nos ducs les murs demi-rasés,
Mes pensers voyageurs me suivent; sur ta pente
Je m'arrête, ébloui du fleuve qui serpente,
Puis, songeant à mon art, à la gloire, au destin,
Je murmure des vers commencés le matin :

« Heureux est le poëte errant et militaire
Qui porte en sa giberne une Bible, un Homère!
A la voix du clairon, à la voix du tambour,
Mêlant ses chants guerriers, il va de bourg en bourg;
Ou par delà les mers et les grandes montagnes,
S'il court chercher l'honneur des lointaines campagnes,
A travers la fumée et le feu du canon,
Deux fois, soldat-poëte, il ennoblit son nom! »

Ardent tumulte, heureux qui vous a pu connaître!
Mais un maître nouveau, d'après un ancien maître,
L'a dit, et, cheminant sous les arbustes verts,
Par sa prose inspiré, je hasarde ces vers :

« Le poëte d'élite et sans veine banale,
Brisant des mots usés l'empreinte triviale,
Le poëte sincère et qui se fait aimer,
Tel que je le conçois sans pouvoir l'exprimer :
Ce qu'il faut, avec l'art, pour former ce poëte,
C'est un esprit exempt de pensée inquiète,
Sans prévoyance amère et sans amers regrets;

C'est une âme sereine, éprise des forêts,
Et qui peut avec vous, ô Muses adorées,
Librement s'abreuver aux fontaines sacrées *. »

II

Oh! j'arrive! — Avec vous qu'il fait bon voyager,
Muses! comme le cœur, le pied devient léger.
Quel immense tableau montre cette terrasse!
Hirondelle, on voudrait s'élancer dans l'espace.
O splendide vallon, vers toi je tends les bras!
Mes yeux à t'admirer ne se lasseraient pas.

Mais j'aperçois, filant sur un monceau d'ardoise,
La vieille de l'hospice et qui s'appelle Ambroise :
— « Notre belle rivière, aussi vous l'admirez!
Ceux qui sans perdre haleine ont monté ces degrés,
S'arrêtent comme vous en extase, et moi, vieille,
Je me sens rajeunir devant cette merveille.
Avec mon dos voûté sous mes quatre-vingts ans,
Femme de Châteaulin, rarement j'y descends.

Auquel dire à cette heure : Ouvrez-moi votre porte?
Pour tous ces jeunes gens la vieille Ambroise est morte.
Mais mon cœur va d'en haut vers mon pays natal.
J'oublie en le voyant les murs de l'hôpital.
Oh! le sombre séjour pour le corps et pour l'âme!
La vieillesse indigente est-elle donc infâme?
Sur la porte est écrit : Maison de charité,
Mais on fait d'un asile une captivité.
Puis, le jour et la nuit, parmi ces odeurs fades,

* Pour ces vers de Juvénal, lire la belle traduction de M. Villemain dans son rapport à l'Académie française du 30 août 1855.

Vieux soi-même, ne voir que vieillards et malades,
Des morts! — La bonne mère, avancez votre main,
Et prenez ce denier pour bénir mon chemin. »

III

Seul, me voilà perdu dans ces vastes ruines,
Colline s'élevant au milieu des collines,
Et de ces murs croulés, du faîte de ces tours,
Mes regards vers le fleuve aimé s'en vont toujours.

Gloire de l'Armorique et de la Domnonée,
Seras-tu de mes vers la seule abandonnée?
Cent fois j'ai dit l'Ellé, l'Isol et le Léta,
Noble Avon, et jamais ma voix ne te chanta *.

Ton frère cependant a vu naître Shakspeare,
Car la double Bretagne aux mêmes noms s'inspire;
Partout nos deux pays disent les mêmes lieux;
Ils ont la même langue et les mêmes aïeux. —

C'est un soir, dans les bains de notre duchesse Anne,
Que m'apparut ton cours limpide. Une liane
Y trempait sa fleur rose, et ton bruit argentin
Montait d'un sol brillant de paillettes d'étain.

Plus loin, un long canal te reçoit et t'embrasse :
Les saules sur tes bords épanchaient plus de grâce;
Or, les libres poissons ont fui, tous d'un seul trait;
Il faut à leur séjour l'ombre de la forêt.

Libre, je fuis comme eux la savante structure,
Barrière que saura renverser la Nature,

* L'Avon, fleuve; en français Aulne.

Quand, des monts déboisés reprenant son essor,
Elle crîra : Tombez, digues ! je règne encor.

Je la retrouve enfin, ta course aventureuse,
Qui fait la terre grasse et la prairie heureuse :
Salut, roseaux touffus ! toiture des maisons,
Vous recouvrez aussi les timides poissons.

O verdure ! ô fraîcheur ! douceurs virgiliennes !
Ainsi vous embaumez, forêts brésiliennes !
Quand la harpe jetait ses notes de cristal,
Plus d'azur brillait-il aux torrents de Fingal ?

Puis de sveltes clochers, d'antiques monastères;
Des ports mystérieux enfoncés dans les terres;
Comme en Grèce, des noms qui sonnent : c'est Argol,
Daoulâz aux frais ruisseaux, Logonna, Rumengol,

Les forts de Ros-Canvel sur les hautes falaises,
Et Plou-Gastell, jardins embaumés par les fraises...
Mais au fleuve élargi la mer ouvre son sein,
Et Brest ouvre à tous deux son immense bassin.

Fleuve, je t'ai chanté : quand l'heure me renvoie,
Mêle à tes flots joyeux l'effluve de ma joie;
O splendide vallon, je t'ouvre encor les bras;
Mes yeux à t'admirer ne se lasseraient pas.

IV

— « Seigneur ! vous de retour ! Comme une sainte image,
Vous m'avez apparu là-haut dans un nuage.
— Vous, mère, à la fraîcheur et si tard vous asseoir !
— Oh ! je ne sors d'ici qu'à la cloche du soir.

A cette heure, voyez, sur le pont de la ville,
D'ouvriers, de bourgeois passe une double file;
Sur la rampe on s'appuie, on cause... Gens heureux!
Des bandes d'écoliers qui se poussent entre eux
Accourent. De mon temps, on n'avait pas d'écoles;
Mais l'ouvrage fini, nous n'allions pas moins folles.
Par ce monde nouveau, car j'ai bon souvenir,
Je reviens au passé, n'ayant plus d'avenir.
Puis, regardez plus loin! Là-bas, dans la prairie,
— Mes yeux, grâce à Jésus, à la vierge Marie,
Sont aussi clairs et nets, — les robustes faucheurs
Ne peuvent se résoudre à quitter leurs labeurs;
Le soleil fait briller l'acier d'une faucille;
Sur la meule est assise une petite fille.
Voyez dans ce chemin un long troupeau de bœufs,
Les poulains et les veaux qui bondissent joyeux;
Comme tout cela vit, s'aime bien et folâtre!...
Oh! dans l'air pur j'entends la voix claire d'un pâtre!
— Ce denier, bonne mère, à vous, à vous encor!
Le peu qu'on donne au pauvre au ciel se change en or. »

V

Grandes émotions d'une simple journée!
Quel marchand reviendra plus fier de sa tournée!
Où dominait jadis le manoir féodal
Est ouvert, bien que sombre, un pieux hôpital,
Asile du malheur, œuvre réparatrice;
La nature à l'entour, belle consolatrice,
Verse dans la vallée un fleuve gracieux
Qui délecte le cœur et réjouit les yeux;
La vieillesse revit à ces douceurs lointaines...
Muses, je viens de boire à vos saintes fontaines!

LA CHANSON DE MARIE

Hélas ! je sais un chant d'amour
  Triste et gai tour à tour.

Cette chanson douce à l'oreille
Pour le cœur n'a point sa pareille.

Hélas ! je sais un chant d'amour
  Triste et gai tour à tour.

J'avais douze ans lorsqu'en Bretagne
Je l'entonnai sur la montagne.

Hélas ! je sais un chant d'amour
  Triste et gai tour à tour.

Toujours le beau nom de Marie
Se mêle au nom de ma patrie.

Hélas ! je sais un chant d'amour
  Triste et gai tour à tour.

Avec un air, une parole,
Ainsi l'exilé se console.

Hélas ! je sais un chant d'amour
  Triste et gai tour à tour.

Ce chant qui de mon cœur s'élève
D'où vient qu'en pleurant je l'achève ?

Hélas ! je sais un chant d'amour
  Triste et gai tour à tour.

Bienheureux les pâtres, mes frères,
Et les oiseaux de nos bruyères !

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

LE LABOUREUR OUVRIER

Quand l'ancien laboureur retourna de la ville,
L'automne souriait dans un ciel radieux,
Bien des oiseaux chantaient sur la branche immobile,
La joie était sur terre et la paix dans les cieux.

Lui, son œil était sombre et son visage pâle,
Ses rustiques cheveux n'entouraient plus son front,
Sous sa blouse en lambeaux, tout flétri par le hâle,
Il cheminait courbé, comme sous un affront.

Pourtant, on l'avait vu, dans ces bois, ces prairies,
Au milieu des grands bœufs bondir, léger chevreau,
Mieux qu'un oiseau chanter ses jeunes rêveries,
Et des luttes rentrer en triomphe au hameau.

A vingt ans désigné pour porter la bannière,
Cette épreuve alarmait sa mère avec raison ;
Mais sous l'énorme poids que sa marche était fière !
Ses reins ne ployaient pas : jeune et nouveau Samson !

Et deux yeux noirs brillaient dans un rose veuvage,
Ils se levaient de loin vers le noble vainqueur :
Le drap d'or s'inclina doucement au passage
Et le salut muet s'échangea dans leur cœur.

Le reconnaîtrez-vous, ô taillis, ô fontaines,
Croix de pierre où parfois il priait à genoux;
Ouvrier déformé par ses courses lointaines,
Hommes de son pays, le reconnaîtrez-vous? —

Il voit un laboureur qui mène sa charrue.
Un ami; sur la route il murmure envieux :
— « Son front n'a pas un pli, sa force s'est accrue;
Qu'il va dans son bonheur calme et majestueux!

Ainsi tous ils viendront à la messe, dimanche,
Dans l'église apportant une fraîcheur des bois;
Leur habit sera blanc, leur âme sera blanche :
Pour chanter le *Credo* tous n'auront qu'une voix.

Et, de tous entouré, le prêtre dans sa chaire
Proclamera les noms qui vont s'unir demain :
Ah! s'il doit vous nommer, ô vous qui m'étiez chère,
Que j'expire à l'instant, ici, sur le chemin!...

Mais, d'abord, sois ici maudite, ville infâme,
Toi qui me détournas de mes premiers penchants;
Usine, qui flétris mon corps avec mon âme :
Vous par qui j'ai perdu le simple amour des champs! »

Voilà dans quelle angoisse il gagna sa chaumière
Où sa mère filait, bien affaiblie, hélas!
Troublée, elle hésita, la pauvre filandière;
Mais son cœur s'éveillant, elle ouvrit ses deux bras.

Longtemps elle ferma sur lui la douce chaîne,
Puis, leurs pleurs répandus et leurs cœurs soulagés,
Elle ouvrit bruyamment un grand bahut de chêne
Où brillaient des habits avec amour rangés :

La braie aux larges plis, orgueil de la Cornouaille,
Le surtout d'un bleu clair brodé sur chaque pan,
La ceinture de cuir qui tient ferme la taille,
Le chapeau large orné d'une plume de paon.

— « Vois-tu les ornements, mon fils, de ton bel âge?
J'allais, soir et matin, visiter ce trésor,
Sur tes jeunes habits penchant mon vieux visage;
Et sur eux je pleurais et je pleurais encor !

Demain, réveille-toi dans toute ta noblesse !
Bien des yeux en passant se tourneront vers nous :
Mon fils, que tu seras superbe à la grand'messe !
— Que je serai joyeux, ma mère, près de vous ! »

LA SOURCE.

Le matin, pour baigner la plume de son aile,
A la source des prés vient une tourterelle.

Puis une vierge accourt à la source des prés
Pour baigner son cou blanc sous des cheveux dorés;

Chacune avec bonheur fête la sœur qu'elle aime
Et se penchant sur l'onde elles boivent à même.

Et bientôt les voilà de chanter tour à tour
Les plaisirs du printemps et les peines d'amour.

O les belles chansons que leur poitrine exhale !
O jeunes cœurs aimants ! ô fraîcheur matinale !

A midi, lorsqu'il passe au-dessus du lavoir,
Le soleil réjoui s'arrête pour les voir.

Il ouvre ses yeux d'or, et sur ce coin du monde
Agite en souriant sa chevelure blonde.

Un jeune pâtre aussi, caché dans la bruyère,
Regarde : — « Ah ! tous les jours, et loin de ta chaumière,

Que cherchent donc tes yeux avec tant de douceur ?
Est-ce la touterelle ? est-ce sa blonde sœur ? »

LE VIEUX ROB

Dans ce livre où Nola brillera jeune et blanche,
Que ceux-là dont le corps sous le poids des ans penche
Paraissent les premiers, pour bénir mes récits !
J'aime à voir des vieillards au seuil d'un temple assis.

I

S'il est vrai que les morts, la nuit, quittent leur bière
Pour se désaltérer au bénitier de pierre,
Au vase de granit sur leur tertre placé,
Robin, ne restez pas dans votre lit glacé :
Il est, chez les vivants, une âme qui vous aime;
Bien souvent un lait pur, un lait avec sa crème
Dans votre bénitier est versé jusqu'aux bords,
Car cette âme chrétienne est fidèle à ses morts;
Et tant que sous le ciel vivra cette bonne âme,
Vous aurez ici-bas tout ce qu'un mort réclame :

Dans votre bénitier des offrandes de lait,
Et les fervents soupirs tombant du chapelet.

II

Dans une lande immense, au seuil de sa chaumière
Bâtie en terre jaune et couverte en bruyère,
Mona disait un soir : « Hélas ! ma pauvre enfant,
« Est-ce vous là, malade, et sur l'herbe étouffant ?
« C'en est-il fait de vous, ma fille, ô mon amie,
« Qui, la nuit, près de moi reposiez endormie ?
« En tournant mes fuseaux, je vous gardais le jour,
« Pour vous sauver des loups ; et vous, avec amour,
« Léchiez mes vieilles mains, oui, ces mains maternelles
« Qui d'un lait trop pesant soulageaient vos mamelles.
« J'étais heureuse alors, mais que faire sans vous ?
« Oh ! la Mort aujourd'hui veut frapper deux grands coups.
« Voyez ce flanc gonflé : quel bruit ! quelle secousse !
« Et sa langue qui pend ! O ma blanche ! ô ma rousse !
« C'en est-il fait de vous ? Cher soutien de mes jours,
« Le ciel n'enverra-t-il personne à mon secours ? »

Le vieux Robin parut. Un bâton de voyage
L'aidait à soutenir son corps ployé par l'âge ;
Tremblant, il reprenait haleine à chaque pas,
Et, la tête penchée, il se parlait tout bas.
Pour sa grande science et sa grande fortune
Il fut, et bien longtemps, cité dans la commune ;
Mais ses biens partagés entre de mauvais fils,
Par eux il fut chassé, l'homme aux cheveux blanchis ;
Seul, au bord de l'Izol, à cette heure, il habite
Une loge en genêt par lui-même construite ;
Heureux encor pourtant : là, plutôt qu'un docteur,
Chacun vient visiter l'habile rebouteur.

« C'est Dieu, cria Mona, c'est Dieu qui vous envoie !
(Et la vachère avait un front brillant de joie.)
« Pitié, Robin, pitié pour ce cher animal !
« Vous savez comment vient, comment s'en va le mal.
« — Hum ! reprit le vieillard, en secouant la tête,
« Elle doit grandement pâtir, la pauvre bête !
« Vite, chauffez de l'eau. J'ai là certaine fleur,
« Des herbes... Sans mentir, j'empêche un grand malheur. »
Le foyer allumé, les plantes salutaires
Dans le chaudron, bénit avec force mystères,
Bouillirent, et la vache à l'immense fanon
Dut boire la liqueur merveilleuse et sans nom.

Or, voyant respirer sa vache plus à l'aise,
Mona, qui par degrés elle-même s'apaise,
Disait (et ses yeux gris, son visage ridé,
Son sein d'où chaque mot s'échappait saccadé,
En elle tout riait) : « Regardez-moi, bonhomme !
« Je me sens rajeunir. Oui-da, me voici comme
« Au jour où je dansais avec vous au Pardon,
« D'un rosaire de buis quand vous me faisiez don,
« Lorsque vous me nommiez la fille sans pareille,
« Toute mince de taille et de couleur vermeille;
« Et moi, tout en roulant les grains du chapelet,
« A vous voir si galant, et vert, et grandelet,
« (Faut-il, ô mon vieux Rob, qu'enfin je vous le dise ?)
« Je vous aurais suivi de grand cœur à l'église. »

III

O premières amours, fleurs de notre printemps,
Ils ne vieillissent pas ceux qui vous sont constants !
A quinze ans, je cueillis une fraîche églantine,
Et ma main l'enferma sous la page latine;

Plus tard, refeuilletant mes livres d'écolier,
Vrais amis que jamais on ne doit oublier,
J'y trouvai l'églantine, et fleur et poésie
Ravivèrent mon cœur à leur double ambroisie.
Fleurs de notre printemps, ô premières amours,
Jusqu'au bord du tombeau vous embaumez nos jours !

IV

A quelque temps de là, des bruits dans la peuplade,
Des bruits tristes couraient : « Le vieux Rob est malade !
— « Je saurai le guérir, dit la bonne Mona,
« Et lui rendre le bien qu'un soir il me donna. »
Le lendemain, à peine au ciel paraissait l'aube,
Mona partit. La vache, avec sa blanche robe,
Devant elle marchait, secouant son fanon,
Et de ses pieds fourchus marquant l'épais limon;
Quelquefois s'arrêtait pour brouter un peu d'herbe,
Puis s'en allait encor grasse, lente et superbe;
Sur son front étoilé des cornes en croissant
S'arrondissaient, sa queue et son poil frémissant
Autour d'elle chassaient les bourdons et les mouches,
Et ses grands yeux roulaient défiants et farouches.
Mais sa bonne maîtresse, une gaule à la main,
Tâchait de la hâter dans l'agreste chemin,
Et, tout en souriant à l'horizon qui brille,
Doucement répétait : « Allons, allons, ma fille ! »

Mona trouva gisant, sous son toit de genêt,
L'ami de soixante ans que la fièvre minait.

« C'est vous, murmura-t-il, ô chère et digne femme !
« J'aurai donc là quelqu'un pour recevoir mon âme !
« Tous ils m'ont délaissé, ces fils ingrats; mais vous,
« Cœur plein de souvenir, vous les remplacez tous.

« Merci! » Puis des soupirs, des tremblements, des plaintes.
« Ami, je viens chez vous comme chez moi vous vîntes.
« O merveilleux savoir! charmes secrets et forts!
« Mais je veux, à mon tour, ranimer votre corps.
« Saine et sauve, ma fille est là devant la porte :
« Buvez de ce lait doux et fumant qu'elle apporte,
« C'est un baume!... A présent, tâchez de sommeiller. »
Il dormit. Au réveil, cherchant à l'égayer :
« Eh bien, l'avais-je dit? vos couleurs sont plus belles.
« Vous sentez la vertu des fécondes mamelles.
« Voulez-vous, au soleil, avec moi faire un tour?
« Çà, riez, mon vieux Rob! Faut-il aller au bourg?
« Moi, je reviens toujours à cette rêverie :
« Faut-il querir le prêtre afin qu'il nous marie?

« — Oui, partez pour le bourg et marchez promptement,
« Car il faut recevoir encore un sacrement,
« Le dernier. Chaque instant m'enlève de ma force.
« Mon âme veut enfin briser sa dure écorce.
« Joie et peine aujourd'hui pour moi s'en vont finir.
« On semble cependant à ce monde tenir :
« Quand je ne serai plus, Mona, chaque dimanche,
« Sur ma tombe en passant que votre front se penche.
« S'il est permis, mon cœur vers vous s'envolera... »
Puis, le prêtre venu, le vieillard expira.

V

Humble fut le convoi qui suivit votre bière,
O Robin! mais ceux-là qu'on vit au cimetière
Étaient de vrais amis, et se souvenant tous
De vos bienfaits passés, car ils priaient pour vous.
Sous ses coiffes de deuil et sa cape de femme,
Cher mort, oh! vous deviez entendre une bonne âme;

Celle de qui les pleurs coulaient, coulaient à flots,
Et dont rien ne pouvait retenir les sanglots !...
La nuit, quand vous errez vêtu d'un blanc suaire,
Voyez comme est paré votre lit funéraire;
Un tapis de gazon le couvre tout entier,
Et du lait jusqu'aux bords emplit le bénitier.

LA FLEUR DE LA TOMBE

A MISTRESS AUGUSTA HOLMES

Oui, même dans nos jours turbulents ou moroses,
Il est des cœurs riants ouverts aux humbles choses,
Nature, celles-là qui ne lassent jamais
Et qu'avec tant d'amour dès l'enfance j'aimais !
Un soir je rencontrai, traversant la prairie,
Sulia, svelte enfant, compagne de Marie;
Une fleur dans sa main brillait comme de l'or;
Grave, elle murmura : « C'est l'âme de Grégor!
Bientôt viennent les froids : ce soir, au cimetière,
J'ai retiré la plante et sa motte de terre,
Et je veux l'abriter près de notre maison,
Pour la voir refleurir à la belle saison. »
Sous ces cheveux dorés, le pâtre au blanc visage,
Je l'avais bien connu : son âge était mon âge;
Comme j'aimais Marie, il aimait Sulia;
Le plaisir d'en parler tous les deux nous lia.
Pendant le catéchisme ou les libres dimanches,
Tout en cherchant des nids sous les épines blanches,
Oh ! les longs entretiens sur nos chères amours !
Récits toujours pareils, pleins de charme toujours !

Et les grands amoureux, les belles amoureuses,
Dont les yeux échangeaient des flammes langoureuses,
Quand près d'eux nous passions légers, faisant les fous,
Ne portaient pas des cœurs plus sérieux que nous.
Il mourut le matin de sa treizième année!
Mais sur son tertre vert, la treizième journée,
Une fleur apparut jaune comme de l'or,
Et chacun s'écria : « C'est l'âme de Grégor! »
Et tous, dès qu'ils voyaient la tombe merveilleuse,
De ralentir leurs pas; puis, d'une main pieuse,
En passant chaque ami soulevait son chapeau,
Et les filles jetaient sur la fleur un peu d'eau.
Cette fleur, Sulia, l'enfant grave et fidèle,
La tenait sur son cœur quand j'arrivai près d'elle;
Mais à l'air vif du soir les feuilles d'or s'ouvrant :
« Voici qu'il meurt encor! » cria-t-elle en pleurant;
Et la fragile fleur, de ses pleurs arrosée,
Sembla se ranimer comme sous la rosée.
Dans la prairie alors reprenant son chemin,
La vierge s'éloigna, son trésor à la main;
Mais pour la contempler bientôt elle s'arrête,
Et vers le doux parfum elle incline la tête.
Non loin de la maison, à l'ombre du courtil,
J'ai vu la tige croître et briller en avril :
Aux yeux de Sulia (riantes destinées!)
Grégor fleurit toujours dans ses jeunes années...
Religion des morts! N'ai-je pas vu plus tard
Un lait pur arroser le cercueil d'un vieillard,
Nuit et jour la prière à genoux sur sa tombe?
N'ai-je pas vu languir de douleur la colombe?
Hélas! s'il est des cœurs prompts à se délier,
D'autres veulent mourir plutôt que d'oublier!

LE VILLAGE DE MARIE

Quand près de vos maisons je passe tout rêveur,
Bonnes gens du Moustoir, n'ayez point de frayeur,
Je suis un amoureux, et non pas un voleur.

C'est ici, dans cette bruyère,
Qu'enfant, je poursuivais naguère
Une enfant, comme moi légère.

Où nous courions tous deux, seul je viens, ô douleur!
Bonnes gens du Moustoir, n'ayez point de frayeur,
Je suis un amoureux, et non pas un voleur.

Sa coiffe flottant autour d'elle,
On eût dit une tourterelle
Qui vient de déployer son aile.

Hélas l'oiseau sauvage a trouvé l'oiseleur!
Bonnes gens du Moustoir, n'ayez point de frayeur,
Je suis un amoureux, et non pas un voleur.

Et le dimanche, au bourg, plus d'une
Disait, jalouse : « Cette brune
Sera la fleur de la commune. »

O brune enfant qu'un autre aspira dans sa fleur!...
Bonnes gens du Moustoir, n'ayez point de frayeur,
Je suis un amoureux, et non pas un voleur.

Aux bords du Scorf.

PRIÈRE DES LABOUREURS

Sous les chaleurs de juin la campagne étincelle,
Tous les bras sont à l'œuvre et le foin s'amoncelle.
Encor quelques soleils, viendra le tour du grain :
Qu'on ne m'accuse pas seul de voler mon pain,
L'erreur trouble aisément une race ingénue.
D'un chant qui parle au cœur payons ma bienvenue.
Et ces vers, qu'à grand'peine en français j'ai traduits,
Dans l'idiome aimé pour eux furent écrits.
Comme on battait les blés, voilà donc qu'un dimanche,
Clairement imprimé sur une feuille blanche,
Le chant par tout le bourg circulait, et cent voix,
Ferventes, l'entonnaient aux marches de la croix.

I

Saint de notre pays, qu'aux sphères éternelles
Les anges radieux couvrent de leurs deux ailes,
De ces nuages d'or où glisse votre pied
Laissez tomber sur nous un regard de pitié.

II

Ce sont des laboureurs dont la voix vous implore :
Souvent à votre autel nous venons dès l'aurore ;
Par les mauvais chemins nous venons bien souvent,
Brûlés par le soleil ou glacés par le vent.

III

Nous cherchons un soutien. Notre vie est amère,
Toujours le dur travail, et toujours la misère.
Nous cultivons la terre et nous semons le grain,
D'autres mangent le blé battu par notre main.

IV

Mais regardons plus haut! un jour, selon son œuvre,
Chacun aura sa part, le maître et le manœuvre :
Oui, mauvais laboureur qui fléchit sous un poids,
Mauvais chrétien celui qui porte mal sa croix.

V

Tels de petits enfants serrés contre leur père,
Bon saint, nous voilà tous devant vous en prière :
Plusieurs dans ce pays ont reçu votre nom,
Soyez leur père aussi, vous déjà leur patron.

VI

Saint de notre pays, qu'aux sphères éternelles,
Les anges radieux couvrent de leurs deux ailes,
De ces nuages d'or où glisse votre pied
Laissez tomber sur nous un regard de pitié.

◇

Près du calvaire, ainsi tout un peuple rustique
Le dimanche matin répétait ce cantique,
Qui pleurant sur leurs maux, fait luire aussi l'espoir,
L'espoir, astre serein, lorsqu'au ciel tout est noir.
Le cantique a passé du bourg dans les chaumières :
Il se mêle, le soir, à leurs longues prières;
Le jour, il retentit de la lande aux vergers,
Et les travaux peut-être en sont-ils plus légers.
Vers moi, quand, tout pensif, je traverse un village,
Des jeunes et des vieux c'est le salut d'usage;
Les yeux brillent, les fronts s'animent de gaîté;
Et j'entre : c'est le chant de l'hospitalité !

LES MOISSONNEURS

Lorsqu'un nuage épais, vers le temps des moissons,
Vient recouvrir la ville et fond sur les maisons,
Quand la grêle bondit sur les toits, quand la rue
Roule une onde fangeuse incessamment accrue,
Observant à l'abri l'orage et ses dangers,
Aux tristes campagnards, citadins, vous songez.
Leur malheur est le vôtre. Oui, vous cherchez d'avance
Comment le métayer paîra sa redevance;
Le pauvre avec frayeur prévoit l'hiver prochain,
Et l'on parle déjà de la cherté du pain. —

Hommes mûrs et vieillards, jeunes gens, jeunes filles,
Tous ils étaient venus, armés de leurs faucilles,
Dès la pointe du jour, un jour limpide et bleu,
Et que l'ardent soleil bientôt rougit de feu.
Jusqu'à midi sonnant leurs bras forts et superbes
Ont abattu les blés vite formés en gerbes;
Mais les rires, les mots joyeux et les chansons
Animaient au travail et filles et garçons;
En fauchant les épis, en liant les javelles,
Les défis s'échangeaient et les tendres querelles :
— Renouez vos cheveux, ô Lilèz, et chantez!
— Héléna, tous mes chants sont à vous; écoutez!

LILÈZ

« Ma barbe est blonde encor, je ne suis qu'un jeune homme.
Parmi les moissonneurs pourtant on me renomme :
Quand je vais près de vous, Léna, coupant le blé,
Mon ardeur, je le sens, et ma force ont doublé.

« Avec vous dans les bois que ne suis-je fauvette !
On vivrait, belle enfant, sans peur de la disette.
Bienheureux les oiseaux ! ils ne travaillent pas
Et trouvent en chantant leurs faciles repas.

« Moi, j'ai les yeux tournés vers certaine chaumière :
Sortirez-vous enfin, madame la fermière ?
Vous si charmante à voir quand vous venez à nous
Avec les plats fumants, le cidre frais et doux ! »

A peine il achevait ces plaintes émouvantes,
Que parut la fermière avec ses deux servantes ;
Soudain, trêve aux chansons ! mais, pour quelques instants,
N'en remuaient pas moins les langues et les dents.
A l'ombre ils savouraient, couchés sur l'herbe épaisse,
La succulente odeur de la soupe de graisse,
Le lard sur le pain noir fondant et la liqueur
Qui rafraîchit la bouche et ravive le cœur.
Ensuite un bon sommeil. Puis, d'un nouveau courage,
Sur les épis sonnants recommença l'ouvrage.
Les dos étaient courbés, mais un lointain brouillard
Par moments soulevait l'œil de plus d'un vieillard :
— « A l'œuvre, mes enfants, à l'œuvre ! » — Et sans relâche,
Le front tout en sueur, chacun pressait sa tâche.

L'orage cependant, et plus sombre et plus lourd,
Comme un dôme pesait sur l'église du bourg,
De ses flancs s'échappaient de longs éclairs bleuâtres
Qui faisaient fuir au loin les troupeaux et les pâtres ;
De larges gouttes d'eau tombaient ; les moissonneurs
N'ayant plus qu'un recours, le Seigneur des Seigneurs,
Par le sable volant leurs figures souillées,
Se mirent à genoux sur les gerbes mouillées ;

Leurs faucilles gisaient éparses devant eux ;
Les mains jointes, ainsi parlaient ces malheureux.

LA FERMIÈRE.

Oh ! perdre en un moment le travail d'une année !
Voir languir dans la faim toute la maisonnée !
Pauvres petits enfants, avec quoi vous nourrir ?
O mes chers innocents, nous n'avons qu'à mourir.

LE FERMIER.

Oui, mourir ! le courage ici manque au plus ferme.
Vienne l'automne, hélas ! comment payer ma ferme ?
Ah ! dans ce champ maudit, quand mes mains l'ont bêché,
Sans doute j'arrivais chargé d'un grand péché.

L'AÏEUL.

Non, vivez, ô mon fils, Dieu même vous l'ordonne.
Il rend ce qu'il a pris, il châtie et pardonne.
Dans ce malheur commun, seul, je vois bien ma part :
C'est à moi de mourir, inutile vieillard.

Le vieillard désolé se tut, car sur sa tête
Dans toute son horreur mugissait la tempête :
Le tonnerre éclata !... Mais aussitôt dans l'air
Par trois fois l'*Angelus* tinta paisible et clair;
Un de ces rayons d'or qui précèdent les anges
Illumina le ciel ; puis, changements étranges !
Comme il était venu, le nuage pesant
Du côté de la mer et vers l'ouest s'avançant,
On vit, nouveau déluge, on vit ses eaux troublées
Tomber, tomber à seaux dans les ondes salées ;

Tous les monstres marins hors des flots bondissaient,
Et sur les blonds épis les moissonneurs dansaient.

LILÈZ.

« Il faut chanter le blé! Jeunes gens, jeunes filles,
Élevez sur vos fronts et frappez les faucilles!
Le blé fait vivre l'homme : amis, en son honneur
Entonnons devant Dieu le chant du moissonneur.

« C'est un présent divin. Durant les mois de neige,
Dans ses flancs maternels la terre le protége;
Puis, quand brillent les fleurs, elle montre au grand jour
Celui qu'elle nourrit neuf mois avec amour.

« Un mendiant m'apprit jadis un grand mystère :
Le grain est fils du ciel, cet époux de la terre;
Pour le faire grandir tous deux n'épargnent rien :
Votre enfant le plus cher n est pas soigné si bien.

« Si la tige au printemps languit frêle, épuisée,
Comme un lait bienfaisant s'épanche la rosée,
Et des souffles légers comme les papillons
Le bercent mollement dans le creux des sillons.

« Pour apaiser sa soif ardente, les nuages
S'assemblent : quels flots d'or nous versent les orages!
Puis le ciel, appelant d'un beau nom le soleil,
Dit : — Séchez le froment, ô mon astre vermeil!

« Ainsi mûrit le blé, divine nourriture,
Ce frère du raisin, boisson joyeuse et pure;
Dieu même a consacré le céleste présent :
— Mangez, voici ma chair; buvez, voici mon sang. »

LES MOISSONNEURS.

« Honneur, honneur au blé ! Trois fois, garçons et filles,
Faisons reluire en l'air et sonner les faucilles ! »

Et tous, jusqu'aux vieillards un moment rajeunis,
Chantaient, et sous leurs pieds bruissaient les épis.
Le dimanche suivant, une gerbe votée
A l'église du bourg en pompe était portée,
Et le prêtre disait, la posant sur l'autel :
« Gloire et remercîment à l'ange Gabriel ! »

LA CHANSON DU CLOUTIER

Sans relâche, dans mon quartier,
J'entends le marteau du cloutier.

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

Voyez ses bras noirs et luisants
Retourner le fer en tous sens.

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

Jamais il ne voit le ciel bleu,
Mais toujours la forge et son feu.

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

C'est pour sa femme et ses enfants
Qu'il fait tant de clous tous les ans.

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

Grands clous à tête et petits clous,
Oh ! combien de fer pour deux sous !

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

Rarement le cabaretier
Voit dans sa maison le cloutier.

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

Mais, le dimanche, il chôme enfin,
Et chante à l'office divin.

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

Que Dieu, dans son noir atelier,
Dieu bénisse cet ouvrier !

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

LES DÉPOSITAIRES

1857

A SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Des bords de la Durance aux fleuves des Germains,
O sage explorateur des grands courants humains,
Mort, je vous lègue, ami, le soin de ma mémoire.
Pour ce siècle ennuyé la poétique histoire
Si votre main rassemble autour de mes Bretons
Ces récits, tous divers de pensers et de tons,
Naturelle épopée, et que la voix touchante
De l'Esprit du pays par mon humble voix chante !...
C'est lui ! le souffle ardent revient me visiter !
Mais comment, ce mystère étrange, le conter ?
Colère, inspire-moi ! soutiens-moi, raillerie !
Puis, en chasse ! le loup est dans la bergerie.

I

Un meunier de Léon, juché sur son mulet,
Chantait, et, tout chantant, par les bois il allait :

« Le notaire du bourg est un excellent homme;
Du richard et de l'indigent
A deux mains il reçoit l'argent,
Et fiez-vous à lui pour bien garder la somme.
Allons, Jean-Pierre, allons, Gros-Jean,
Mes gars, apportez votre argent ! »

Ces couplets du meunier un peu trop fort en gueule,*
Cyniquement rimés au roulis de sa meule,

* Molière.

Je ne puis, cher lecteur, les citer jusqu'au bout;
Notre siècle est très-grave et mon héros surtout.

II

D'autres, de leurs clients emportant l'escarcelle,
Vivent en grands seigneurs à New-York, à Bruxelle,
Mais lui n'a point quitté son paisible travail :
Un écusson doré reluit à son portail.
Là, sous de frais jasmins arrondis en charmille,
Patriarche entouré de sa jeune famille,
Le notaire s'assied, majestueux bourgeois.
Demi-manant, son père était marchand de bois,
Mais le fils (il s'en vante) eut l'esprit des affaires,
Ou des actes douteux et des prêts usuraires.
Dans sa grande maison il vit en grand seigneur.
Seul un vil mendiant vient troubler son bonheur.
Un vieillard, tout chargé d'une lourde besace,
Le soir, devant son banc se pose face à face.
Tel doit être aux enfers le spectre du remords!
Hideuse est sa maigreur, ses yeux caves sont morts :
On y voit la misère et la lente ruine,
Ses biens vendus, le père exclu de sa chaumine,
Et les petits enfants errant sur le chemin,
Tous forcés par un seul d'aller tendre la main!...
Pas un mot, un soupir n'échappent de sa bouche,
Mais, les cheveux épars, menaçant et farouche,
Quand le spoliateur respire l'air du soir,
Le fantôme muet devant lui vient s'asseoir.

III

Est-ce assez, juste ciel, de fortunes contraires?
Pour forcer les humains à se traiter en frères,

Fille de la sagesse et de la bonne foi,
Parais dans nos cantons, ô bienfaisante loi!
Soutenu par ta main, le pauvre se rassure.
O loi, viens raccourcir les griffes de l'usure!
Viens enchaîner la fraude, et romps les nœuds glissants
Où les faibles sont pris, d'où sortent les puissants!
Plus d'un saint magistrat, qui ne fut pas complice,
Bénira tes efforts, vierge réparatrice,
Et pourra saluer, au seuil de sa maison,
Noblement restauré, l'or de son écusson.

IV

Cependant le vieillard erre encor sur la lande.
Comme ses blancs cheveux sa barbe est blanche et grande;
Il vague tout le jour, pauvre esprit tourmenté,
Et, dans un sac de cuir qui pend à son côté,
Il entasse sans fin les cailloux et les pierres
Arrondis et luisants sous la fleur des bruyères.
Puis les yeux tout hagards, craignant quelque danger,
Mystérieusement il va le décharger
Dans le creux d'un vieux chêne... Alors son regard brille,
Et tout bas il se dit : « C'est la dot de ma fille! »
Heureux quand son travail insensé finira,
Et que sous l'herbe, au pied du chêne, il dormira.
Parfois, quand la vengeance en son cœur se ranime,
En face du bourreau vient s'asseoir la victime.

V

Mais le meunier railleur de suivre aussi son train,
Au grelot du mulet mêlant son gai refrain :

« Le notaire du bourg est un excellent homme;
Du richard et de l'indigent

A deux mains il reçoit l'argent,
Et fiez-vous à lui pour bien garder la somme. »

Et les merles parleurs, et la pie à l'œil clair,
Sautaient de branche en branche, étudiant son air :
Meunier joyeux, n'ouvrant ses lèvres que pour rire ! —
Je commence en riant et bientôt je soupire.

◇

Ah ! mes vers, sur les flots, dans les bois recueillis,
Mes vers, mon seul trésor, ne seront point trahis !
Vous avez le respect de toute noble chose ;
Entre vos nobles mains, ami, je les dépose :
Dans ce monde où vers moi l'art pur vous attira,
Si mon âme revient, elle vous sourira
Près de la jeune épouse au profil de Toscane
Et des enfants rieurs courant sous leur platane.

LE MIEL DU CHÊNE

A M. HIPPOLYTE VALMORE

Un chanteur inconnu (l'écho de la bruyère
Seul entendit sa voix mystérieuse et fière)
Ainsi nous raconta par quel charmant hasard,
Ami de la nature, il avait trouvé l'art.

« Je parcourais les bois cherchant la poésie,
Et de graves pensers, la libre fantaisie,
Tour à tour m'entraînaient, aux concerts des oiseaux,
Au bruit plaintif du fleuve à travers les roseaux,

Surtout à la chanson joyeuse de l'abeille,
Qui, d'un trait s'élançant d'une coupe vermeille,
Effleurait mes cheveux, et, murmurante encor,
Avide se plongeait dans un calice d'or;
Puis aromes, couleurs, bruits vagues et sans nombre,
Et les jeux variés du soleil et de l'ombre!
Mais toujours par l'abeille errante autour de moi
Mon cœur se laissait prendre, et, sans savoir pourquoi,
Rêveur, je la suivis dans son vol circulaire,
Des fleurs de l'aubépine au chêne séculaire,
Où mille de ses sœurs, voyageuses du ciel,
Bruissaient, frémissaient, plus blondes que leur miel.
Autour du vieux géant, c'était depuis l'aurore
Comme un réseau mobile, un nuage sonore,
S'ouvrant, se refermant sous le ciel azuré
Et le tranquille abri de son chêne sacré.
En abeille de l'art, j'entrai dans le nuage
Pour admirer l'essaim travailleur et sauvage.
Dans le corps du grand arbre était caché son nid
Savant, tel que jamais l'art humain n'en bâtit;
Une lente liqueur s'écoulait de l'écorce :
« Oh! dis-je émerveillé, la douceur dans la force!
Dans un symbole clair je trouve l'art écrit;
Sois plus tendre, ô mon cœur! plus fort, ô mon esprit!
Telle est la poésie et nourrissante et saine :
C'est un rayon de miel, mais du miel dans un chêne. »

LE JARDINIER

Notre bon jardinier s'est remarié, mais non sans peine... Des voisines jalouses, imitant la voix de la défunte, cherchaient, la nuit, à effrayer le *veuvier*. Enfin une autre superstition l'a emporté... C'est toute une histoire fantastique et bien du pays.

LETTRE DE FAMILLE.

I

Lorsqu'un soir Geneviève entra dans le jardin,
Sans bruit et sans effort la clef tourna soudain,
Douce, elle s'avança par les routes sablées,
Et le linot chantait gaîment sur les allées :
Prophète de bonheur, musicien de Dieu,
Il semblait annoncer la maîtresse du lieu.
D'un village voisin, à la fin d'un dimanche,
Le visage enfermé sous une cape blanche,
Veuve, elle venait voir un ami, son parent,
Veuf aussi, sans famille, esprit morne et souffrant,
Qui s'animait un peu, lorsque par sa visite
Elle éclairait l'enclos que tout seul il habite.
Il sourit à la voir. Surmontant ses douleurs,
Il lui montra longtemps et ses fruits et ses fleurs,
Puis ils vinrent s'asseoir dans un coin du parterre,
Aux marches d'une chambre en deuil et solitaire.

II

C'était un frais jardin entouré d'un grand mur,
Et dont le jardinier, vert encor bien que mûr,
Avait nom Joasin : les pêches et les poires,
Les vignes d'où pendaient de longues grappes noires,
De riches espaliers, un puits large et profond
Dont les seaux en été ne trouvaient pas le fond

En faisaient un délice; et quand, l'après-dînée,
De ses nombreux enfants la dame environnée
De la ville arrivait, et que par le pourpris
Volait l'essaim joyeux, c'était un paradis.
Là le bon jardinier, heureux avec sa femme,
Vécut longtemps; l'un d'eux trop tôt dut rendre l'âme;
A son mari penché sur le bord de son lit,
En mots entrecoupés, pâle et froide, elle dit :
« Je meurs, en vous laissant presque une autre moi-même.
« Adieu! pour bien l'aimer, prenez celle que j'aime.
« Je meurs!...» Ah! de quelle autre, à son dernier moment,
Parlait-elle? Or voici, passé l'enterrement,
Les mois de deuil passés, que sous les murs plus d'une,
Désireuse d'entrer, rôdait après la brune.
Mais la clef venait-elle à tourner, une voix,
Des logis d'alentour bien connue autrefois,
Aigre, aiguë et pareille à la voix de l'épouse,
Tout à coup éclatait, menaçante et jalouse!...
Ou peut-être la voix de celles qui l'aimaient
En vain, et devant qui les portes se fermaient.
Donc, le bon jardinier se remit à l'ouvrage,
Tâchant, grâce au travail, de reprendre courage;
Sarclant, bêchant toujours; toujours la serpe en main,
Pour émonder la vigne ou tailler le jasmin;
Sans relâche il allait de la serre aux charmilles,
Fléau des limaçons, destructeur des chenilles,
S'oubliant tout le jour, et réjoui le soir
De voir ses belles fleurs briller sous l'arrosoir.
Pourtant il se disait, ce cœur simple et fidèle :
« Quoi! toujours seul ici! De qui donc parlait-elle? »

III

Or, Geneviève un soir rentra dans le jardin,

Et, la voyant, le veuf en tressaillit soudain :
Un vieillard, son aïeul, qui d'une âme aumônière,
Recueillit, pauvre enfant, la morte en sa chaumière,
Un vieillard la suivait... Si tard ! dans quel dessein ?
Nulle voix dans l'enclos ne troubla Joasin ;
La clef tourna sans bruit ; sous son toit de ramure
Le linot, s'éveillant, reprit son gai murmure ;
D'eux-mêmes dans l'air pur frissonnaient les lilas ;
On vit la mouche à miel reboire au chasselas,
L'eau du puits bouillonner comme par un prodige,
Et les fleurs qui dormaient s'entr'ouvrir sur leur tige.
Harmonieux accords ! Le jardinier comprit.
Le calme d'alentour entra dans son esprit.
Oui, celle qui venait sous cette noble escorte,
Était bien celle-là que désignait la morte.
Il regarda, joyeux, Geneviève et l'aïeul,
Et dit : « Dieu soit loué ! je ne serai plus seul. »

L'ANCIEN BOURG

O vetustatis silentis obsoleta oblivio
PRUDENTIUS.

I

Quand la voix des canons sur les glacis du fort
Résonnait, d'autres voix murmuraient dans le port :
« Voici le jour venu d'un grand pèlerinage ;
Allumez donc un cierge, ô femmes de tout âge,
L'étole d'or est prête, et le saint nous attend ;
Triste on va le prier, et l'on revient content. »

Au milieu des transports, des chants de la victoire,

Elles parlaient ainsi; plus d'une en cape noire
Pourtant montrait le deuil d'un père, d'un époux,
Quand, par ce beau matin, un soleil clair et doux,
Je sortis de la ville et côtoyai la rade
Pour visiter au loin une antique peuplade.
Contemporains de tout, les yeux sur l'avenir,
Des gloires du passé gardons le souvenir;
Dans notre humilité suivons un grand exemple :
L'Esprit universel n'a rien qu'il ne contemple.

II

Bientôt, avec son fils aux longs cheveux dorés,
M'apparut un vieillard, et tous deux par les prés
Cueillaient des fleurs, du jonc, des feuilles de molène.
L'enfant avait déjà sa robe toute pleine :
Attendri, j'observai le vieillard et l'enfant,
Puis à leur bonheur pur je m'éloignai rêvant.

Le pays est ouvert par cent routes nouvelles.
A la voix des savants, les pioches et les pelles
Ont comblé les vallons, abaissé les coteaux.
Il n'est plus de grands parcs autour des grands châteaux,
Pour que le commerçant, d'un air de gloriole,
Sur les chemins unis roule en sa carriole :
Le siècle l'a voulu... Nous, par ce chemin creux,
Garni de chèvrefeuille et de chênes ombreux,
Plus fidèle au passé, conduisons notre rêve
Vers ce bourg dont la flèche à l'horizon s'élève.

O pays illustré par nos saints et nos rois !
Les souvenirs pieux et les sombres effrois
Ici volent dans l'air, et mille chants sauvages
Répondent aux clameurs s'élevant des rivages.

Naguère, quand j'allais dans ces âpres cantons,
Humble Homère, cherchant la trace des Bretons,
Vers le cap, arrêtant mon cheval par la bride,
Un pêcheur s'avança pour me servir de guide :
Il courut devant moi ; le terrain lisse et sec,
Percé de rochers blancs, montait jusques au Bec *;
Tout était dépouillé, désolé, sans culture ;
La terreur me gagna, je pressai ma monture,
Et penché sur son cou, la heurtant du talon,
J'arrivai hors d'haleine au Rocher-de-Gralon,
Et je vis d'un coup d'œil la mer rouge de flammes,
L'île de Sein, l'Enfer, et puis la Baie-des-Ames :
Là j'écoutai longtemps le lourd balancement
Des vagues qui grondaient encore en se calmant...
Enfin l'ombre du soir descendit sur les pierres,
Et seul je m'en revins, murmurant des prières.

III

Mais toi, dans le passé fier de ton mouvement,
Sur tes places, vieux bourg, quel abandonnement!
Partout des seuils branlants, de croulantes murailles,
Des pignons lézardés où pendent des broussailles,
Des enfants affamés errant sur le chemin,
Et de pauvres perclus qui vous tendent la main.
Et l'église, de loin si charmante! ô scandales!
Il semble que les morts ont soulevé leurs dalles.
Le pied va se heurtant aux pierres des tombeaux.
Les bannières des saints ne sont plus que lambeaux.
L'autel pauvre est sans nappe, ou, veuf, n'a plus de sainte ;
On voit aux murs verdis le salpêtre qui suinte.
Seul, bienheureux Davi, fils de sainte Nona,
Le bon peuple jamais, toi, ne t'abandonna,

* Le Bec-du-Râz ou du Détroit devant l'île druidique de Sein.

Tu rayonnes encor, dans ta niche parée,
Sous la chape d'argent et la mitre dorée,
Et voici qu'à cette heure, humble et doux immortel,
Un voyageur qui chante est devant ton autel...

IV

Or le vieillard, guidant l'enfant à tête blonde
Qu'une charge de fleurs et de feuillage inonde,
Me dit : « Je viens aussi vers le patron du lieu,
(Et sa voix par respect pour la maison de Dieu
Lentement s'abaissa) ; mais vous dans cette église !
Vous dans cette tribu qu'aujourd'hui l'on méprise !
Un homme de la ville en ce bourg isolé,
D'où plus d'un malheureux, hélas ! s'est exilé !
Pourtant son nom brillait dans nos vieilles histoires,
Il avait ses *pardons*, ses marchés et ses foires ;
Mais on nous a tout pris, et le chemin nouveau
Fera de ses débris un immense tombeau.
Je puis ainsi pleurer dans toute ma tristesse,
Moi qui dès mon enfance ici servais la messe,
Quand devant nos autels je rencontre un seigneur
Qui, des grands souvenirs épris, leur rend honneur.
Ah ! cet ange qui suit par la main son vieux père
Sait que dans l'avenir par lui du moins j'espère !
Mais malheur aux ingrats, honte à ces oublieux
Qui foulent sous leurs pieds les os de leurs aïeux !
Le plus humble grandit s'il comprend la noblesse,
Celui qui jeune encor sait aimer la vieillesse
Conserve son cœur jeune, et vieux il se verra
Vénéré par les fils de ceux qu'il vénéra ! »

Du brave sacristain la voix toujours plus forte
Jusqu'aux voûtes montait, lorsque la grande porte,

S'ouvrant, me laissa voir (scène présente encor!
Des femmes qui portaient un long ornement d'or,
Une étole splendide, où ces femmes, ces filles
Avaient tout un hiver émoussé leurs aiguilles
Pour le saint protecteur qui de là, dans un coin,
Peut bénir les vaillants qui combattent au loin,
Sur tes bords, ô Crimée! oui, leurs fils et leurs pères,
Leurs amants. Et les sœurs n'oubliaient pas les frères.
Le cortége, fêté par la cloche, avança.
Lorsque la plus âgée au cou du saint passa
L'étole d'or, l'enfant répandit ses corbeilles,
Et ses petites mains, plus que les fleurs vermeilles,
— Ainsi Jésus enfant travaillait de tout cœur, —
Sur la nef, les tombeaux et le pavé du chœur,
Semèrent les bluets, les fraîches églantines,
Les glaïeuls nés aux voix des ondes argentines :
Des guirlandes de buis tenaient comme lié
Le saint toujours vivant de ce bourg oublié.

JOURNAL RUSTIQUE

DEUXIÈME PARTIE

I

ACCORDS

Goëlands, au vent d'ouest roulant lame sur lame,
Pleurez, chantez, bouvreuil, aux brises du printemps!
Fille de la nature, ainsi s'ouvre mon âme,
A tous les vents.

II

UNE LETTRE DE LA VILLE

Au fond d'une campagne errant de chêne en chêne,
Vous vivez de repos, d'oubli, d'obscurité,
Arrive de Paris un papier cacheté,
Le démon de la ville en sort et se déchaîne.

Illusion! voilà tout le luxe des arts!
Déjà vous entendez les rumeurs du théâtre :
Dans les jardins royaux, près des vases d'albâtre,
Les déesses de marbre attirent vos regards.

Fraîcheur du soir, si douce à la terre embrasée,
Tu peux calmer aussi ces ardeurs d'un moment :
Descends avec la nuit, ô saint recueillement!
Reviens, Esprit des champs, viens avec la rosée!

III

LE BON GÉNIE

De fleurs nouvelles la main pleine,
Il en semait les prés, les jardins et les bois;
Il chantait : les oiseaux répondaient à sa voix,
Et la terre amoureuse aspirait son haleine.
Partout fête et bonheur... quand les noirs aquilons,
Furieux, ont sur lui lancé leurs tourbillons!...
Mais, ô joie! il revient plus gracieux encore,
Arrosant l'aubépine et visitant les nids;
De leurs œufs pour le voir s'échappent les petits,
Les bourgeons se hâtent d'éclore!

IV

LES FAUCHEURS

« A l'œuvre ! Et le premier au frêne que voilà,
« Qu'il embrasse, s'il veut, ma filleule Aliza ! »
Bertram, modérez-vous ! ô travailleur superbe,
De son immense faux comme il va rasant l'herbe !
Et partout dans les foins passe et luit l'acier bleu.
Tous les bras sont roidis et les gosiers en feu.
« A présent, la plus lente à retourner sa meule,
« Devra tendre la joue. Oui, fût-ce ma filleule. »
Or, Bertram fut si vif et si lente Aliza,
Que cet heureux faucheur par deux fois l'embrassa.

V

LA GÉNISSE

A M. LOUIS COULON

Elle n'avait connu, tout l'hiver, que la crèche,
Et, dans un coin obscur, son lit de paille sèche.
Si nous la visitions : dès le bruit des verroux,
Tendant son mufle noir, roulant ses grands yeux doux,
Elle se redressait de sa morne attitude,
Pour passer sur nos mains sa langue épaisse et rude :
Heureuse si nos mains elles-mêmes grattaient
Son poil fauve où déjà les deux cornes pointaient ;
Mais à notre départ, ennuyée et farouche,
Elle se laissait choir lourdement sur sa couche.

Cependant la génisse, au bercail tout l'hiver,
Avril venant à luire, on l'amène en plein air.

Au midi rayonnait l'astre d'or : frémissante,
Soudain elle s'arrête, et sa queue incessante
Fouette ses flancs, la bave inonde son museau,
Une blanche vapeur lui sort par le naseau ;
Enfin, à travers champs, voici, tête baissée,
Qu'elle bondit, va, vient, et se roule insensée :
Puis un long beuglement, au dur clairon pareil,
Comme on salue un dieu, salua le soleil !

VI

LA MAISON DE L'AVARE

Dans certaine bourgade, à ce que l'on rapporte,
Ces mots étaient gravés sur le seuil d'une porte :
« Quand vous seriez de la race du chien,
« Entrez dans ma maison si vous avez du bien. »
Ainsi parlait le seuil de ce logis infâme,
Puis l'avare ajoutait, montrant toute son âme :
« Quand vous seriez de la race du roi,
« Si vous n'avez plus rien, passez ! chacun chez soi. »
Tout près coulait un fleuve, et, mugissant, terrible,
Il ne renversait pas cette maison horrible.

VII

POUR LA TOMBE D'INÈS VALMORE

Sous ces cheveux flottants blanche comme le lait,
Et, comme l'alouette en un champ de millet,
Vive et toute à la joie, au matin, l'Espérance
Lève les yeux au ciel et, riante, s'élance ;
Dit qu'elle cueillera toutes les fleurs du champ,
Et jusqu'à la nuit close entonnera son chant ;
Mais un vieillard jaloux de ses chansons nouvelles,

Le Malheur, en passant, coupe ses blanches ailes,
Et la jeune Ame, à moitié du chemin,
Tombe et meurt, et ses fleurs échappent de sa main.

VIII

MA CHAUMIÈRE

A EUGÈNE GUIEYSSE

Si jamais vous cherchez la maison du poëte,
Près du clocher du bourg ma rustique retraite
S'abrite, et devant moi, sous leur tertre allongés,
Silencieux amis, les morts dorment rangés.
Creusée avant le jour, une fosse béante
Trop souvent, au réveil, me glace d'épouvante;
Puis j'entends un corps lourd rouler dans ce trou noir,
Et ce sont à l'entour des cris de désespoir...
Soudain avec horreur ma fenêtre se ferme,
Et j'unis ma prière aux sanglots de la ferme.

◇

Mais pour le catéchisme allègres, triomphants,
Blonds essaims des hameaux, arrivent les enfants;
Ou l'on sonne un baptême, et la noble marraine
Sous le porche gothique entre d'un pas de reine;
Si c'est un jour de noce, alors pourpoints nouveaux
Et robes d'écarlate inondent les tombeaux,
Et coups de feu lointains, musettes toutes proches
Rivalisent de bruit avec le bruit des cloches :
Ainsi, joie et douleur, je connais tout du sort,
J'ai devant ma maison et la vie et la mort.

IX

LE TISSERAND

Toujours de son logis le tisserand me guette;
J'entre donc, et tandis qu'il lance la navette,
Pour l'égayer un peu j'entonne une chanson :
Mes vers et son métier chantent à l'unisson.
J'ai lu qu'aux jours anciens, quand filait une fée,
Aux sons des luths était sa besogne achevée.
Or, à ses fils rompus s'il refait quelques nœuds,
Moi-même je rajuste un vers défectueux,
Et tissu poétique, ou toile industrieuse,
Nous menons de concert notre œuvre harmonieuse.

X

POUR UNE PREMIÈRE COMMUNION

Aux derniers jours d'enfance, alors que sur la joue
Une rougeur errante à tous moments se joue,
Quand on n'est qu'innocence, et fraîcheur, et gaîté,
Mère pleine d'amour, alors, la Piété
Sur ces fronts ingénus étend son aile blanche,
Et, dans l'ombre veillant, les bras ouverts, se penche :
A travers les parfums des fleurs et de l'encens,
Elle mène à l'autel les groupes blondissants,
Et des voix de cristal, comme celles des anges,
S'élèvent vers le ciel et chantent ses louanges.

A HÉLÈNE BIXIO

Hélène, vous étiez de ces enfants de choix,
Et le ciel réjoui s'ouvrait à votre voix.

XI

LA PROCESSION

Dieu s'avance à travers les champs!
Par les landes, les prés, les verts taillis de hêtres,
Il vient, suivi du peuple et porté par les prêtres :
Aux cantiques de l'homme, oiseaux, mêlez vos chants!
On s'arrête. La foule autour d'un chêne antique
S'incline, en adorant, sous l'ostensoir mystique :
Soleil, darde sur lui tes longs rayons couchants!
Vous, fleurs, avec l'encens exhalez votre arome!
O fête! tout reluit, tout prie et tout embaume!
Dieu s'avance à travers les champs.

XII

A MARCELINE ET A PAULINE

(Mesdames Desbordes-Valmore et du Chambge)

Je relis vos vers, Marceline!
Le cœur ému, les yeux en pleurs,
A cette douceur féminine
Qui nous console en ses malheurs,
Pauvre, j'adresse quelques fleurs,
Les plus fraîches de ma colline...

Détachez-en une églantine,
O vous, sa compagne en douleurs,
Sous les mêmes sombres couleurs
Harpe plaintive et cristalline :
Le cœur ému, les yeux en pleurs,
Je redis vos chansons, Pauline!

XIII

SUR CES NOTES

Court est le chant de la mésange,
Mais qu'il s'élève au ciel, mélodieux et clair!
Un mot suffit au blâme, un mot à la louange.
Dites, mes bons amis, est-il long le *Pater?*

LIVRE TROISIÈME

A MADAME ALIX MEURICE

AU MANOIR DE KER***

Il est des époques de la vie (et, si court que soit votre passé, peut-être, Madame, aurez-vous déjà cette expérience), il est des temps que volontiers on désigne par quelque événement particulier; on dira : « C'est le mois où naquit notre enfant, l'automne où notre sœur s'est mariée; » et l'on retrouve ainsi la date indécise et lointaine. Trop souvent il faut remonter à de tristes souvenirs.

Pour moi, je saurai comment dater mon paisible et dernier séjour dans nos campagnes : c'est l'année, dirai-je, où il fut tant parlé de la veuve de Corré, l'hiver où je vis dans un manoir le brave journalier Primel gagnant ses habits de noce; scènes touchantes, indiquées par vous, vivante poésie qui m'attira tout d'abord, et que j'essayai, à mesure qu'elle se développait, de saisir dans sa vérité, pour un jour, Madame, vous en faire hommage.

J'en ai l'espoir, vous qui heureusement exempte des fausses grâces cherchées ou convenues, aimez nos taillis et nos grèves et savez la langue de la ferme, vous aimerez encore, reproduite, cette simplicité naïve qui brille par elle-même, cette élégance naturelle et intime de nos

mœurs rustiques, enfin cette franchise de forme toujours si belle dans la vie et à laquelle un art idéal et vrai serait glorieux d'atteindre. Mon effort et mon plaisir ont été de m'en rapprocher.

Vous le verrez, bien d'autres chants et d'autres poëmes rustiques, nés d'un long séjour aux bords de l'Izol, entourent cette histoire principale ; mais, du centre du livre, elle rayonnera par son titre sur le livre tout entier ; elle sera l'âme de ce recueil, comme elle fut autrefois le charme et le lien de nos pensées.

Et maintenant, que cette sœur de Marie et d'Anna Hoël, que Nola se présente sans trop de défiance, même hors de Bretagne et malgré nos troubles, sous la favorable influence du sourire gracieux et jeune qui, dans nos hameaux, la protége.

N'est-ce point, d'ailleurs, dans les jours mauvais que les bons Génies, toujours calmes, doivent nous visiter ?

A. B.

INVOCATION

Il est au fond des bois, il est une peuplade
Où, loin de ce siècle malade,
Souvent je viens errer, moi, poëte nomade.

Là tout m'attire et me sourit,
La séve de mon cœur s'épanche, et mon esprit
Comme un arbuste refleurit.

Sous ces bois primitifs que le vent seul ravage,
Je sens éclore, à chaque ombrage,
Un vers franc imprégné d'une senteur sauvage.

Devant mon regard enchanté,
Jeunes filles, enfants empourprés de santé,
Passent dans leur virginité.

J'aide dans les sillons le soc opiniâtre ;
Pasteur, je chante avec le pâtre ;
La fileuse m'endort, le soir, au coin de l'âtre.

Puis, dès l'aube, je vois les jeux
De l'oiseau qui sautille entre les pieds des bœufs,
Et près des sources pond ses œufs.

O chère solitude ! — Et pourtant, je le jure,
Arts élégants, bronze, peinture,
Je vous aime, rivaux de cette âpre nature !

Hélas ! me préservent les cieux
De vous nier jamais, symboles radieux,
Charmes de l'esprit et des yeux !

Et si, vivant d'oubli dans cette humble Cornouaille,
J'entends vos clameurs de bataille,
Héros et saints martyrs du monde, je tressaille !

Mais, ô calme riant des bois,
Revenez dans mon cœur, adoucissez ma voix,
Faites aimer ce que je vois.

C'est là de tous mes vers la pieuse demande :
Esprit des champs et de la lande,
Versez en moi la paix pour que je la répande !

PRIMEL ET NOLA

I

Comment Nola fut rencontrée par Primel sur le chemin du bourg.

A peine, en ses vallons, des ombrages épais
J'ai senti sur mon front la fraîcheur et la paix,
Qu'un murmure charmant passant de feuille en feuille,
Sort du pays voisin : poëte, je l'accueille.

Sur le bord d'un talus qui fermait un grand pré,
Pâle, s'en vint s'asseoir la veuve de Corré *.
De loin elle entendit le son de la grand'messe,
Mais ne pouvant, hélas! surmonter sa faiblesse,
La grand'messe finie, on revenait du bourg,
Qu'au bord de ce talus le cœur froid, le front lourd,
Elle cherchait encor, la jeune et belle femme,
Si parmi ces chrétiens serait une bonne âme,
Un passant dont le bras la mît dans son chemin;
Mais, pitié! nulle main ne lui serra la main,
Et plus faible toujours et toujours délaissée,
Pâle, elle gisait là comme une trépassée.

Oh! c'est que la beauté, faible contre le mal,
La beauté, même aux champs, est un présent fatal :
Quelle femme, en voyant Nola **, n'était jalouse?
Quel homme n'essaya de l'avoir pour épouse?

Or, le jeune Primel, par ses amis fêté,

* (Pays haut). C'est une paroisse située vers la racine des Montagnes Noires.

** Abréviation de Guennola, Toute-Blanche.

Plus tard que de coutume au bourg était resté :
Avec ses grands cheveux que partage une raie,
Sous les plis réguliers de son immense braie,
Seul, il s'en revenait par les prés verdissants,
Heureux de la saison et de ses jeunes ans;
Car des murs de la ville à la libre campagne,
Cet âge d'or, toujours un rêve l'accompagne.
Par-dessus les buissons il regarde : « Est-ce vous,
« Blanche veuve? » Et déjà, comme un nouvel époux,
Il disait : « Sur mon bras, appuyez ce bras faible,
« Je suis l'arbuste fort, vous, la tremblante hièble.
« Jusqu'à votre logis il vous faut un soutien.
« Venez. Les médisants sur vous ne peuvent rien. »

La veuve à ce jeune homme obéit sans rien dire,
Et tous deux cheminaient avec un doux sourire.

« Pourquoi, dit-elle enfin, maîtrisant son émoi,
« Quand tous si durement me délaissaient, pourquoi
« Seul voir mon abandon, vous, pauvre mais superbe,
« Et d'où vient que l'arbuste est l'appui du brin d'herbe?
« Dieu vous fit un bon cœur, ô Primel! un bon cœur!
« Vous n'êtes point léger, vous n'êtes point moqueur;
« La femme sans appui, le vieillard sans défense,
« Sont vos frères : ami de tout ce qu'on offense. »
Puis, ce fut un silence, et par les chemins creux
Ils allaient, et leurs cœurs émus battaient entre eux :
Car ils se souvenaient de leur premier jeune âge,
Et des tendres accords nés par le voisinage,
Quand, à chaque rencontre, ils rougissaient soudain,
Et, n'osant se parler, ils se serraient la main.

« Que du moins le mérite ait un jour son salaire,
« Reprit-elle, et de grâce, écoutez sans colère :

« Lorsque mon vieux mari mourut dans sa maison,
« Le cher être y laissa des choses à foison.
« J'ai du blé dans mon champ, du linge dans mon coffre,
« Un tiroir plein d'argent : tout cela, je vous l'offre.
« Vous-même l'avez dit : il me faut un soutien.
« Femme ne peut régler et son âme et son bien.
« Donc, homme plein de cœur, à vous je me confie.
« Vous sauverez mon bien, ayant sauvé ma vie. »

Lorsque les nids chantaient parmi les buissons verts,
Par ce mois enflammé, par ces chemins couverts,
Primel, sage Primel ! la séduisante épreuve !
Mais déjà sur sa terre entrait la belle veuve ;
Le hameau fermentait, et les garçons fermiers,
Les grands jeux du dimanche autour des châtaigniers
(Tel un homme qui craint de parler dans la fièvre),
Éteignirent vos yeux, fermèrent votre lèvre.

Est-ce tout ? le bonheur, ô cœurs irrésolus,
Si l'on n'ouvre à sa voix, passe et ne revient plus ;
Quand l'arme du chasseur hésite, l'hirondelle
Dans les fonds bleus du ciel s'élance à tire-d'aile.

Et moi, pour rapporter leur entretien, comment
Ai-je su pénétrer ce mystère charmant ?
Amoureux ! amoureux ! des plaines aux vallées
D'invisibles esprits les landes sont peuplées ;
Les guerets ont des yeux ; ils entendent ; cent voix
De vos chastes accords se parlaient dans les bois.
Mes vers se sont émus. Douce histoire ! je l'aime
Comme une belle chose arrivée à moi-même ;
Et, comme d'un bourgeon près de s'épanouir,
De vos amours j'attends la fleur qui doit sortir.

CHANSONS DE PRIME

LE PRINTEMPS

On voit des noms écrits autour des arbres verts;
Plus d'une chanson tendre est déjà composée;
Les cœurs des amoureux laissent couler des vers,
Et l'aube épanche sa rosée.

UN PASSANT

Ah! voici le renouveau!
Que chante-t-on, pastoureau,
Sur la lande?
Que chante l'oiseau petit,
Tout en bâtissant son nid.
Dans les touffes de lavande?

LE PATRE

L'oiseau, voletant toujours,
Chante et chante ses amours;
Nous de même :
Tout pâtre, ainsi que l'oiseau,
Chante en suivant son troupeau,
Et chante encor ce qu'il aime.

LE PASSANT

C'est bien, oiseaux, jeunes gens!
Mêlez, durant le beau temps,
Vos voix douces :
Chantez, aimez à la fois

Sur la lande et dans les bois,
Les bois tapissés de mousses.

Cette chanson, écrite autour des arbres verts,
Un simple journalier l'a, dit-on, composée :
Les cœurs des amoureux laissent couler des vers,
Et l'aube épanche sa rosée.

II

Histoire de Nola racontée, dans une aire neuve, entre deux commères. Ce qu'elles augurent pour Primel.

Un village voisin a fait une aire neuve ;
Et son deuil finissant, la riche et belle veuve
Est venue à la fête, où, pour lui faire honneur,
On avait invité certain jeune seigneur ;
Besoin n'était : chasseur, il n'ignore aucun gîte ;
Une dot, le galant la flaire encor plus vite.
Monsieur Flammik aussi, clerc à demi-bourgeois,
Étourdissait chacun des éclats de sa voix ;
Tout fier du poil nouveau qui tremble sur sa joue,
Il passait, repassait, pigeon qui fait la roue.
Et bien d'autres encor, jeunes, vieux, de tous rangs,
Roulaient des yeux : c'était une foire aux galants.
Mais elle, sans rien voir, laissait errer sa vue,
Tout entière, il semblait, dans ses rêves perdue :
Charmante, ce jour-là, sous ses vêtements bleus,
Sa robe d'un bleu clair, mais moins clair que ses yeux.
Et sa coiffe de lin qui sur son col s'épanche,
Moins pourtant que son col éblouissante et blanche.
Pour Primel, que Flammik se plaisait à railler,
Il n'avait, on l'eût dit, qu'un souci, travailler :
Toujours l'oreille ouverte au fermier qui l'appelle,

Et promenant partout les râteaux et la pelle.
Mais le hautbois éclate, et, sans autres labeurs,
Le sol va se durcir sous les pas des danseurs;
Et l'aire, tout le jour aplanie et foulée,
De seigle et de blé noir bientôt sera comblée;
Les gerbes entreront en danse, et les fléaux
De leurs bruits cadencés empliront les coteaux.

Or, quand la belle veuve apparut dans la ronde,
Une commère (langue en paroles féconde)
Qui jour par jour savait tous les événements,
Et baptêmes joyeux, et noirs enterrements,
Au flux de son caquet se livrant de plus belle,
Disait à sa voisine aussi parleuse qu'elle :
« Oui, depuis bien longtemps servant loin du pays,
« De cette histoire-là vous n'avez rien appris ;
« Ma voisine, écoutez !... Certain jour, une noce,
« Telle que n'en ont pas ceux qui vont en carrosse,
« Marchait vers notre église et cent coups de fusils
« Faisaient tourbillonner les ruches des courtils.
« D'abord venait l'époux ajusté comme un prince,
« Homme aux cheveux blanchis, mais encor droit et mince,
« Et, comme tout devait émerveiller les gens,
« A peine l'épousée entrait dans ses vingt ans :
« Elle allait lentement, pâle et presque tremblante,
« Mais, de la tête aux pieds, d'or toute ruisselante.
« C'étaient dans tous les yeux des sourires, des pleurs,
« Et pour les deux époux des vœux dans tous les cœurs;
« Car sur cette union miraculeuse, étrange,
« Chacun avec bonheur voyait le doigt d'un ange.

« Mais comment le vieux Marc, jardinier du château,
« Marin dans sa jeunesse et maître d'un bateau,
« Sur ses gains d'autrefois avait pu, l'habile homme,

« Placer chez le notaire une si forte somme,
« Qu'il acheta comptant, en beaux et bons deniers,
« Trois fermes qui feraient l'orgueil de trois fermiers :
« C'est encore un mystère. Avant qu'il eût pris femme,
« Ses gages paraissaient tout son bien. Sur mon âme,
« C'était un fin renard..., mais un grand jardinier,
« Oh ! ma voisine, un maître, un roi dans son métier !
« Cependant triste et vieux, trop souvent, à l'office,
« Il avait à souffrir de la gent du service.
« Ses arbustes taillés, mais lui faible et bien las,
« Le soir, quand il rentrait à l'heure du repas,
« Sa place au coin du feu maintes fois était prise,
« Et le chagrin ridait alors sa barbe grise ;
« Car son travail fini, dans un coin du foyer
« De grand cœur il passait une heure à sommeiller :
« Peut-être, calculant ses immenses richesses,
« Il cherchait l'héritier digne de ses largesses.
« Voici de ça trois ans : à son retour, le soir,
« Voyant l'escabeau libre, heureux il va s'asseoir,
« Quand (par un vilain tour), plus alerte, un jeune homme,
« Pour cette lâcheté méritant qu'on le nomme,
« S'en empare, et le vieux, dont bouillonnait le sang,
« Dut, chassé de partout, descendre au bout du banc,
« Primel, le journalier, seul, pâle de colère,
« Au premier des méchants préparait son salaire ;
« Comme un dogue saxon il lui sautait au cou,
« Lorsqu'une belle enfant, se levant tout à coup
« (Celle qui devant nous, légère, danse et passe),
« Cria : Venez ici, père, et prenez ma place !
« Muet, il obéit ; mais, on l'a dit plus tard,
« Des pleurs tendres brillaient sous les cils du vieillard.

— Commère ! ah ! je pressens un concert de merveilles !
« De grâce, poursuivez, car je suis tout oreilles.

— La mère de l'enfant, à peine il faisait jour,
« Entre au manoir : Nola, mon orgueil, mon amour!
« Ma fille, embrassez-moi, vous n'êtes plus servante,
« Mais une femme libre et qu'il faudra qu'on vante.
« Un richard ignoré se fait votre soutien.
« Marc, en vous épousant, vous donne tout son bien.
« Le maître jardinier, heurtant à ma chaumière,
« Cette nuit m'a conté l'histoire tout entière.
« Oui, vous êtes, Nola, ma joie et mon honneur,
« Car votre vertu seule a fait votre bonheur...
« Puis, comme elle restait sans répondre, la mère
« Dit : Me laisserez-vous mourir dans la misère? —
« Elle n'hésita plus. Dès lors, ce fut chez nous,
« Voisine, un caquetage à rendre les gens fous.
« Avec pompe à l'église enfin fut célébrée
« Cette union, hélas! de bien peu de durée :
« Mais quel jeune prendra le lit du vieil époux?
« On nomme cent rivaux, on nomme cent jaloux. »

Une heure ainsi jasa la commère Catelle;
Et je passe, lecteur, les dit-il, les dit-elle,
Et les digressions sur chaque prétendant;
Puis les gestes, les cris, les soupirs; cependant
Ici dut s'arrêter cette maîtresse langue,
Car l'autre qui brûlait d'entamer sa harangue,
S'écria... mais, bon Dieu! plutôt qu'un tel discours,
D'un fleuve débordé suivre, suivre le cours!

Durant tout ce narré, les rondes, les gavottes
N'avaient cessé leur train, ni le hautbois ses notes :
L'heureux fermier sentait l'argile se durcir;
On dansait par devoir autant que par plaisir;
Nul oisif; cette sœur, pleurant encor son frère,
Dansait; même les vieux suivaient à leur manière;

On disait : je travaille ! oui, jusques aux dévots
Secouaient tout scrupule au choc de leurs sabots.
Pourtant, le soir venu, du haut de leur barrique
Messires les sonneurs font taire leur musique,
Il faut partir. « Cherchons, à l'heure des adieux,
« Quel est son préféré : voisine, ouvrez les yeux.
« Bon ! sur son alezan le beau seigneur qui l'aime,
« Se penche, il lui sourit, elle sourit de même...
« Voisine, je vois clair, je dis : c'est celui-ci !
« — Eh bien, je vois plus clair, commère, le voici ! »

Primel, en ce moment, traversait l'aire neuve,
Mais froid, les bras croisés, sans regarder la veuve
Qui laissa retomber sa coiffe sur son front,
Essayant de cacher sa peine et son affront.

CHANSON SUR PRIMEL

L'ABEILLE

Les amants dédaignés sont cruels et moqueurs ;
Au fond des bourgs pullule une race méchante ;
Riche et belle, une veuve attirait tous les cœurs,
Un jeune homme lui plaît, et voici qu'on les chante !
Les amants dédaignés sont cruels et moqueurs.

◇

« Sur les fruits et les fleurs la mouche à miel se pose :
Amoureuse, elle va des pêches à la rose.

Le murmure léger qui dans son vol la suit,
Est de ses doux plaisirs l'involontaire bruit.

Chaque nouveau printemps, tel j'accours ! quelle belle
N'entend son nom chanté dans ma chanson nouvelle ?

Une veuve aujourd'hui me possède... Nola !
Où va cette charmante, aussitôt me voilà.

J'ai délaissé les fleurs pour la pêche vermeille,
On peut dire de moi ce qu'on dit de l'abeille,

L'abeille harmonieuse et que l'amour conduit :
Elle erre sur la fleur, elle goûte du fruit. »

Jamais l'amant heureux ne trahit ce qu'il aime,
L'avare pour son or est moins mystérieux;
Primel, tu n'as point fait ces rimes sur toi-même,
C'est la voix d'un méchant, le cri d'un envieux :
Jamais l'amant heureux ne trahit ce qu'il aime.

III

Reproches que Nola adresse à Primel un jour de marché. Réponse et départ de Primel.

Oh ! fuyez les Pardons *, redoutez les veillées,
Ames pleines d'amour et toujours épiées !
Où les cœurs sont en jeu tout est ruse et danger :
Les serrements de main ne peuvent s'échanger,
Et les aveux charmants, aux paroles couvertes,
Trouvent dans tous les coins des oreilles ouvertes.
Mais les jours de marchés mouvants, tumultueux,
Aux rumeurs de la foule, aux grandes voix des bœufs,

* Fêtes patronales.

Venez! Tout à son gain, la pensive avarice
N'ira point s'enquérir de votre vain caprice;
Ses yeux sont sur sa bourse, et le choix d'un taureau,
L'allure d'un poulain occupent son cerveau :
Sous la halle profonde, aux portes des auberges,
Prenez-vous donc les mains, jeunes gens, belles vierges;
Leur fouet autour du cou, leur chapeau sur le front,
Acheteurs et vendeurs sans vous voir passeront.

La veuve ainsi pensait quand, sous sa mante noire,
Le jour de Saint-Michel, elle vint à la foire.

Je le retrouve encor, le fleuve de l'Ellé,
Et l'Izôle où mon cœur est toujours rappelé!
Eaux sombres de l'Ellé, claires eaux de l'Izôle,
De vos bords enchantés je dirais chaque saule!

Or, la foule remplit les murs de Kemperlé,
Et les marchands forains ont partout étalé :
Mais les draps les plus fins, les toiles les plus blanches,
Les tabliers soyeux, parures des dimanches,
N'attirent point Nola : de portail en portail,
Puis sur l'immense place, au milieu du bétail,
Elle erre bien longtemps; enfin une boutique
Adossée à la tour de l'église gothique
L'arrête; elle s'approche, un jeune homme était là;
Voici, sous un auvent, comme elle lui parla :

« C'est moi. Pourquoi me fuir? lorsque dans une fête
« J'arrive, en rougissant vous détournez la tête.
« Viendront les soirs d'hiver : vous verrai-je, à mon nom,
« Comme de ce marché fuir de chaque maison?
« Suis-je donc vieille ou laide? Imprudente la femme,
« Malheureuse à jamais qui laisse voir son âme!

« En un jour bien amer vous trouvant généreux,
« J'avais dit dans mon cœur : je veux faire un heureux!
« Nos biens sont différents, mais notre âge est le même,
« Et ma fortune et moi seront à lui s'il m'aime...
« Oh! vous ne m'aimez pas! Plus âpre, chaque jour,
« L'orgueil dessèche en vous la tendre fleur d'amour! »

Il reprit : « Je suis tel que dans notre jeune âge.
« En moi la fleur d'amour rit de l'orgueil sauvage.
« Un cœur simple et loyal me dit seul mon devoir.
« Celui qui sait donner sait aussi recevoir.
« Comme votre beauté je sens votre mérite,
« Et ce n'est jamais vous, ô veuve qu'on évite.
« Pourtant, j'ai ma fierté. Devant votre foyer
« Si je m'assieds en maître, un jour, moi journalier,
« Par le travail des champs ou par quelque négoce,
« Je veux du moins gagner mes vêtements de noce,
« Loin de vous éviter, alors je viens à vous;
« Debout sur votre seuil, je dis : voici l'époux ! »

Tel fut son discours fier, mais tendre; et, comme preuve,
D'une verte ceinture il enlaçait la veuve;
Et des bouts de la chaîne entre ses mains flottants,
Près de lui, prisonnière, il la retint longtemps.
Et les ardents soupirs, les expressions molles
Qu'on envie aux jours froids des sévères paroles,
S'échangèrent sans crainte à l'ombre de l'auvent;
Puis tous deux, accordés, s'éloignèrent rêvant.

CHANSONS DE PRIMEL

LE RAMIER

On pleure amèrement, seul, loin de son pays,
Loin de l'objet qu'on aime amèrement on pleure;
Primel a tout quitté, ses amours, sa demeure,
Et triste, au bord des flots, il chante ses ennuis.

✧

« Elle avait des yeux clairs, une figure blanche,
Un cœur ouvert à l'amitié :
Reviens, jeune homme errant, vers l'âme jeune et franche!

La tourterelle fait pitié
Quand elle a perdu sa moitié.

Le hameau verdoyant dans un creux des montagnes,
Comme un nid, dormait appuyé :
Reviens, ô voyageur, vers tes belles campagnes.

La tourterelle fait pitié
Quand elle a perdu sa moitié.

Tel le ramier aux bois qui le virent éclore,
Tel, plus d'un orage essuyé,
L'exilé reviendra vers tout ce qu'il adore. »

La tourterelle fait pitié
Quand elle a perdu sa moitié.

✧

Seul, loin de votre amie et de votre demeure,
Voyageur sombre, ainsi vous chantiez vos ennuis :

Heureux encor celui qui chante alors qu'il pleure,
Et, de larmes baigné, s'apaise avec ses bruits.

IV

Lettres qui furent adressées à Nola par le journalier Primel et la dame d'un manoir.

Voilà donc séparés, et pour longtemps peut-être,
Ceux qui s'aimaient d'enfance au lieu qui les vit naître!
Mais entre eux va, revient un discret messager,
Et, du moins, leurs soupirs se peuvent échanger.

Oh! la main de Primel, au travail alourdie,
Était lente à mener la plume et peu hardie;
Si ferme à la charrue, au plus rude labeur,
Sur le papier luisant elle avait comme peur;
Mais sous les mots tremblés, voyez, quelle tendresse!
« A LA BELLE NOLA DE CORRÉ. » — C'est l'adresse.

« Nola, nous habitions, tout jeunes, un manoir
« Que des chênes couvraient, verts comme notre espoir;
« Aromes et chansons pleuvaient des branches hautes.
« Aujourd'hui mon manoir s'élève près des côtes,
« L'âcre sel de la mer me pénètre souvent,
« Et le pleur des courlis arrive avec le vent :
« Notre riant manoir plaisait à mon jeune âge,
« Et celui-ci me plaît dans son cadre sauvage;
« Car, loin de vous, mon cœur nourri de sels amers
« Aime à se lamenter avec l'oiseau des mers :
« Heureux pourtant, heureux si, dans ces jours d'attente,
« Plus nouveau, nul parfum du pays ne vous tente,
« Et des clercs, des seigneurs si vous fuyez la voix,
« Vous souvenant toujours des chansons d'autrefois! »

Ainsi le journalier parlait dans cette lettre
Que certain mendiant s'engageait à remettre,
Avec mille détails sur les lieux, la maison,
Et le retour probable à la belle saison ;
Enfin la vérité sur le point qui les touche,
Ce que l'encre dit mal et que dit bien la bouche.

Dans la serre vitrée il traça ce billet.
Déjà pour le fermer une cire brûlait,
Lorsque la jeune dame, avec un bon sourire,
Dit en entrant : « Montrez si vous savez écrire ! »
Elle était belle à voir parmi ses dahlias
Et dans l'air embaumé des fiers magnolias,
Tandis que sur les champs sifflait la froide bise,
Parcourant cet écrit, entre ses fleurs assise :
Ce n'étaient alentour que myrtes, orangers,
Et bouquets odorants d'arbustes étrangers ;
Des poëles sortait l'haleine humide et chaude ;
Quelques mouches à miel s'insinuant par fraude,
Dans les fleurs bourdonnaient, et, sur les clairs vitraux,
Heureuse, la chenille étendait ses anneaux.
Elle lut, et bientôt, de malice égayée,
Voici ce qu'ajoutait sa plume déliée :

« Je vous aime, Nola, comme on aime une sœur.
« Je sais votre beauté, je sais votre douceur.
« La dame veut écrire à la riche fermière
« Qu'un jaloux va, de loin, troubler dans sa chaumière,
« Sans dire, le rusé, car ils sont tous ainsi,
« Que des regards bien vifs le provoquent ici.
« Mais, femme, je serai l'appui d'une autre femme.
« Oui, fermière, mettez votre espoir dans la dame...
« Plutôt, belle Nola, sans autre malin tour,
« Fiez-vous à Primel, croyez à son amour.

« Du noble journalier amie et confidente,
« Je sais comme en son cœur luit votre image ardente,
« Hélas ! et que ses yeux maintes fois ont pleuré,
« En voyant le chemin qui mène vers Corré. »

Debout, le mendiant attendait sous la porte :
« Mon brave homme, partez ! le jour baisse, n'importe.
« Marchez toute la nuit, marchez encor demain !
« Votre sac est rempli, ne tendez pas la main.
« Cette lettre, par vous fidèlement remise,
« C'est un mois de bonheur pour votre tête grise.
« Puis, mon service fait en ce lointain pays,
« Quand moi-même j'aurai regagné nos taillis,
« Venez ! sans peur du chien, heurtez à ma demeure :
« Chez moi vous trouverez chaque jour, à toute heure ;
« (Et j'engage en mon nom la maîtresse du lieu),
« Votre pain sur la table et votre place au feu ! »

CHANSONS DE PRIMEL

MONSIEUR FLAMMIK

O Flammik, malin clerc, où l'esprit seul foisonne,
Vous avez contre vous lancé la mouche à miel !
Cette douce ouvrière a cependant son fiel :
Vous chansonniez Primel, et Primel vous chansonne.

« Voici monsieur Flammik avec son air matois,
Il n'est plus paysan et n'est pas un bourgeois.

Sous ses habits nouveaux méprisant ses aïeux,
Au tondeur aux moutons il vendit ses cheveux.

Il revient de l'école, écoutez son jargon :
Ce n'est pas du français, ce n'est plus du breton.

Attablé le dimanche aux cabarets voisins,
Il se moque du diable, il se moque des saints.

Tel est monsieur Flammik, fils d'un bon campagnard ;
Notre agneau blanc se change en un petit renard.

Voici monsieur Flammik avec son air matois,
Il n'est plus paysan et n'est pas un bourgeois. »

◇

Donc, le railleur s'est pris à ses propres embûches.
L'abeille poursuivie en fuyant l'a piqué.
Il pleure maintenant, rouge et le front marqué :
Esprits malicieux, ne troublez pas les ruches.

V

Merveilleuse réunion de Primel et de Nola à la fontaine de la ferme.

Sous de verts châtaigniers, honneur de son domaine,
La veuve est à filer au bord d'une fontaine :
Dans ce bois qui murmure au murmure des eaux,
Entre ses doigts légers tournent les blonds fuseaux,
L'herbe jette à l'entour ses marguerites blanches,
Et les oiseaux chanteurs sautillent sur les branches.
Mais que lui font les fleurs, les concerts des pourpris,
Primel, son cher Primel a quitté le pays !
Dans un manoir lointain, du côté de la grève,
Il s'est mis en service ; et là, sans paix ni trêve,
Comme un serf à la glèbe, ouvrier diligent,

De ses habits de noce il amasse l'argent;
Car s'il reçoit les biens de la femme qu'il aime
Ses habits du grand jour, il les paîra lui-même .
Et Nola, pour priser cette noble fierté,
Par de si longs retards sent son cœur attristé.
Faible, elle gourmandait cependant sa faiblesse,
Quand son fusil au bras, son lévrier en laisse,
Le jeune seigneur passe : « O vous, belle Nola ! »
Comme si le hasard seul l'avait conduit là.
Mais elle, son fuseau tournant toujours dans l'herbe :
« Ne connaissez-vous pas, Sire, un ancien proverbe ? »
Il comprit, et lançant l'agile lévrier,
Le galant ce jour-là ne courut qu'un gibier.
Puis, arriva Flammik : battant chaque feuillage,
Cherchant des nids, il vint ainsi jusqu'au village.
« Eh bien ! cherchez plus loin, mon bel ami, cherchez !
« Ici, depuis longtemps, les nids sont dénichés. »
Sans un geste, un regard, sans quitter son ouvrage,
Elle savait jeter le mot qui décourage.

Mais le soleil baissait, et, sous l'astre penchant,
La fontaine, miroir qu'enflamme le couchant,
Brillait; le saint du lieu, majestueux et riche,
Le saint resplendissait tout doré dans sa niche.
Lors, sur la belle source inclinant son beau front,
Et pensive, la veuve en regarda le fond :
Là scintillaient aussi, comme un jeu de féerie,
Des fragments bigarrés de rouge poterie.
Elle-même naguère en fit don à ses morts.
Car les Esprits, sitôt qu'ils ont quitté leurs corps,
S'en viennent près des eaux, ces mornes purgatoires,
Errer et se laver des fautes les plus noires.
Ils sont tristes. Plaignons, nous disent les anciens,
Plaignons les trépassés ! que chacun songe aux siens !

Lorsque son vieil époux mourut, la jeune femme
Sema donc ces fragments pour réjouir son âme.

Toutefois, par degrés quittant ce souvenir,
Vivante, elle tourna son cœur vers l'avenir.

Une épingle attachait le bord de son corsage
(Autre croyance antique, infaillible présage) :
« Si l'épingle descend au fond sans dévier, »
Disait-elle, et tremblant déjà de l'essayer,
« Si le fond la reçoit et sans qu'elle dérive,
« Il m'est resté fidèle et fidèle il arrive. »
Puis elle reprenait, tremblant encor plus fort :
(Imprudents qui venons, pâles, tenter le sort!)
« Mais si l'eau de la source en jaillissant l'entraîne,
« Comme ce dard léger, c'est que son âme vaine
« En des courants mauvais sera tombée... hélas!
« Entraîné par une autre il ne reviendra pas. »

L'épingle cependant des doigts fins de la veuve
Glissait; et pour bien voir la redoutable épreuve,
De l'onde frissonnante elle approchait les yeux,
Lorsqu'un bruit, comme fait le pas d'un curieux,
Un léger frôlement, penchée ainsi, l'arrête,
N'osant plus regarder, ni relever la tête :
« Oh! si le clerc rusé, si le hardi seigneur
« L'ont surprise livrant le mot de son honneur;
« S'ils ont à la fontaine entendu ses paroles,
« Demain jouet de tous! O folle entre les folles! »
Pourtant, par un effort subit... Ah! sur le ciel,
Entre les arbrisseaux, qu'a-t-elle vu? — Primel!
Oui, Primel arrivé de son lointain voyage,
Rapportant les habits gagnés par son courage!
Et qui la regardait avec des yeux en pleurs,

Et ne pouvait parler, et lui jetait des fleurs !
Primel libre, bientôt le chef de ce domaine !
Brillant comme le saint doré de la fontaine !

CHANSONS DE PRIMEL

LA SERVANTE DE LA QUENOUILLE

Primel a découvert le secret de son âme.
En dormant, il chantait hier cette chanson :
La harpe, au moindre vent qui passe, jette un son,
L'églantier son parfum, le cœur aimant sa flamme.

◇

« La veuve de Corré, ce bijou de beauté,
Porte un autre bijou qui brille à son côté :
Chaîne de fin laiton, bague jaune et sans rouille,
La *Servante de la quenouille.*

C'est le nom de l'agrafe aussi pure que l'or
Qui reluit au corset des fileuses d'Arvor ;
Mais chaîne de laiton, bague luisante et neuve,
J'aimerais mieux encor la veuve.

« Je veux voir, belle enfant, je veux toucher l'anneau
« Où pend votre quenouille avec ce long fuseau. »
Et, vers elle incliné, je bois l'air de sa bouche !
Femme et bijou, ma main les touche ! »

◇

Ah ! qu'un cœur bien épris est prompt à s'épancher !
Le sommeil parle : amants, dormez vos portes closes...

Mais qu'importe? Un jour vient qu'il faut cueillir les roses.
Primel vers l'églantier n'a plus qu'à se pencher.

VI

Comment Nola fut ramenée par Primel sur le chemin du bourg.

Oh! la joie est dans l'air : des cloches! des hautbois!
A ces chants de bonheur, heureux, j'unis ma voix...
Doux Esprits qui veillez près de nos métairies,
Les sources de beauté que l'on disait taries,
Vous les faites jaillir limpides sous mes pas,
Sans cesse j'y reviens et ne m'en lasse pas :
Poëte en son sentier fut-il jamais plus ferme?
Achevons ce récit, doux esprits de la ferme.
Un seul toit les attend, oh! suivons jusque-là
Les touchantes amours de Primel et Nola!
Vous, hymens primitifs, grâce antique et suprême,
D'une blanche couronne entourez ce poëme!

C'est au bourg. Jusqu'au soir la noce avait duré
De celle qu'on nommait la veuve de Corré;
Noce, disaient les vieux, comme on n'en vit pas une,
Et qui fera, cent ans, l'orgueil de la commune,
Où mon village aimé tenait aussi son rang,
Où le cidre coulait comme l'eau d'un torrent,
Où les fours enflammés ne cessaient pas de cuire,
Les danseurs de danser, les sonneurs de bruire.
Fête immense. Surtout, splendides, radieux,
Les nouveaux épousés émerveillaient les yeux.
Leur bonheur mutuel éclairait leur visage.
Du même âge tous deux et dans la fleur de l'âge,
Toujours se souriant à la danse, au repas,

Et la main dans la main, ils ne se quittaient pas.
Chacun, tout attendri, redisait leur histoire
Que, dans nos jours mauvais, on aurait peine à croire :
Celle qu'un vieillard riche aima pour son bon cœur,
Libre, épousant aussi son jeune bienfaiteur :
D'abord, c'est leur rencontre et la fuite soudaine
De l'un, puis son retour superbe à la fontaine;
Enfin le pur roman que plus d'un a rêvé,
Tout l'idéal perdu dans nos bois retrouvé.

Sous l'ombrage, à l'écart, voici quelles paroles
S'échangèrent aussi, caressantes et molles :
Une source y coulait parmi des églantiers,
Et mésanges, linots, sous les arbres fruitiers,
Chantaient; dans ce courtil l'heureux couple qui s'aime
Vint chercher la fraîcheur et parler de lui-même.

PRIMEL

Chacun d'eux vous vante, ô Nola !
J'en suis fier, et pourtant je sens un trouble là.
Chacun d'eux vous vante, ô Nola !

Arrachez les fleurs d'églantine !
Vous avez son parfum, sa couleur enfantine :
Ils vous aiment dans l'églantine.

Des sources troublez le cristal !
De l'onde vos yeux clairs ont l'éclat matinal :
Ils vous cherchent dans son cristal.

Des courtils chassez la mésange !
Vous avez sa voix pure, et tous, folie étrange,
Ils suivent pour vous la mésange.

Mais ne voilez pas votre cœur,
De tous les feux impurs ce diamant vainqueur,
Oh ! ne voilez pas votre cœur !

L'époux craintif ainsi s'épanchait, et l'épouse
Répondait avec grâce, elle-même jalouse.

NOLA

Chacune vous vante, ô Primel !
Elles m'ont dit : « Ses yeux sont bleus comme le ciel. »
Chacune vous vante, ô Primel !

« L'immense et blonde chevelure !
« C'est l'archange inondant d'un flot d'or son armure.
« L'immense et blonde chevelure !

« Sa taille souple est un bouleau
« Qui se dresse léger ou tremble au bord de l'eau :
« Sa taille souple est un bouleau.

« Heureuse qui connaît son âme,
« Ce diamant sans tache et plus fort que la flamme ! »
Moi, Primel, je connais votre âme !

Alors, sous cet ombrage, ils s'offrirent des fleurs,
Et leurs yeux étaient pleins de tendresse et de pleurs.

Ainsi, dans les chansons, les fraîches confidences,
Les banquets prolongés, le mouvement des danses,
Les heures s'écoulaient : hélas ! de pareils jours,
Pensaient les invités, devraient durer toujours.
Cependant le soleil derrière les montagnes
Descendait, et Nola, mêlée à ses compagnes,

Et l'époux, souriant, regardaient dans les cieux
Un autre astre monter, monter silencieux.

Selon l'usage antique, une nombreuse escorte,
Le matin, les prenant sur le seuil de leur porte,
Les mena jusqu'au bourg; mais lorsque vint la nuit,
Primel dit : « Je pars seul, sans être reconduit. »
Donc, les mille invités enfourchant leurs cavales,
Dans le creux des chemins, bientôt par intervalles,
Retentirent leurs cris et les pas des coursiers.
La lune se levait claire sur les sentiers.
Le jeune époux, alors, du portail de l'auberge
Approcha sa monture; et, telle qu'une vierge,
La veuve vint s'asseoir derrière son seigneur,
Tandis que le hautbois de Ban-Gor, le sonneur,
Sur la route entonnait l'air du départ, l'air tendre
Que, jeune ou vieux, sans trouble on ne saurait entendre.
Le firmament brillait, et le chant nuptial
Mollement s'exhala vers ce ciel de cristal.

Ils partirent, rasant les buissons et les haies,
Faisant pleuvoir sur eux la fleur des épinaies,
Et le bras de l'épouse à l'époux enlacé,
Toujours plus fortement le retenait pressé.
Ils allèrent ainsi sous les feuillages sombres :
Quand la lune entr'ouvrait parfois leurs larges ombres,
En arrière penché, le muet ravisseur
Tournait vers son amie un œil plein de douceur,
La monture un instant s'abreuvait à la source,
Et, plus rapide encore, ils reprenaient leur course.

Mais, au bord d'un talus entourant un grand pré,
Leur course s'arrêta : « Ce lieu qui m'est sacré,
« Le reconnaissez-vous? dit l'amant à l'amante.

« Oh ! laissez-moi bénir cette place charmante !
« Celle à qui pour jamais un heureux sort m'unit,
« Ici je la trouvai : faible et loin de son nid,
« Sous l'aubépine en fleur qui sur le pré retombe,
« Ici languissamment roucoulait la colombe ;
« Je vins, mon chant plaintif était l'écho du sien,
« Son nid sous les grands bois va devenir le mien ! »

A ces fêtes du cœur, fêtes de la nature,
Comme vous répondiez ! Sur leur libre pâture
Les poulains, hennissant, bondissaient ; les ormeaux
Mêlaient, aux flancs des monts, leurs humides rameaux ;
Des senteurs traversaient la lande, et les nuées
Faisaient jaillir la flamme en de longues traînées :
Par cette sainte nuit plus belle qu'un beau jour,
Accord mystérieux, tout ne semblait qu'amour !

LIVRE QUATRIÈME

LES DEUX PROSCRITS

I

La trace de leurs pas vit encor sur la grève,
Le toit qui les couvrait sous les ornes s'élève,
Leurs nobles souvenirs ne sont pas effacés,
Leurs pensers font germer et grandir les pensers.

Liberté, quand ton vol descendit sur la terre,
L'homme en son cœur enfant te reçut, vierge austère.
Et toi, de ses instincts lui remettant le choix,
Tu brillas dans ses yeux, tu parlas dans sa voix.
Dès lors, noble au-dessus de toute créature,
Souverain de lui-même et roi de la nature,
Il inventa les arts, il bâtit la cité,
Et s'imposa des lois, filles de l'équité.
Si l'injuste est plus fort, brisant toutes ses chaînes,
Sur les rocs nuageux ombragés par les chênes,
Déesse, tu conduis tes chers indépendants;
Le fusil sur l'épaule et le poignard aux dents,
Pour leur Dieu, leur foyer, pour leurs landes natales,
Ils mourront, ils tûront, rendant balles pour balles,
Et si la terre manque à leur pied libre et fier,
Solitude sans borne, il leur reste la mer,

Leurs flottantes maisons que recouvrent les voiles;
Aux murmures des vents, aux lueurs des étoiles,
Là, tu suivras encor tes croyants, tes héros :
Dans l'orage le fort sait trouver le repos.

II

En ces temps, liberté, tu désertais nos villes
Toutes rouges de sang; sous les bois, dans les îles,
Les derniers Girondins, échappés de prison,
Se cachaient; Condorcet avait bu le poison!
Un d'eux, errant au fond de l'extrême Armorique,
Arriva sur le seuil d'une chapelle antique;
Mais il s'enfuit, troublé par des chants dissolus :
L'homme n'a plus d'asile où Dieu n'habite plus.
Au tomber de la nuit, la mer tranquille et verte,
Devant ses pas lassés, la mer était ouverte;
Seul, debout sur la grève, il rêvait à son sort,
Quand des rochers voisins un prêtre, un vieillard sort;
Puis un bateau, conduit par les anges peut-être,
Glisse entre les récifs pour recevoir le prêtre.
Aussitôt le proscrit : « Mon père, sauvez-moi!
— Entrez, mon fils! Malheur à qui n'aime que soi! »
Et les voilà voguant et le prêtre et le sage :
La lune avec douceur éclairait leur visage.

III

O rochers de Penn-marh, Glen-nant, sombres îlots,
Cap aimé de la mort, effroi des matelots,
C'est parmi vos écueils que la barque fragile
Au large s'avançait; mais l'aviron agile
Faisait, par ce beau soir, jaillir des lames d'or,
Et la barque avançait, elle avançait encor.

Enfin, à l'horizon quand disparut la côte,
L'aviron s'arrêta sur la mer pleine et haute.
Là, vingt autres bateaux, bateaux durs et pesants,
Attendaient, et marins, pêcheurs et paysans,
Tous priaient en silence, assis près de leurs femmes.
Lorsque vers son troupeau vint le pasteur des âmes,
Il dit en élevant sur eux son crucifix :
« Que la paix du Seigneur soit avec vous, mes fils! »

Rome, j'ai visité tes saintes catacombes,
Les autels des chrétiens primitifs et leurs tombes;
Sous la torche funèbre, un moine m'a conduit
Dans les détours sans fin de l'immense réduit,
Ce temple des martyrs où les enfants du Tibre,
Par Dieu régénérés, trouvaient une âme libre;
Ici, c'est en plein air que l'autel est dressé,
Par la houle et les vents incessamment bercé :
Beau temple universel élevé par Dieu même,
Que seul il peut orner, lui, l'artiste suprême,
De nuages flottants, voiles d'un jour trop pur,
Ou de mille flambeaux dans une nuit d'azur.

Le prêtre a revêtu l'aube sainte, il déploie
Ses ornements, tissus de fils d'or et de soie;
Le plus jeune pêcheur, au blond saint Jean pareil,
Sur sa base maintient le calice vermeil
Où la lune descend dans un rayon d'opale;
L'encens fume, et ce chant des vingt barques s'exhale :
« Étoile de la mer, salut, Vierge! » Et la mer,
Orgue immense, accompagne et fait monter dans l'air
Le cantique d'amour, sublimes harmonies
Qu'échangent lentement les plaines infinies.
Le mystère accompli sur l'onde et sous le ciel,
Ceux que devait nourrir le pain spirituel

S'en vinrent en ramant chercher le saint ciboire :
Sous les cheveux pendants et sous la mante noire,
Les lèvres s'avançaient, et tous, les yeux baissés,
Repartaient en chantant par d'autres remplacés...
Mais voici (du matin les blancheurs et les flammes
Conseillaient le départ et de hâter les rames)
Qu'une femme, au vieux prêtre offrant son nouveau-né,
Dit : « Faites-le chrétien ! » Et le prêtre incliné
Bénit l'onde salée, et de sa main ondoie
L'enfant que les parents regardent avec joie...
Ainsi, — vous l'attestez, foi du pays natal,
Grands souvenirs ! — le bien peut échapper au mal !
Le fer devient acier par l'onde et par la flamme !
Le corps se fortifie à la lutte, ainsi l'âme !
Sur le doute expirant revit la piété !
Sous le glaive ton front se dresse, ô liberté !

IV

Et toi, muet témoin de ces scènes étranges,
Qui croyais voir entre eux communier les anges,
Poussé par la discorde à ces banquets d'amour,
Bientôt avec le prêtre en un calme séjour,
Proscrit, je te retrouve ; et prêtre et patriote
Partagent le travail du bon fermier, leur hôte.
Le saint vieillard instruit les pâtres, les enfants ;
Toi, versant le trésor de tes livres savants,
Tu dis les arts nouveaux, la nouvelle culture,
Et ta leçon paîra la sobre nourriture.
Qu'un mal à soulager vous appelle au dehors,
Vous voilà, médecins et de l'âme et du corps,
Déguisés tous les deux sous un habit rustique,
De partir ; mais un bloc de roche granitique,
Une plante marine, un insecte inconnu,

Souvent fixent tes yeux : le vieillard ingénu,
Disciple en cheveux blancs, apprend, belle âme pure,
Par amour de son Dieu, l'amour de la nature;
Toi-même avec bonheur, comme un doux écolier,
Tu forces ton esprit superbe à se plier;
Tempérant ta raison, loin du monde sensible,
Tu suis l'inspirateur aux champs de l'invisible.
Dans ce qu'il faut comprendre avec le cœur et voir,
O fraternel accord de l'âme et du savoir!
Toi, proscrit du forum, et lui, de son église,
Le niveau du malheur tous deux vous égalise;
Vous avez su trouver, sous un chaume écarté,
La science pieuse avec la liberté;
Tous deux, quand vous passez, la paix sur le visage,
Le sage a l'air d'un prêtre et le prêtre d'un sage.

LES ÉCOLIERS DE VANNES

POEME HÉROIQUE

PREMIÈRE ÉPOQUE — 1815

I

Avril et Mai.

Leurs livres à la main, sous le bras leurs cahiers,
De Vannes chaque jour sortaient les écoliers;
Comme si, dans ces mois de séve et d'allégresse,
Ils voulaient au soleil déployer leur jeunesse,
Dans les prés lire Ovide, et, sous les buissons verts,
Aux appels des oiseaux répondre par des vers.
Mais les buissons cachaient des armes, les vallées

Par le seul maniment du fer étaient troublées;
Là, s'exerçant dans l'ombre à de prochains combats,
Les hardis écoliers devenaient des soldats;
Car celui dont les mains étaient pleines de guerre,
De son île arrivait pour ébranler la terre.
Or, chez nous mille voix crièrent : « C'est assez !
« Nos parents, nos amis déjà sont trépassés;
« Leurs os semés partout feraient une montagne;
« Nous, puisqu'il faut mourir, nous mourrons en Bretagne.»

Un soir (nulle clarté sur terre, nulle au ciel),
Dans une humble maison fut construit un autel,
Et, par de longs détours marchant vers cette église,
Tous vinrent se liguer pour leur grande entreprise.
Kellec au rendez-vous arriva le premier,
Vert comme un jeune pin et franc comme l'acier;
Puis les deux Nicolas, frères mélancoliques,
Qui semblaient entrevoir leurs tombeaux héroïques;
Flohic, aujourd'hui prêtre; Er-'Hor, le joyeux gars;
Et l'éloquent Riô, l'enfant de l'île d'Arz.
Oh ! ce fut un moment religieux, mais triste,
Quand, revêtu de noir, grave séminariste,
Le Ben-vel s'écria : « Mes amis, à genoux !
« Et prions pour les morts qui prîront Dieu pour nous. »

La prière fut dite, et, l'âme plus tranquille,
Tous posèrent la main sur le saint Évangile;
Puis chacun prononça l'engagement fatal.
Lorsque après Colomban* vint le tour de Can-dal,**
Les cœurs furent saisis d'une tristesse amère :
« Oh ! Can-dal est trop jeune ! oh ! rendons-lui sa mère ! »
Seul, Tiec le chanteur retint le noble enfant :

* Tué à Auray. — ** Mort de fatigue.

« Si chacun d'entre vous, comme moi, le défend,
« Sans crainte il peut rester; s'il meurt, chacun le venge.
« De grâce, mes amis, ne laissons pas notre ange! »

Et le barde entonna son chant lugubre et fort,
Ce chant qui fut bientôt étouffé par la mort :
« Sortez de vos dôl-men, nos pères les Vénètes,
« Ombres qui gémissez encor sur vos défaites!
« O pères, voici notre jour :
« Combattez avec nous, César est de retour! » —

Ah! lui-même, César, bon juge en grand courage,
Salûrait, jeunes gens, tant de force à votre âge,
Lui qui parlant aussi de vos pères chouans,
Appelait leurs combats : « *la guerre des géants...* »
Cependant, jeunes clercs, et vous, soldats, aux armes!
Hélas! de toutes parts et du sang et des larmes!
L'Armorique pleurant ses fils qui ne sont plus;
La France, ses héros d'Arcole et de Fleurus!...

II

Le 10 juin.

Oh! j'aperçois les Blancs! La légion entière,
Marins et laboureurs, combat sur la rivière;
Au milieu de leurs rangs s'agite Cadou-dal;
L'œil sinistre et hagard, souvent le général
Se tourne vers la ville et regarde et demande
Si Gam-berr, le meunier, arrive avec sa bande :
Les chemins sont déserts, et déserts les sentiers.
Là-bas, sur un coteau tiennent les écoliers;
Mais leur poudre s'épuise, et, bravant la décharge,
Les Bleus, l'arme en avant, montent au pas de charge.
Au premier coup de feu tombe un des Nicolas,
Pleure, toi, son jumeau, qui dois le suivre, hélas!

Mais, leurs robes de chanvre à la hâte nouées,
Quel ange les conduit, ces femmes dévouées,
Hors d'haleine, apportant les balles que leur main
Fondait, durant la nuit, de leurs cuillers d'étain?
Courage, ô jeunes gens! sur ces hautes pelouses
Voici, derrière vous, vos futures épouses!
Vos mères, les voici debout à vos côtés!
Le pied sur votre sol, enfin, vous combattez!

O reine des Bretons, Liberté douce et fière,
As-tu donc sous le ciel une double bannière?
En ces temps orageux j'aurais suivi tes pas
Où Cambronne mourait et ne se rendait pas :
Dans ces clercs, cependant, ton image est vivante,
En chantant leurs combats, Liberté, je te chante!
Ils n'avaient plus qu'un choix, ces fils de paysans :
Ou prêtres ou soldats, — ils se sont faits chouans;
Et leur pays les voit tombant sur les bruyères,
Sans grades, tous égaux, tous chrétiens et tous frères...
Hymnes médiateurs, éclatez, nobles chants!
Vanne aussi m'a nourri, mon nom est sur ses bancs :
J'ai nagé dans son port et chassé dans ses îles,
J'ai vu les vieux débris de ses guerres civiles,
Puis je connais le cloître où le moine Abeilard
Vers la libre pensée élevait son regard.
Planez sur les deux camps, ô voix médiatrices!
Baume des vers, couvrez toutes les cicatrices!

Ces enfants, accablés du poids de leurs fusils,
Ils partirent trois cents, combien reviendront-ils?
Toujours une fumée entoure la colline,
Voile où la mort se cache et lâchement butine.
Barde!... ô dans la mêlée appel retentissant,
Bouche d'or, te voilà toute pleine de sang!

Maudite soit la main et maudite l'épée
Par qui du cygne blanc la gorge fut coupée!
Mais Gam-berr, mais le chef si longtemps attendu,
Il vient! comme Grouchy, lui ne s'est point perdu. —
Ici, terreur soudaine; ici, nouveaux carnages.
Dieu soit en aide aux Bleus! — O chouans! ô sauvages!
Sur ces pâles fuyards lancés comme des loups,
N'aurez-vous point pitié de chrétiens comme vous?
Voyez! pour effacer vos traces meurtrières,
Vos fils vont relevant ceux qu'abattent leurs pères!
Le sang de ce soldat couché dans les sillons,
Le doux Can-dal l'essuie avec ses cheveux blonds!
Ce soir dans Muzillac célébrez vos batailles,
Eux, ils entonneront le chant des funérailles;
Remplissez au banquet les verres jusqu'aux bords,
Dans la couche éternelle ils étendront les morts! —

Mais, durant ces trois mois de haines enflammées,
Dois-je aux traces de sang suivre les deux armées
Jusqu'au Champ-des-Martyrs, quand, le front dans sa main,
Gam-berr vaincu pleura sur le bord du chemin?

III

Le 30 juillet.

Un air joyeux circule autour des métairies :
Le foin remplit les cours, dans les grasses prairies
Les rires des faneurs partout sont entendus,
Et je vois les fusils aux foyers suspendus.

« Pour un jour de travail comme vous voilà belle!
« Votre galant du bourg, voisine, vous appelle?
« — Non, railleur! non, méchant! à Vannes je m'en vais
« Ouïr une grand'messe en l'honneur de la paix.

« Les prêtres ont dressé l'autel sur la garenne,
« Et mon brave filleul, s'il faut qu'on vous l'apprenne,
« Celui qui s'est battu pour vous durant trois mois,
« De la main de son chef doit recevoir la croix.
« — Oh! Dieu veille sur lui! c'est un brave dans l'âme.
« Moi, je vais à mon pré. Gloire à vous, noble femme! »

Quelle foule! soldats, ouvriers et marchands,
Les hommes de la mer et les hommes des champs,
Et leurs filles aussi, sous les coiffes de neige,
Brillants comme des fleurs au milieu du cortége,
Fleurs de Loc-Maria, de Li-mûr, de Bah-gor;
Tous les prêtres enfin avec leurs chapes d'or;
Mais, silence! le diacre, à la main son calice,
Vient suivi de l'évêque et prépare l'office.—
Vous, pieux assistants, à genoux! à genoux!
Et priez pour les morts qui prîront Dieu pour vous.
Surtout, pontifes saints, point d'hymnes de victoire,
Mais dites en pleurant la messe expiatoire
De ces fureurs de sang par qui sont envahis
Les fils d'un même père et d'un même pays.
Puis ces jeunes vainqueurs, purifiés et calmes,
Aux marches de l'autel iront cueillir leurs palmes.—

Hélas! loin de l'étude un moment attirés,
Combien du bruit des camps restèrent enivrés!
Comme les laboureurs au sol qui les fait vivre,
Presque tous cependant revinrent à leur livre :
Paré du ruban rouge, un d'eux, matin et soir,
Sur les bancs studieux fidèle vint s'asseoir;
Il déposa l'épée, il oublia ses grades
Pour lutter de science avec ses camarades,
Mais, en classe, toujours le ruban glorieux
Fixé sur son habit éblouissait leurs yeux;

Et quand l'enfant passait, souvent sa mère en larmes
A vu de vieux soldats qui lui portaient les armes.

IV

Ainsi, de l'avenir devançant l'équité,
Quand l'atroce clairon n'est plus seul écouté,
Pour nos fils j'expliquais ta dernière querelle,
Au joug des conquérants race toujours rebelle,
Qui portes dans tes yeux, ton cœur et ton esprit,
Le nom de Liberté par Dieu lui-même écrit.
Et cependant, pleurez, fiers partisans de Vanne !
Celle que nous suivions depuis la duchesse Anne,
Dans le sang se noya ! Les noirs oiseaux du Nord
Volèrent par milliers autour de l'aigle mort :
Les corbeaux insultaient à cette grande proie,
Et dépeçaient sa chair avec des cris de joie !

SECONDE ÉPOQUE — 1835

I

Tes usages pieux, restes des anciens jours,
Bretagne, ô cher pays, tu les gardes toujours,
Et j'ai redit les mœurs et les travaux rustiques :
Oh ! si j'avais vécu dans tes âges antiques,
Lorsque, le fer en main, durant plus de mille ans,
Tu repoussais l'assaut des Saxons et des Franks,
Te levant chaque fois plus fière et plus hardie,
Toute rouge de sang et rouge d'incendie,
O grand Noménoé, Morvan, rivaux d'Arthur,
Maniant près de vous la claymore d'azur,
Quels chants j'aurais jetés dans l'ardente mêlée !
Toute gloire serait par la nôtre égalée.

J'ai la corde d'argent et la corde d'airain :
Mais il est pour le barde un maître souverain,
Le temps, qui fait la lyre ou paisible ou guerrière,
Et l'orne de lauriers ou de simple bruyère.
Je suis fils de la paix. Pour de récents combats
Si cependant mon âme a trouvé des éclats,
Comme nos vétérans, après ces jours de fièvres,
Chanteur, je n'aurai plus que douceur sur les lèvres.

II

Vingt ans se sont passés : un de ces écoliers
Que Vannes vit paraître armés sous les halliers
Pour combattre, eux enfants, mais aux cœurs déjà graves,
Celui qui revenait suivi de ses vieux braves ;
Un de ces écoliers, sage prêtre aujourd'hui,
Vit aux bords de la Seine en son pieux réduit.
Le riant presbytère avoisine l'église ;
Un jardin potager à peine les divise ;
Là, regardant un fruit, aspirant une fleur,
Il va, sans être vu., de sa maison au chœur ;
Pour chaque office il passe et repasse sans cesse ;
Là, dans ce doux enclos, il attend la vieillesse.

Mais pourquoi ce matin, aux heures du sommeil,
Dans le bois d'alentour devancer le soleil ?
L'oiseau n'a pas encor gazouillé sous la feuille,
Et lui, tout en marchant, il prie et se recueille ;
Faible et comme entraîné par quelque noir souci,
A ce vingt-et-un juin il va toujours ainsi...
C'est qu'il voit dans Auray courir sa bande armée,
Les Bleus viennent, l'on tire !... A travers la fumée
Un jeune homme, un enfant, au bout de son fusil
Tombe !... Hélas ! de sa main cet enfant périt-il ? —

Le premier jour d'été, quand le monde est en joie,
Voilà de son enclos quel penser le renvoie,
Et comment il revient, tout poigné de remords,
Dire, pour sa victime, une messe des morts.

III

Dès l'aube, il errait donc ainsi sous la feuillée,
Lorsqu'avec des albums, parmi l'herbe mouillée,
Un peintre voyageur perdu dans son chemin
Arrive, et faisant signe au prêtre de la main,
Demande s'il connaît sous le bois un passage
Vers certaine vallée amour du paysage.
Puis, tous deux échangeant quelques saluts courtois,
Le pasteur, à son tour, demande si parfois
Les vallons de Bretagne ont vu passer l'artiste :
« Ce pays plaît au cœur comme une chose triste.
Qui peindra les aspects changeants de sa beauté ?
Des forêts à la mer, tout est variété :
Taillis, hameaux épars, landes, sombres rivages !
Partout l'âme y respire un parfum des vieux âges.
— Vous aimez la Bretagne, et moi, je l'aime aussi.
Ce lointain souvenir ne s'est point obscurci.
Dans un âge pourtant cher à celui qui tombe,
Sous les remparts d'Auray j'ai vu de près ma tombe.
— Dans Auray, dites-vous? Auray! Vous me troublez.
Je vis aussi ma tombe au lieu dont vous parlez !
— C'était dans les Cent-jours, j'étudiais à Rennes.
Ces temps vous sont connus, leurs discordes, leurs haines.
Le pays se soulève, on s'arme, nous partons.
Face à face bientôt nous voilà : tous Bretons.
Dans ce faubourg d'Auray je vois, je vois encore,
Moi, fédéré, portant le ruban tricolore,
Un chef des écoliers de Vanne, un ruban blanc :

Mon coup part, et soudain son coup me perce au flanc!
Plus que ma balle à moi cette balle était sûre.
Dieu sait combien de temps j'ai senti sa morsure! »

Et le prêtre : « O Seigneur! ô Vierge, il n'est pas mort!
Je dépose à la fin le fardeau du remord!
Je n'ai plus à marquer un sombre anniversaire!
Ma messe d'aujourd'hui n'est donc plus mortuaire!
Mutuels meurtriers, l'un l'autre embrassons-nous,
Et, tous les deux sauvés, fléchissons les genoux...
Puis venez à l'autel : devant le divin Maître
Arrivons en amis, et l'artiste et le prêtre. »

IV

Ensemble ils sont partis; mais au bruit de leurs pas,
Les bruits de leurs discours ne se mêleront pas,
Tant l'heureux dénoûment de ces terribles drames
D'émouvants souvenirs occupe encor leurs âmes.
L'autel, à leur entrée, était vêtu de deuil,
Dans la nef, un tréteau figurait un cercueil :
Tout ce deuil disparut; mais les lis du parterre,
Les roses tapissant les murs du presbytère,
Les feuillages légers, les plus riantes fleurs,
Dans les vases dorés unirent leurs couleurs.
Vêtu d'un ornement aussi blanc que la neige,
Le prêtre et son ami qui lui faisait cortége
Rentrèrent dans le chœur : un joyeux *Gloria*,
Sur lequel le pasteur avec force appuya,
Témoignait que la paix si longtemps attendue,
La paix à son esprit était enfin rendue,
Que de sombres pensers ne troublaient plus ses sens,
Et que son cœur brûlait comme un vase d'encens;
Même des assistants, à voir ces airs de fêtes,

Souriaient, et la joie illuminait leurs têtes.
La messe terminée, entre les deux amis
Les longs épanchements furent enfin permis :
Une table dressée à l'ombre de la treille,
Où la fraise embaumait, où brillait la groseille,
Où le miel et la crème étalaient leur blancheur,
Les reçut : ô moments de calme et de fraîcheur!
Les prières aussi revinrent, les prières
Sont filles du bonheur autant que des misères;
Heureux ou malheureux, l'homme s'adresse au ciel
Pour bénir le miel pur, pour écarter le fiel.

V

Toi, que ces vétérans de nos guerres civiles
Invoquaient, pour jamais habites-tu nos villes,
Belle vierge au front d'or paré de blonds épis?
Les vents qui t'éloignaient se sont-ils assoupis?
A peine tu parais, ô divine Concorde,
Le rival, pardonnant à son rival, l'aborde;
La main serre la main, le rire est dans les yeux;
Viennent les amitiés et les amours joyeux;
Le féroce armurier ne frappe plus l'enclume,
Pour le soc bienfaisant la forge se rallume;
Au lieu des cris d'alarme et des tambours guerriers,
La place retentit du chant des ouvriers;
La plus humble maison d'aisance s'environne,
Et l'art tresse au pays une noble couronne.

LA DAME DE LA GRÈVE *

1836

I

Comme, par maints détours et des ruses sans nombre,
Quand les jeunes oiseaux, seuls, reposent dans l'ombre,
La couleuvre se glisse, adroite, dans un nid,
Telle entra la servante en ce noble réduit.
Enfant, on l'appela menteuse, et dans son âme
Cent vices fourmillaient, nés du mensonge infâme :
Seul des vices humains il ne peut pas guérir,
Flétrit toute vertu simple et la fait mourir;
Comme un reptile impur, s'il vient dans la fontaine
Où brillaient le cresson et des fleurs par centaine,
A vite corrompu le cristal argenté,
Les fleurs et le cresson qui donne la santé.
Le mensonge la fit ainsi lâche et traîtresse,
Jusqu'à tenter un clerc et vendre sa maîtresse;
Mais enfin Dieu sonna l'heure du châtiment,
L'heure où le plus pervers s'accuse et se dément.

Mains jointes et pieds nus, dans ses larmes noyée
Se tenait cette femme au seuil agenouillée :
« Le Christ pria pour ceux qui le faisaient mourir,
« Ne puis-je pardonner à qui m'a pu trahir?
« Apaisez vos sanglots, relevez-vous, ma fille;
« Vous avez votre place encor dans la famille. »

* La paroisse d'Er-déven (ou de la Grève) est située en face de la presqu'île de Quiberon. Le comte de Bodéru, mari de l'héroïne de cette histoire, était, sous Charles X, pair de France et louvetier de Bretagne.

Et la dame, passant sous un long voile noir,
D'un pas ferme et tranquille entra dans son manoir.

II

Ce manoir, je l'ai vu, quand, sous le vent d'automne,
La feuille avec le sable au ciel gris tourbillonne,
Et, sous les feux de juin, quand l'aride sillon
Brûle et nous étourdit des refrains du grillon!
Près des flots, dans la plaine, et sans arbre et sans borne,
Au milieu des men-hîr il surgit sombre et morne...
Le front tout en sueur, courbés sous votre sac,
Peintres qui visitez les géants de Carnac,
Prêtres en robe noire, et vous, graves poëtes,
Dites, quand vous errez au pays des Vénètes,
Oh! ne sentez-vous pas, êtres doux et nerveux,
Un frisson de terreur soulever vos cheveux?

Près de la grève immense et dans ce sanctuaire,
Aigle royal, la dame avait porté son aire.

III

Vannes, dont j'ai chanté les braves écoliers,
Dis-leur d'apprendre encor ce chant sous les halliers,
Dans les enfoncements des palus, sur les landes
Où leurs pères guerriers apparaissaient en bandes,
Et dans l'isthme où le sang ne séchera jamais,
La presqu'île funèbre, opprobre des Anglais! —
Le roi Charle est tombé. Le vieux sol d'Armorique,
Rajeuni par l'effort d'une lutte héroïque,
Frémissait: des courriers arrivent dans Paris,
Comme si les chouans rassemblaient leurs débris.
Bientôt les cinq préfets mandent leurs secrétaires,

Et fermes et châteaux, manoirs et presbytères
Sont fouillés. Rome ainsi redoutait autrefois
Ce qu'elle avait nommé : « Tumulte des Gaulois. »

La servante disait : « Clerc, j'ai lu dans votre âme :
« Seule la pauvreté vous défend une femme ;
« Mais le jour où ma dot brillera sous vos yeux,
« Vous tiendrez à la terre et laisserez les cieux. »
Secrètement, le soir, elle écrivait à Vannes.

C'était une étrangère, ont dit les paysannes :
« Car jamais Breton
« Ne fit trahison ! »
Notre proverbe ancien ne mentait pas encore.
D'où, pour faire le mal, venait-elle ? On l'ignore.

Voici que vingt chevaux, dès la pointe du jour,
Arrivent, galopant, sous les murs de la cour :
Le marteau retentit sur le portail de chêne,
Le dogue en aboyant a secoué sa chaîne,
Le clerc généreux s'arme, et journaliers, valets,
L'entourent, et soudain, à leurs coups de sifflets,
Les fourches, les fléaux, les faux à large lame
Des fermes accouraient, lorsque parut la dame ;
Elle-même poussa, robuste, les verrous,
Fit mouvoir la serrure, et dit : « Que voulez-vous ?
— J'ai des ordres. — C'est bien. » Et sans plaintes, sans larmes,
Elle apaisa ses gens et suivit les gendarmes.

Quel fut son haut maintien, quelle sa fermeté
Durant les jours amers de la captivité,
Je n'en parlerai pas : il n'est pays en France
Qui ne cite un grand cœur grandi par la souffrance,
Et depuis soixante ans il n'est cachots obscurs

Où des noms glorieux ne brillent sur les murs;
Mais lorsque de parents et d'amis entourée,
Dans son manoir antique elle fit sa rentrée,
Saluant de la voix, des yeux et de la main
Ses fidèles rangés sur les bords du chemin,
Quand, douce au repentir, elle oublia le crime,
Je veux suivre les pas de cette magnanime.

IV

Dans un coin du manoir, à tous les gens caché,
Cependant, la servante expiait son péché,
Car le clerc avait dit : « Vous vous trompiez, ô femme
« Subtile, et de mon cœur aviez mal vu la flamme!
« Si j'étais sans amour, que m'importait votre or?
« Au ciel est mon épouse, au ciel est mon trésor.
« Qu'il soit votre soutien dans cette passe affreuse.
« Le malheur vous épure, espérez, malheureuse! »

Voilà comme, arrivant sous un voile de deuil,
La dame vit, pleurant et pieds nus sur le seuil,
Cette fille coupable, et ne fut point sévère,
Mais se souvint des mots exhalés du Calvaire,
Et sur ce repentir, ce lugubre abandon,
Versa, comme le Christ, un sublime pardon.

Hélas! attendons-nous aux ruses des perfides,
Aux poisons du mensonge, aux lâchetés avides,
Et rendons, préparés à cet ordre fatal,
Pour l'absinthe le miel et le bien pour le mal;
Ou, si tant de vertu passe notre faiblesse,
Disons qu'à se venger un noble cœur se blesse :
A côté du méchant on passe sans le voir,
Et tranquille et superbe on rentre en son manoir.

L'ÉLÉGIE DE MALO CORRET

Le Premier Grenadier de France, l'auteur des *Origines Gauloises* est enseveli, on le sait, près d'Ober-Hausen ; il y a quelque temps, le roi Louis, fondateur du Walhalla, ou Panthéon de Bavière, a fait ouvrir et réparer le tombeau de l'illustre Malô Corret de La Tour d'Auvergne. Sa ville natale lui élève une statue. *Journaux.*

I

Près du Rhin, à l'abri des cyprès et des saules,
Malô Corret repose, enfant des vieilles Gaules,
De la France nouvelle héroïque soldat ;
A sa gauche est encor son glaive de combat,
Et le second ami, toujours prêt à le suivre,
Dans la tente éternelle est déposé son livre.
Vole donc vers le Rhin, Esprit noir des regrets,
Vers la tombe où Corret dort parmi les cyprès !
Voici que son cercueil s'entr'ouvre, et le roi-barde
Sur le guerrier savant se penche et le regarde ;
Le roi Louis fait bien, car des chefs du Wal-hall
Le Premier Grenadier est le frère et l'égal.
Vole au delà du Rhin, Esprit plaintif et sombre,
Et verse à ces Germains agenouillés dans l'ombre,
Pour un respect si noble et tant de piété,
Le souffle de Corret, souffle de liberté !

II

Reviens, reviens, Esprit ! aux flancs de la montagne,
Un artiste a taillé le granit de Bretagne,
Il apprête le bronze, et, dans son bourg natal,
Le héros va monter sur le haut piédestal ;
Dis au sculpteur les traits enfermés dans la bière,

Et, comme s'il parlait, qu'on lise sur la pierre :

AU COMBAT GLAIVE D'ACIER.

LIVRE D'OR A MON FOYER.

Noble encouragement, bonheur, lorsqu'une ville,
Dans ses murs tout empreints de sa grandeur civile,
Sur le marbre ou l'airain, aux regards éblouis
Fait surgir le portrait vivant d'un de ses fils !
Plus humble est la cité, plus rayonne l'image,
Plus le héros aimé renaît couvert d'hommage :
Il est, avec le saint, le protecteur des lieux,
Vers lui tendent sans cesse et les cœurs et les yeux.

III

O Corret ! ô vrai Celte ! homme plein de franchise !
Sur les soldats du Rhin, sur ceux de la Tamise
Tu courais comme un loup, ensuite tu rentrais
Comme un paisible agneau dans ta chère Carhaix ;
Tu revenais soldat, sur le dos ton bagage,
Pauvre ; mais lorsqu'un mot de notre vieux langage,
Un mot, sur ton chemin, résonnait tout à coup,
Corret, tes yeux brillaient, l'agneau devenait loup.
Sur la colline, hélas ! ta demeure éternelle,
Tu n'entends plus parler la langue maternelle !
Et la brise du soir, ô muet grenadier,
Ne t'apporte jamais la fleur d'or du landier...
Pleure, ô pays d'Arvor ! pleure, pays de France !
Ton Premier Grenadier tombe d'un coup de lance !
Il tombe noblement d'un coup de lance au cœur !
Voici que l'Allemand hurle et se croit vainqueur :
Mais un des vieux soldats dresse le héros pâle,
Le montre à l'ennemi : « Feu, Colonne-Infernale !
« Feu ! Vengeance ! Tuons ! » Sais-tu combien de morts,
Guerrier, furent jetés en monceau sur ton corps ?...

Esprit noir, vers Corret va, par delà les Gaules,
Et sur lui fais pleurer les lauriers et les saules!

CHANT TERNAIRE

A M. A. DE BELLOY

I

Honneur à la foi!
Si tu croi,
Elle te fait roi.

II

Joie à l'espérance,
Qui s'avance
Chassant la souffrance!

III

Bonheur à l'amour
Sans détour!
Il vient : c'est le jour.

IV

Ah! plaignons l'impie!
Il expie
Bien cher sa folie.

V

Paix au désespoir,
Morne et noir,
Qui marche sans voir!

VI

Mais laissons sa peine
A la haine,
Laissons-lui sa peine!

ADIEU

Comme tous ces chanteurs divins mais désolés,
Qui s'en vont pleurant et voilés,

Disant les grands forfaits, meurtre et poison infâme,
Toutes les souillures de l'âme,

Où mêlent, emportés par le vent des combats,
Leurs hymnes aux cris des soldats,

J'ai vu le gouffre noir des souffrances humaines,
Nos discords et toutes nos haines :

Mais sur mon front pensif, souvent épouvanté,
J'ai remis la sérénité;

A peine ai-je laissé s'exhaler dans les fièvres
Un soupir mourant sur mes lèvres.

Dans mon cœur cependant vous savez, ô Pitié,
Si votre culte est oublié!

Que sert, en la sondant, d'irriter notre plaie,
Martyrs attachés sur la claie?

Une fatale loi règne et pèse sur nous,
Sentence d'un maître en courroux.

Oublions! Que l'oubli du mal nous en délivre.
Vivons par tout ce qui fait vivre.

A la nature heureuse, à sa douce beauté,
Demandons et force et santé.

Concert des bois, vallons en fleurs, cristal des sources,
Soyez nos charmantes ressources:

A nos sombres ennuis opposez-vous sans fin,
O modèle calme et divin!

Et moi, dans les hameaux et les landes celtiques,
Le chantre des choses rustiques,

Que plus d'un primitif appellerait son fils,
S'il descendait dans nos taillis,

Vous me couronnerez, ô fleurs simples mais fières,
Parures fraîches des bruyères!

C'est mon rêve parfois... Mais en rêvant, Seigneur,
A vous! le grand, le vrai bonheur.

4 octobre 1851.

LA PAIX ARMÉE

CHANT PREMIER — L'ENNEMI

I

Dans l'Ouest, quand s'éveillait la tempête sauvage,
J'ai vu des voiles noirs s'étendre sur la mer,
Puis des sons précurseurs parcouraient le rivage;

Tout s'ébranle aujourd'hui, le monde est à l'orage
Et d'imposantes voix ont résonné dans l'air.

II

De grands faits sortiront de ces grandes paroles,
Ceux qui savent penser, ceux-là peuvent agir :
Honte, au jour du combat, aux dissensions folles!
Kléber et Jeanne d'Arc, mêlez vos banderoles!
Quand le pays commande, à chacun d'obéir.

III

Les enfants de la Grande et Petite-Bretagne
Se verront alliés dans les prochains combats,
Et ceux de la Bourgogne et ceux de la Champagne,
Un seul penser, Anglais, Français, les accompagne,
Et vers le même but ils marchent tous soldats.

IV

Un monstre lentement a grandi sur la glace
Qui pour nous dévorer s'avance insidieux;
Peuple des doux climats, avant qu'il nous enlace,
Nous aurons écrasé sa ruse et son audace :
Lorsqu'un monstre surgit, il naît aussi des dieux.

V

Bien des fils vont pleurer, hélas! et bien des mères,
Et, seul, plus d'un vieillard à son feu s'assoira :
Aujourd'hui, grâce à Dieu, j'ai quitté nos chaumières,
Mes yeux ne verront plus ces angoisses amères,
Bien du sang va couler... et Moloch le boira.

VI

Debout, les bras tendus et les lèvres béantes,
Près du pôle, il attend ceux-là qui vont mourir :

Engraissez le géant de leurs chairs pantelantes!
De l'Europe et d'Asie ô victimes sanglantes,
Moloch a faim... mourez, enfants, pour le nourrir!...

VII

Mais toi, l'Aigle vengeur, comme aux jours de conquête,
Vole à Stamboul! Tu sais la route du Kremlin;
Devant toi les Balkans abaisseraient leur crête;
Aigle Frank, va sans peur de l'Aigle à double tête;
Un monstre n'est pas fort, jeune il sent son déclin.

VIII

A l'Esprit de dompter la passion brutale,
Le Nord s'humiliera sous le noble ascendant;
Que le savoir remonte à la source natale :
La lumière nous vient de l'onde orientale,
Renvoyez la lumière, onde de l'Occident!

IX

Et partout renaîtra l'ère des industries,
Des lettres et des arts, âge vraiment humain :
Aux barbares laissons leurs voraces furies;
Sous notre ciel clément, sur nos terres fleuries,
Nous, cultivons la Paix, mais le glaive à la main.

X

Oui, l'Esprit de douceur, la patronne sacrée
Qui depuis quarante ans bénissait nos cantons,
Et les couvrait de fleurs et de moisson dorée,
La Paix nous reviendra, cette vierge adorée :
Paix, Gloire, Liberté, pour vous nous combattons!

28 février 1854.

CHANT DEUXIÈME — LE CHANT DE GUERRE

De la rade de Brest au fond de la Baltique,
Qu'il résonne ce chant venu de l'Armorique,
Emporté par la voix de mille matelots,
Aux murmures des vents, aux hurlements des flots ·
Les canons de la France et ceux de l'Angleterre
A travers tous ces bruits mêleront leur tonnerre.

I

Non, la Croix ne va point soutenir le Croissant!
Elle soutient le faible et combat le puissant :
Chrétiens, en avant!

Nous avons écrit sur notre bannière :
Russie, en arrière!

II

Français, nous sommes nés pour les nobles combats,
Notre glaive défait et refait les États :
En avant, soldats!

Nous avons écrit sur notre bannière :
Russie, en arrière!

III

Que les flots des deux mers, les flots noirs et sans freins,
Mêlent leurs grandes voix à nos mâles refrains!
En avant, marins!

Nous avons écrit sur notre bannière :
Russie, en arrière!

IV

Il faut traquer l'ours blanc jusque dans son glacier,
Devant l'homme fuira le hideux carnassier.
En avant l'acier!

Nous avons écrit sur notre bannière :
Russie, en arrière!

V

Entre l'homme et la bête, oh! c'est un grand duel!
Quand le brave succombe il renaît immortel :
En avant!... au ciel!

Nous avons écrit sur notre bannière :
Russie, en arrière!

Des bassins de Toulon vole à la Corne-d'Or,
Chant de guerre, et plus loin, refrains, volez encor!
Que marins et soldats, abrités sous les voiles,
Vous entonnent joyeux aux clartés des étoiles;
Armez pour les combats et les bras et les cœurs,
Puis rentrez dans nos ports, couronnés et vainqueurs!

4 mars.

CHANT TROISIÈME — A L'ALLEMAGNE

I

Quand la France guerrière et la Grande-Bretagne
Fièrement ont tiré le glaive du fourreau,
Où donc est ton épée, ô tardive Allemagne?
La victime t'implore et tu vois le bourreau.

II

Il reviendra de l'Est tout repu de sa proie,
Sur tes membres épars plus fort il reviendra,
A tes pleurs répondront des hurlements de joie :
Quel fer pour ta défense alors se lèvera?

III

A l'ennemi commun! — Hâte-toi de nous suivre!
Un cri de prévoyance éveille les esprits;
Par des calculs d'un jour si tu cherches à vivre,
Dans ces filets trompeurs tes enfants seront pris.

IV

Tes bardes belliqueux, revêtant la cuirasse,
Combattirent les Franks dans leurs vers exaltés;
Leur audace enflamma contre nous ton audace,
Pourtant de nos pensers viennent tes libertés.

V

Et tu restes muette en face des barbares,
Attendant le vainqueur pour passer sous sa loi!
« Une âme poétique avec des mains avares : »
Est-ce dans l'avenir ce qu'on dira de toi?

VI

O lenteurs de vieillards! Prudence molle et tiède!
L'élan rapide et fier seul prévient le danger.
A ton glaive, Allemagne! — Et toi, noble Suède,
Songe que Charles douze est encore à venger.

10 mars.

CHANT QUATRIÈME — LA JUSTICE

Par ce vent âpre qui nous pousse,
La colère enfin monte à l'âme la plus douce :
Adieu la paix, les arts, le soin de son état,
Le bonheur d'épargner pour son fils, pour sa fille ;
Adieu les rêves d'or pour l'humaine famille ;
On s'endormit pasteur, on s'éveille soldat.

Au mal qui méconnaît toute voix juste et ferme,
Ton glaive, ami du bien, Justice, met un terme :

Donc, en avant l'acier! Brille, ô glaive vengeur!
Que ta lame d'azur se teigne de rougeur! —

Tel un monstre hideux amené par un rêve
Et qu'avec des cris sourds la poitrine soulève,

Tel du Nord au Midi, de l'Est à l'Occident,
Polype monstrueux, le colosse s'étend.

Des bords de la mer Noire aux bords de la mer Blanche
Des suçoirs, dont jamais l'âpre soif ne s'étanche,

Plongent ; on sent peser des millions de bras,
Mais une tête, un cœur le monstre n'en a pas...

Eh bien, sans nul souci du cœur et de la tête,
Tour à tour retranchons tous les bras de la bête!

Prends ta hache, ô Napier, ta hache, ô Parseval!
Héros de l'Orient, sus, sus à l'animal!

Quand les fers tomberont de chaque prisonnière,
Que la noble Pologne échappe la première :

Montre encor dans nos rangs, fille de Kosciusko,
Et la lance légère et le léger shako !

Puis, à vous, Finlandais ! A vous, ô Scandinaves !
Braves, signalez-vous dans les combats des braves.

Frappez, frappez encor ! — Combien en reste-t-il ?
A toi nous arrivons, héroïque Schamyl.

O prophète guerrier, prince de Circassie !
Non, le Nord n'aura point cette fleur de l'Asie.

La Chersonèse antique aux grands noms fabuleux,
Aux mystères profonds comme un ciel nébuleux,

Tranchera les longs fils qui l'attachent au centre :
Bien ! — Le polype immense est réduit à son ventre.

Qu'il reste en ce milieu. — Nous, enfants des Gaulois,
Amis des nobles arts et des paisibles lois,

Du lot qui nous est fait sachons nous rendre dignes,
Fils d'un sol qui produit les lauriers et les vignes.

30 juillet.

L'ÉLÉGIE DE LA BRETAGNE

I

Silencieux men-hirs, fantômes de la lande,
Avec crainte et respect dans l'ombre je vous vois!
Sur nous descend la nuit, la solitude est grande;
Parlons, ô noirs granits, des choses d'autrefois.

Quels bras vous ont dressés à l'occident des Gaules?
Géants, n'êtes-vous pas fils des anciens géants?
Une mousse blanchâtre entoure vos épaules,
Pareille à des cheveux nés depuis des mille ans.

Immobiles rêveurs, sur vos landes arides
Vous avez vu passer tous les hommes d'Arvor :
Dans leurs robes de lin les austères druides,
Les *brenn* étincelants avec leurs colliers d'or;

Puis les rois et les ducs sous leurs cottes de mailles,
Les ermites cachés à l'ombre des taillis,
Tous les saints de Léon, tous les saints de Cornouailles,
Et du pays de Vanne et des autres pays.

De l'orgueilleux César à la Bonne Duchesse,
Sur les envahisseurs vous avez vu courir
Ceux dont la liberté fut la seule richesse,
Et qui, brisant leur joug, criaient : *Plutôt mourir!...*

Jours anciens, jours sacrés! Alors, puissantes gardes,
S'élevaient de grands bois autour des grands châteaux;
Les salles résonnaient aux voix mâles des bardes,
Et la voûte des bois aux concerts des oiseaux.

Les châteaux sont détruits et nue est la campagne,
Des chanteurs sans abri les accords ont cessé;
L'ardent souffle s'éteint au cœur de la Bretagne,
Et partout l'intérêt jette un souffle glacé.

Sortez d'entre les morts, hommes des anciens âges!
Mettez-en nous la force et les simples penchants!
Ah! plutôt que vieillis, conservez-nous sauvages,
Comme aux jours où les cœurs s'animaient à vos chants!

Moi, je dévoue encore aux divines colères
Les profanations de cet âge insensé,
Avare destructeur des chênes séculaires
Et des sombres granits, ces témoins du passé!...

II

Ah! le grand destructeur arrive! Sous la nue
Une lourde vapeur annonce sa venue :

C'est un dragon de fer, un monstre aveugle et sourd,
Sans ailes, — ce dragon ne vole pas, il court;

Sur son chemin uni roulant comme une meule,
Il va, plein d'un brasier qu'il vomit par sa gueule;

Esclave obéissant, mais, dans un brusque ennui,
Brûlant les insensés qu'il emporte après lui...

Ah! si tu veux garder pure ton étamine,
Aux plus profonds ravins cache-toi, blanche hermine!

Sur le chaume rustique et la tour du manoir,
Drapeau de nos aïeux, flotte encor, drapeau noir!

O race des Bretons, vouée à la souffrance,
Nous n'avions pas de mot pour dire l'espérance;

Le dernier de nos jours penche vers son déclin :
Voici le dragon rouge annoncé par Merlin ! —

Il vient, il a franchi les marches de Bretagne,
Traversant le vallon, éventrant la montagne,

Passant fleuves, étangs, comme un simple ruisseau,
Plus rapide nageur que la couleuvre d'eau :

Il a ses sifflements ! Parfois le monstre aveugle
Est le taureau voilé dans l'arène et qui beugle :

Quand s'apaise la mer, écoutez longuement
Venir sur le vent d'est le hideux beuglement !...

III

C'est le grand ennemi ! Pour aplanir sa voie,
Men-hirs longtemps debout, chênes, vous tomberez !
L'ingénieur vous marque et l'ouvrier vous broie :
Tombez aussi, tombez, ô cloîtres vénérés !

L'artiste couperait ses deux mains, nobles pierres,
Avant de mutiler ce qu'on ne refait pas;
Mais cloîtres et donjons, autels, sont des carrières
Pour ces froids constructeurs qui n'ont que leur compas.

De la tombe d'Arthur ils feraient une borne !
Ils n'ont plus de patrie, et l'argent est leur dieu;
L'usine leur sourit, — enfer d'un peuple morne,
Hébété par le bruit, desséché par le feu.

Adieu les vieilles mœurs, grâces de la chaumière,
Et l'idiome saint par le barde chanté,
Le costume brillant qui fait l'âme plus fière...
— L'utile a pour jamais exilé la beauté.

Terre, donne aujourd'hui tout ce que tu peux rendre!
Le laboureur n'est plus un ami, c'est un roi;
Sous l'ombrage en rêveur il n'ira plus s'étendre:
Le pur amour des champs, on ne l'a plus en soi.

Bientôt ils descendront dans les places des villes
Ceux qui sur les coteaux chantaient, gais chevriers,
Vendant leurs libres mains à des travaux serviles,
Villageois enlaidis vêtus en ouvriers...

O Dieu, qui nous créas ou guerriers ou poëtes,
Sur la côte marins et pâtres dans les champs,
Sous les vils intérêts ne courbe pas nos têtes,
Ne fais pas des Bretons un peuple de marchands!

Nature, ô bonne mère, éloigne l'Industrie!
Sur ton sein laisse encor nos enfants s'appuyer!
En fabrique on voudrait changer la métairie:
Restez, sylphes des bois, gais lutins du foyer!

La Science a le front tout rayonnant de flammes,
Plus d'un fruit savoureux est tombé de ses mains:
Éclaire les esprits sans dessécher les âmes,
O bienfaitrice! Alors viens tracer nos chemins.

Pourtant ne vante plus tes campagnes de France!
J'ai vu, par l'avarice ennuyés et vieillis,
Des barbares sans foi, sans cœur, sans espérance,
Et, l'amour m'inspirant, j'ai chanté mon pays.

Vingt ans je l'ai chanté !... Mais si mon œuvre est vaine,
Si chez nous vient le mal que je fuyais ailleurs,
Mon âme montera, triste encor, mais sans haine,
Vers une autre Bretagne en des mondes meilleurs !

JOURNAL RUSTIQUE

TROISIÈME PARTIE

I

EN PASSANT A KER-BARZ

Village du Barde.

Jours anciens, jours sacrés ! tout autour des hameaux
De grands bois s'élevaient, sombres et nobles gardes :
Les grands bois résonnaient du concert des oiseaux,
Les hameaux du concert des bardes !

II

UN VIEUX MÉNÉTRIER

Toujours comme une fleur qu'on roule entre les dents
Il avait à la bouche un air des anciens temps :
Chanson, de ris moqueurs maintes fois accueillie,
Bizarre pour les uns, pour les autres vieillie.
Mais lui qui sentait bien que d'une harpe d'or
Jaillit l'air pur que, seul, il murmurait encor,
Si leur rire éclatait, riant de ce blasphème,
Il allait à l'écart chanter et pour lui-même :

L'air aimé l'emportait dans un riant lointain ;
Et même à son dernier festin,
Hymne d'adieu touchant et grave,
Salut à l'éternel matin,
Sur ces lèvres errait encor le chant suave.

III

LA VIE DE CAMPAGNE

Autour du cercle de l'année,
Mobiles et dansants, je laisse aller mes vers,
Qu'ils passent tout transis sous le vent des hivers
Ou des lilas d'avril la tête couronnée.
C'est, morose ou joyeuse, à l'air, dans les maisons,
La vie à la campagne en toutes les saisons.
Viendra l'automne pâle en rêvant inclinée...
L'été brille, courons dans les blés jaunissants !
Je laisse aller mes vers mobiles et dansants
Autour du cercle de l'année.

IV

LES BÛCHERONS

Ils abattent les bois, ces fils du fleuve Izol,
Des antiques géants les corps jonchent le sol.
Las ! j'ai vu sous le fer et sous les bras robustes
Les grands arbres tomber ainsi que des arbustes.
O profanation ! forfaits ! siècle usurier !...
Puis, maudissant les chefs, j'admirais l'ouvrier.
Serrant le manche dur de toute sa poignée,
Un d'eux au flanc d'un hêtre enfonça la cognée ;
Et le hêtre, fendu des branches jusqu'au tronc,
Éclata sous l'assaut du vaillant bûcheron.

V

PROMENADE

Je veux errer encor dans ces belles prairies,
M'imprégnant de soleil, de lentes rêveries,
Regardant briller l'herbe et trembler le roseau,
Et l'oreille attentive à ce que dit l'oiseau :
Que le troupeau vaguant près du pâtre immobile,
L'aveugle sur la route agitant sa sébile,
Et les bruits de la ferme et la paix du hallier,
Le chevreau sur mes pas accourant familier,
M'attirent ! Dans tes bras, Nature, je me livre.
Sois amant à qui t'aime et montre-moi ton livre.

VI

UNE VISITE

Un groupe emplissait l'âtre : à la main leur bâton,
Dix buveurs chevelus fumaient, parlaient breton,
Quand la porte s'ouvrant de cette auberge sombre,
Un homme de la ville arrive, et moi dans l'ombre
L'entrevoyant, vers lui je m'élance à grands cris !...
Brave cœur, pour me voir il venait de Paris.
Après ces doux instants, tous deux assis dans l'âtre,
Comme il tenait ses yeux ouverts sur chaque pâtre ! —
Fronts calmes, gestes vrais, parler simple et naïf,
Il avait devant lui le monde primitif.

VII

ALIZA

Cette fleur, que jamais un de vous ne la cueille !
Au mois dernier, déjà s'ouvrait ce chèvrefeuille,

Aliza qui passait en rompit un rameau,
Et l'avait sur son cœur, en rentrant au hameau.
Elle mourut. La fleur sur son cœur fut laissée,
Et suivit au tombeau la vierge trépassée.
On dit que pour revoir l'arbuste regretté,
Elle apparaît au lieu que, jeune, elle a quitté :
La vie a son secret, la mort a son mystère,
Pour une fleur peut-être on revient sur la terre.

VIII

FÉERIE

Dans un champ druidique et dans un ravin noir
De la noble héritière on voyait le manoir,
Et goules et dragons tout cuirassés d'écailles,
Salamandres en feu s'élançant des murailles,
Paladins, l'arme au bras, défendaient ce castel,
Digne du vieux Merlin et du grand prince Hoël;
Je vins, et détachant la mousse jaune et morte,
J'écrivis ces deux vers au-dessus de la porte :
« La bonne fée en une nuit
« De son aiguille m'a construit. »

O féerique manoir! A la source prochaine
Une fille chantait, le soir, au pied d'un chêne,
Et d'un gosier si clair qu'il semblait d'un oiseau
Soupirant ses amours sur le bord du ruisseau.
De retour à la source, au lever de l'aurore,
J'ouïs une voix douce et qui chantait encore;
Je dis : « La belle enfant est là près du buisson,
Et, ses fuseaux en main, répète sa chanson... »
Eh! non, ce n'était plus la fille jeune et blanche,
Mais un joyeux bouvreuil sautillant sur la branche.

« Ah ! me dit un berger, aux sentiers du manoir
Ne rôdez pas ainsi le matin et le soir !
Dans un cercle magique ici la châtelaine
File comme une fée et chante à perdre haleine.
Hélas ! ces froids cailloux autour d'elle rangés
Sont, dit-on, des amants que son art a changés
Ne vous arrêtez pas près du Cercle-de-Pierres*,
Ou l'amour par degrés troublera vos paupières ;
La chanteuse prendra votre âme, et, sans pitié,
Près d'elle vous tiendra morne et pétrifié. »

IX

A UN CLERC

Ne t'en va plus ainsi pensif avec ton livre.
De la commune vie il est meilleur de vivre.
Crains les méchants, les sots. Je sais, près d'Elliant,
Un homme dont le sort bizarre est effrayant :
Pour écrire, sa main n'avait point son égale,
Eh bien ! il dut sortir de sa terre natale ;
Le dimanche, on le voit, au bord du grand chemin,
Feuilletant un grimoire écrit sur parchemin ;
Et si quelque passant jette un sou dans sa boîte :
« C'est un sorcier ! » dit-il... et, vite, il tourne à droite.

X

ÉLÉGIE

Oh ! ne souhaitez pas un trop long avenir,
Si tout votre bonheur est de vous souvenir,

* Sanctuaire druidique.

Si le riant avril vous plaît seul dans l'année,
Et le frais du matin dans toute la journée,

Et si vers ces instants ineffables et courts
Sans fin vous ramenez votre âme et vos discours :

Dès l'aube bien souvent la fleur tombe épuisée,
Les premiers feux du jour en ont bu la rosée...

Oh ! ne souhaitez pas un trop long avenir,
Si tout votre bonheur est de vous souvenir !

XI

JOIES

Moi, dont l'âme comprend toute chose naïve,
Un rire, un frais tableau, presque un rien me ravive.

Hier, l'aveugle passait, guidé par son enfant,
Et, ne pouvant le voir, il l'embrassait souvent.

Juin étalait, ce soir, au marché ses corbeilles,
Où sur les fruits dorés brillaient les fleurs vermeilles.

Dormons au chant plaintif du rossignol lointain :
Demain éveillez-moi, gais oiseaux du matin.

Calme heureux ! par pitié ne troublez pas ma veine,
Et ne me donnez pas ce noir tourment, la haine !

XII

INSCRIPTIONS

« Lire des vers touchants, les lire d'un cœur pur,
« C'est prier, c'est pleurer, et le mal est moins dur. »

Est-il vrai, Sainte-Beuve? Au livre de Marie,
Près d'être feuilleté par une main chérie,
Vous inscriviez ces mots! Et moi, lisant vos vers,
J'avais le cœur joyeux et mes yeux étaient fiers... .
Et voici qu'à mon tour j'ai mis sur votre livre
Ces rimes que Primel, le bon chanteur, me livre :
« L'abeille aux fleurs des prés va puiser sa liqueur,
« Son miel d'or, il le puise au calice du cœur. »

XIII

LES BATTEURS DE BLÉ

« Allons, seigneur, allons! malgré vos mains si blanches,
« Prenez un des fléaux pendus là dans les branches;
« De sueur, comme nous, venez mouiller le grain,
« Pour y songer, ce soir, en mangeant votre pain. »
J'obéis, et mes coups cadencés avec règle
Des épis bondissants firent jaillir le seigle.
Puis, m'éloignant : « Ce soir, regardez ma maison,
« Pour ranimer vos cœurs je fais une chanson;
« Ma lampe vous dira quelle peine réclame
« Mon pain mystérieux, mon pain qui nourrit l'âme. »

XIV

DE RETOUR A KER-BARZ

Lieux sacrés, entendez mes pas,
O fontaine, ô colline, ô demeure du barde!
Où superbe il marchait, humble je me hasarde,
Où sa harpe éclatait, mon cœur chante tout bas.
Et ses vers et son nom dorment sous un nuage.
Seul, pèlerin pieux, je cherche son village.
O vestige de gloire à jamais effacé!

Un autre viendra-t-il du moins vers ma colline ?
Boira-t-il à la source où ma lèvre s'incline ?
Passera-t-il où j'ai passé ?

XV

A AUGUSTE ARGONNE

Tes vers me suivent dans les blés :
Je les ai dits à l'alouette,
Et la mésange les répète
Aux petits près d'elle assemblés.

D'une douce et sainte manie
Pourtant crains d'exciter l'essor,
Et, l'esclave de ton génie,
D'user en stérile harmonie,
Des jours plus stériles encor.

Les muses, ces autres sirènes,
M'ont séduit à leur chant trompeur ;
Toi, mieux instruit par mon erreur,
Dédaigne leurs promesses vaines
Et marche vers un but meilleur.

C'est assez, découvrant leur trace
Et leur chœur sacré dans les bois,
De prouver un jour qu'avec grâce
La lyre frémit sous nos doigts :

A la forme pure, à l'Idée,
Les yeux de l'âme sont ouverts ;
Vibrante, elle s'est accordée
Sur tous les sons de l'univers.

Dès lors, sous un grave silence,
Oh ! qu'il est mieux de la régir !

Dans le monde où je te devance
Malheureux qui rêve ou qui pense,
Heureux celui qui sait agir!...

Ainsi je t'écris, ô poëte!
Puis je vais redisant tes vers
Au rouge-gorge, à l'alouette,
Qui les répandent dans les airs :

Va! retourne à tes doux concerts,
Et sans froids calculs, sans réserve,
Dans leur libre élan suis la verve
De tes jours fleurissants et verts!

XVI

SUR UN LIVRE DE MESSE

Lorsque, ce livre en main, tu prîras le dimanche,
Pense à ton fils absent et prie un peu pour moi.
Toi, belle âme, ô cœur pur d'où la bonté s'épanche,
T'abritant de leur aile blanche,
Tous les anges du ciel doivent prier pour toi.

LIVRE CINQUIÈME

LES CELTES

(D'après Élien)

Des orgueilleux Titans que le ciel mit en cendre
Les Celtes nos aïeux se vantaient de descendre.
Entre mille récits naïfs et merveilleux,
Voici comme un ancien parle de nos aïeux :

Pour aimer les dangers, quel peuple vaut les Celtes?
Guerriers aux cheveux d'or sur des corps blancs et sveltes,
De feuilles couronnés, ils marchent aux combats,
Et leurs morts glorieux ils ne les pleurent pas;
Mais sous les chênes noirs et les rouges bruyères,
Sauvages monuments, ils leur dressent des pierres,
Et la harpe vibrant, ô bardes! sous vos doigts,
La harpe aux chants d'airain célèbre leurs exploits.
La fuite, disent-ils, traîne après soi la honte :
Or, vers un tel orgueil leur audace les monte
Que sous leur toit qui croule et sur eux va tomber
Ils sortent lentement, sans jamais s'échapper;
Même quand leur maison, effroyable bravoure!
Brûle, et qu'en rugissant la flamme les entoure,
Ils traversent sans peur l'élément furieux,
Impassibles mortels, semblables à des dieux...

Plusieurs devant la mer qui monte sur la grève
Demeurent, on en voit qui saisissent leur glaive
Et fondent sur les flots comme pour les dompter,
Les blesser de leur arme ou les épouvanter.

Délire... mais superbe et cher aux grandes âmes!
O géants de Moscou qui mouriez dans les flammes!
Sous le ciel africain, ô jeunes combattants!
Vous êtes bien les fils des Celtes, des Titans!

LE COMBAT DE LEZ-BREIZ

(Traduit du Barzaz-Breiz)

IXe SIÈCLE

I

Bonheur de revivre aux temps primitifs,
D'écouter leurs chants joyeux ou plaintifs,

Les chants glorieux que le peuple encor
Conserve en son cœur, fidèle trésor!

J'en veux traduire un... Guerriers d'autrefois,
De vos tertres verts sortez à ma voix.

II

Entre deux seigneurs, un Frank, un Breton,
S'apprête un combat, combat de renom.

Du pays breton Lez-Breiz est l'appui,
Que Dieu le soutienne et marche avec lui. —

Le seigneur Lez-Breiz, le bon chevalier,
Éveille un matin son jeune écuyer :

« Page, éveille-toi, car le ciel est clair;
Page, apprête-moi mon casque de fer.

Ma lance d'acier, il faut la fourbir,
Dans le corps des Franks je veux la rougir.

— Maître, vous avez mon cœur et ma foi;
A cette rencontre irez-vous sans moi ?

— Que dirait ta mère, enfant sans raison,
Si je revenais seul vers sa maison ?

Si ton corps restait au milieu des morts,
Ta mère viendrait mourir sur ton corps.

— Maître, au nom du ciel, maître, parlez bas,
Et marchons tous deux à vos grands combats.

Moi, des guerriers franks je n'ai nulle peur :
Dur est mon acier et dur est mon cœur.

Maître, où vous irez avec vous j'irai.
Où vous combattrez, moi, je combattrai. »

III

Le seigneur Lez-Breiz, des Bretons l'appui,
Allait au combat, son page avec lui.

Passant à l'Armor, tout près du saint lieu,
Il voulut entrer et prier un peu :

« Quand je vins chez vous, sainte Anne d'Armor,
La première fois j'étais jeune encor.

Avais-je vingt ans? Je ne le crois pas :
Pourtant j'avais vu plus de vingt combats,

Combats où mon bras fit bien son devoir,
Mais gagnés surtout par votre pouvoir.

Si dans mon pays sans mal je reviens,
Mère, vous aurez part dans tous mes biens.

Un cordon de cire épais de trois doigts
Autour de vos murs tournera trois fois.

Dame, vous aurez, pour prix de mes jours,
Robe de brocart, manteau de velours.

Vous aurez aussi bannière en satin
Avec un support d'ivoire et d'étain.

Sept cloches d'argent sur votre beau front,
Le jour et la nuit, gaîment sonneront.

Puis j'irai trois fois remplir à genoux
Votre bénitier : Mère, entendez-vous?

— Chevalier Lez-Breiz, va combattre, va!
Ton rival est fort, mais je serai là. »

IV

« J'aperçois Lez-Breiz, suivi de ses gens,
Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

Bon ! un âne blanc est son destrier,
Beau licol de chanvre et même étrier.

Il a pour escorte un page, un enfant;
Mais ce nain, dit-on, vaut presque un géant.

— J'aperçois Lorgnèz suivi de ses gens,
Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

J'aperçois Lorgnèz tout cuirassé d'or,
Ils sont dix et dix, dix autres encor.

Maître, les voilà près du châtaignier,
Contre eux nous aurons grand'peine à gagner.

— Quand j'aurai sur eux étendu mon bras,
Alors sur le pré tu les compteras.

Que ton bouclier sur mon bouclier
Sonne ! puis marchons, mon jeune écuyer. »

V

« Hé ! bonjour à toi, chevalier Lez-Breiz !
— Hé ! bonjour à toi, chevalier Lorgnèz !

— Par l'ordre du roi, mon prince et seigneur,
Je viens t'arracher la vie et l'honneur.

— Chevalier Lorgnèz, retourne à ton roi :
De lui j'ai souci tout comme de toi.

Retourne à Paris, il est temps encor,
Montrer dans les bals ta cuirasse d'or ;

Sinon, chevalier, je rendrai ton sang
Froid comme la pierre ou l'eau de l'étang.

— Chevalier Lez-Breiz, au fond de quel bois
As-tu vu le jour, chevalier courtois?

Mon dernier valet, hobereau si fier,
Fera bien sauter ton casque de fer. »

A ces mots, Lez-Breiz tira vers le ciel
Son glaive d'acier, comme saint Michel.

« Le nom de mon père, on ne le sait pas?
Eh bien, moi, son fils, tu me connaîtras! »

VI

« Page, où courez-vous à travers le champ?
Vos bras sont couverts de fange et de sang.

Dans mon ermitage il faut vous laver.
— Je cherche une source, où donc la trouver?

Je cherche de l'eau pour mon doux seigneur
Brisé de fatigue et tout en sueur.

Treize combattants tombés sous ses coups!
L'insolent Lorgnèz le premier de tous.

Treize autres guerriers sont tombés sous moi,
Et le reste a fui tout pâle d'effroi. »

VII

Il n'eût pas été Breton dans son cœur
Qui n'aurait point ri d'un rire vainqueur,

A voir les gazons, en mai reverdis,
Tout rouges du sang de ces Franks maudits.

Lez-Breiz sur leurs corps s'en vient s'accouder
Et se délassait à les regarder.

Il n'eût pas été chrétien dans son cœur
Qui n'eût, ce soir-là, pleuré de bonheur,

En voyant Lez-Breiz seul agenouillé,
Devant lui l'autel de larmes mouillé;

En voyant Lez-Breiz sur ses deux genoux
Lui guerrier si fier et chrétien si doux :

« O mère sainte Anne, ô reine d'Armor,
Pour moi dans ce jour vous étiez encor !

Voyez à vos pieds votre serviteur :
A vous la victoire ! à vous tout l'honneur ! »

VIII

Pour le souvenir d'un combat si grand,
Un barde guerrier a rimé ce chant :

Que dans l'avenir il soit répété !
Que ton nom, Lez-Breiz, partout soit chanté !

Allez donc, mes vers, dans tous les cantons
Et semez la joie aux cœurs des Bretons !

LA LAMPE DE TULLIE

I

Belle voie Appienne, ô route des tombeaux !
Sous le brûlant soleil, et la nuit, aux flambeaux,
Quel pieux voyageur aux campagnes latines
N'est venu lentement errer dans tes ruines,
Ou de loin, sous les pins d'une sombre villa,
N'a salué la tour blanche de Métella ?
Moi-même j'ai souvent rêvé sous tes décombres ;
Mais mon pied attentif n'y troubla point les ombres.
Plus d'un pâtre m'a vu dans l'herbe agenouillé ;
Mon bâton n'a jamais sous les marbres fouillé.
Aux curieux malheur, et malheur aux avares,
Cent fois plus que les Huns, les Vandales barbares !
Les morts ne peuvent plus sommeiller en repos ;
On disperse leur cendre, on emporte leurs os.
Les ornements sacrés des chambres sépulcrales,
Leurs lampes, leurs trépieds, les urnes lacrymales,
Vont se suspendre aux murs de grossiers amateurs.
Les héros sont en proie à des profanateurs.
Rome fait un musée avec ses catacombes.
Même mon vieux pays perd le respect des tombes :
Des nains sous les men-hîr volent, guerriers d'Arvor.
Vos haches de silex et vos bracelets d'or !

II

Ces crimes sont anciens. Quand, pontife suprême,
Sixte Quatre portait le triple diadème,
Dans la nuit, un savant du collége romain
Suivait, noble Appius, ton antique chemin.
Deux serviteurs, vêtus comme lui d'une robe
Dont l'immense capuce aux regards les dérobe,
L'escortaient. Arrivé non loin de Métella,
Le vieillard s'arrêtant dit aux jeunes : « C'est là ! »
Et leurs pieux, leurs leviers brisèrent avec rage
Le dur ciment romain encor durci par l'âge.
Un marbre se leva sous leurs triples efforts.
Eux, comme des larrons, dans ce palais des morts
D'entrer !... Sous la lueur d'une lampe d'opale
Une femme dormait calme, élégante et pâle,
Des roses à la main et souriante encor,
Et ses longs cheveux noirs ornés d'un réseau d'or.
Sur la couche d'ivoire artistement polie
Étaient gravés ces mots : *A ma fille Tullie.*
Le vieillard défaillit à ce glorieux nom :
« Fille de Tullius ! amour de Cicéron ! »
Il sentait près de lui l'ombre de ce grand homme,
Dans la morte il voyait le symbole de Rome.

III

Après quinze cents ans, oui, dame, c'était vous !
A l'heure de donner un fils à votre époux,
La mort vint menaçante, et votre illustre père
Voyait fuir avec vous son étoile prospère.
Les plus savants de Cos arrivent à sa voix.
Puis, mandant un exprès au pays des Gaulois :

« Bon Divitiacus, pontife des Druides,
A la vie, à la mort, ô sage tu présides !
Tu lis dans les secrets du temple de Bangor ;
La nature t'ouvrit son magique trésor ;
Tu sais l'herbe vitale et la plante mortelle...
Or ma fille se meurt, et je meurs avec elle !
Hôte de Cicéron, noble ami de César,
A ton enclos royal est un rapide char,
Hâte-toi ! L'Apennin est encor blanc de neige,
Mais l'homme bienfaisant, un esprit le protége.
O mage ! ô saint druide ! ô grand chef éduen !
Tout le savoir des Grecs pâlit devant le tien ! »

L'enchanteur se hâta, mais déjà sous la porte
La fille du consul, Tullia, gisait morte.

IV

Aux bois de Tusculum, près d'un antre isolé,
Avec son livre errait le père désolé :
« O fille vertueuse ! ô femme de génie !
La mort ne t'aura pas tout entière bannie !
Le marbre de Paros et l'art athénien
Garderont ton beau nom immortel près du mien.
Le sanctuaire pur que mon amour te dresse
Aux regards des Romains va te faire déesse ;
Quand le passant lira : *Tulliolæ meæ*,
Un nouveau signe au ciel pour toi sera créé. »

Le prêtre respecta ces éloquentes larmes,
Mais Tullia semblait vivante par des charmes :
Enfin, le monument superbe étant construit,
L'archidruide seul s'y renferma la nuit ;

La morte, il l'étendit sur la couche d'ivoire,
Couvrit d'un réseau d'or sa chevelure noire,
Et suspendit brillante au funèbre séjour
La lampe qui ne meurt jamais comme l'amour...
Elle vivrait encore, ô vieillard sacrilége,
Savant, si tu n'étais sorti de ton collége !
Mais tu touchais à peine à ce corps surhumain,
Qu'en poussière il tombait indigné sous ta main!
Et par l'art des Gaulois cette lampe allumée
Sous tes yeux indiscrets s'exhalait en fumée.

V

Antiquaires, respect à ma tombe ! Pourquoi
Troubler qui ne peut rien emporter avec soi,
Hors quelques vers écrits dans le dernier délire ?
Le poëte aujourd'hui n'a plus même une lyre...
Il chante cependant ! Loyal dispensateur,
Son vers sacre le bon, flétrit le malfaiteur :
O vers ! soyez bénis, vers trempés dans nos larmes !
Arme noble et puissante entre toutes les armes,
Belle arme protectrice, aux champs, dans la cité,
Je te porte toujours vibrante à mon côté !

LE BARDE RI-WALL

IIIe SIÈCLE

Des temps qui ne sont plus écoutez une histoire.
Les méchants ont parfois leur châtiment notoire

Tel le barde Rî-Wall. Depuis quinze cents ans,
Sa mort fait chaque hiver rire nos paysans,
Lorsque le vent du soir au dehors se déchaîne
Et qu'au fond du foyer brille un grand feu de chêne.

*

Quand Rî-Wall le rimeur disparut tout à coup
Dans la fosse où déjà s'était pris un vieux loup,
Devant ces blanches dents, devant ces yeux de braise,
Le barde au pied boiteux n'était guère à son aise.

Lui qui raillait toujours, certe il ne raillait plus;
Et dans son coin, le loup tout piteux et confus,
Ses poils bruns hérissés et sa langue bavante,
Épouvanté, tâchait d'inspirer l'épouvante.

Tous deux se regardaient : « Hélas! pensait Rî-Wall,
Avec ce compagnon il doit m'arriver mal!
Et ce mal, juste ciel, vient sur moi par votre ordre!
Oui, je serai mordu, moi toujours prêt à mordre :

« Que j'échappe, et je prends la douceur des ramiers!
Sur les galants balcons, sur les nobles cimiers,
Je roucoule! et mes chants, lais, virelais, ballades,
Plus que tes vers mielleux, ô Roz-Venn, seront fades. »

Même ici son humeur maligne le poussait.
Mais le loup lentement, lentement avançait;
Rî-Wall sentait déjà son haleine de flamme :
Et point d'arme, grands dieux! un bâton, une lame!...

Une arme qu'un nœud d'or suspendait à son cou,
Le barde l'entendit résonner tout à coup :

La harpe dont la voix peut adoucir les bêtes,
Éteindre l'incendie et calmer les tempêtes !

« Toi qui dans son palais fis trembler plus d'un roi,
O harpe redoutable ! ô mère de l'effroi !
Ici, fais sans aigreur sonner la triple corde :
Harpe, sois aujourd'hui mère de la concorde ! »

Et du son le plus clair d'un doigt léger tiré,
La harpe obéissante a doucement vibré,
Et toujours murmuraient les notes argentines
Comme au matin la brise entre des églantines ;

Et la bête, soumise au charme caressant,
Recule, puis se couche et clôt ses yeux de sang ;
Mais qu'un instant la harpe elle-même sommeille,
La bête menaçante en sursaut se réveille.

Alors le malheureux jette un peu de son pain
Au monstre dont les dents s'allongent par la faim ;
Puis il reprend son arme, et l'instrument sonore
Sous les savantes mains de s'animer encore.

Ainsi durant trois jours, ainsi durant trois nuits.
Des pâtres attirés par ces étranges bruits,
Et les serfs, les seigneurs, des clercs, plus d'une dame
Que le malin rimeur avait blessés dans l'âme,

Sur la fosse penchés, disaient : « Salut, Rî-Wall !
Lequel sera mangé, le barde ou l'animal ? »
Et la troupe partait en riant, et leur rire
Du sombre patient aigrissait le martyre.

Seul, Roz-Venn le chanteur vit d'un œil de pitié
Celui dont il sentit souvent l'inimitié :

« Prenez, lui cria-t-il, le bout de mon écharpe ! »
Mais le barde expirait tout sanglant sur sa harpe.

La fosse fut comblée, et la main dans la main,
Dames, clercs et seigneurs chantaient le lendemain :
« Rî-Wall est chez les morts, que l'enfer lui pardonne !
Rî-Wall chez les vivants ne mordra plus personne. »

*

Assis dans son foyer, les pieds sur le tison,
Voilà ce que contait un vieux chef de maison.
Il reprit : « Fuyez donc, mes enfants, la satire;
Mais aimez la gaîté sans fiel, aimez le rire,
Tel qu'il brille à cette heure, Héléna, dans vos yeux :
La gaîté d'un bon cœur rend tous les cœurs joyeux. »

LA LÉGENDE DES IMMORTELS

A M. IVES MOELO

I

Lorsque le ciel est clair sous les taillis ombreux,
Que la nature heureuse a dit : soyez heureux !
Qu'ils dressent dans Paris leurs intrigues, leurs piéges,
Eux-mêmes s'irritant aux bruits de leurs manéges,
Moi, près d'un sanctuaire où jeune j'ai rêvé,
Bien loin, vers l'Océan, je me suis ensauvé...
O calme ! il faut chercher tes abris sur la terre !
Autrefois tu régnais en plus d'un monastère,
Nous disent les anciens : le travail journalier,

L'emploi de chaque instant paisible et régulier,
La nourriture sobre, herbes, simple laitage,
Apaisaient les aigreurs, d'Ève triste héritage,
Et la prière enfin, s'élevant vers le ciel,
Sur les cœurs épurés redescendait en miel.

II

Tel, grand saint Wennolé * (de la sainte Armorique
Premier abbé), tel fut le monastère antique,
L'asile merveilleux qui s'ouvrit à ta voix
Sur le bord de la mer, aux lisières des bois.
Fuyant le clan royal, la famille et ses charmes,
Tout, et même l'éclat étincelant des armes,
Tu voulus ici-bas vivre en contemplateur,
De la céleste vie ô candide amateur!
Et des enfants pieux, tes compagnons d'étude,
Te suivirent fervents dans cette solitude.
Le poil noir d'une chèvre était ton vêtement;
Un pain d'orge grossier, sans sel, ton aliment...
Délicieux jardin cependant, frais royaume,
Vrai paradis terrestre, Éden où tout embaume:
Là de l'ombre, des fleurs et des fruits savoureux,
Parure de l'autel, régal des malheureux;
A l'aurore, on voyait, sur les roses vermeilles,
Des anges voltiger, lumineuses abeilles,
Et la nuit, quand le chœur léger venait encor,
Les harpes de cristal avec leurs cordes d'or,
Sur l'église, l'enclos, les cellules bénies,
Versaient incessamment des ondes d'harmonies.
Voilà comme des saints florirent ici-bas :
Ils vieillissaient en Dieu, mais ils ne mouraient pas.

* Ou mieux Gwennolé, Tout-Blanc.

III

Vous mourrez sur votre or, nouveaux païens du monde,
Desséchés dans les bras de votre idole immonde!
Vous fuyez l'idéal, l'idéal vous a fuis.
Sur vos calculs sans fin et vos sombres ennuis
Le ciel n'épanchera ni concerts, ni rosée,
Et votre avare soif ne peut être apaisée.
Vous, déserteurs d'un Dieu pauvre et mort sur la croix,
Qu'on rencontre toujours sur l'escalier des rois,—
Près du Samaritain jamais, ni dans l'étable,—
Qui chasseriez Lazare encor de votre table,
Dans vos parcs somptueux et vos palais dorés,
Courbés sous vos honneurs, mais tristes, vous mourrez!

IV

Eux, ils ne mouraient pas, affirme la légende,
Tant l'amour, qui faisait leur âme douce et grande,
Répandait sous leur chair un sang limpide et fort!
Ils semblaient doublement à l'abri de la mort.
Sous l'amas des hivers pourtant leurs têtes blanches
Par degrés se penchaient; neigeuses avalanches,
Leurs barbes à flocons descendaient sur leurs pieds.
Ils crurent à la fin leurs péchés expiés;
Après tant d'oraisons, d'aumônes et de jeûnes,
Ils désiraient mourir pour ressusciter jeunes.
Alors le bon abbé, venant à leur secours,
Supplia tant le ciel de délier ses jours,
Qu'un ange descendu dans l'étroite demeure
Parla de délivrance et lui désigna l'heure,—
Ange resplendissant d'une telle beauté,
Que les yeux se fermaient, tremblants, à sa clarté.

C'était au lendemain. Or cette grande veille,
Pour celui qu'un bonheur si prochain émerveille,
Fut une effusion de grâces et d'amour,
Un cantique sans fin. — A la pointe du jour,
Faible de corps, l'abbé rassembla son chapitre,
Remit à Gwenn-Ael * et la crosse et la mitre,
Puis, porté dans les bras de ses religieux,
Et sur terre brillant de la splendeur des cieux,
S'avança vers l'autel, dans les mains son calice :
Prêtre, il voulait offrir un dernier sacrifice.
Là, nourri du froment consacré par sa main,
A ses frères joyeux il donne aussi le pain,
A l'extrême-onction il soumet son front pâle,
Et goûte la douceur d'un cœur pur qui s'exhale. —

V

Ainsi, près de la mer sans borne, en cet enclos
Où prièrent les saints, où sont épars leurs os,
Sous les murs renversés par nos fureurs civiles,
Chanteur à la campagne et muet dans les villes,
Par les vieux chroniqueurs en nos vieux temps versé,
Pour guérir le présent j'évoque le passé;
La pauvreté chrétienne, au luxe je l'oppose,
Et l'humilité douce à notre orgueil morose.
Ineffable bonheur des immenses amours,
Êtes-vous donc perdu, calme des anciens jours ?...

Je sais encore un être et souriant et calme,
Qui des morts bienheureux vivant porte la palme !
Ce pauvre volontaire, ami de l'indigent,
Passe le front baissé quand tarit son argent;

* Ange-Blanc.

Car, les bras en avant, sur ses pas accourue,
Une foule le guette à chaque coin de rue,
Femmes, enfants, vieillards. Lui va semant son bien,
Puis il dit : « Pardonnez, hélas ! je n'ai plus rien. »
Prêtre, honneur de Kemper, pardonne aussi, digne homme,
Si, blessant ta vertu modeste, je te nomme,
Mais, dans l'humble sentier par toi-même affermi,
J'ai voulu dire au ciel : J'eus un saint pour ami !
Quand d'autres vont suivant quelque ambition basse,
Bonheur de recueillir un mot du saint qui passe !
O bonheur de passer fier devant la fierté,
Et de s'humilier devant l'humilité !
A ta mort on verra, fils d'une paysanne,
Les pauvres s'arracher les pans de ta soutane,
Et près de ton cercueil tout un peuple fervent,
O serviteur de Dieu canonisé vivant !

LINA

A MADAME AUDREN DE KERDREL

I

« Lorsque l'étang est calme et la lune sereine,
« Quelle est, gens du pays, cette blanche sirène
« Qui peigne ses cheveux, debout sur ce rocher,
« Tandis qu'à l'autre bord chante un jeune nocher,
« Dont la barque magique, à peine effleurant l'onde,
« Rapide comme un trait, vole à la nymphe blonde,
« Et, jusqu'au point du jour, par les vagues bercés,
« Ils errent mollement l'un à l'autre enlacés ?

« — Oh ! c'est là, voyageur, une touchante histoire !
« Mon aïeul me l'a dite et vous pouvez y croire. »

II

Fille d'un sang royal, espoir de sa maison,
Blanche comme l'hermine à la blanche toison,
Lina, qui n'avait vu que sa quinzième année,
Amèrement pleurait déjà sa destinée :

« Plutôt que de tomber sous ta serre, ô vautour !
« Dans ce lac qui m'attend trouver mon dernier jour;
« Oui, dans ces froides eaux éteindre ma jeune âme,
« Noir ravisseur, plutôt que me nommer ta femme !
« Peut-être de ma mort naîtra ton désespoir,
« Et tu vieilliras triste et seul dans ton manoir. »

Près de l'Étang-au-Duc (le duc, son noble père,
Sous qui notre Armorique alors vivait prospère),
Lina, la blanche, ainsi parlait dans son effroi.
Car du château voisin, sur un noir palefroi,
Vers la vierge tremblante accourait hors d'haleine
Un poursuivant d'amour qui n'avait que sa haine.
Acharné sur sa trace, à toute heure, en tout lieu,
Au temple il se plaçait, sans peur, entre elle et Dieu;
Il la suivait aux champs, hideux spectre, à la ville;
Et, jusqu'en ce désert, près de ce lac tranquille.

Ses pieds nus sur le sable et les cheveux au vent,
Là, depuis le matin, jouait la belle enfant,
Et les caillous dorés sous les eaux transparentes,
Les insectes errants, les mouches murmurantes,
Les poissons familiers venant mordre le pain,
Le pain de chaque jour émietté par sa main,

Et le vol d'un oiseau, la senteur des eaux douces,
Les saules frissonnants, les herbages, les mousses,
Tout dans ce cœur mobile allait se reflétant;
Puis, Lina n'était pas seule au bord de l'étang :
Le long du pré passait, repassait la nacelle
De son frère de lait, jeune et riant comme elle...
Dès que de son jardin descendant l'escalier,
De loin apparaissait Lina, le batelier,
Pareil à l'alcyon qui chante sur les lames,
Loïs, chantant aussi, voguait à toutes rames;
Et, lorsque les bras nus, le col tout en sueur,
Vers sa sœur bien-aimée abordait le rameur,
C'étaient pour elle, après maintes tendres paroles,
Des fleurs roses du lac aux humides corolles,
Des touffes de glaïeuls sur l'onde s'allongeant,
Et, comme un beau calice, un nénuphar d'argent;
Puis, de tous ces présents déposés sur la berge,
Le jeune batelier parait la jeune vierge;
Et, leurs fronts couronnés d'algues et de roseaux,
On les eût pris tous deux pour les Esprits des eaux.
« Jetez cette couronne immonde, ô ma duchesse !
« Offrande d'un vilain, digne de sa largesse !
« Moi, pour vos blonds cheveux j'ai des couronnes d'or,
« Des perles que Merlin cachait dans son trésor;
« J'ai pour vous un anneau de fine pierrerie
« Où votre nom au mien avec art se marie :
« Un mot de vous, Madame, et mes mains poseront
« La bague à votre doigt, la perle à votre front;
« Et, s'il faut plus encor, dites comment vous plaire :
« Il n'est labeur trop grand pour un si grand salaire.
« — Sire » (et les yeux troublés de l'enfant, ses grands yeux
Brillèrent de malice et d'espoir radieux),
« J'obéis : donc, seigneur, que votre complaisance
« Joigne à l'Étang-au-Duc votre Étang-de-Plaisance,

« Le jour où les deux lacs s'uniront, je prendrai,
« Unie à vous, l'anneau nuptial et sacré.
« — Par les saints ! c'est trop peu demander, ô princesse !
« Pourtant, à moi mon œuvre, à vous votre promesse. »

Et, d'un air de vainqueur, regagnant son manoir,
Le noir baron pressait aux flancs son coursier noir.

III

O sort ! ô changement des choses et des âges !
Un double étang couvrait jadis ces marécages.
Sur leur bord un manoir s'élevait crénelé :
Le haut manoir n'est plus, un étang s'est comblé,
Et le profond canal dont l'habile structure
Vint unir ce qu'avait séparé la nature,
A peine le chasseur, dans ces joncs égaré,
En retrouve sous l'herbe un vestige ignoré;
Grande œuvre par l'orgueil péniblement construite,
Mais que maudit l'amour et par le temps détruite.

IV

Dames et chevaliers, artisans et vassaux
Du manoir de Plaisance inondent les préaux :
L'évêque est sous un dais avec tous ses chanoines;
Dans la foule reluit le front chauve des moines;
Les sonneurs sont aussi venus et les jongleurs.
Pour le maître du lieu, sous un arceau de fleurs,
Debout et rayonnant, il contemple en silence
Une barque dorée et que l'étang balance.
C'est qu'un puissant travail, et des maîtres vanté,
Aujourd'hui s'inaugure avec solennité :

Tous sont priés, et noble, et bourgeois, et manœuvre,
Et Monseigneur de Vanne a voulu bénir l'œuvre.
Çà donc, joyeux sonneurs, violes et hautbois,
Harpes des anciens jours, résonnez à la fois!
De sa cour entouré, le bon duc de Bretagne
Vous arrive, et Lina sa fille l'accompagne;
Et par ce jeune bras soutenu, le vieux duc,
Sous l'or de son manteau, chancelant et caduc,
Se traîne en saluant la multitude avide,
Oublieux de son rang mais tout fier de son guide.
Or, pourquoi si dolente et ce front sérieux,
Elle, vers qui s'en vont tous les cœurs et les yeux?
Depuis un an cloîtrée avec des saintes vierges,
Pâlit-elle si vite à la lueur des cierges?
Ou si son cœur redoute en secret quelque mal?
Cependant, la voici près de l'arc triomphal,
Et, la main dans la main, le seigneur du domaine
Vers la barque dorée en souriant la mène.
Là, parmi les rameurs du léger batelet,
Moins triste, elle sourit à son frère de lait.
Elle ne pâlit plus, la timide recluse,
Quand, le lac traversé, les portes d'une écluse,
Aux voix des instruments qui donnaient le signal,
S'ouvrant, l'esquif vainqueur entra dans le canal
Qui, par de grands travaux franchissant la distance,
Joignait l'Étang-au-Duc à l'Étang-de-Plaisance.
Mais, tel un condamné que l'on traîne à la mort,
Ses regards lentement erraient sur chaque bord,
Comme dans un adieu saluant la prairie
Et l'étang paternel où s'éveilla sa vie...
Alors le fier seigneur, penché courtoisement :
« Voici mon œuvre! Et, vous, Dame, votre serment?
— Je m'en souviens, dit-elle. » Et sa main virginale
Sans trembler accepta la bague nuptiale :

Puis, s'élançant au cou du jeune batelier,
Tous deux tombaient au fond du lac hospitalier.

V

« Lorsque l'étang est calme et la lune sereine,
« Vous savez, voyageur, quelle est cette sirène
« Qui peigne ses cheveux, debout sur ce rocher,
« Tandis qu'à l'autre bord chante un jeune nocher,
« Dont la barque magique, à peine effleurant l'onde,
« Rapide comme un trait, vole à la nymphe blonde;
« Et jusqu'au point du jour par la vague bercés,
« Ils errent, mollement l'un à l'autre enlacés.
« — O merveilleux conteur, merci pour ton histoire!
« Elle est triste mais douce, et mon cœur y veut croire.»

L'ÉOSTIK OU LE RÖSSIGNOL

(Tiré du breton et de Marie de France)

XIIIe SIÈCLE

A M. AUGUSTE LE PRÉVOST

I

Ses mains sur sa figure, une jeune épousée,
Un jour, dans Saint-Malo, pleurait à sa croisée :

« Las! mon cher oiselet! las! ils l'ont mis à mort!
« Adieu, joie! » Et ses pleurs amers coulaient plus fort;

Car elle avait jadis connu les douces larmes
Et les nuits de bonheur avant ce jour d'alarmes.

II

« Dites, ma jeune épouse, au milieu de la nuit,
Pourquoi donc vous lever si souvent et sans bruit?

Quand je dors près de vous, mon épouse nouvelle,
Pourquoi me laisser seul? — Sire, répondit-elle,

C'est qu'à l'heure où la lune illumine les eaux,
J'aime à voir sur la mer passer les grands vaisseaux.

— Non! ce n'est pas pour voir la mer et les étoiles!
Ni sur les grandes eaux passer les grandes voiles!

Çà, Madame, parlez sans leurre à votre époux :
Au milieu de la nuit pourquoi vous levez-vous?

— Quand mon petit enfant dans sa couche repose,
J'aime à voir ses yeux clos et sa bouchette rose.

— Non! ce n'est pas pour voir le sommeil d'un enfant
Que, pieds nus, de mon lit vous sortez si souvent!

— Mon vieil et cher époux, grâce pour votre dame!
Voici tout mon secret, pur caprice de femme :

La nuit un rossignol chante en notre jardin;
Dès que la mer s'endort, lui s'éveille soudain;

Sur le rosier en fleur jusqu'à l'aurore il chante,
Et si douce est sa voix, si claire, si touchante! »

La jeune dame ainsi parlait au vieux seigneur
Qui murmurait, songeant à venger son honneur :

« Mensonge ou vérité, vertueuse ou parjure,
Demain le rossignol sera pris, je le jure. »

Le jour venant à luire, il dit au jardinier :
« Mon ami, pour un jour laisse là ton métier.

Un souci me travaille : à peine je sommeille,
Qu'un maudit rossignol dans le clos me réveille;

Dresse donc tes gluaux, d'engins couvre le sol :
Je te baille un sou d'or si j'ai le rossignol. »

L'oiseleur fit trop bien son métier, et le traître
Prit un chanteur nocturne et l'offrit à son maître;

Et quand le vieux seigneur tint le pauvre captif,
Il rit d'un méchant rire, et, serrant le chétif,

Brusquement l'étouffa; puis, d'une main jalouse,
L'ayant jeté saignant au sein de son épouse :

« Tenez, dame, voici votre cher oiselet !
Je l'ai pris. Mort ou vif, n'est-ce pas qu'il vous plaît ? »

III

Un jeune homme, apprenant bientôt cette aventure,
Disait, et de longs pleurs sillonnaient sa figure :

« Oh ! combien la jeunesse a de sombres ennuis !
Adieu, ma bien-aimée, adieu nos belles nuits !

Mon regard n'ira plus, la nuit, chercher le vôtre :
Adieu nos doux baisers d'une fenêtre à l'autre ! »

Mais le pauvre oiselet mort par leur amitié,
La dame et son fidèle en eurent grand'pitié :

En un gentil coffret tout d'or fin et d'ivoire,
Le petit corps fut mis bien entouré de moire ;

Puis autour du coffret l'histoire on raconta,
Et l'amant sur son cœur jour et nuit le porta.

ROSILY

XVIe SIÈCLE

I

Je laisse pour un jour les pêcheurs et les pâtres,
La ferme où, tout enfant, par les landes verdâtres
J'accourais, visitant et l'aire et le lavoir,
Les grands bœufs étendus dans la crèche le soir,
Les ruches du courtil, l'âtre où le grillon crie,
Et, doucement assise à son rouet, Marie.
Adieu pour aujourd'hui les robustes lutteurs,
Les combats des conscrits, les travaux des mineurs :
J'entre en nos vieux manoirs ; il est sous leurs décombres
Bien des fleurs à cueillir ou brillantes ou sombres.

Cyprien chevalier, mais pauvre, avait vingt ans.
Sous les murs d'un manoir, un matin de printemps,

Il errait par le pré, cueillant des églantines,
Et de frais boutons d'or et de blanches épines,
Et, tout en les cueillant, il mêlait dans les fleurs
Aux gouttes du matin les gouttes de ses pleurs;
Parfois il les portait humides à ses lèvres
Où des nuits d'insomnie avaient marqué leurs fièvres,
Et ses regards voilés, des mots de désespoir,
Allaient de la prairie aux portes du manoir...
Enfin d'un ruban jaune (et dans tous nos villages
C'est la couleur encor du deuil et des veuvages)
Il noua son bouquet; puis, non loin du château,
Songeant qu'un plus heureux l'en chasserait bientôt,
Entra dans la chapelle, et sous une relique,
Sur un coffre il posa son bouquet symbolique.
Ah! les fleurs d'églantier, les boutons d'or si frais,
Tristement entourés de feuilles de cyprès,
C'étaient tous ses espoirs de jeunesse première
Qu'il venait déposer comme sur une bière!
Coffre saint mutilé par le fer et le feu,
Lorsque les dissidents qui croyaient servir Dieu
Foulèrent sous leurs pieds les dépouilles bénites :
Os blanchis de martyrs, de recluses, d'ermites.
Un vieillard qui suivait vit le doux chevalier,
Et vint tout près de lui, pâle, s'agenouiller.
« Oui, mon vieux serviteur, fais que Dieu me bénisse!
Pour elle aussi prions... Jésus, quel sacrifice! »
Et tous deux les voilà priant sur les pavés,
Sous leurs cheveux pendants leurs yeux au ciel levés,
Et maître et serviteur, et vieillard et jeune homme :
Toi qui rapproches tout, c'est Douleur qu'on te nomme!

II

La fille du manoir disait, le même jour :

« Ma mère, cette preuve encor de votre amour!
Mon esprit s'est créé peut-être une chimère;
Mais voyez ma faiblesse, et plaignez-la, ma mère.
Ce jour, dans tous les temps, me fut un jour fatal.
Pour vous comme pour moi, je redoute un grand mal.
Toutes vos volontés sont les miennes, Madame,
Donnez à qui vous plaît et ma main et mon âme,
Mais qu'il vienne plus tard, dans quelques jours... demain
Je lui livre soumise et mon âme et ma main.
— C'est assez. La noblesse et toute la famille
Et tous les domaniers sont arrivés, ma fille :
Déjà même le prêtre est dans la salle, en bas;
Il n'est qu'un seul absent dont je ne parle pas.
Rosily, vous savez l'usage de Bretagne :
Devant le fiancé doit s'enfuir sa compagne;
Trouvez donc un endroit bien sombre où vous cacher,
Et que le jour entier se passe à vous chercher.
Ma fille, qu'à présent votre cœur me pardonne,
Croyez bien, Rosily, que votre mère est bonne...
Mais on heurte au portail et j'entends le sonneur :
Fille des anciens ducs, songez à votre honneur! »

L'époux et ses amis, comme une meute ardente,
Ont empli le manoir; mais la biche prudente,
Devançant les limiers aux sauvages abois,
Fuyait vers un abri plus sûr que ceux des bois.
Pêle-mêle ils couraient, nobles, vassaux, vassales,
Visitant les paliers, les tourelles, les salles,
Et les granges enfin, l'étable des fermiers :
La biche défiait le flair prompt des limiers;
La nuit était venue, on la cherchait encore;
Cent voix, cent voix criaient au lever de l'aurore;
Trois jours sur les viviers, sur les puits se penchant,
La mère désolée appela son enfant.

III

« Sous ses habits de deuil, morne et la tête basse,
Où va donc ce vieillard ? — Oh ! de grâce, de grâce,
Mes amis, suivez-moi ! C'est la messe des morts
Pour l'enfant qui d'un ange avait l'âme et le corps :
Le cercueil vide est là, couronné d'immortelle.
Oh ! celle que mon maître aimait, où donc est-elle ?...
Chut ! Près du coffre noir voici le chevalier.
Perdu d'esprit, sans cesse il y revient prier,
On dit la messe. »

Hélas ! une messe funèbre,
Et comme rarement une église en célèbre.
Point de chants, des sanglots; mais, debout à l'autel,
Quand le prêtre élevait le froment immortel,
Un cri part de la nef, et le jeune homme embrasse
Un ruban qui sortait des fentes de la châsse;
Puis, levant le couvercle, il montre tout en pleurs
La vierge dont la main tient un bouquet de fleurs :
Elle semblait dormir sous cette froide planche :
Douce comme ses fleurs, comme elles pure et blanche.
Ainsi, dans son danger, sans chercher d'autre lieu,
Son asile certain fut la maison de Dieu;
Et le triste bouquet peut-être à la colombe
Indiqua l'autre abri qui dut être sa tombe !
Mais au coffre fatal qui devait l'engloutir
Sans peur est-elle entrée et pour n'en plus sortir;
Ou, malgré ses efforts, le couvercle rebelle
Impérieusement se ferma-t-il sur elle ?
Mystère où chaque esprit se perdait confondu !
De l'autel cependant le prêtre descendu,
Au cercueil qui l'attend fait déposer la vierge;

Aux quatre angles l'amant place lui-même un cierge;
Puis, sentant d'ici-bas son âme s'en aller,
Dans un hymen céleste il voulut l'exhaler :
Dans sa main déjà froide il prit la main glacée,
Et, calme, il trépassa près de la trépassée.

IV

Aux cœurs bien aimants nos regrets.
Telle fut à vingt ans leur couche nuptiale;
La Mort seule en fit les apprêts;
Pour rappeler leurs noms, la pierre sépulcrale
Montrait entrelacés une rose, un cyprès.
Quel voyageur, lisant ces deux noms sur la dalle,
Ne rêve, et dans son cœur ne prend encor le deuil?
O doux roman! des fleurs, un ruban, un cercueil.

L'ARTISANNE

XVIIe SIÈCLE

I

Des récits consolants et bons à retenir,
Voilà ce qu'il m'est doux d'offrir au souvenir.
Elle est née au Croisic et se nomme Suzanne.
Or un noble l'épouse, elle, simple artisanne,
Et seigneurs et bourgeois, tous les gens du pays,
Pour voir passer la noce ont quitté leur logis.
Les propos se croisaient : « Il a raison, s'il l'aime.
— La raison dit d'aimer l'égale de soi-même.
— Dans ce monde, chacun doit chercher son bonheur.

— Il faut chercher surtout ce qui nous fait honneur. »
Et les langues ainsi, telles que des épées,
Entre elles s'escrimaient, diversement trempées.
Mêlez-vous à la foule, elle aura, de nos jours,
Et les mêmes pensers et les mêmes discours.

Moi, je prise un cœur fier qu'un cœur faible apprivoise.
Si le noble marin aima l'humble bourgeoise,
C'est que, dans sa boutique entrant vers un midi,
Devant elle il resta muet, pâle, étourdi.
Oh ! l'amour, l'amour vrai, c'est la vive étincelle
Tout d'un coup jaillissant du fer qui la recèle.
A côté de sa mère occupée à filer,
Elle filait, tournant ses fuseaux sans parler.
Si la porte s'ouvrait de l'étroite boutique,
Soudain la belle enfant d'aller vers la pratique,
Parcourant les rayons, et sur ses jeunes bras,
Portant la lourde toile et les pièces de draps.
Pour les pauvres de même attentive et dispose,
Elle leur détaillait jusqu'à la moindre chose.
Les épices aussi garnissaient la maison.
Dès l'entrée, on sentait toute une exhalaison
De poivre, de café; près des blocs de résine,
Le miel de l'Armorique et le thé de la Chine
Embaumaient. Au dehors, c'étaient sous les auvents
Des images de saints et des jouets d'enfants,
Puis de la poterie, une pile d'écuelles;
Du plafond retombaient des lustres de chandelles;
Avec leurs poids de cuivre enfin, sur le comptoir,
Les balances brillaient comme un double miroir.
Mille emplettes rendaient libre cette demeure :
L'officier y revint chaque jour, à toute heure,
Tant que la mère ouvrit les yeux et murmura,
Et que sous ses deux mains la jeune enfant pleura.

II

Dans le petit jardin d'un manoir en ruines,
Le vieux baron taillait sa clôture d'épines,
Quand le brave officier vint le front découvert
(Ses yeux caves disaient ce qu'il avait souffert),
Puis conta son histoire au chef de la famille :
— « Mon fils, elle n'est pas de vieux sang, cette fille !
— J'aimais, elle m'aima; j'engageai mon honneur.
— Il suffit; je vous fais votre maître et seigneur.
D'autres nous blâmeront : avant tout, sa promesse.
A mon banc je prendrai ma place à votre messe. »

III

Voici comment chacun voulut la voir passer,
Jusqu'au pied de l'autel ardent à se presser.
Le cœur plein de fierté, les yeux rayonnant d'aise,
Elle avait conservé sa coiffure nantaise,
Une ample catiole aux dentelles de prix :
Son amant, son époux, ainsi l'avait compris.
Avec le vieux seigneur venait la vieille mère.
La messe terminée, on vit, calme et sévère,
La noce s'avancer vers l'antique manoir :
Un splendide banquet devait la recevoir.
On s'assit. Les valets, sur le bras leur serviette,
Emplissaient chaque verre, emplissaient chaque assiette;
Noblesse et bourgeoisie avaient fait leur accord,
Lorsqu'une lettre arrive, et le seigneur d'abord
Lentement la parcourt, puis sur la table il tombe :
— « Ruiné ! Mon navire est pris, creusez ma tombe ! »
Ce fut un long moment de silence et d'effroi :
Contre des maux si grands, quels biens trouver en soi ?

Mais avec dignité se lève la marchande :
— « Devant vous je requiers une faveur bien grande :
Contente de mon bien, et pour vous faire honneur,
Je fermais ma maison; je la rouvre, seigneur;
Je retourne au travail avec joie et vaillance;
Grâce au ciel, j'ai toujours mes poids et la balance.
Monsieur, consentez-vous, car c'est tout cordial,
Si je revêts ainsi l'orgueil commercial?
— Oui, j'accepte, Madame. — Oui, j'accepte, ma mère, »
Répliqua le marin. Puis de sa voix si fière :
« Pour qui va sur les flots avec Duguay-Trouin,
Dès qu'arrive l'Anglais, le Breton n'est pas loin. »

IV

Vingt mois s'étaient passés, un jour, sous la charmille,
Le vieux baron, assis près de sa belle-fille,
Caressait sur la porte un enfant aux yeux bleus,
A la bouche riante et fraîche, aux blonds cheveux;
Par instants leurs regards se tournaient vers la côte :
Tout à coup apparut au loin, sur la mer haute,
Un navire! Il marchait lestement. L'heureux brick
Bientôt à pleine voile abordait au Croisic.
« C'est lui! cria Suzanne. — Oh! c'est lui! » dit la mère.
Et, le petit enfant dans les bras du grand-père,
Les voilà haletant de courir vers le port,
Où le brun capitaine, élancé de son bord,
Les presse dans ses bras, les presse sur sa bouche
(Son père le premier, saint respect qui le touche),
Puis sa chère Suzanne; et quand ce fut le fils
Ignoré de ses yeux, quand de ses yeux ravis
Il revit son image et celle de sa femme,
Des pleurs, des pleurs de joie inondèrent son âme!...
Le soir, riches tissus, bois de l'Inde à foison,

Barils d'or encombraient le manoir, la maison;
Le ciel avait béni la vaillante entreprise,
Et l'Anglais au Breton avait rendu sa prise.

Sur mer il repartait ainsi chaque printemps,
Pour revenir au port plus riche tous les ans;
Alors on le voyait au bras de sa Suzanne,
Qui n'avait pas quitté les habits d'artisanne,
S'en aller sous les bois, dans les chemins ombreux,
Et leur fils grandissant courait, jouait entre eux :
A ce tableau paisible, à ces riantes choses,
Reprenez-vous, ô cœurs troublés, esprits moroses!
L'homme (en nos jours surtout) a trop de ses douleurs
Pour demander à l'art d'autres sujets de pleurs.

LA SECONDE VUE

> Il y a plus de choses dans le ciel et la terre, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie.
>
> SHAKESPEARE, *Hamlet*.

I

Dans son fauteuil doré, le roi voluptueux
Un soir plus que jamais s'étendit soucieux.
Sur le chemin boisé de Saint-Cloud à Versailles
Son carrosse deux fois heurta des funérailles.
Pâle épicurien, au terme de son sort,
Comme pour l'éviter, il consultait la mort.
— Çà, maréchal, dit-il, s'adressant à Soubise,
L'histoire des Lo'-Christ, vous me l'avez promise!
Comtesse du Barri, versez-nous du tokay;
Versez aux morts, comtesse, ils ont place au banquet.

— Si j'en crois les Bretons, fit sans tarder le prince,
Les morts plus qu'aucun lieu visitent leur province,
Et surtout les Lo'-Christ, vieux noms très-avoués,
D'une seconde vue étrange sont doués :
Chacun, quand doit s'ouvrir sa dernière demeure,
Un mois d'avance apprend le jour précis et l'heure.

Un de ces loups de mer si communs autrefois
Qui, leur poil grisonnant, vont courir dans les bois,
Humbles gens à la cour, mais fiers dans leur domaine,
Un soir, l'amiral Jean, vert à sa soixantaine,
Le fusil sous le bras, par un sentier bien noir,
De lièvres tout chargé regagnait son manoir,
Lorsqu'il voit (le croissant montait sur la bruyère)
Le fossoyeur du bourg, l'homme du cimetière,
Qui creusait à la hâte une fosse en ce lieu.
« Alan, que faites-vous? Parlez, au nom de Dieu! »
Le fossoyeur creusait, creusait, et de plus belle
Sans répondre jetait la terre avec sa pelle.
« Une seconde fois, parlez, au nom de Dieu!
Pour qui donc creusez-vous une fosse en ce lieu? »
Le front tout en sueur, mais sans perdre courage,
Le muet fossoyeur poursuivait son ouvrage.
« Pour la troisième fois, parlez, au nom de Dieu!
Pour qui donc creusez-vous une fosse en ce lieu? »
Alors, le fossoyeur cédant à sa prière,
L'amiral vit son nom écrit sur une pierre.

De retour au manoir, le marin orgueilleux,
Comme le fossoyeur, resta muet; ses yeux
Reprirent leur gaîté... C'était une folie,
Quelque vapeur du soir... Le vin jusqu'à la lie,
L'hydromèle fumeuse et le cidre nouveau

D'une vapeur nouvelle emplirent son cerveau.
Trente jours sont passés, une noce l'appelle :
« Sellez mon cheval noir, la mariée est belle,
Et moi, le vieux barbon, je suis garçon d'honneur ! »
Sur la route en sifflant galopait le seigneur,
Quand son cheval se cabre, et frissonne, et s'arrête.
Il excite, éperonne, ensanglante la bête,
Et la bête, à travers champs, vallons et forêt,
Monture de l'enfer, courait toujours, courait;
Une pierre se dresse enfin, le marin tombe :
C'est là, le mois passé qu'il vit creuser sa tombe.

II

Louis Quinze agitait ses pincettes d'acier,
Mais le front impassible, avec son air princier,
Lorsqu'un des esprits forts, en jabot de dentelle,
S'écria : « Maréchal, vous nous la donnez belle !
Moi qui ne crois à rien, croirai-je aux revenants !
— Ah ! vous croyez en Dieu ?... Soupçons inconvenants,
Mon cher duc ! Eh bien ! Dieu, pour qui rien n'est merveilles,
Peut dessiller nos yeux, entr'ouvrir nos oreilles.
Sa main à qui lui plaît dévoile l'avenir.
Une âme vint au monde, elle y peut revenir...
Mais un signe du roi m'ordonne de poursuivre.
Voici ce que mes yeux ont vu : je vous le livre.

III

Vers le premier de juin, reprit le maréchal,
Madame de Ker-Lan, fille de l'amiral,
Arriva dans ma terre en galants équipages.
Hervé, son jeune fils, est la fleur de vos pages;
Tous deux vous sont connus : on ne voit pas souvent

Et mère plus aimable et plus aimable enfant.
Elle entre douce et fière, elle parle, on s'étonne :
Quelle Parisienne égalait la Bretonne ?
Seul, un plus ferme accent annonçait le pays,
Mais c'était une grâce encor; son goût exquis
Y mettait la mesure, une fraîcheur vitale.
Et lorsqu'elle chantait dans sa langue natale,
Sous nos cheveux poudrés, nos habits de velours,
Plus forts, nous devenions Celtes des anciens jours.
Tel passa mon été près de l'enchanteresse.
Un père pour sa fille aurait moins de tendresse.
Le dernier mois, assis tous deux dans son boudoir,
Où la persienne ouverte envoyait l'air du soir,
Le chant du rossignol et le parfum des roses,
Vers minuit nous causions en paix de mille choses,
Et surtout de son fils loin d'elle grandissant,
Quand un cri dans sa gorge éclate, aigu, perçant;
Une pâleur de morte a recouvert sa face;
Tous ses membres tremblaient : « Regardez dans la glace,
Un cierge est à mes pieds, entendez-vous le glas ?
Couverte d'un drap blanc ne me voyez-vous pas ?
C'en est fait ! dans un mois la terre me dévore...
Amenez-moi mon fils, que je l'embrasse encore ! »

Horrible, horrible nuit ! Dès la pointe du jour,
Son carrosse à grand bruit s'échappait de ma cour;
Elle allait à Lo'-Christ, tout au bout du royaume.
Ses gens, lorsqu'elle entra, crurent voir un fantôme.
Aussitôt, rassemblant fermiers, hommes de loi,
Parents, elle met tout en ordre autour de soi;
Puis, devant son cercueil ouvert, la pauvre femme,
Avec son confesseur, ne songe qu'à son âme...
Hervé, qui sanglotait hier dans le jardin,
M'apprit, le pauvre enfant, qu'il était orphelin...

Le récit achevé du prince de Soubise,
Le roi, que reflétait un miroir de Venise,
Pâlit; mais sa pâleur fixant sur lui les yeux,
Il vida, toujours calme, un verre de vin vieux,
Dit bonsoir de la main, puis entra dans sa chambre.
Neuf mois après (cela se passait en septembre),
Le roi voluptueux, ses jours étant finis,
Escorté d'un seul page, allait vers Saint-Denis.

LES DESTINÉES

C'était une âme juste. — En arrivant au monde,
Dans un riche manoir l'enfant à tête blonde
Vit le jour et grandit, fleur parmi d'autres fleurs :
L'âge faible passa préservé des douleurs;
Compagnon de ses jeux, un enfant du village
Seul parfois l'étonnait par son maigre visage :
A ses goûts cet enfant si vite était rangé,
Et si vite le pain qu'on oubliait mangé !
Mais lui, sans pénétrer cette souffrance amère,
Mollement s'endormait embrassé par sa mère.
Bientôt (nouvelle joie!) avec la puberté
Vint le premier essor de toute liberté;
Sur les chevaux légers, au son des cors de chasse,
Le blond patricien essaya son audace;
Ainsi, croissant toujours, à vingt ans le voilà
Dans Paris où la muse à lui se dévoila.
Ses chants, à peine nés, partout on les proclame :
Seuls ils vont à l'esprit et seuls ils touchent l'âme;
Au milieu des banquets il est salué roi.

Mais un chantre inconnu, jeune homme, est près de toi,
Un fils de tes fermiers et que ton âme juste
Souvent pare en secret d'une auréole auguste;
En voyant tes honneurs, en voyant cet oubli,
Sur tes lauriers hâtifs tu tombes affaibli,
Et désolé, tu meurs! Comme tout se résume
Sous la main de la vérité!
Du bonheur sans motifs tu sentais l'amertume
Et du malheur immérité.

Octobre 18...

L'INCENDIE.

1840

Les cloches, en Tréguier, ont sonné dans la nuit.
Les hameaux sont debout, on regarde, et le bruit
Croissant, croissant toujours, à l'est, dans le ciel rouge,
On aperçoit la flamme; alors aucun ne bouge.
Mais le prêtre est venu : « Que tardez-vous, enfants?
« Voyez-vous l'incendie? Entendez-vous les vents?
« Apportez tous des seaux, des faucilles, des pioches!
« Hélas! serez-vous sourds aux prières des cloches?
« Des frères sont là-bas qui réclament nos mains,
« Et vous restez ici! Cœurs froids, cœurs inhumains! »
Soudain tous de courir, les cœurs, les yeux avides,
Tous de courir au feu, mais leurs mains étaient vides.

Ils trouvent le seigneur muet, désespéré,
Tordant sa barbe blanche ou, chaque poing serré,
Qui voit en une nuit ses moissons disparues,

Et granges, et hangars, et bestiaux, et charrues,
Et les fermes poussant leurs feux vers le manoir
Qui s'élevait encore et solitaire et noir.
Des chevrons en sifflant volaient comme des flèches,
Les chaumes écroulés faisaient jaillir leurs mèches,
Une fumée épaisse enveloppait parfois
Les fourrages, les blés, les murailles, les toits,
Tout semblait apaisé; puis soudain, plus hardie,
La fureur éclatait de l'immense incendie.
On aurait dit qu'un ange au glaive flamboyant,
Invisible au milieu du fléau tournoyant,
Ministre de colère, activait de sa lame
Le brasier et partout en épandait la flamme.
Était-ce châtiment, imprudence ou hasard?

D'où venait le désastre accablant ce vieillard?
Haletants, s'agitaient les hommes des deux fermes;
Les autres à l'écart, les bras croisés et fermes,
Impassibles témoins, laissaient, silencieux,
L'élément destructeur tourbillonner aux cieux.
Mais le prêtre : « O mes fils, sur les fonts de baptême,
« A vos communions, aux jours de noces même,
« A chaque sacrement avec la piété
« Si vous avez reçu l'esprit de charité,
« Hommes, oublirez-vous votre pieuse enfance?
« Chrétiens, laisserez-vous des chrétiens sans défense? »
Mais, tous, les bras croisés ils demeuraient toujours.
Ils avaient donc souffert et depuis de longs jours
Dans leurs biens, dans leur sang, souffert dans tout leur être,
Pour ainsi repousser les paroles d'un prêtre!
Dans sa haine chacun se tenait affermi,
Et voyait de sang-froid périr son ennemi.
O vengeance muette! O calme inexorable!
Lui-même le vieillard, devant tous imployable,

Renferma dans son cœur son âpre désespoir
Et vit, sans tomber mort, s'écrouler son manoir.

D'un désastre si grand sainte réparatrice,
A présent arme-toi de ton glaive, ô Justice !

LIVRE SIXIÈME

LES HÊTRES DE LO-THÉA

I

LE NID.

Aux ouvriers venus pour acheter ses hêtres,
Autour de son hameau remparts verts et champêtres,
Le bon fermier Rî-Wall disait : « Prenez ceux-ci ;
« Vieillissant comme moi qu'ils finissent aussi ;
« Mon enfance a joué, légère, sous leur ombre,
« Vieux, j'espérais mourir sous ce feuillage sombre,
« Mais le sort a dit non, lui le maître et seigneur ;
« Je veux payer ma dette et sauver mon honneur...
« Beaux arbres, pardonnez ! Pardonne, ô noble père,
« Dont les mains ont semé ce bocage, mon frère ! »
Mais le jeune Tan-gui lui désignant du doigt
Un hêtre mince encore et s'élevant tout droit :
« Oh ! dit-il, celui-là, c'est l'arbre de ma fille.
« A son sort est lié le sort de ma famille.
« Je l'ai planté le jour où naquit Renéa.
« Oui, c'est aussi son frère, aucun n'y touchera.

— « Bien vous faites, » reprit, en déridant sa face,
Une vieille pliée en deux sous sa besace !

« J'étais tout près de vous, le jour qu'il fut planté ;
« Il m'en souvient, c'était un beau matin d'été.
« Quel âge avais-je alors ? J'allais vers ma centaine,
« Et déjà mon bâton me soutenait à peine,
« Quand une bonne soupe, un bon morceau de pain,
« Comme en ce jour, hélas ! n'apaisaient pas ma faim.
« Longtemps j'avais erré de village en village ;
« Seul, vous eûtes pitié, Rî-Wall, de mon vieil âge,
« Aussi ma voix bénit votre enfant au berceau,
« Et le sol préparé pour le frêle arbrisseau.
« Voyez s'ils ont poussé pleins de grâce et de sève !
« Et, délices des yeux, comme chacun s'élève !
« Mais attendez ! l'enfant doit s'embellir encor
« Et l'arbre étinceler sous un feuillage d'or. »

Est-ce qu'elle était fée ? A l'instant, le ramage
D'un beau couple d'oiseaux argentés de plumage
Doucement soupira, puis sur l'arbre bénit
Les blancs ramiers cherchaient la place pour leur nid.
Et tous les assistants, interrogeant la vieille,
Murmuraient : « Expliquez, mère, cette merveille ! »
Mais la jeune Renée et le jeune Tan-gui
Tournaient vers les ramiers un regard allangui ;
Un sourire charmant errait sur leurs visages
De tendresse animés, éclairés de présages...

II

LA HUTTE.

Pêle-mêle étendus à l'ombre des pommiers,
Un jour que, vers midi, dormaient les ouvriers,
Le plus jeune, Tan-gui, sous le hâle tout rouge,
Seul maniant encor le perçoir et la gouge,

Dans la hutte achevait, aux heures de loisir
Prises sur le sommeil, achevait à plaisir
Des sabots fins, légers, où l'on voyait deux flammes
D'un beau lis virginal sortant comme deux âmes.
Quel pouvoir inconnu, quel sens mystérieux
Guidaient de ce jeune homme et la main et les yeux?
Voyez! à son ciseau grossier rien ne résiste,
Et l'obscur artisan devient habile artiste.

Or, quand le vieux Rî-Wall entra dans l'atelier,
La douce Renéa, fille de ce fermier,
Tout en filant son lin, vit le front de son père
Se rider et ses yeux pleins d'un regard sévère.
Il resta sur le seuil sans décroiser les bras,
Sombre comme un fantôme et se parlant tout bas.
Cependant une sœur, surveillante fidèle,
Veuve au cœur déjà mûr, filait aussi près d'elle,
Et de ses jeux bruyants égayant leurs travaux,
Le petit Fanche allait roulant sur les copeaux...
Mais quels jeux enfantins, quelles riantes choses
Peuvent de leurs soucis tirer ces cœurs moroses?

Pour l'étrange atelier témoin de tout ceci,
Cet atelier construit dans les champs, le voici :
Des chevrons vigoureux et des menus branchages
On avait élevé la maison de feuillages,
Que les lourds chevalets, les grands outils luisants
Et les bois façonnés encombraient en tous sens :
Les lits sont à l'entour et, par une trouée,
Au milieu le foyer exhale sa fumée.
Là, tant qu'il restera du bois pour leurs métiers,
Vont vivre et travailler les errants sabotiers :
Puis, tout étant fini, la joyeuse peuplade
Met en chantant la flamme à la hutte nomade;

Et bientôt les voilà dans un autre pays,
Sous des hêtres nouveaux redressant leur logis.

Pourtant, les sabots fins qu'un lis sculpté décore,
Où seul, avec la bride, un vernis manque encore,
Au pied de Renéa voulant les essayer,
Devant elle Tan-gui s'en vint s'agenouiller;
Et si l'enfant joyeuse admirait sa chaussure,
Le cœur de l'ouvrier battait, je vous l'assure:
Ce pied nu, blanc, petit, qu'il serrait dans sa main,
Heureux il l'eût ainsi tenu jusqu'à demain;
Mais le père, toujours plus sombre et plus farouche,
De la loge sortit brusquement, et sa bouche
Disait sur le chemin : « Moi, né d'un sang royal,
« Qui dans les anciens jours n'avait pas de rival,
« Moi, dont l'aïeul siégeait aux États de Bretagne,
« Aujourd'hui laboureur, homme de la campagne,
« Pauvre, mais dont l'argent ne fut jamais compté
« Quand j'acquitte mon bail l'épée à mon côté...
« Non, je ne mettrai pas de tache à ma famille,
« Et jamais pareils gens n'épouseront ma fille ! »

Ne jurez pas ainsi, Ri-Wall, noble fermier,
Mais que le laboureur accueille l'ouvrier.
Avez-vous oublié cette parole austère :
« Nous sommes tous les fils d'Adam, fils de la terre ? »
Homme trop orgueilleux, songez que l'établi
Par le bon saint Joseph jadis fut ennobli,
Et que l'enfant Jésus, au fond d'une humble échoppe,
Sans rougir, à douze ans, maniait la varlope :
Chrétien, oserez-vous insulter au métier
De l'apprenti divin et du saint charpentier ?
Apaisez-vous, ô cœur, d'ailleurs plein de tendresse,
Qu'une fille maîtrise avec une caresse !

Car on fait devant tous l'imployable, et souvent
Faible on aime à céder au pouvoir d'un enfant.

III

LE BATEAU.

Toujours tu brilleras parmi mes rêveries,
Paroisse verdoyante aux collines fleuries,
O terre dont les pieds plongent dans le Létâ,
Et qui reçus d'un saint ce doux nom, Lo-Théâ :
Tout enfant je t'aimais pour ce beau nom sonore,
Aujourd'hui, Lô-Théâ, je t'aime plus encore,
Pour les riantes fleurs d'innocence et d'amour
Qu'en passant sous tes bois j'ai pu cueillir un jour.

Deux amants sont venus prier à la fontaine
Où, comme par hasard, leur rencontre est certaine :
C'est vous, jeune Tan-gui, c'est vous, ô Renéa !
Plus d'une lavandière y travaille déjà,
Car au bruit des battoirs, tandis que sur les dalles
Le bleuâtre savon ruisselle, les scandales
Du bourg et des hameaux, là, du matin au soir,
Abondent des gosiers, comme l'eau du lavoir...
Mais à deux jeunes gens tout épris l'un de l'autre
Qu'importe mon histoire et qu'importe la vôtre ?
Fiez-vous à ceux-là qui vivent par leurs cœurs :
Seuls les indifférents, les oisifs sont moqueurs.

Avec ses blonds cheveux et sa jaquette blanche,
Sur le bord du lavoir courait le petit Fanche;
Et sa mère inquiète, et le suivant des yeux,
Ne cessait d'appeler l'enfant vif et joyeux,
Qui toujours échappait : « Ma chère créature,

« Approchez, que ma main lave votre figure.
« Revenez, mon petit! » Mais, si Fanche aimait l'eau,
C'était pour y tremper les feuilles d'un bouleau,
Y jeter des cailloux, et, sous le vent rapide,
Admirer le cristal mobile qui se ride. —
Ruse charmante! Enfin cette mère aux abois,
Voyant que le joueur restait sourd à sa voix,
Se mit à caresser un jeune ange de pierre
Dont la bouche versait les flots de la rivière:
« Celui-ci, c'est mon fils, mon enfant, mon amour!
« Tranquille, à mes côtés il reste tout le jour.
« Il ne va pas courir quand sa mère l'appelle...
« Sa joue, oh! regardez comme elle est blanche et belle! »
Et l'enfant oublieux des jeux, l'enfant jaloux,
Les deux bras étendus et heurtant ses genoux,
Vint, tout en agitant sa chevelure blonde,
A cette heureuse mère offrir sa bouche ronde.

Voilà le frais tableau, les doux embrassements
Que d'un œil attendri virent les deux amants;
Et déjà l'avenir, plein de lueurs vermeilles,
Les conviait ensemble à des fêtes pareilles:
Aussi quand Renéa tout émue et rêvant
S'éloigna du lavoir, Tan-gui saisit l'enfant;
Il appuya son cœur sur le petit farouche,
Il lui baisa le front, et les yeux, et la bouche:
« Allons chez moi, dit-il, je veux faire un bateau
« Superbe, où tu pourras sans peur jouer sur l'eau;
« Nous y mettrons des fleurs et des fruits par centaine,
« Et tu seras nommé l'Ange de la Fontaine! »

IV

LE BATON ET L'ÉPÉE.

Ce soir-là, des fureurs, des menaces, des cris
De Ri-Wall, le fermier, emplissaient le pourpris :
« Oh ! criait-il, à moi mes valets ! votre maître
« Mourra-t-il sous les coups d'un usurier, d'un traître ?
— « Traître ou non, disait l'autre, allons, paie et tais-toi !
« Car j'ai pour moi la force à défaut de la loi. »
Puis c'était un silence ou des râles, des plaintes,
Comme font deux lutteurs au fort de leurs étreintes,
Ou dans les mois d'hiver, au fond des chemins creux,
Des dogues affamés se déchirant entre eux.
« O lâche qui t'en viens attaquer la vieillesse !
« Mais tremble, il reste encore un aide à ma faiblesse ! »
Lors courant vers sa ferme, il pousse les battants
De la porte, et dans l'âtre, où, gloire des vieux temps,
Son glaive rayonnait près d'un fusil de chasse,
Il s'arme et reparaît fier et bouillant d'audace !...
Mais que peut un vieillard ? Las ! son plus ferme appui
Faiblit entre ses mains et l'entraîne avec lui.

« Mon père, mon bon père ! Homme autrefois superbe,
« Vos blancs cheveux épars, est-ce vous là sur l'herbe ?
« Le fer de vos aïeux tombé de votre main,
« Mon père, est-ce vous là mourant sur le chemin ?
« Ouvrez, ouvrez les yeux à la voix de vos filles,
« Qui, vos cris entendus, saisissant leurs faucilles,
« Venaient à travers champs vous aider, mais trop tard...
« Quoi ! nul jeune n'a pu secourir le vieillard !
— « Voix si douce à mon cœur, ô ma chère Renée,
« Je vous entends, et vous, sa digne sœur aînée !

« Mais venez, soulevez mon corps, guidez mes pas...
« Ah ! je revois le ciel et je suis dans vos bras !
« Oui, voilà le sentier, le tournant de l'écluse,
« Et l'arbre où me guettait le renard plein de ruse :
« Mais lorsque mon vengeur apparut tout à coup,
« Oh ! comme le renard s'enfuit devant le loup !
« Si vous l'aviez pu voir, au bruit de notre lutte,
« Terrible, échevelé, s'élancer de sa hutte,
« Et brandir son bâton, le front haut, l'œil hagard !...
« Mais où donc est Tan-gui, le noble enfant ? Qu'il vienne !
« J'ai hâte de sentir ma main presser la sienne. »

De sa poursuite au fond d'un chemin tortueux
Le jeune homme arrivait et, son bâton noueux,
Il l'agitait encore au-dessus de sa tête,
Revenant du combat ainsi que d'une fête.
A l'air qu'entre ses dents tout joyeux il sifflait,
Se tourna le fermier qui de bonheur tremblait ;
Une larme coula sur sa joue amaigrie ;
Enfin, laissant son cœur déborder, il s'écrie :
« Viens, ô brave artisan, honneur de ce canton !
« Je veux à mon épée enlacer ton bâton. »

V

LA CROIX DE LA TOMBE.

Ah ! comme d'un logis qu'en seigneur il habite
Le mal sort lentement, lui qui s'en vient si vite !
Rî-Wall et vous, sa fille, hélas ! vous le savez :
Veuve et triste vieillard tant de fois éprouvés !

Sous son mantelet noir où va donc cette femme ?
Oh ! ce noir vêtement dit le deuil de son âme.

Regardez, elle tient le bonnet d'un enfant,
S'arrête pour le voir et le baise souvent.
Sur un tertre, non loin du porche de l'église,
Voici qu'à deux genoux, pleurante, elle s'est mise;
Puis se signant le front, sur le petit tombeau
Sa main en tous les sens jette des gouttes d'eau.
C'est là, depuis vingt jours, que son enfant repose :
Fanche, tout son bonheur, lui si gai, lui si rose,
Si charmant à courir autour d'elle, à jaser,
Que sans cesse il fallait lui donner un baiser.
Le jour qu'il vint au monde, ah! de quelle espérance
Furent vite payés neuf longs mois de souffrance!
De quel lait abondant elle le nourrissait,
Et comme elle était fière alors qu'il grandissait!
Ce béguin à quartiers, brodé d'or et de soie,
D'un taffetas brillant et moiré qui chatoie,
Elle-même avait fait ce béguin merveilleux
Qui, surmonté d'un gland, attirait tous les yeux...
Mais la mort a ravi la blonde créature!
Ce qui charmait la mère aujourd'hui la torture.
Ce bonnet, à l'autel elle veut donc l'offrir :
Que ne peut-elle aussi sur le tombeau mourir!

Pourtant, par un effort pieux, domptant sa peine,
Elle entre dans l'église, et lentement se traîne
Vers l'autel où souvent dans la même saison,
Heureuse elle est venue avec son nourrisson;
De nouveau, sur la pierre, elle s'incline et prie
Le bel enfant Jésus et la vierge Marie...
« Comme vous, Vierge sainte, oh! pourquoi n'ai-je, hélas!
« Mon fils paisiblement assis entre mes bras,
« Souriant, et paré de la douce auréole
« Que tous les innocents ont avant la parole?
« Déjà veuve et le cœur percé de bien des coups,

« Devais-je perdre encor l'enfant après l'époux,
« Lui qui me consolait, et, tout joyeux de vivre,
« Dans son chemin fleuri m'engageait à le suivre?
Une voix lui répond : « Celui qui fait tes pleurs
« De cette vie au moins ignora les douleurs;
« Il n'eut pas, sur la croix, la couronne d'épine,
« Et la lance n'a point traversé sa poitrine;
« De la terre il n'a bu que le lait et le miel :
« Ange, il est à cette heure à jouer dans le ciel. »

Ainsi, fortifiant cette femme éprouvée,
La foi du premier âge, avec soin conservée,
Des vases de l'autel répandait dans son cœur
La résignation, apaisante liqueur :
Elle prit donc l'objet apporté sous sa mante,
Et sur le front divin, ô croyance charmante!
Mit le béguin doré, pour qu'au saint paradis
Le doux enfant Jésus vînt sourire à son fils.

Plus calme, elle sortit alors de la chapelle.
Mais sur la tombe fraîche, en passant, que voit-elle?
Une petite croix que l'ouvrier Tan-gui
Posait là, tout en pleurs, pour l'enfant son ami;
Et des fleurs du printemps sa robe toute pleine,
Renée en épandait roses et marjolaine,
Marguerites des prés, et blancs bouquets de lait
Aux branches de la croix liés en chapelet.

VI

LE FEU DE LA SAINT-JEAN.

C'est la Saint-Jean! Des feux entourent la Bretagne,
Serpent rouge qui va de montagne en montagne;

Et de chaque hauteur qu'illuminent les feux
Montent avec la flamme autant de cris joyeux :
Heureux qui des tisons emporte un peu de cendre,
La foudre sur son toit ne pourra plus descendre;
Heureux dans les bûchers qui fait passer ses bœufs,
Les sorciers et les loups ne peuvent rien contre eux!
Et les filles aussi disaient dans leur langage
(Comme elles font toujours rêvant le mariage) :
« Celle qui, dans la nuit, neuf feux visitera,
« Avant la fin de l'an saint Jean la marîra. »
Et les voilà soudain, biches des plus ingambes,
Par les bois, par les prés courant à toutes jambes.
Dans cette ardente course aux champs de Lô-Théa,
La plus lente en chemin n'était point Renéa,
Car Tan-Gui lui criait de sa voix tendre et chère :
« Si tes pieds vont vers moi, Renéa, sois légère! »

Pour le bûcher construit par le fermier Rî-Wall,
Dans toute la paroisse il n'eut point son égal :
Énorme entassement de genêts et de lande;
Hommes, femmes, enfants, avaient mis leur offrande;
Puis, quittant le pays, les joyeux sabotiers
Jetèrent pour adieu leurs copeaux par milliers;
Tout à l'entour priaient les figures livides
Des pauvres; pour les morts des places restaient vides.
« Ah çà! dit une vieille agitant son menton,
« Demeuré jusque-là muet sur un bâton,
« Ce village est le mien! Depuis maintes années
« J'y trouve un gîte sûr au bout de mes tournées;
« Si je veux lui payer ma dette, il est grand temps :
« Sur le coup de minuit, mes amis, j'ai cent ans!
« Vous donc, qui sans dégoût pour mes pauvres guenilles,
« Jeune homme, hier encore, arrangiez mes béquilles,
« Sous le hêtre où, parfois, lasse, j'aime à m'asseoir,

« Allez, Tan-Gui, mon fils, et là, dans le trou noir,
« Plongeant tout votre bras, rapportez la nichée
« Mystérieusement sous les feuilles cachée. »

La vieille se taisait. Aussitôt le fermier,
Comme maître et doyen s'avançant le premier,
Mit solennellement la flamme au tas de lande;
Puis, du Saint de l'endroit entonnant la légende,
Tous, le front découvert avec dévotion,
Formèrent douze fois une procession*.
Ensuite, de leur crèche amenés par les pâtres,
Bœufs et vaches, taureaux rétifs, poulains folâtres,
Durent par le bûcher, sous les cris et les coups,
Passer : leurs yeux roulaient effarés, leurs grands cous
Poussaient des beuglements lamentables et mornes,
Et dans l'air enflammé s'entrechoquaient leurs cornes.
Mais les bergers enfants, pour qui tout est un jeu,
S'offraient joyeusement à l'épreuve du feu.

Cependant, de sa course à travers les campagnes,
Hors d'haleine, arrivait Renée; et ses compagnes
Chantaient : « Renée a vu neuf feux de la Saint-Jean,
« Elle aura son époux avant la fin de l'an.
— « Elle l'aura ce soir, reprit la bonne vieille.
« Le voici qui s'avance. Il apporte, ô merveille!
« La dot qu'un hêtre creux recueillit jour par jour :
« Nid d'or par moi rempli, quinze ans, avec amour.
« Oh! Rî-Wall, homme fier, ne dressez pas la tête!
« Cent fois à votre seuil n'ai-je point fait ma quête,
« Couché dans votre grange et mangé votre pain?
« Reprenez donc le blé qu'avait glané ma main.
« Votre enfant mâle est mort : Fanche, le petit Fanche

* En l'honneur des douze apôtres.

« Dort à jamais couché dans son berceau de planche;
« Lorsque nul rejeton d'ailleurs ne peut sortir,
« Laissez dans Renéa, votre espoir, refleurir. »

Elle n'ajouta rien, l'antique et bonne fée :
Il semblait que par l'âge et la joie étouffée,
Centenaire, à ce monde elle eût fait ses adieux,
Heureuse en s'éteignant de laisser des heureux.
Et les deux jeunes gens, près d'elle sur la terre,
La suppliaient de vivre et l'appelaient leur mère :
« Eh bien, oui! quelques jours encore et puis finir.
« Je veux voir votre noce, enfants, et vous bénir. »

Mais les gais artisans, nomade caravane,
Achevant au départ de brûler leur cabane,
Disaient : « Riche Tan-Gui, te voilà métayer;
« Tout le jour dans tes champs, le soir à ton foyer :
« Laboureur, sois heureux!... Nous rentrons sous les hêtres
« Et sous les bois sacrés, amis de nos ancêtres,
« Car l'homme a dans les bois ce qui suffit au sort :
« Un toit durant sa vie, un cercueil à sa mort. »

JOURNAL RUSTIQUE.

QUATRIÈME PARTIE

I

LES FLEURS.

A tout âge des fleurs. Naguère, sur ma tête,
Mes blonds cheveux brillaient comme des boutons d'or;
Si mon soleil rayonne encor,

De la pâle saison la couronne s'apprête :
Cheveux d'argent, soyeux et beaux,
Couronne destinée à la dernière fête,
Cueillie aux tertres des tombeaux.

II

LETTRE

A H. ROLLE

Ce que je fais, ami? — Riverain de l'Izole,
Du fleuve inspirateur je suis chaque détour,
Causant avec ses flots et notant, jour par jour,
Tout ce qui fait gémir, surtout ce qui console.

Là, j'observe l'année en ses quatre saisons,
En comparant la vie aux saisons de l'année;
Tout se répond : voyez les parts d'une journée,
C'est l'image du temps qu'ici-bas nous passons.

Sur tous ces changements des choses et des âges
Ainsi je laisse aller mes rêves studieux,
Et leurs ailes parfois m'enlèvent radieux
Des bords de l'humble Izole aux célestes rivages.

III

LES MOIS SOMBRES.

Déclin de l'âge et de l'année,
Comme le cœur serré parfois on vous descend!
Automne, si vos fruits versent un suc puissant,
Que déjà leur couronne est jaunie et fanée!

O jeunesse! ô printemps! ô saisons d'avenir,
Jours d'espoir!... mais plus tard, aux jours du souvenir,
Plus de légers parfums, plus de chants, plus d'ombrage :
Dans le sentier glissant où l'on entre bien las,
On va, le front baissé, tremblant à chaque pas,
Et toujours se disant : courage!

IV

LES PLUIES.

L'Izole, enflé de pluie, a partout débordé.
Jusqu'au pied des coteaux le val est inondé.
L'Aven semble un torrent. A peine quelques saules
Hors de l'immense lac soulèvent leurs épaules;
Et sauvages canards, sarcelles et pluviers,
Bruissant, frémissant, s'abattent par milliers :
Attente du chasseur dont l'arme meurtrière
Entre les joncs éclate et crible la rivière.
Moi, chantre inoffensif, j'observe au bord des eaux
Le grandiose effet de ces sombres tableaux.

V

JOIES D'AUTOMNE.

L'automne a ses douceurs! aux pays des vendanges
Chacun, vigne abondante, entonne tes louanges :
Nous, célébrons le cidre échappé du pressoir
Et la châtaigne cuite, au coin du feu, le soir.
Sur la table, aubergiste, apportez vingt chopines,
Et des pipes sans nombre et les châtaignes fines!
L'automne a ses plaisirs! si nous avons fêté
Le printemps pour ses fleurs, pour ses moissons l'été,

Il est un dernier chant qu'à pleine voix j'entonne :
Pour le cidre qui mousse, amis, chantons l'automne!

VI

LES CHANSONS DE LA MENDIANTE.

Quand la vieille Gilette entre dans la maison,
On lui dit : Çà, la vieille, il faut une chanson!
Et, pour sa place au feu, la bonne mendiante,
Les mains sur les tisons et le dos courbé, chante :
Rimes de tous les temps, et de guerre et d'amour,
Elle en pourrait trouver jusqu'au lever du jour;
Et lorsqu'un verre plein est mis près de sa chaise,
Ses yeux tout éraillés brillent comme la braise,
Les vieux airs dans sa bouche arrivent moins cassés :
Tant que, l'heure sonnant, il faut crier assez!

VII

LE CHEVREUIL.

Dans un bois du canton, pris dès son plus jeune âge,
Il était familier, bien qu'au fond tout sauvage :
Aux heures des repas, gentiment dans la main
Il s'en venait manger et des fruits et du pain.
On entendait sonner ses pieds secs sur les dalles;
Puis, soudain, attiré par les forêts natales,
Il partait, défiant tous les chiens du manoir,
Et se faisant par eux chasser jusques au soir :
Alors, les flancs battants, et l'écume à la bouche,
Il rentrait en vainqueur, caressant et farouche.

Bientôt, le temps venu de ses fauves amours,
Il partit seul, errant et les nuits et les jours,

S'arrêtant pour humer, épuisé de ses courses,
La fraîcheur des taillis et la fraîcheur des sources.
Sa trace était partout dans les sentiers des bois,
Mais nul brame amoureux ne répétait sa voix;
Plutôt, des fronts armés de pointes acérées
Devant lui s'avançaient sous les branches fourrées :
Chevreuils libres et fiers, de leur gîte accourus
Contre ce vil flatteur de l'homme, cet intrus.

Nous le vîmes alors couché dans son étable,
Sans plus songer à l'heure où se dressait la table,
Seul, triste, loin des chiens, tout entier à son mal,
Haïssant à la fois et l'homme et l'animal;
Par accès s'élançant, dans ses colères mornes,
Contre les visiteurs qu'il frappait de ses cornes :
De tristesse et de crainte il emplit le manoir,
Pauvre bête, et mourut ainsi de désespoir!...
A sa franche nature, oh! laissez donc chaque être,
Laissez-le vivre en paix aux lieux qui l'ont vu naître!

VIII

A LA TOMBE DE RENÉ.

Les pèlerins de l'art longtemps, sur ces îlots,
Viendront mêler leur plainte à la plainte des flots.
Dors heureux! d'un côté c'est la grève natale,
Et de l'autre la mer brumeuse, occidentale;
Dors, René, dans ton île aux cris tumultueux,
Troublés comme tes chants et sonores comme eux;
Et, la nuit, lentement lève ta pierre blanche,
Quand vers toi Velléda, génie en pleurs, se penche :
Cymodocée aussi, ta fille, pleure là,
Et la pâle Amélie et la sombre Atala.

IX

QUESTION.

Dites-moi, dans l'objet qu'aime et poursuit l'artiste,
Visible pour lui seul, si l'Idéal existe,
Ou bien si l'Idéal, dans l'artiste enfermé,
Comme un moule divin reçoit l'objet aimé. —
Donc, vers l'être en renom pour sa beauté parfaite,
Vous-même d'accourir; puis votre âme est muette :
Vous criez au mensonge ! — Ah ! dites, la beauté
Vraiment fut-elle absente en cet objet vanté ?
Ou si vous n'avez pas au dedans de vous-même
L'Idéal dont l'artiste entoure ce qu'il aime.

X

LE CHÊNE DU BOURG.

Ce chêne fut planté par nos libres aïeux;
Il est bien doux de voir l'arbre qu'ont vu leurs yeux :
Comme nos vieilles mœurs, cependant, sa racine
S'altère, et le géant penche vers sa ruine.
Maire, si j'étais vous, je crîrais dans le bourg :
« Des pieux pour ses rameaux ! de la terre à l'entour ! »
Dix générations ont vécu sous son ombre,
Après nous nos enfants y fleuriraient sans nombre.
Pour nos aïeux, pour nous et pour nos descendants,
Ne laissons pas mourir ce géant des vieux temps.

XI

LA MORT D'UN BOUVREUIL

A AURÉLIEN DE COURSON

Ces premiers souvenirs de bonheur ou de peine,
Par instant on les perd, mais un rien les ramène.
Le fusil d'un chasseur, un coup parti du bois,
Viennent de réveiller mes remords d'autrefois :
L'aube sur l'herbe tendre avait semé ses perles,
Et je courais les prés à la piste des merles,
Écolier en vacance ; et l'air frais du matin,
L'espoir de rapporter un glorieux butin,
Ce bonheur d'être loin des livres et des thêmes,
Enivraient mes quinze ans tout enivrés d'eux-mêmes.

Tel j'allais par les prés. Or, un joyeux bouvreuil,
Son poitrail rouge au vent, son bec ouvert, et l'œil
En feu, jetait au ciel sa chanson matinale,
Hélas ! qu'interrompit soudain l'arme brutale.
Quand le plomb l'atteignit tout sautillant et vif,
De son gosier saignant un petit cri plaintif
Sortit, quelque duvet vola de sa poitrine,
Puis, fermant ses yeux clairs, quittant la branche fine,
Dans les joncs et les buis de son meurtre souillés,
Lui, si content de vivre, il mourut à mes pieds !

Ah ! d'un bon mouvement qui passe sur notre âme
Pourquoi rougir ? la honte est au railleur qui blâme.
Oui, sur ce chanteur mort pour mon plaisir d'enfant,
Mon cœur, à moi chanteur, s'attendrit bien souvent.
Frère ailé, sur ton corps je versai quelques larmes.
Pensif et m'accusant, je déposai mes armes.

Ton sang n'est point perdu. Nul ne m'a vu depuis
Rougir l'herbe des prés et profaner les buis.
J'eus pitié des oiseaux et j'ai pitié des hommes.
Pauvret, tu m'as fait doux au dur siècle où nous sommes.

XII

AIGUILLONS

A DES SOURDS

A vous des vers! c'est tendre aux hibous des gluaux!
C'est jeter de la fleur de froment aux pourceaux!

A LA FEMME DE JEAN RORH

A polir ce caillou, vous userez votre âme :
Le fleuve à ce travail met mille ans, pauvre femme!

ÉPITAPHE DE JEAN RORH

Deux fois lâche, sur toi qu'on écrive à ta mort :
« Hardi devant le faible, humble devant le fort. »

SUR LES MEUNIERS

Vendre à qui n'y voit rien, bon marché, fraudes sûres.
Les meuniers prisent fort les nouvelles mesures.

UN SAGE

Jakez sonne un baptême et Jakez sonne un mort :
Triste pour l'arrivant, gai pour celui qui sort.

XIII

A PÉRINA.

On vous aimait pourtant, innocente Périne!
Mais vous disiez : « J'irai sur terre en pèlerine. »

Tant le cloître a son charme! Et nous étions en pleurs,
Que vous partiez aveugle et sourde à nos douleurs.
Un long voile, aujourd'hui, sur la religieuse,
Un crêpe noir s'étend : humble et silencieuse,
Elle courbe son front dépouillé de cheveux,
Jusqu'au jour solennel qui couronne les vœux.
Elle avait dit : « J'irai sur terre en pèlerine. »
Ah! vous tendiez bien haut, innocente Périne!

XIV

COMME ON BATISSAIT LA MAISON D'ÉCOLE.

De l'église du bourg sondez les fondements,
La foi, la paix du cœur en furent les ciments.
Dix siècles ont passé sur le saint édifice :
Donc, pour bien affermir la nouvelle bâtisse,
C'est peu du granit dur et c'est peu du mortier,
Et c'est encor trop peu des règles du métier :
Maçons, si vous voulez que votre blanche école
Ne tombe pas au vent comme un jouet frivole,
Dès la première assise, à côté du savoir,
Mettez la foi naïve, et l'amour, et l'espoir.

XV

LA FÊTE DES MORTS.

Le glas tinte. J'ai fui bien loin dans les vallées
Pour échapper au cri des cloches désolées :
Mais partout les brouillards déroulent leurs linceuls,
Les saules sont en pleurs, et des pâles tilleuls
Un murmure plaintif s'exhale, c'est l'automne,
C'est la Fête des Morts, lugubre et monotone!

Tous, ce soir, en tumulte ont vidé leur cerceuil,
Leur hôtesse éternelle a pour eux pris le deuil;
Au muet firmament chaque étoile est éteinte,
Je rentre au bourg : tout dort. Tout est noir. Le glas tinte.

XVI

VOIX AMIES.

« Non, plus de ces départs subits!
« Vous voilà paysan, un fils de nos campagnes.
« Qui ne sait vos chansons de la plaine aux montagnes?
« Vous parlez notre langue et portez nos habits.
— « Ah! si parfois l'esprit vers la cité m'appelle,
« Mon cœur est à la lande et je reviens fidèle!
— « Eh bien, ne quittez pas ses déserts embaumés.
« Sage, contentez-vous du blé que nos mains sèment :
« Oh! demeurez toujours près de ceux qui vous aiment,
« Et près de ceux que vous aimez! »

XVII

DERNIÈRE DEMEURE.

A vous, bardes sacrés, ô chanteurs radieux!
Un nid voisin de l'aigle, un tombeau près des cieux;
A vous les hauts sommets, à moi l'humble vallée,
Et, comme fut ma vie, une tombe voilée.
Tel est mon dernier vœu. Tout près du Pont-Kerlô,
Dans un bois qui pour maître avait le vieil Elô,
Couché parmi les buis, au murmure des sources,
Je reposerais bien, je crois, après mes courses,
Les soirs d'été, c'est là qu'aux branches des buissons
Nous allions, gais enfants, prendre nos hameçons,

Cueillir l'airelle noire et, dans le mois des neiges,
Tout le long des taillis tendre aux oiseaux des piéges.
Pourtant, mon corps venu, si le nouveau curé
Me refuse une tombe en ce bois ignoré,
Qu'il me donne, du moins, ma place au cimetière,
Parmi les rangs bénits de la paroisse entière,
Avec Albin, Daniel, et tous ceux du canton
Dont j'ai dit bien des fois le village et le nom :
Une autre aussi viendra vers cette couche sombre,
Et, réunis enfin, nous dormirons dans l'ombre.

XVIII

POUR LE TERME.

De voir et de sentir quand l'âme est assouvie,
Avec douceur elle s'endort :
Savourons le voyage et savourons le port,
Les biens passagers de la vie,
Les biens éternels de la mort.

LIVRE SEPTIÈME

LES PÊCHEURS.

I

LE CHANT DES PÊCHEURS.

Un petit port breton devant la Mer-Sauvage
S'éveillait; les bateaux amarrés au rivage,
Mais comme impatients de bondir sur les flots,
De sentir sur leurs bancs ramer les matelots,
Et les voiles s'enfler, et d'aller à la pêche,
Légers, se balançaient devant la brise fraîche;
Tout était bleu, le ciel et la mer; les courlis,
Tournoyant par milliers, de l'eau rasaient les plis;
Des marsouins se jouaient en rade, et sur les plages
Mollement au soleil s'ouvraient les coquillages.
Qu'il vienne au bord des flots, à ton miroir vermeil,
Celui-là qui veut voir ton lever, ô soleil!

Bientôt les bons pêcheurs de ce havre de Vannes,
A l'heure du reflux, quittèrent leurs cabanes.
Sur leurs habits pesants, tout noircis de goudron,
L'un portait un filet et l'autre un aviron;
Leurs femmes les suivaient, embarquant une cruche
D'eau fraîche, un large pain qui sortait de la huche,
Du porc salé, du vin; et pendant les adieux

Leurs regards consultaient les vagues et les cieux.
Les chaloupes enfin, se défiant entre elles,
Comme de grands oiseaux déployèrent leurs ailes.—
Celle qui la première ouvrit sa voile au vent
Portait un homme mûr, un jeune homme, un enfant,
Et leur aïeul à tous, dont les mains sillonnées
Marquaient de longs labeurs et de longues années :
Ses cheveux tout crépus semblaient un goëmon ;
Mais quel jeune tiendrait plus ferme le timon ?
Nul, excepté son fils, au front rude, aux yeux glauques,
Homme doux dont la voix a toujours des sons rauques.
Leur pays, c'est Enn-Tell, et leur nom Colomban,
Un des saints que Dieu fit maîtres de l'Océan.

Tandis qu'ils s'éloignaient, laissant traîner leurs dragues,
Ils virent les enfants jouer au bord des vagues,
Et ceux qui, tout le jour, le long des murs assis,
Inutiles vieillards, n'ont plus que des récits.
Sur les quais, leurs maisons reluisaient toutes blanches,
Et par-dessus les toits, au loin, de vertes branches
Leur laissaient entrevoir de tranquilles hameaux ;
Les grands bœufs lentement paissaient sous les rameaux,
Et le vent apportait le gai refrain des pâtres,
Qui, sur l'herbe couchés devant les flots saumâtres,
Savourent leur jeunesse, au reste indifférents.
Alors, pour éclaircir le front de leurs parents,
Au bruit des avirons le novice et le mousse
Se mirent à chanter d'une voix lente et douce :

I

Ah ! quel bonheur d'aller en mer !
Par un ciel chaud, par un ciel clair,
  La mer vaut la campagne ;
Si le ciel bleu devient tout noir,

Dans nos cœurs brille encor l'espoir,
  Car Dieu nous accompagne.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

II

Saint Pierre, André, Jacque et saint Jean,
Fêtés tous quatre une fois l'an,
  Étaient ce que nous sommes,
Et ces grands pêcheurs de poissons
A leurs filets, leurs hameçons,
  Prirent aussi les hommes.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

III

Sur les flots ils l'ont vu, léger,
Vers eux tous venir sans danger,
  Aussi léger qu'une ombre ;
Mais Pierre à le suivre eut grand'peur
Il cria : « Sauvez-moi, Seigneur !
  Sauvez-moi, car je sombre ! »

Le bon Jésus marchait sur l'eau.
Va sans peur, mon petit bateau.

IV

Sur ton bateau, Pierre-Simon,
Que Jésus fit un beau sermon
  A la foule pieuse !
Puis dans tes filets tout cassés,
Combien de poissons amassés !...
  Pêche miraculeuse !

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

V

Dans ta barque il dormait un jour,
Te souvient-il comme à l'entour
S'élevait la tempête?
Lui, réveillé par ton effroi,
Dit à la vague : « Apaise-toi ! »
Elle baissa la tête.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

VI

Aussi la barque du pêcheur
Où s'est assis notre Sauveur
A toujours vent arrière ;
Sans craindre la mer ni le vent,
Elle va toujours en avant,
La barque de saint Pierre.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

VII

O Jésus ! des pêcheurs l'ami,
Avec nous venez aujourd'hui
Dans cette humble coquille ;
Allons ! prenez le gouvernail,
Et bénissez notre travail :
Il nourrit la famille.

Jésus nous conduira sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Tel fut des apprentis le chant joyeux et tendre,
Que leurs graves parents étaient heureux d'entendre.
La barque cependant au large s'en allait;
On jeta les paniers, les nasses, le filet,
Les hameçons crochus, et toute la journée
La famille resta vers la proie inclinée.

Mais au soleil couchant l'horizon devint noir :
Nul pêcheur dans le port n'était rentré le soir.

II

LA POUSSIÈRE SAINTE.

Or, la nuit, balayant une antique chapelle
En ruine et bâtie au pied d'une tombelle,
La femme du vieux Coulm*, vieille aussi, murmurait,
Comme pour épancher quelque étrange secret :

I

« Je te brave, tempête! Ici, je ferai seule
L'œuvre qu'en sa jeunesse a faite mon aïeule,
Quand devant elle, honneur du pays de Léon,
L'Océan dut courber sa tête de lion.

II

Travaille, mon balai, travaille! il est des charmes
Plus sûrs que les soupirs et plus sûrs que les larmes,
Charmes aimés du ciel et qui forcent les vents
Insensés et les flots d'épargner nos enfants.

* Abréviation de Colomban.

III

Mon ange le sait bien : je ne suis point païenne,
Ni sorcière; je suis une femme chrétienne :
Aussi je veux jeter aux quatre vents de Dieu,
Pour dompter leur fureur, la poudre du saint lieu.

IV

Travaille, mon balai! Par des vertus pareilles
Souvent j'ai dans les airs dispersé les abeilles;
Oui, mon vieux Colomban, demain tu reviendras,
Et vous, mes trois enfants, vous serez dans mes bras! »

Mais dans le port d'Enn-Tell, le long de la jetée,
La foule se pressait, muette, épouvantée,
Et, voyant les éclairs bleuir, la mer houler,
Et le ciel, d'un plomb noir, comme près de crouler,
Chacun priait; les mains échangeaient des étreintes;
La superstition faisait taire les craintes.
Pourtant, dès qu'un bateau sauvé rentrait au port,
Tous, en criant, d'aller effarés sur le bord :
— « Mon père, est-ce bien vous? Parlez vite, mon père! »
D'autres : — « Avez-vous vu mon fils? Et vous, mon frère? »
— « Brave homme, apprenez-moi toute la vérité,
Suis-je veuve? » — La nuit dans cette anxiété
Se traîna sous un ciel sans lune et sans étoiles.
Grâce à Dieu, cependant, vinrent toutes les voiles;
Tous les foyers brillaient. Un seul avait ses bancs
Vides et désolés : celui des Colombans.

Mais toi, femme de Coulm, tu combattais l'orage!
Debout sur les rochers, poursuivant ton ouvrage,
Vers l'est, vers l'occident, vers le septentrion,
Vers le sud, tu jetais une incantation :

I

« Allez contre les vents, allez, sainte poussière,
Je suis une chrétienne et ne suis point sorcière :
Aux regards de la lampe où j'allumai le feu,
Ma main vous recueillit dans la maison de Dieu.

II

J'ai pour vous des vieux saints essuyé les statues,
Leurs bannières de soie aux piliers suspendues,
Et les sombres tombeaux que les fils laissent seuls,
Mais que vous revêtez avec vos blancs linceuls.

III

Allez contre les vents, allez, sainte poussière !
Née aux pieds des chrétiens, vous n'êtes point grossière :
Des marches du portail aux marches de l'autel,
Je croyais m'avancer par un chemin du ciel.

IV

Car sur vous ont marché les diacres et les prêtres,
Les pèlerins vivants et les morts nos ancêtres;
Fleurs des bois, grains d'encens, reliques des parvis,
Demain vous me rendrez mon époux et mes fils ! »

Comme elle se taisait, voici venir vers elle
Quatre pêcheurs sortant pieds nus de la chapelle;
La vieille tout en pleurs tomba sur ses genoux,
Criant : « Je savais bien, moi, qu'ils reviendraient tous ! »
Et du sable et de l'algue écartant les souillures,
Heureuse, elle embrassait toutes ces chevelures.

III

LE CHANT DES QUÊTEURS

Pour finir ce récit, mon âme, encor des vers,
Mais éclos dans les blés, près des feuillages verts.
La poitrine en sueur et toute haletante,
Ils sont là, vingt batteurs, sous la chaleur ardente,
Avançant, reculant sans fin, jeunes et vieux :
Sous les feux du soleil le blé s'égrène mieux.
Voyez les lourds fléaux, dans cette noble lutte,
Se lever, retomber douze fois par minute !
L'enfant cherche à montrer sa première vigueur,
Et le vieillard blanchi ce qui lui reste au cœur.
Chez les filles aussi, quel feu ! quelle prestesse !
Les épis sentent bien leur force et leur adresse;
Puis de longs cris de joie au départ, mais d'abord
Pour se bien délasser on danse à tomber mort.
La ferme est entourée, au couchant, de grands ormes,
Reste des temps passés, et de chênes énormes,
Et d'ajoncs fleurissant l'hiver comme l'été :
Partout c'est le bon air, le travail, la santé; —
Lorsque des étrangers arrivent de la grève,
Pareils aux spectres blancs qu'on n'aperçoit qu'en rêve
(C'étaient les naufragés, c'étaient les Colombans);
Derrière eux s'en venaient des femmes, des enfants,
Le front et les pieds nus, au mur de l'aire à battre
Les pâles naufragés s'avancèrent tous quatre;
Et quand le métayer eut dit : « Vers mon courtil,
Pauvres gens, un malheur, hélas ! vous conduit-il ? »
Le barde mendiant qui leur servait d'escorte
Baisa son chapelet et chanta de la sorte :

I

« Jésus, le doux patron qui nous menait sur l'eau,
A laissé dans la nuit sombrer notre bateau :
Hélas ! c'est une épreuve dure !
Mais, au mal résigné, tout bon chrétien l'endure.

II

Lui-même il nous a dit : « Ne cherchez pas pourquoi
Je ne suis pas venu quand vous comptiez sur moi;
Mais allez, allez à vos frères;
Misérables, montrez sans honte vos misères. »

III

Et nous voici, chargés de planches, d'avirons;
Ce qui nous est resté, pauvres, nous le montrons.
Devant ces débris et ces rames,
Oh ! que la charité, frères, touche vos âmes !

IV

Pêcheurs et laboureurs, nous vivons ici-bas,
Aux sueurs de nos fronts, du travail de nos bras;
Aidons-nous les uns et les autres :
Soulagez nos malheurs, vos pleurs seraient les nôtres.

V

Si le feu dévorait vos paisibles maisons,
Si granges et hangars n'étaient plus que tisons,
Descendez tous vers nos cabanes,
Venez, grands et petits, paysans, paysannes !

VI

Heurtez, heurtez sans crainte au seuil des matelots ·
Vous labourez la terre, ils labourent les flots;

Nous rebâtirons vos chaumières;
Notre barque n'est plus, entendez nos prières!

VII

Nous venons en chantant vous dire nos malheurs;
Le chant sorti de l'âme entre dans tous les cœurs:
Au chant harmonieux et triste
Quel est le cœur breton et croyant qui résiste? »

— « Ah! reprit le fermier, déjà plein de pitié,
De ces gerbes de seigle acceptez la moitié.
Oui, glanez ce qu'ici nous donne la culture.
Puisque pour vous la mer n'a plus de nourriture.
Ce chêne dont les bras recouvrent le talus,
Mes aïeux l'ont planté voilà cent ans et plus.
Qu'il tombe! Façonnez dans le tronc et les branches,
Pour un autre bateau, des membrures, des planches.
Bien rare est notre argent; mais de l'autre saison
Il reste encor du lin, du chanvre à la maison;
Nos doigts savent filer : pour refaire les voiles,
Allez donc retenir les bons tisseurs de toiles.
Enfin, pour que chez vous fleurisse encor l'espoir,
Nous prîrons le matin et nous prîrons le soir.
Vous l'avez dit : au chant harmonieux et triste
Il n'est cœur de Breton, de croyant, qui résiste. »

Et comme les pêcheurs, des larmes dans les yeux,
Aux longs remercîments ajoutaient leurs adieux,
Les prenant par la main, le maître de la ferme,
Un homme aux longs cheveux, à la voix grave et ferme,
Dit : « Pourquoi nous quitter? C'est l'heure du repos,
D'échanger entre amis quelques joyeux propos;
Voyez autour de vous : les fléaux et les gerbes
Se taisent; midi sonne, et sur les nappes d'herbes

On dresse le repas, espoir des travailleurs;
De si rudes efforts par ces grandes chaleurs
Épuisent l'homme : il faut réparer la nature;
Double besogne a droit à double nourriture.
Oh ! sentez-vous fumer et la soupe et le lard ?
Quel cidre frais et clair ! Prenez-en votre part.
Près de moi les enfants ! Ici les bonnes mères !
Pour l'heure, mes amis, trêve aux choses amères. »

Et dans le vert courtil égayé par le ciel
Le banquet s'accomplit, le banquet fraternel.
O fermier, pour cette œuvre hospitalière et bonne,
Que de chanvre et de blé votre logis foisonne !...

Encor ! — Six mois venus, derechef attablés,
Les sillonneurs de mer et les batteurs de blés
Dans un ample repas gaîment vidaient leurs verres.
Cette fois la maison qui recevait les frères
S'ouvrait devant le port où, comme un alcyon,
Un bateau neuf flottait avec son pavillon.
Le nom de Colomban brillait sur la chaloupe,
Et des fleurs l'entouraient de l'avant à la poupe :
Le recteur, invité comme un père, arriva
Présider au festin; puis, quand tout s'acheva,
Il marcha vers le port en long surplis de neige;
Leurs cierges allumés, tous lui faisaient cortége;
La femme du vieux Coulm venait au dernier rang,
Les mains jointes, les yeux attendris et pleurant,
Et chacun, à la voir passer si radieuse,
Disait avec amour : « Oh ! la religieuse ! »
La peuplade d'Enn-Tell encombrait le chantier;
Le mousse fièrement portait le bénitier;
L'encensoir au novice; enfin, selon le rite,
On fit brûler l'encens, on jeta l'eau bénite,

Et cent voix appelaient la divine bonté
Sur la barque de chêne, œuvre de charité.
Aussitôt les pêcheurs quittèrent le rivage,
Criant aux campagnards qui leur disaient : Courage !
« Amis, laissez demain ouvertes vos maisons,
Car nous voulons couvrir vos tables de poissons. »
Et les rames en main, oubliant leur souffrance,
Ils entonnaient encor la chanson d'espérance :

« Jésus nous conduira sur l'eau,
« Va sans peur, mon petit bateau. »

Cantique doux et fort, qui les mènez sur l'onde,
Accompagnez partout les voyageurs du monde !
Faites leur esprit fier, leur cœur simple et léger !
Qu'ils regardent le but plutôt que le danger !
Heureux l'humble de cœur, honneur au magnanime
Qui, les voiles au vent, va chantant sur l'abîme !

LA SIRÈNE

A L'AMIRAL LAGUERRE

Robert, ancien marin retiré dans ses terres,
Vieillit entre sa bru, son fils et leurs enfants ;
Mais parfois un ennui ride ses traits austères,
Et seul, les bras croisés, il erre à travers champs.

Quel grain de mer lointain, quel souffle du rivage,
Viennent troubler son front, mettre son âme en feu ?

Or, un matin, armé du bâton de voyage,
A sa jeune famille il dit un brusque adieu.

Les larges pantalons, la ceinture de laine,
La veste molle et chaude, il a tout revêtu;
La bouteille d'osier pend, jusqu'au bouchon pleine,
Sur sa chemise bleue au collet rabattu.

Il baise des enfants la chevelure blonde
Et part, mais si léger, son regard est si doux!
On dirait un novice allant au Nouveau-Monde,
Un amoureux courant au premier rendez-vous.

Aux chapeaux qui parfois se levaient sur sa route
A peine répondait son chapeau goudronné :
— « Comme vous passez fier! Une dame sans doute
Vous attend au manoir, jeune homme fortuné! » —

« Ils l'ont dit : je vais voir ma maîtresse, ma dame,
La fée à qui j'offris dès quinze ans mes amours,
La Sirène aux yeux verts qui chante dans mon âme!... »
Et le fier matelot marchait, marchait toujours.

Aux murs de Lorient il arrive, il salue
La gracieuse tour svelte comme un fuseau;
Coudoyé des marins à chaque coin de rue,
Il lit sur leur ruban le nom de leur vaisseau.

Son cœur est plein de joie et ses yeux sont en larmes;
L'air salin de la mer ravive son vieux sang;
Le voici dans le port, et, sur la place d'Armes,
Le bruit des artilleurs l'arrête frémissant.

Passent des officiers aux brillants uniformes.
Plus loin c'est l'arsenal avec ses noirs canons,

Et les boulets ramés et les bombes énormes,
Mille engins dont la mort aime et connaît les noms.

Les marteaux des calfats enfonçant leurs étoupes
L'attirent et, poussant gardiens et matelots
Par-dessus les pontons, les radeaux, les chaloupes,
Il approche, il revoit la merveille des flots.

— « Oh! qu'elle est belle encore à partir toute prête,
Celle qui m'emporta jeune homme sur ses flancs!
Celle à qui je reviens dans mes habits de fête,
Comme elle est jeune et belle!... Et j'ai des cheveux blancs!

Qu'elle fut bien nommée! hélas! un nom de fée!
Un nom d'enchanteresse! Elle vous jette un sort :
Voilà toute autre flamme en vous-même étouffée,
Vous êtes son esclave à la vie, à la mort. »

Et leste et vigoureux, malgré sa barbe blanche,
A l'échelle de corde il montait triomphant,
Puis, touchant la mâture, embrassant chaque planche,
A genoux le vieillard pleurait comme un enfant.

Mais l'ancre vient à bord : Robert une seconde
Dans son cœur hésita; pourtant il lui fallait
Une dernière fois faire le tour du monde!
Et la Sirène au loin s'en allait, s'en allait...

Toujours habitez-vous dans la mer, ô Sirène?
Ah! comme les marins, partout dans l'univers
Chacun trouve, amoureux, l'idéal qui l'entraîne,
Et que jusqu'à la tombe il suit les bras ouverts.

LE GARDIEN DU PHARE

A M. ALFRED DE COURCY

Enfermé dans sa tour depuis bien des semaines,
A neuf milles en mer, par une sombre nuit,
Comme un maudit exclu des familles humaines,
Le bon gardien chantait pour calmer son ennui :

I

« Sur un ilot désert si je vis en sauvage,
Ce n'est point par horreur des choses de notre âge;
Comme un pieux ermite, hélas! seul en ce lieu,
Hélas ! je ne suis point venu pour prier Dieu.

II

Dans une tour de pierre au-dessus de l'abîme
Les hommes ne m'ont pas enfermé pour un crime,
Au juge mon honneur ne doit pas un denier;
Libre, je me suis fait mon propre prisonnier.

III

C'est pour nourrir ma mère, et mon fils, et ma femme,
Qu'ici, loin des humains, je vis avec mon âme,
Ne voyant que le ciel, ne voyant que la mer,
Et mangeant un pain dur mêlé de sel amer.

IV

Jour et nuit je n'entends que les âpres rafales
Des vents d'ouest et du nord, et les blanches cavales
Qui viennent sur mon roc bondir en hennissant,
Pour reprendre sans fin leur assaut impuissant.

V

Voici mes compagnons : les cravans, les mouettes,
Les courlis, dont les voix ne sont jamais muettes,
L'immense cormoran qui plane en roi sur eux,
Et les jours de gros temps les poissons monstrueux.

VI

Je suis moi-même un roi solitaire et bizarre.
Pour remplacer le jour, quand j'allume mon phare,
Il dit : « N'approchez pas ! » redoutable signal !
Quel drapeau fut jamais plus fort que mon fanal ?

VII

Tel est mon sort étrange. Et pourtant, je m'en vante,
Je suis l'amour de ceux dont je fais l'épouvante;
Voyant leur vaisseau fuir, je murmure : C'est bien !
Ils vont, sauvés par moi, prier pour le gardien.

VIII

Ainsi mes tristes nuits passent. Dans la journée
Je tiens ma longue-vue avec bonheur tournée
Vers la pauvre maison où tout ce qui m'est cher
Tourne aussi son regard et son cœur vers la mer.

IX

Quand pourrai-je les voir ? — Ce matin mon vieux père
Disait, en abordant le bateau d'un douanier :
Sans peur laissez la clef dans la serrure... à terre !
Des bras vous sont ouverts là-bas, bon prisonnier. »

LES ILIENNES *

A M. MICHEL BOUQUET, PEINTRE

I

Par un soir de grand deuil, de tous les bords de l'île,
Vers l'église on les vit s'avancer à la file ;

Chacune elles avaient leur chapelet en main,
Lentement égréné par le triste chemin ;

Jusqu'à terre à longs plis pendait leur cape noire,
Mais leur coiffe brillait blanche comme l'ivoire.

Et c'était en Léon et dans l'Ile-de-Batz,
L'île des grands récifs et des sombres trépas,

Où les sillons des champs sont creusés par les femmes,
Tandis que leurs maris vont sillonner les lames :

Au tomber de la nuit, dans ce funèbre lieu,
Ces femmes allaient donc vers la maison de Dieu.

II

Bien humble est la chapelle, humble est le cimetière
Où chacune en priant vient chercher une pierre,

* Les *iliens*, les *iliennes*, nom local dont la nuance se perdrait dans le grand mot *insulaire*.

Quelque pierre noirâtre avec son bénitier,
Mais vide du cher mort qu'on ne peut oublier;

Car les corps sont absents de ces tombes étranges...
Voici ce qu'à genoux elles lurent, ces anges,

Et de leurs cœurs tombaient des murmures pieux,
L'eau sainte de leurs mains, des larmes de leurs yeux :

« Au capitaine Jean Servet dans un naufrage,
Mort loin de la Bretagne avec son équipage !

— A Pôl Lévâ, sombré dans l'Inde ! — Aux deux Juliens,
Jetés sur le cap Horn et perdus corps et biens ! »

Et d'autres noms encor avec leur date sombre,
Disant les lieux de mort, des morts disant le nombre.

Or ces noms, sur les croix déjà presque effacés,
Vivaient en plus d'un cœur fidèlement tracés,

Dans votre souvenir, ô chastes iliennes !
Gémissant et priant sur ces tombes chrétiennes

Pour ceux qui, ballottés dans un lit sans repos,
Parmi les durs cailloux sentent rouler leurs os :

Malheureux dont la voix pleurante vous arrive
Avec les cris du vent, les fracas de la rive !...

III

Mais voici près de vous, par ce lugubre soir,
D'autres femmes venir sous leur mantelet noir;

Et leurs bras vers la terre, elles disent : « O veuves !
N'est-il plus dans ce champ béni de places neuves ?

« Nous avons, comme vous, des pierres à poser,
Et nous n'avons, hélas ! nulle fosse à creuser.

« Pleurez, veuves ! de pleurs inondez cette argile !
Nos pères et nos fils ne viendront plus dans l'île :

« Dans la couche éternelle, on ne voit pas chez nous
Les femmes reposer auprès de leurs époux ;

« Mais pour garder leurs noms, apprenez-nous, ô veuves !
S'il n'est plus dans ce champ béni de places neuves. »

IV

O rites inspirés, religieux tableaux,
Toujours du sol breton vous surgissez nouveaux !

Après mille récits sur les lieux, sur les choses,
Le poëte disait : mes histoires sont closes...

Et pour semer l'air fort qui vient de l'exalter,
Fervent révélateur, il se met à chanter.

LES DEUX MARÉES

I

Lorsqu'au lever du jour s'avança la marée,
Par un soleil de mai, rose, clair, azurée,
Avec tous ses oiseaux, mauves et goëlands,
La caressant de l'aile ou portés sur ses flancs,
Et ses molles rumeurs, ses brillantes écumes,
Les fantômes mouvants exhalés de ses brumes, —
Moi, couché sur la dune entre l'onde et le ciel,
De l'un aspirant l'air et de l'autre le sel,
Rêveur adolescent, dans cette mer montante
Je voyais le tableau de ma vie ascendante :
« Espoir de l'avenir, promesses du printemps,
Venez, inondez-moi ! bonheurs, je vous attends !
Mes bras vous sont ouverts, je sens s'ouvrir mon âme.
O mer, trempe mon être, — et rends-le pur, ô flamme ! »
Puis, le flux arrivé, lorsqu'enfin les îlots
Eurent caché leurs fronts noirâtres sous les flots,
Mon livre et mes habits jetés sur le rivage,
Je défiais les fils des pêcheurs à la nage,
Et souples, et nerveux, le plaisir dans le cœur,
Nous voilà tous luttant d'audace et de vigueur.
Ainsi je m'élançais, les cheveux à la brise,
Déployant ma poitrine où la vague se brise,
Et par l'onde bercé, doré par l'astre d'or,
Je chantais, je riais, et je chantais encor.

II

Vers cette même plage, après maintes années,
Je reviens : sur le bord les feuilles sont fanées;

C'est l'été qui décline et le déclin du jour,
C'est la mer qui descend; les vagues tour à tour
Semblent se lamenter, à regret fugitives.
Des goëlands aussi que les voix sont plaintives!
L'Océan rétrécit son magique lointain,
Le ciel est abaissé, l'horizon incertain.
Adieu les longs projets et les rêves sans borne!
L'esprit vers le passé se tourne froid et morne;
Sans espoir de retour on quitte chaque lieu,
A tout ce qu'on aimait il faut dire un adieu.—
Mais des arbres touffus qui pendaient sur la grève
Quels fruits mûrs sont tombés! aux jours frais de la sève.
J'ai respiré les fleurs, je savoure les fruits.
La mer, en s'éloignant calme, tiède et sans bruits,
Sur l'arène brillante, aux algues, durs feuillages,
La mer a sous mes pas mêlé les coquillages :
La moisson va s'ouvrir; sur le lit des galets
Tandis que les pêcheurs étendent leurs filets,
Les pieds fins des enfants et des filles alertes
Bientôt seront marqués sur les plages désertes...
O richesses du soir! Quand notre soleil fuit,
Arrivent par milliers les soleils de la nuit.

LES BAINS DE MER

A M. LE MARQUIS A. DE BELLOY

LA MAISON

Sage qui tient son âme ouverte à l'avenir :
Hélas! je vis d'espoir moins que de souvenir.

Mon chant mêlé de plainte est pour tout ce qui tombe,
Je visite un berceau moins souvent qu'une tombe.
Ce que j'aime ira-t-il sous la commune loi ?
Verrai-je en mon pays, ô mon cher de Belloy !
Tout pâlir, les enfants au langage infidèles,
Et les men-hîr brisés pour les routes nouvelles ?
Je veux, poëte ami, dans un vivant tableau,
Montrer le temps ancien devant le temps nouveau. —

La maison du marin, dans la mer réfléchie,
D'une chaux vive et claire est récemment blanchie;
Une vigne l'entoure, et devant l'humble lieu,
Son fils entre ses bras, est la Mère de Dieu.
Malgré le poids des ans, brave encore et légère,
Voici comme un matin parlait la ménagère :

« — La chaleur est venue et la saison des bains;
Mon mari, mes enfants, n'épargnons pas nos mains :
Mettez dans chaque lit une couche de paille,
D'un bel enduit de chaux recouvrez la muraille,
A défaut de richesse ayons la propreté,
Une maison riante et pleine de clarté.
Ceux que l'été conduit sur ces pauvres falaises
Dans leurs grandes maisons avaient toutes leurs aises :
A ces corps épuisés, à ces esprits souffrants,
Soyons hospitaliers... Enfin, pour être francs,
Cette saison apporte au logis une somme
Telle que nul filet n'en recueille, mon homme !
La dot de notre fille ainsi va s'amassant,
Et le fils a déjà gagné son remplaçant.
Pour Dieu, ne grondez plus ! Des moissons aux vendanges
Habitons le hangar, les étables, les granges;
A d'autres la maison : quand ils seront partis,
Riches nous rentrerons, pauvres étant sortis. »

D'une voix qui commande, ainsi parlait la mère,
Mais sombre était le fils et sombre aussi le père. —
Avec leurs voiles verts, avec leurs feutres gris,
Arrive cependant de Nantes, de Paris,
Le monde des baigneurs. Assemblés sur la grève,
Ils contemplent les flots qu'ils n'avaient vus qu'en rêve.
Le grand spectacle emplit leur esprit et leurs yeux;
Tous, jusques aux parleurs, deviennent sérieux :
Quel magique opéra, quelle ardente peinture
Devant toi ne pâlit, souveraine nature !

Chaque jour a sa fête : et d'abord dans la mer,
Dans ces flots écumeux chargés de sel amer,
On se plonge, on reçoit les assauts de la lame,
Et le corps affaibli se ranime avec l'âme.
De nageurs se faisant apprentis matelots,
Ils suivent les pêcheurs au milieu des îlots.
Noirmoutiers à leurs pas ouvre son sanctuaire :
Moines qui blanchissez cet antique ossuaire,
Vous, morts dans le silence et les austérités,
Que vous devez gémir de ces légèretés !...
Mais vous vous rendormez paisibles dans vos tombes
Au long roucoulement de vos sœurs les colombes. —
Visitant chaque îlot et leurs roches à pic,
Les barques vont ainsi tout le long de Pornic.

Dans les terres parfois de longues promenades
Emportent à grand bruit désœuvrés et malades.
Les dames, hardiment suivant leurs cavaliers,
Passent, brillants éclairs, à travers les halliers;
D'autres, qu'a transportés leur calèche superbe,
Descendent et gaîment font un repas sur l'herbe,
Tandis que sur le bord d'un taillis, à l'écart,

Son album déployé, rêve un ami de l'art.
Au retour, les bains frais où vient trembler la lune,
Le bal sous les bosquets, le concert sur la dune,
Mille intrigues; enfin, baigneurs, vous le savez,
Les plaisirs... et les maux de Paris retrouvés.
Quel est donc parmi vous, sous un chapeau de paille,
Ce porteur éternel d'un binocle d'écaille,
Tout de la tête aux pieds habillé de nankin,
Qu'une rime très-riche a surnommé faquin?

Oh! le fils du pêcheur et de la bonne hôtesse
A senti son esprit déborder de tristesse.
Il quitte pour trois mois son logis, son bateau.
Adieu! — Comme il passait sous les murs du château,
Trouvant le vieux recteur, il découvre sa tête;
Puis, sa course reprise, à la fin il s'arrête
Près d'un immense amas de dôl-men renversés,
Énigmes pour nos temps, titres des jours passés;
Là, tourné vers le port et sa maison natale,
Le jeune Gratien pleure, et son cœur s'exhale :

« Adieu donc, mon pays, puisqu'on n'y vit plus seul!
Enclos où dans ses bras me portait mon aïeul,
Église où tout enfant j'allais servir la messe,
D'où si léger, si pur, je sortais de confesse,
Adieu! Mais, flots amers, nids des bois, prés en fleurs,
J'emporte vos parfums, vos chansons, vos couleurs.
Ah! de loin j'aperçois ma barque et ses deux rames!
Demain avec un autre elle fendra les lames...
C'est une chose étrange en moi, cœur si chrétien,
Frère de tous, cherchant toujours quelque lien:
Tout, hors de mes amis, m'emplit d'inquiétude,
J'ai besoin du silence et de la solitude.
Bonheur de vivre seul et maître dans son bourg!

Tout le jour on travaille et le soir on discourt,
Attablés en buvant sur le seuil de l'auberge,
Puis chacun va dormir sous ses rideaux de serge.
Le dimanche, après messe et vêpres et sermon,
Les boules bruyamment courent sur le gazon.
Dans mon heureuse enfance ainsi vivaient nos pères :
Les fronts étaient joyeux, les mœurs étant sincères...
Oh ! par les citadins nos champs sont envahis !
Mais nos souliers ferrés vont-ils dans vos pays,
Hommes vains et légers, et vous, ces élégantes
Par qui nos libres sœurs deviennent des servantes ?
Ah ! si là, dans ce fond, j'en voyais un marcher,
Ma main ferait bondir sur ses pas ce rocher !...
Non, adieu ! Dans mon cœur n'allumons point la haine,
Et de retour, Seigneur, à la saison prochaine,
Que, passant mon chemin sans me voir coudoyer,
Je retrouve la paix assise à mon foyer ! »

Il partait, mais Odette avait suivi son frère :
— « Vous me quittez, dit-elle, et vous quittez la mère ? »
Puis elle s'arrêta, triste, sur le chemin,
Attendant sa réponse : il lui tendit la main,
D'une larme il mouilla ce gracieux visage,
Et sans autre parole : « O ma sœur, soyez sage ! »
Il s'enfuit, et bientôt la poudre des sentiers
D'un nuage blanchâtre enveloppait ses pieds.

L'ÉGLISE

Après six jours d'ennuis et de rudes travaux
Pour le pain nécessaire et pour tant d'autres maux
Il est doux, lorsque luit le matin du dimanche,
De voir en beau costume, habit bleu, coiffe blanche,

A la messe du bourg venir ces travailleurs :
Ils marchent sérieux par les sentiers en fleurs,
A travers les grands blés, au bord des vertes haies,
Humant à pleins poumons la senteur des futaies,
Et ravivés par l'air, l'aspect de chaque lieu,
Ils entrent souriants dans la maison de Dieu.

Pornic, c'est votre fête aujourd'hui : cent villages
Dans les terres épars ou qui longent les plages
Sont venus, et pêcheurs, campagnards et bourgeois
Encombrent le chemin et le pied de la croix ;
Les mains serrent les mains; on cause, on s'examine :
Plus d'un œil est perçant, plus d'une langue est fine.
Chut! la cloche a sonné, la foule entre, et chacun
Confond tous ses pensers dans le penser commun.
Voici le Kyrié, l'Épître, l'Évangile.
Tout le drame divin sur cet autel fragile
S'accomplit. Mais le prêtre ôte ses ornements,
Monte en chaire, et de là, muet quelques moments,
Ce vieillard :

« Aimez-vous, enfants, les uns les autres,
Voilà ce que disait le plus doux des apôtres.
Après lui je dirai : Marins et paysans,
Chrétiens de toute classe, aimez-vous, mes enfants.
Ainsi vous parlerait Ève, mère des mères,
Et, serrés dans ses bras, nous nommerait tous frères...
Des frères cependant séparés, différents,
Par l'orgueil insensé de nos premiers parents,
Eux qui sortis pécheurs de l'unité suprême,
Nous somment d'y rentrer par le mot divin : J'aime!
Pour le bonheur commun, ô mes fils, aimez-vous!
Plus de riche orgueilleux, plus d'ouvrier jaloux.
Toujours lorsqu'à l'autel s'élèvera l'hostie,

Élevez tous votre âme et n'ayez qu'une vie.
Préparés par l'amour, hommes de la cité,
Ayez donc le respect de l'hospitalité ;
Et vous, gens du pays, accueillez avec joie
Les frères que le ciel chaque été vous envoie. »

A ces mots, le bon prêtre ouvrit des bras tremblants,
Et chacun l'admirait sous ses beaux cheveux blancs ;
Sur lui les jeunes gens fixaient leurs yeux de flammes ;
Et les vieillards pensifs, les blonds enfants, les femmes,
Tels ceux-là qu'instruisit l'apôtre bien-aimé,
Savouraient ce discours, comme un miel embaumé.

Il reprit : « Aimez-vous avec des âmes pures,
Et surtout aimez Dieu, vous tous ses créatures.
Oh ! combien de motifs, marins et campagnards,
De tourner vers le ciel votre âme et vos regards !
Comme un père est heureux s'il a pour sa famille
Le pain qui la nourrit et le lin qui l'habille,
Lui, le père céleste, il vous a tout donné :
Le grain germe en vos champs dès que l'heure a sonné ;
Il s'élève, il mûrit, et vos granges sont pleines ;
Brebis sur vos coteaux et moissons dans vos plaines,
Tout abonde ; la mer, immense réservoir,
D'innombrables poissons pour vous sait se pourvoir ;
Vos barques sur ses flancs passent comme des reines :
Que vos bonheurs sont grands, si grandes sont vos peines !
Mais aimez le travail, c'est lui qui vous rend forts.
Tirez même un orgueil permis de vos efforts :
L'animal par instinct trouve sa nourriture,
L'homme, tel qu'un tribut, l'arrache à la nature,
Et vous, mes paroissiens d'un jour, que des ennuis
Autant que les plaisirs sur nos bords ont conduits,
Laissez-vous pénétrer par leurs charmes austères :

Tout entiers plongez-vous dans les eaux salutaires,
Et quand de la cité vous prendrez les chemins,
Plus riches des bienfaits répandus par vos mains,
Saluez d'un adieu d'amour et d'espérances
Le grand réparateur de toutes les souffrances. »
Bientôt le saint vieillard devant l'autel chantait :
« Allez, la messe est dite ! » — Et le chœur répondait :
« Grâces à Dieu ! »

Voyez la pieuse assemblée,
Dans quel ordre parfait elle s'est écoulée !
Sous le porche ils semblaient, passant avec lenteur,
Se rappeler encor la voix de leur pasteur...
Mais, aux bras des messieurs bruyants, les demoiselles
Avec de grands éclats déployaient leurs ombrelles ;
Déjà pendant la messe, on les vit maintes fois,
Sur leurs chaises penchés, causer à demi-voix,
Lorgner et se sourire, et c'était un scandale
Pour ceux qui gravement à genoux sur la dalle,
L'œil fixé sur l'autel, disaient leur oraison.
Et voici derechef sur ce pieux gazon,
Quand chacun prie encor pour un père, une mère,
Pour tous ceux qui sont là sous leur monceau de terre,
Qu'ils passent en dansant, tous ces couples légers !...
« Çà, que viennent ici faire ces étrangers ? »

Villageois, villageois, malgré vos justes plaintes,
Que j'en pourrais nommer de ces familles saintes !
Mères, toutes les nuits veillant sur des berceaux,
Magistrats et penseurs usés par les travaux,
Que souvent vous verrez de chaumière en chaumière
Tendre secrètement une main aumônière !
Et le soir, près des lits, les deux graves époux,
Et les jeunes enfants seront tous à genoux.

LE BAL

— « Non, ma mère, ce soir n'allons pas à la danse.
Je suis jeune et pourtant mûre par la prudence.
Si mon frère était là, lui, mon ange gardien,
J'irais, j'irais danser : avec lui tout est bien.
— Ma fille, j'ai pour vous les plus fines dentelles,
Jamais riche à Pornic n'en porta de plus belles.
Venez donc à ce bal, Odette, mon espoir :
Mes yeux dans votre éclat, mes yeux veulent vous voir. »
Elle dut obéir; puis, à tout ce qui brille,
Pourquoi tenter les yeux et l'esprit d'une fille?
Ajoutons que ce bal, le dernier de l'été,
Avec mille splendeurs, ce bal sera fêté :
Jongleur, feu d'artifice; un chanteur en vacances
Doit sur le piano soupirer ses romances.

La veille de ce jour, Gratien à son bord,
Cabotier de Paimbœuf, près de quitter le port,
Lisait dans un billet sans nom : « Revenez vite!
Le mal qu'on voit en face est un mal qu'on évite. »
Aussitôt le marin vers Pornic voyageait,
L'âme et l'esprit troublés. Cependant chaque objet
Tout le long du chemin comme un ami l'accueille.
Sur sa tige la fleur et l'oiseau sous la feuille,
Si bien (comme à vingt ans ils savent s'enchanter!)
Qu'en mesurant ses pas il se prit à chanter :

« Marin, j'ai visité bien des terres, des îles,
Mais dans le nouveau monde et dans le monde ancien,
Je songeais à mon bourg parmi ces grandes villes;
Admirant ces pays, je regrettais le mien.

Dans les temples dorés, lorsque, plein de surprise,
J'entrais, cherchant celui qu'il faut chercher partout,
Pourquoi rêver au saint de ma petite église,
Entre deux pots à fleur dans sa niche debout?

Certe en ces beaux climats bien des filles sont belles,
Mes regards les suivaient et j'étais ébloui :
« Cependant ta moitié, jeune homme, vit loin d'elles? »
Me demandait mon cœur, et je répondais : « Oui. »

A ton chant de retour, marin, je veux moi-même
Unir un nouveau chant pour la terre que j'aime!

Le poëte est heureux à qui le ciel donna
Un sol vierge et puissant que son cœur devina;

Quand d'autres murmuraient : « Terre inculte et sauvage! »
Moi, je t'aime, ai-je dit; tu n'es point de notre âge.

Oui, ton charme indicible est dans cette âpreté,
Et tu lui dois ta force et ta douce fierté.

Aussi je chanterai dans mes rimes dernières
Et tes antiques mœurs et tes nobles chaumières.

Et mon œuvre sera. Du fond de mes taillis
Je pourrai m'écrier : Breton, j'eus un pays!...

Homère n'a chanté que les fils de l'Hellade :
Un maître le disait, et sa voix persuade.

Mais finis, Gratien, ta chanson de retour
Où la tristesse calme alterne avec l'amour.

— Soutenez-moi, Seigneur! une heure, une heure encore,
Je verrai mes parents, mes amis, ma maison,
La Vierge que pour moi ma vieille mère implore :
Le retour est doux même après une saison.

Hâtez-vous donc, mes pas! que votre course est lente!
Plus léger est mon cœur. Allez, allez, mes pas!
Ceux dont je suis aimé déjà sont dans l'attente;
Pour les bien embrasser ouvrez-vous, mes deux bras!

Que nul ne soit absent dans la chère famille!
Qu'au foyer je retrouve et le pain et l'honneur!
Si ce joyau du pauvre avec moins d'éclat brille,
Contre un malheur si grand soutenez-moi, Seigneur! —

Mais tous ces noirs pensers, de nouveau son jeune âge
Devant lui les chassa : le parfum de la plage
L'enivrait; dans le port il revoit son bateau;
Soudain, près des dôl-men, sous les murs du château
Il passe comme un cerf sans détourner la tête,
Et baigné de sueurs à sa porte il s'arrête.
Le logis est désert! Reprenant son bâton,
Ami fidèle et sûr qu'il ramène au canton,
Par le bourg il s'en va pour chercher ceux qu'il aime,
Sur la grève, à l'auberge... Ardeur chez tous la même!
La poitrine battante et les cheveux au vent,
Vers vous, objets aimés, que j'ai couru souvent!

Sous des arbres lointains, le son d'une musique
L'attire; c'est le bal où la noblesse antique
Et tous les étrangers s'assemblent, il accourt :
S'il a des pieds légers, Gratien n'est point sourd,
Car, sous l'ombrage, aux cris d'une voix bien connue
Il s'élance d'un bond : « Ma sœur! » A sa venue,

Cette enfant, jusque-là courageuse, pâlit
Et, remerciant Dieu, sur l'herbe défaillit.
Le bâton du marin et le jonc du jeune homme
Que son habit nankin dans le pays renomme
Sonnèrent : l'étranger fut brave et de bon ton,
Mais un jonc est flexible et dur est un bâton.

Partout ils sont pressés, les noirs semeurs d'alarmes!
Les vieux parents d'Odette étaient chez eux en larmes.
Gratien, à son bras tenant sa jeune sœur,
Entra dans la maison, les yeux pleins de douceur :
« Mon père, la voici. » Puis, de ses deux mains fortes,
Maître dans sa chaumière, il en ferma les portes.

BRITA

De l'Aber-Ildût, en Léon.

I

UN VOYAGEUR

L'air brûle, des sillons sort une âcre fumée;
Immobile, la mer brille comme enflammée.
Iles qu'on voit au loin calmes sous le ciel bleu,
Par cet ardent juillet quand la mer est en feu,
Heureux sont vos pêcheurs!... Vêtu de simple toile,
Oh! s'endormir bercé sous l'œil clair d'une étoile,
Boire la brise fraîche et, sous les noirs îlots,
Parmi les gais poissons se jouer sur les flots!

UN HOMME DE LA COTE

Une barque d'Ouessant*, seigneur, vient à la rame;
Elle approche; à la barre est une jeune femme :
Vous pourriez au retour suivre ces *iliens,*
Bonnes gens aujourd'hui, bien que fils de païens...

Tandis que les rameurs amarraient près du môle
(Ton havre, ô saint Ildût!) et que sur son épaule
Chacun péniblement chargeait un sac de grain,
La vierge aux grands yeux purs, mais voilés de chagrin,
Telle qu'une sirène en surgissant de l'onde,
Sur son col répandait sa chevelure blonde,
Et pieds nus s'avança vers l'église du lieu;
Tout me dit qu'elle allait pour accomplir son vœu :
A cette allure ferme, à cet air de rudesse,
On t'eût prise, ô Brita! pour une druidesse.

II

Or, ses vœux accomplis au patron de l'Aber,
Elle disait, la vierge, au front large, à l'œil fier,
Debout devant l'église, elle disait tranquille :
« Pourquoi, gens de la terre, admirer ceux de l'île?
Sommes-nous pas Bretons et frères en Jésus?
Eussâ n'a plus la pierre et les bosquets d'Eusus.
Hier, Pôl, notre évêque, a vu brûler mon cierge.
Ma longue chevelure est celle de la Vierge.
Robustes sont nos bras, car nous semons les blés,
Nous, femmes, quand sur mer les hommes sont allés.
Qu'un navire se brise et sombre sur nos côtes,

* En breton *Eussâ*, île du dieu Eusus.

Les pauvres naufragés, Dieu le sait, sont nos hôtes.
Si chez vous je descends, c'est que dans mon sommeil
Mon frère, qui voyage au pays du soleil,
Pâle, m'a visitée. Il gardait, l'enfant mousse,
Et sa douce figure et sa parole douce :
« Sœur, aux saints du pays faites une oraison,
Ou plantez une croix devant notre maison;
Puis le prêtre étendra cette croix sous la terre,
Avec mon nom écrit, le nom de votre frère... »
Non, il ne mourra pas, celui que, tout enfant,
Ma mère me légua comme un fils en mourant!
Enfant que j'ai tenu sur les fonts de baptême,
La poudre a dessiné mon cœur sur ton cœur même;
Grandi, tu reviendras, le corps et l'esprit sains ;
Sur la terre et sur l'eau j'ai prié tous les saints! »

III

« — Encor, encor, Brita, tes paroles naïves!
Cœur simple, esprit ouvert aux choses primitives,
Aujourd'hui j'ai fermé le livre du savoir;
Au livre de la vie, amoureux j'aime à voir... »

Mais l'inspiration expirait sur sa lèvre,
Comme le chant du barde après l'heure de fièvre.
« — Si je revois Marie et la fille d'Hoël,
Ou la belle Nola, compagne de Primel,
Je leur dirai ton nom, Brita, blonde ilienne,
Sous tes cheveux flottans druidesse chrétienne! »

IV

Or ses trois compagnons, marins en cheveux blancs,
Des moulins revenaient, sous leurs sacs tout tremblants.

Le plus vieux souleva son vieux bonnet de laine,
Et s'essuyant le front, et reprenant haleine :
« — C'est un vrai paradis ! Des taillis, des ruisseaux,
Et partout la chanson plaisante des oiseaux !
Quand le moulin moulait, moi, sous les feuilles vertes,
J'avais, comme un enfant, les oreilles ouvertes
A ces divins chanteurs ! La plainte des courlis,
La plainte de la vague aux éternels roulis,
Voilà tous nos concerts... Mais l'hiver, la tempête
A des mugissements qui font lever la tête...
J'aime mieux mon pays que leurs prés verts et gras.
Si nos moulins sans air pouvaient mouvoir leurs bras,
Serais-je en terre ferme ? Il fallait bien, filleule,
Venir où l'onde coule et fait tourner la meule.
Dans notre île aujourd'hui, nulle ombre où s'abriter.
La langue des brebis n'a plus rien à brouter.
Le sol brûle les pieds. Sur l'herbe sèche et lisse
De nos dunes à pic, à chaque pas on glisse.
On m'a dit cependant que des chênes sacrés
Ombragèrent ces rocs du soleil dévorés,
Dévorés par les vents durant la saison noire,
Et des nids gazouillaient sur les branches... Que croire ?
De soi-même ennemi, par le fer et le feu
L'homme aura follement détruit l'œuvre de Dieu...
Çà ! j'ai toujours des pleurs au fond de ma poitrine.
En barque, matelots ! Chargeons notre farine !
Aux rames cette nuit ! A la pointe du jour,
La tourbe fumera joyeuse dans le four. »

V

Pourtant de main en main d'abord passa la gourde :
La rame la plus longue ainsi pèse moins lourde ;
Puis, dans le crépuscule et ses légers brouillards,

S'éloigna le canot où ramaient les vieillards,
Et Brita les guidait, emportant, noble femme,
Le froment pour le corps et le froment pour l'âme.

LA TRAVERSÉE

A M. FRÉDÉRIC MERCEY

Nec sinit esse ferox.
OVIDE.

« Adieu, ma ville! adieu, grève de Ker-Roman!
La grande voile s'enfle et frappe le hauban,
Je vois monter au loin les côtes de Belle-Ile,
Pour la dernière fois, adieu, la blanche ville!
Et vous, hameaux sacrés où, comme un fils pieux
J'errais, interrogeant l'antique Esprit des lieux,
L'enfance dans les prés, sur son banc la vieillesse,
Tout ce qu'enferme un cœur aimant, je vous le laisse. »
Mais déjà le navire entrait en pleine mer,
Tout s'imprégnait de sel et devenait amer,
Les vagues et les vents redoublaient leur secousse,
Les matelots juraient et l'on battait le mousse.
« Ah! dis-je, et de pitié mon cœur se soulevant,
C'est une lâcheté de frapper un enfant! »
Le matelot rougit, mais une jeune fille,
Aventurière, hélas! sans amis, sans famille,
Comme moi vint en aide au petit malheureux
Et, dans un coin du bord, murmura : C'est affreux! »

Tel fut notre départ. Au terme du voyage,
D'où vient donc ce retour vers le sombre équipage,

Et qu'au roulis des flots en moi-même bercé,
J'achève à terre un chant sur la mer commencé?
Oh ! ce chant, inscris-le sur tes feuillets d'ivoire,
Car c'est là, Poésie, un voyage à ta gloire,
Sirène dont la voix modère l'ouragan,
Déesse qui soumets les loups de l'Océan.

Chaque soir, bruit des vents pareils à des couleuvres,
Tumulte des marins courant dans les manœuvres,
Féroces coups de mer ; puis, au jour renaissant,
Cette fièvre des flots par degrés s'apaisant ;
La voile est sans haleine et, sur une mer d'huile,
Comme un phoque s'endort le navire immobile.

Alors, quand sur le pont l'équipage étendu
Reposait, l'un fumant, l'autre en rêves perdu,
Quand la chaudière aussi, par le mousse allumée,
Sur nous joyeusement répandait sa fumée,
La jeune fille alors, les yeux vers l'horizon,
A ce monde inconnu jetait une chanson,
Le peuplait de châteaux, d'amoureux, de féeries,
Tant que nul ne troublait ses longues rêveries.
Parfois, vers un gros livre ouvert sur mes genoux,
Je voyais lourdement se traîner tous ces loups :
« Lisez-nous, disaient-ils, quelque nouvelle histoire,
Celle d'hier remplit encor notre mémoire. »
Sauvage naturel, mais instinct vierge et prompt ;
Dès que la voix de l'Art l'interroge, il répond !
Comme l'aile des vents sur la cime des lames,
L'émotion courait rapide sur ces âmes,
Un mot assombrissait leurs yeux, ou, sans efforts,
Le rire sur leur lèvre arrivait à pleins bords.
Oh ! lorsque le récit, grave, mais sans emphase,
Loin du monde présent les tenait en extase,

Malheur à l'importun qui ramenait du ciel
Ces esprits enivrés! ainsi le bon Mikel,
Obligé de passer, de repasser sans cesse,
Pauvre mousse, essuyait toujours quelque rudesse.
— « Mikel, disais-je alors, sur le banc assieds-toi.
En maître tu sais lire, un instant lis pour moi. »
Et le cercle s'ouvrait, et ce timbre sonore
Au charme du récit prêtait son charme encore,
Et des yeux des marins mes yeux voyaient sortir
Des larmes, à la voix de cet enfant martyr.

Poésie, ô parfum, accord, divine flamme,
Du livre de l'enfant, des chansons de la femme
Ainsi tu t'exhalais! Ainsi pacifié,
Le plus dur se laissait aller à la pitié!

Une nuit (froide nuit où, selon ma coutume,
Je marchais sur le pont en défiant la brume,)
Le patron m'aborda, puis sa main dans ma main :
« Ah ! si l'on m'eût montré plus jeune mon chemin !
Me dit-il brusquement, car je suis un sauvage...
Mais on peut, grâce à Dieu, se refaire à tout âge. »

Au point du jour, le vent souffla plus attiédi,
Sur nous se déployait le ciel bleu du Midi.
Sous les reflets dorés de ce soleil d'automne,
Quand le côtier breton entra dans la Garonne,
Les jurements, les cris n'éclataient plus à bord :
Chaque homme à son travail se tenait doux et fort,
Le mousse à pleine voix chantait sur un cordage,
Et la femme envoyait ses rêves au rivage,
Partout avec bonheur régnait l'ordre prescrit :
Le navire semblait conduit par un esprit.

CYCLE

PREMIÈRE PARTIE

I

HARMONIES

Fleurs de l'Art, mêlez-vous aux fleurs de la Nature :
Que sous des rameaux verts une blanche sculpture
Avec grâce s'élève et charme le regard !
De même au bord des eaux grandissant au hasard
Ou dans les landes sans culture,
Fleur des champs, mêlez-vous aux nobles fleurs de l'Art ·
Ainsi tout se complète, et s'accorde ou s'épure.

En Cornouailles.

II

LES PÈLERINS

Doucement enlacés, et l'épouse et l'époux
Un matin cheminaient sur leur cavale blanche :
« — Vers quel Pardon ainsi, jeunes gens, allez-vous?
« C'est demain un jour de dimanche.

« — Sous les chênes voyez cette église au toit bleu :
« A son divin patron nous allons faire un vœu,
« On revient trois de sa chapelle. »
La femme de rougir ; mais, dix mois révolus,
Fière de son bonheur, elle ne rougit plus :
Deux beaux enfants pendaient à sa double mamelle.

III

NOUVEAU PROVERBE

D'autres pourront s'asseoir, Maglor, à votre fête :
On a tué le porc, on a chauffé le four,
Vos filles, vos garçons travaillent nuit et jour,
Un baril de vieux cidre, et qui porte à la tête,
Est percé sous la grange, et vous n'épargnez rien ;
Mais au seuil de la ferme est un énorme chien,
Aboyeur hérissé dont l'œil fauve est d'un traître,
Un hideux trouble-fête, et les cœurs empressés
Qui chez vous s'en venaient par lui sont repoussés,
Et moi je dis : « Tel chien, tel maître. »

IV

LA COULEUVRE

Le lait pur de la vache avait le goût des fleurs,
Son beurre doux et frais semblait une ambroisie,
Tant chaque fleur des prés et chaque herbe choisie
Aux mamelles versaient leurs parfums les meilleurs ;
Un soir le lait coula sanglant : « Oh ! la couleuvre
Aura sucé les pis ! Je reconnais son œuvre, »

Dit, en jetant le vase, un pâtre épouvanté.
Hélas! ainsi j'ai vu, par audace ou par ruse,
La vipère se pendre au sein blanc de la Muse :
Son lait ne coula plus que trouble, ensanglanté.

V

LES DEUX CIERGES

A son lit d'agonie et le père et la mère
Avaient mis un double flambleau,
Comme pour lui montrer, dévotion amère!
Les lueurs qui devaient la conduire au tombeau;
Mais cet apprêt funèbre épouvanta la vierge;
Sa main faible et pâlie, indiquant chaque cierge,
Fit signe d'éloigner cette affreuse clarté. —
Auréole douce et fidèle,
La vierge avait sa pureté
Qui depuis le berceau rayonnait autour d'elle.

VI

A MARIE

Restez inconnue, ô Marie,
A filer loin du bourg près de votre foyer,
Tout aux soins de la métairie
Et des fils que le ciel voulut vous envoyer.
Mais riez avec moi d'une méprise étrange :
Une fée au teint noir fut prise pour un ange,
Pour vous, ô fleur du Scorf, ô perle de l'Ellé!
Légère comme l'hirondelle,

Lorsque enfants nous courions pieds nus, le long du blé.
Vous que l'amour fait immortelle !

VII

LA BRAHMINE

(Traduit de Vyasa)

Belle comme Lackmî, la déesse immortelle,
La vierge Sâvitrî devint grande comme elle;
Treize ans elle grandit en beautés, en vertus,
La merveilleuse enfant aux doux yeux de lotus;
Enfin l'heure lui vint d'être une fiancée,
Et les hommes, épris de sa taille élancée,
De ses bras arrondis et semblables à l'or,
Murmuraient : « Quel héros gagnera ce trésor?
« O belle forme étincelante!
« De l'éclat du jeune âge elle est comme brûlante. »

VIII

A SÉLÉNÉ

(D'Orphée)

Habitante des airs, ô Lune vigilante,
Qui chaque mois vieillis, rajeunis tour à tour,
Blanche reine des cieux, sur ta route brillante
Tout un chœur étoilé te suit, divine cour!
Amante de la paix et de la joie aimable,
Lune, vois nos plaisirs et sois-leur favorable;
Protectrice des bons, écarte le danger;
O gardienne des nuits, vierge au sommeil léger!

IX

TIRÉSIAS

(De Callimaque)

C'était sur l'Hélicon, au bord de l'Hippocrène.
Sous les arbres régnait le calme du midi,
Quand la noble Pallas (ô Sages, votre reine!)
Vint plonger son beau corps dans le bain attiédi;
Or, un jeune chasseur, enfant à tête blonde,
Par une ardente soif vers la source conduit,
Put voir, l'infortuné, dans le cristal de l'onde
Un spectale divin aux mortels interdit.
Elle se courrouça, la sévère déesse :
« — Jeune homme, sois puni!... je te plains cependant. »
Hélas! il avait vu sans voiles la Sagesse,
Un nuage couvrit les yeux de l'imprudent.

X

A VÉNUS

(D'Horace)

O reine de Paphos! Vénus, aux blonds cheveux,
Abandonne aujourd'hui la riante Cythère
Pour la maison splendide où t'appellent les vœux
Et l'encens de Glycère.

Vienne l'enfant Amour qui mène à tes côtés
Les Grâces déliant leurs légères ceintures,
La jeunesse sans toi trop pleine d'âpretés;
Et vienne aussi Mercure.

XI

ÉPIGRAMME

(De Virgile)

J'ai fait des vers, un autre en eut tous les honneurs.
Vous pour un autre aussi portez sous les chaleurs,
Brebis, vos toisons blanches;
Vous pour un autre aussi posez, oiseaux chanteurs,
Votre nid sur les branches;
Vous pour un autre aussi, grands bœufs, de vos sueurs
Fertilisez les terres;
Vous pour un autre aussi, pompez le suc des fleurs,
Vous, abeilles légères.

XII

PRIÈRE

(De Synésius)

Inconnu des mortels, pouvoir connaître Dieu
Et vivre en paix des jours obscurs, tel est mon vœu.
Compagne du vieillard vienne à moi la Sagesse,
Même pour le jeune homme elle vaut la richesse :
Excellente à tous deux ! Avec un doux souris
Elle endure les maux dont nos jours sont aigris.
Seulement écartez, ô ciel, de mes études
La sombre pauvreté, source d'inquiétudes;
Pour qu'au seuil du voisin je n'aille pas m'asseoir,
Que j'aie une chaumière où reposer le soir !...
De là montant enfin vers sa cause suprême,
Mon âme deviendra comme Dieu dans Dieu même.

XIII

AUX PRÉCURSEURS

(Des Hymnes de l'Église)

Disciples du Seigneur bien avant sa venue,
Justes, noble cohorte et souvent méconnue,
O premiers pères des croyants!
Qui pourrait célébrer par de dignes louanges
Vos espoirs, vos ardeurs? Frères humains des anges,
Cœurs illuminés, ô voyants!
Ici-bas étrangers, vous méprisez le monde,
Et c'est sur l'esprit seul que votre espoir se fonde
Pour décider des biens promis;
D'en bas vous contemplez les choses éternelles...
O Seigneur, donnez-nous aussi de fortes ailes!
Ailes, fuyons aux saints parvis!

XIV

CANZONE

(De Pétrarque)

Comme elle avait au front l'enseigne de l'Amour,
Mon faible cœur s'éprit pour une pèlerine
Plus qu'une autre honorable et, sur la mousse fine,
J'allais en la suivant de détour en détour;
Quand de loin une voix sévère, une voix haute :
« Oh! que de temps perdu dans ce bois! quelle faute! »
Moi, tout pensif alors, regardant alentour,
Je cherche à me blottir sous un épais feuillage;

Là, je reconnus bien mon périlleux voyage,
Et m'en revins honteux presque au milieu du jour.

XV

LES VANNEUSES

Légères sur leurs escabelles,
Debout, les bras tendus, elles vannaient ces belles;
Sur la grève de Loc-Tûdi,
Elles vannaient leur seigle au soleil de midi :
La balle volait sur les ondes
Et sur un drap tombait le grain des moissons blondes.
Longtemps j'admirai leur beauté,
Puis je dis dans mon cœur, dans mon cœur attristé :
Souffle du ciel, vivante flamme,
Hélas! si l'on pouvait aussi vanner son âme!

En Cornouailles.

XVI

AMITIÉS

Le soir où j'arrivai, le chien noir dans sa loge
Aboya, les deux chats accroupis sous l'horloge
Hérissèrent leurs poils et l'enfant, réveillé,
Dans son berceau se prit à vagir, effrayé,
La fermière sur moi fixait un œil farouche; —
Si j'arrive aujourd'hui le rire est sur sa bouche,
L'enfant me tend les bras au bord de son berceau,
Le chien sur mes genoux vient poser son museau,
Sur la cendre à mes pieds les chats viennent de même :
Les voilà tous amis de celui qui les aime.

XVII

AUX FERMIERS DE COAT-FORN

Misères ! on ne voit que porteurs de besaces,
Haillons et membres nus sortant de leurs crevasses,
Enfants hâves, vieillards perclus, êtres hideux...
Sans compter les pauvres honteux.
Braves gens, vous savez combien, en moins d'une heure,
Sont venus en priant près de votre demeure,
Mais à tous s'ouvrait votre main...
Oh ! puisse, à travers champs, toute miette de pain
Qui tombe se changer en un beau grain de seigle !
Le ciel donne à la main qui donne : c'est la règle.

XVIII

UN BAPTÊME

Devant un frais jardin quand elle vint au monde,
Sous ses cheveux légers elle parut si blonde,
Que son père la prit sur son cœur, l'embrassa,
Et, d'amour rayonnant, ainsi la baptisa :
« Oui, sous les arbres verts et sur l'herbe odorante,
« Tu seras tout le jour comme une abeille errante;
« Et, dans mes longs travaux, souvent, pour m'apaiser,
« Tu viendras m'apporter le miel de ton baiser :
« Va donc sur la fleur blanche et sur la fleur vermeille,
« Enfant aux cheveux d'or qu'il faut nommer ABEILLE. »

XIX

LES PROFANATEURS

Sur sa base rayonne une blanche statue,
L'envieux passe et brise un doigt;
Une antique maison est bien vite abattue,
Le chêne de cent ans tombe dès qu'il le voit;
Il mutile son chien, puis, d'une main grossière,
Il prive le coursier de sa noble crinière;
Vous, fils des laboureurs, coupant vos longs cheveux,
Celtes, il vous transforme en artisans hideux :
Lors, sifflant comme la couleuvre,
Laid, il se réjouit de la laideur, son œuvre.

XX

RÉSUMÉ

Idylle, tu me pris tout enfant par la main
Et sur mon sol natal m'indiquas mon chemin;
Puis, moi, je te montrai, belle vierge celtique,
Aux fils des Franks charmés de ta grâce rustique.
Ils ont su par tes chants dans les bois, sur la mer,
Comme parlent ceux-là qui vivent en plein air :
Chez nous des travailleurs rustiques, point de rustres,
Point de noms affadis ni lourds, des noms illustres;
C'est un Brenn, un Ban-gor, ou bien c'est un Mor-gan :
Notre histoire se perd au loin dans le roman.

DEUXIÈME PARTIE

LA DESCENTE DES MARINS

A Brest, en abordant sur un bateau de France,
Je vis ces mots briller, au quai de Recouvrance :
Aux arrivants tant désirés.

Et les bruns matelots embrassés par leurs mères,
Par leurs aïeuls blanchis sur vingt plages amères,
S'attablaient d'amis entourés. —

Salut aux bras ouverts, inscrit sur une porte,
Moi-même à mon pays, dans mon cœur, je l'apporte,
Aux chers absents tant désirés !

L'ARBRE DU NORD

I.

O chêne, tu couvrais notre terre sacrée,
Mais, symbole de sa durée,
L'Avarice te hait : meurs, roi de la contrée !

Tu veux mille ans et plus, dans ton paisible orgueil,
Pour former les nœuds durs où la hache s'émousse :
L'arbre frêle du Nord plus rapidement pousse,
Chaque avril un marchand le mesure de l'œil.

Aux fêtes à venir, s'il reste encor des fêtes,
Où trouver, guerriers et poëtes,
Le feuillage élégant qui doit ceindre vos têtes?

Partout le noir sapin aura jeté son deuil,
Sous cet ombrage froid plus de fleurs, plus de mousse,
Plus de nid amoureux d'où sort une voix douce,
Mais le murmure sourd de l'arbre du cercueil. —

II

Je suis triste, il est vrai, mon murmure l'annonce,
Mais écoute, hélas! ma réponse,
Tant je saigne des coups que ta colère enfonce.

Arbre plaintif du nord, de mon flanc déchiré
J'épancherai pour toi la résine odorante
Qui pourra dans les nuits guider ta course errante,
Par qui sera le pauvre en novembre éclairé.

Le sapin reste vert quand le chêne est sans feuille,
A l'heure où la muse t'accueille,
Sous mes rameaux houleux le penseur se recueille.

Je suis l'arbre pieux. L'être le plus aimé
Laisse bien peu de jours sa mémoire vivante;
Moi, je le suis fidèle au lieu de l'épouvante,
Je l'abrite et m'éteins près de lui consumé. —

III

Tes bienfaits soient bénis, arbre à la rude écorce,
Consolateur du Nord durant l'âpre saison;

Gaulois, j'aime la grâce unie avec la force ;
Buis verts, chênes, ormeaux, entourez ma maison !

Des bois de Lan-Veûr.

TERNAIRE

Mon cœur, rassure-toi ! — Ce matin, dans les fleurs
Aux larmes du matin se sont mêlés mes pleurs,
Je me trempais dans leurs couleurs.

Avec un pâtre enfant quittant mon toit de chaume,
Des foins qui se berçaient j'ai respiré l'arome,
En moi je sens que tout embaume.

De gais oiseaux chantaient sous leurs ombrages verts,
A leurs claires chansons répondirent mes vers
Rajeunis comme l'univers.

LE ROI

Sume superbiam
Quæsitam meritis.
HORACE.

Les reptiles sortaient des gerbes,
Sur la lande couraient les étalons superbes,
Les daims bondissaient dans les herbes;

Par milliers, les poissons des fleuves, de la mer,
Écaillés ou luisants, gracieux ou difformes,

Polypes merveilleux ou cétacés informes,
Fourmillaient dans l'eau douce et dans le gouffre amer;

Et les rapides hirondelles
Les cygnes voyageurs et les ramiers fidèles
Volaient, volaient à tire-d'ailes;

Mais l'homme plus hardi montait jusqu'à l'éclair;
Des monstres l'emportaient, noirs, enflammés, énormes;
Ce roi des animaux prenait toutes leurs formes;
Sur la terre il régnait, et sur l'onde, et dans l'air.

CAMÉE

Amour, Amour enfant, était bien faible encore,
Mais Vénus à son cou passe un carquois sonore,
Empli de traits légers à la pointe d'airain;
Puis elle met un arc flexible dans sa main;
Et sur ses cheveux d'or le baisant, l'Immortelle :
« — A présent, va, mon fils! va, sans peur, » lui dit-elle,
Voilà, comme des dieux, des hommes redouté,
Amour marche vainqueur armé par la beauté.

NOTES

I

A ***

Psyché, belle âme en deuil, belle forme adorée,
Oh! ne cherchez plus la douleur!

Amour vous cherche, à vous sa jeunesse dorée.
A lui le parfum de la fleur.

II

A MARIE B....

Aimez la poésie, enfant aux yeux si doux,
Sa grâce légère, sa flamme,
L'une charme des yeux, l'autre charme de l'âme :
L'esprit et la beauté qui rayonnent de vous.

III

(Traduit de Goethe)

Le métier de rimeur, dit-on, me réussit :
Oui, c'est un art charmant, mais il n'enrichit guère;
Plus mon petit livre grossit,
Plus ma bourse devient légère.

MARIE

Cueillant des lucets noirs * pour cette brune enfant,
J'errais un jour d'été sous la forêt ombreuse,
Comme elle enfant joueur, mais près d'elle rêvant :

Sur la mousse et les fleurs et sur l'herbe nombreuse,
Quand ses pieds nus laissaient leur trace, bien souvent
Amoureux je passais sur la trace amoureuse;

Un ruisseau descendait vers l'étang de Ker-rorh :
Son beau front, entouré d'une tresse de laine,

* Ou airelle, fruit des bois.

Brilla dans ce miroir, et mes yeux vers la plaine
Suivaient l'onde emportant joyeuse mon trésor;

Dans l'air un jeune oiseau lança ses notes d'or,
Sa voix lui répondit claire, argentine et pleine,
Et moi, pour aspirer cette vibrante haleine,
J'accourus... Dans mon cœur, ah! je l'aspire encor!

SYMBOLES

I

J'ai vu les légères colombes
Dans nos lacs se baigner, soupirer dans nos bois,
Et lisser leur plumage argenté sur les tombes.

J'ai vu les noirs corbeaux de leurs lugubres voix
Effrayer la montagne et sur les pourritures
Hideusement chercher leurs infectes pâtures;

Puis un être chagrin, sombre ennemi du beau,
A la face blêmie, à l'œil bilieux et triste,
Admirait l'animal dévorant, à la piste
Il semblait tout au loin flairer quelque lambeau.

« — O colombes! laissez son horreur au tombeau!
Criait-il, par la mort et l'effroi l'homme existe. »
Un latin avait dit, sage et riant artiste:
« On blâme la colombe, on pardonne au corbeau. »

II

Quand ton corps s'étendra dans la couche de terre
Sans chaleur, sans couleur, forme sans mouvement,
Le corbeau, ton ami, lentement, lentement,
De loin arrivera vers toi, parleur austère;

Tu l'entendras, perché sur l'if du cimetière,
Emplir le lieu béni de son croassement,
Horreur! et sur ton lit s'ébattre bruyamment,
Et son bec dur sonner sur l'argile et la pierre...

Toi qui portes toujours le rameau d'olivier,
Colombe, viens alors vers ton censeur morose :
Le fiel ne pèse pas dans ton cœur un gravier.

Que sur son tertre en fleur ton aile se repose,
Puis viens en roucoulant boire à son bénitier,
Légère colombe au pied rose!

A MADAME DE LAMARTINE

Son cœur pleurait, vous pleuriez dans votre âme,
Mais vers lui votre amour s'élevait, noble femme,
Et je mêlais, silencieux,
Aux larmes de vos cœurs les larmes de mes yeux.

Scène à troubler le front calme des anges!
Pourtant l'obscur ami s'abreuvait aux louanges
Tombant de ce couple navré...
Louanges du malheur, vous m'avez enivré!

Dans ses tourments l'égoïste s'isole,
Le grand poëte souffre et, plus fort, il console;
Tel, sous la brume des hivers,
L'invisible soleil ranime l'univers.

POUR UNE CHÈRE MALADE

Ses espoirs d'autrefois étaient nos espérances,
Ses souffrances sont nos souffrances.

Oui, celle qui n'avait que sourire et douceur
Et que toute âme aimante aimait comme une sœur,

Sous l'étreinte du mal et languit et se penche,
Plus que sa couche pure et blanche.

Sa mère aux yeux voilés, sainte de la maison,
L'époux qui lui donnait et fortune et renom,

Et son tendre Maurice et sa charmante Hélène,
La réchauffent à leur haleine.

Et ses nièces aussi, leur aiguille à la main,
L'entourent; chaque soir lui disant: à demain!

Roses que son pinceau fit naître, blanches roses,
Brillez durant ses nuits moroses!

Car son âme est ouverte aux délices de l'art,
Et le beau pur reçoit son hommage à l'écart.

Vous, fleurs de son jardin, quand l'hiver nous assiége,
Pour elle, fleurs, percez la neige!

Comme à Pâques, rameaux, soyez verts et fleuris !
O riante oasis dans les murs de Paris,

Parterre intérieur, gazons où tout embaume,
Vers elle exhalez votre arome !

Amours de la famille et saintes amitiés,
Versons, surtout, versons nos parfums à ses pieds !

Ses espoirs autefois étaient nos espérances,
Ses souffrances sont nos souffrances.

27 septembre 1855.

LA VIE

A LOUISE A.....

Un bel ange gardien penché vers son berceau,
Quand ses yeux étonnés s'ouvrirent à la vie
Et que sa mère en pleurs la contemplait ravie,

Invisible, la prit sous le léger cerceau,
L'instruisant d'une voix mystérieuse et tendre,
Et l'ange au doux parler, l'enfant semblait l'entendre :

« — Au jardin de l'aïeule égayé du zéphyr,
Où les jeunes oiseaux vont essayer leurs ailes,
Parmi les blancs jasmins enlacés aux tonnelles,
Fleur humaine, tu dois t'élever et *fleurir*.

Savoure le printemps !... Résignée à *mûrir*,
Amasse dans ton sein les graines maternelles ;

Enfin, pour refleurir aux sphères éternelles,
Lis d'or, cueilli par Dieu, sur son cœur viens *mourir*. »

LES QUATRE JÉROME

De la ferme de Ker-Gûze.

Le vénérable aïeul, selon le vœu du prêtre,
Put bénir les enfants de ses petits-enfants,
Et j'arrivai pour voir Jérôme Quatre naître.

Chaume patriarcal ! humbles et nobles gens !
Le repas fut joyeux, et grave la prière...
Seigneur, un tel abri pour ma saison dernière !

La nuit, quand tout dormait, l'âtre silencieux
Versait dans la maison une lueur de fête ;
Hors du lit clos, la mère, en inclinant la tête,
Sur le cher nouveau-né fixait longtemps les yeux.

Et moi j'observais tout, ému, non curieux ;
J'écoutais le grillon chanter, léger prophète ;
Et ces vers qu'aujourd'hui je formule, poëte,
Dans mon cœur s'amassaient calmes, mystérieux.

A PLATON

De fleurs et de lauriers tu couronnais leurs têtes,
Puis de ta république, ô sévère Platon,
Tels que des corrupteurs tu chassais les poëtes,
Homère, un jour Virgile et le Dante et Milton;

Et des sentiments vrais tous ces grands interprètes,
Dont le monde redit et les vers et le nom,
Ces inspirés divins qu'il salua prophètes,
Conservés dans son cœur comme en un Panthéon.

Mais, sage, montre-nous ta sage république,
Le modèle idéal que l'avenir explique!
Sans couronnes marchons dans la grave cité!

O ténèbres sortant d'un éclair! O délire!
L'esclavage, l'ennui, la promiscuité!...
Poëtes souriants, reprenez votre lyre.

FORMES ET PENSÉES

I

Comme un vieux prêtre a soin des vases de l'église
Pour qu'aux yeux du fidèle ébloui tout reluise,
Vous, artistes pieux, tels que le saint vieillard,
Poëtes, conservez les beaux vases de l'art.

II

Pétrarque, au doux sonnet je fus longtemps rebelle;
Mais toi, divin Toscan, chaste et voluptueux,
Tu choisis, évitant tout rhythme impétueux,
Pour ta belle pensée une forme humble et belle.

Ton poëme aujourd'hui par des charmes m'appelle :
Vase étroit mais bien clos, coffret plaisir des yeux,
D'où s'exhale un parfum subtil, mystérieux,
Que Laure respirait, le soir, dans la chapelle.

Aux souplesses de l'art la grâce se plaisait,
Maître, tu souriras si ma muse rurale
Et libre, a fait ployer la forme magistrale;

Puis, sur le tour léger de l'Étrusque, naissait,
Docile à varier la forme antique et sainte,
L'urne pour les parfums, ou le miel, ou l'absinthe.

III

Oui, moi-même, en jouant, essayons! Autrefois
Le premier je chantai sur le rhythme ternaire,
Rhythme bardique éclos au fond du sanctuaire :
Aujourd'hui de Boileau je braverai les lois.

IV

Les rimeurs ont posé le sonnet sur la pointe,
Le sonnet qui s'aiguise et finit en tercet :
Au solide quatrain la part faible est mal jointe.

Je voudrais commencer par où l'on finissait.
Tercet, svelte, élancé, dans ta grâce idéale,
Parais donc le premier, forme pyramidale !

Au-dessous les quatrains, graves, majestueux,
Liés par le ciment de la rime jumelle,
Fièrement assoiront leur base solennelle,
Leur socle de granit, leurs degrés somptueux.

Ainsi le monument s'élève harmonieux,
Plus de base effrayante à l'œil et qui chancelle,
La base est large et sûre et l'aiguille étincelle,
La pyramide aura sa pointe dans les cieux.

V

Inspirez-nous toujours, ô muses immortelles,
Et des pensers nouveaux et des formes nouvelles !
Dante n'est plus Homère, autre est le grand Milton,
Comme eux soyons divers de pensers et de ton.

RÉPONSE

Nul mondain ne m'a vu dans un salon doré,
Ils me connaissent mieux les pâtres de Cornouaille;
A leurs pauvres foyers souvent mon cœur tressaille,
Par ces cœurs primitifs noblement inspiré.

Et moi, je n'ai pas même un réduit assuré;
Près du courtil de chanvre un toit couvert de paille :

A mon but cependant j'irai vaille que vaille,
Poëte des Bretons, comme eux simple, ignoré.

Ce matin, cheminant sur la lande natale,
J'ai lu les vers fleuris nés dans votre manoir,
Plus d'un parfum suave et flatteur s'en exhale;

Un nuage y flottait de votre passé noir :
L'air pur l'a dissipé venant de la bruyère
Où s'embaument mes chants, ma vie humble mais fière.

LE HÊTRE

Enfant, j'ai vu la plante grêle
Pousser dans l'herbe près de moi,
Comme moi souple, et molle, et frêle;

Vers l'âge d'or où je marchais en roi
Dans nos taillis, l'arbuste de mon âge
Me couronnait de son léger feuillage;

Sur son tertre aujourd'hui, comme un géant, fixé,
Il étend glorieux ses grands bras, et sa tête,
Où la brise murmure, où gronde la tempête,
M'appelle, et ses longs bruits me parlent du passé.

Frère, à mon dernier jour, sous ton abri placé,
Mille ans, mon livre en main, je dormirais poëte;
Là, je vivrais encore, affinité secrète,
Dans l'arome et l'air pur où tu serais bercé!

AMITIÉS

I

Rappelons-nous ces temps de fraîcheur matinale
Où notre âme sentait éclore tour à tour
Les fleurs de l'amitié puis les fleurs de l'amour :
O splendeurs ! ô parfums ! ô saison virginale !

La gloire, nous montrant son étoile idéale,
Nous élevait ensemble au radieux séjour ;
Nos deux noms souriants devaient s'inscrire un jour
Près de vos noms pieux, ô Nisus, Euryale !

Avec la même foi pour les mêmes autels, —
L'esprit qui sait oser et l'âme qui s'incline, —
Tous deux nous attestions une même origine ;

— Et tous deux enlacés dans nos bras fraternels,
Cherchant d'un pas égal les pensers éternels,
De la jeunesse ainsi nous montions la colline.

II

Vivant, parmi les morts je l'ai mis au cercueil,
Au cercueil de mon cœur, sans haine et sans prière.
L'ombre de l'amitié menait encor le deuil.

Elle me rappelait ton fraternel accueil
Quand me riaient tes yeux, quand ta main familière
A ma main s'unissait comme le lierre au lierre.

A présent marche seul, grandissant et plus fort ;
D'autres applaudiront à tes jours de victoire,

Dans tes chutes aussi plus d'un verra sa gloire,
Pour moi je suis aveugle et sourd devant ton sort.

De la vengeance ainsi m'épargnant le remord,
Je laisse tout ingrat s'éteindre en ma mémoire,
Mon cœur s'ouvre pour lui comme une tombe noire,
Et je dis impassible : il est mort! il est mort!

A UN POETE AMI

A M. ÉDOUARD BRIAULT

Près de votre compagne et de vos blonds enfants,
Dans un jardin fleuri la fleur des jeunes ans
Vous envoie au réveil sa fraîcheur matinale;

Puis, les cheveux épars sous vos arbustes verts,
Vous mêlez, doux rêveur, le pur encens des vers
A l'encens printanier qui des myrtes s'exhale;

Aux chansons de l'oiseau s'unit votre chanson :
Tout brille, embaume et rit autour de la maison!...
Dieu fait à ceux qu'il aime une vie idéale.

20 septembre 1856.

LE TALISMAN

Du fleuve, en approchant, m'arrivaient les murmures,
La senteur s'exhalait des taillis frais et verts,
Un couple de ramiers chantait sous les ramures :

Bonheurs de mon printemps, après bien des hivers,
Je vais vous ressaisir ! Pensers des saisons mûres,
Fuyez ! Aux purs instincts, mes sens, soyez ouverts ! —

Et j'arrive, et, penché sur le cristal de l'onde,
J'y lave dans ses flots puisés avec ma main
Mon visage hâlé par le feu du chemin :
Heureux, je vois encor ma chevelure blonde ;

Mais, puisqu'il faut quitter cette eau claire et profonde,
Hélas ! pour se mêler au sombre fleuve humain,
J'emporte un caillou blanc tout veiné de carmin :
Pensers du sol natal, guidez-moi par le monde !

Au Pont-Ker-Lô.

A SAINT FRANÇOIS

François, reviens chez nous prêcher la pauvreté !
Au milieu de la Bourse il faut placer ta chaire,
Aux servants du veau d'or, là, tu crieras : « Misère. »
Viens, de tes mendiants noblement escorté.

Et pieds nuds, le capuce en arrière jeté,
Dis la richesse vile et la pauvreté chère,

Poursuivant ces démons, primes, reports, enchère,
Des flagellations de ton verbe irrité.

Frères, ne laissez point trace du temple immonde
Puis venez de maison en maison par le monde
Ramenant la prière à nos foyers anciens ;

De vos humbles vertus purifiez les âmes,
Opposez votre bure au luxe fou des femmes,
Et rapprenez le Christ aux modernes païens.

20 mars 1856.

UN CHATEAU MODERNE

L'orgueilleuse fabrique a barré la rivière,
L'onde passe ignorée et la ville en est fière,
Le château crénelé semble une humble maison ;

Dans le moulin géant on triture, on distille,
Par tous les procédés d'une ruse subtile
Une farine horrible, une horrible boisson ;

Et la ville est heureuse et de gloire accompagne
Celui qui va semant la mort dans la campagne...
Sur la porte écrivez : Fabrique de poison.

LA CORDE D'ARGENT

Sans grand titre à l'esprit jadis un grand seigneur
S'offrait pour un fauteuil à notre Académie ;
Le sévère Patru, soutien du seul génie,
Très-médiocrement prisait un tel honneur.
A la docte assemblée il conta cette fable :
Un certain Grec avait une lyre admirable,
Sous ses doigts une corde en jouant se rompit ;
Au lieu d'un nerf vibrant cet ambitieux mit
Une corde d'argent plus brillante à la vue...
Mais l'harmonie était perdue.

SUR MON RECUEIL DE PROVERBES BRETONS

Encore un bel épi qu'en chemin je ramasse !
Car, diligent glaneur, je recueille où je passe.
Tout proverbe me rit, c'est l'or des anciens jours :
Guerre, surnoms joyeux, travail, fortune, amours.
Oui, pour vous je travaille et de votre sagesse
Soigneux et grain à grain j'amasse la richesse,
Lorsque enfin brillera le boisseau rassemblé,
Vous direz : « Voilà donc, ô Bretons, notre blé ! »

SYMBOLES

A MADAME FANNY BRIAULT

« Blanche comme Diane et légère comme elle ! »
Ainsi, dans sa fierté, se nommait une belle : —
Oh ! dussiez-vous rougir, humble femme, ma voix
Salue encore en vous la déesse des bois.

Lorsque parmi vos fleurs vous errez matinale,
Je dis à ma fenêtre : « Ah ! rose de Bengale ! »
Le jeune arbuste a seul votre port onduleux,
Et l'or des blonds épis c'est l'or de vos cheveux.

La colombe sans tache à son cher nid fidèle
Et dont l'œil innocent ne voit rien qu'autour d'elle,
La perle qui reluit sous le fleuve argenté,
Sont les symboles purs de votre pureté.

Lorient, 12 novembre 1857.

INSCRIPTIONS

I

SUR LA TOMBE D'UN ENFANT

Souffle d'ange, légère flamme,
Du ciel où tu nous guideras,
Reviens dans nos cœurs, ô jeune âme !...
Enfant qui dormais dans nos bras.

II

SUR UNE FONTAIN

(Traduit de Santeuil)

1

Les nymphes, mes sœurs, sont allées
Verser leur onde fraîche au sommet des coteaux;
Amoureuse de ces vallées
Je sommeille tranquille au murmure des eaux.

2

Celle qui nuit et jour ici verse ses ondes
A voulu se cacher sous des roches profondes;
Caché sous des voiles épais,
Cœur noble et bienfaisant, verse ainsi tes bienfaits.

1

Dum scandunt juga montis anhelo pectore nymphæ,
Hic una e sociis vallis amore sedet.

2

Quæ dat aquas saxo latet hospita nympha sub imo,
Sic tu, cum dederis, dona latere velis.

III

SUR CE RECUEIL

Ce simple livre, c'est la vie
D'un Breton et d'un voyageur :
Qu'il vous donne la poésie
De sa pensée et de son cœur.

DIALOGUE

I

— Sagesse de Platon, ô froide maladie,
Où morte est la jeunesse et morte la beauté!
Pour quelque rayon d'or dans les âmes jeté,
Une pâle langueur accompagne la vie :
Le monde est un vieillard qui pleure sa gaîté.

II

— Un dieu même est venu pour compléter le sage,
Il a sanctifié le terrestre séjour;
Avec profusion il répandit l'amour,
L'allégresse du cœur suit l'homme d'âge en âge :
De sa virilité voici le noble jour.

LES SONGES DE L'ELLÉ

Cette nuit, sommeillant sur les bords de l'Ellé,
J'entendais les flots noirs, soulevés par les pierres,
Bruire, et le doux bruit vint clore mes paupières.

Bonheurs des premiers jours! Voici qu'un songe ailé
Dans les bois me ramène, aux sources je m'abreuve,
A travers les glaïeuls je nage dans le fleuve;

Puis une enfant debout sur un tertre isolé
Chante! — Est-ce vous, Marie? — Ah! cette voix sonore
M'éveille... Le beau fleuve il murmurait encore.

LE JOURNAL D'AMÉLIE

I

« Si chacun était bon et chacun convenable! »
Par un jour triste ainsi tu disais, chère sœur;
Au mieux par toi rêvé toi-même comparable,
Fille au calme maintien, à l'œil doux et penseur.

Juin 1847.

II

Mais lorsqu'un frère est là, plus d'une âme qui t'aime,
Dans tes longues froideurs pourquoi te renfermer?
Chrysalide invisible enfin sors de toi-même.
L'antique loi l'a dit : on t'aime, il faut aimer.

Mai 1848.

III

Oh! l'amour est venu, qui s'enveloppe encore,
Mais devant le devoir un amour triomphant!
Quand tous vont au plaisir de la nuit à l'aurore,
Voyez la mère seule allaiter son enfant.

Janvier 1850.

IV

Chère Amélie, ainsi de distance en distance
Ma mémoire a noté ces trois points de ton cœur;
Ton journal reste ouvert, et j'y lis à l'avance
Plus d'un trait de prudence et d'aimable douceur.

Mars 1852.

. . . . . .

LA RONDE SAINTE

A MONSIEUR ET A MADAME EUGÈNE GUIEYSSE

Heureux sous vos taillis, aimez, sages époux,
Tous les humbles bonheurs naissant autour de vous.

A l'horizon chantait murmurante et confuse
La chanson d'une cornemuse;

Des pâtres s'étaient pris par la main et dansaient,
Tous les yeux enfantins luisaient;

A l'heure où le soleil vers l'Océan décline,
J'allais errant sur la colline;

Leur aïeule était là dont l'âge encor sourit,
Jeune de cœur, jeune d'esprit;

Or, tous deux entraînés par la ronde folâtre,
Nous avons pris la main d'un pâtre,

Et le soir vit mêlés à ses rayons tremblants
Les cheveux noirs, les cheveux blancs.

Près de Ker-Véléan, votre agreste campagne,
Un chœur joyeux ainsi couronnait la montagne,

POÉTIQUE NOUVELLE

POÉTIQUE NOUVELLE

CHANT PREMIER

LA NATURE

Exposition. — Divine mission de la Poésie. — Ses trois sources. — La première est dans la Nature, symbole de Dieu.—L'Initiation du poëte : un Viatique. — Hymne à la Nature. — Les Faneurs, tableau rustique ou idylle. — Chant d'un pâtre.

Aux maîtres renommés par la plume et la lyre,
Ceux qu'on aime à chanter et ceux qu'on aime à lire,
Votre hommage, ô mes vers! Puis, libres, commençons :
Aux poëtes futurs s'adressent nos leçons.
Lorsque le sage Horace ou Boileau, jeunes aigles,
Aura su vous soumettre au frein d'or de ses règles,
Vous montrant ce que l'art n'avait point révélé,
Et vous guidant moi-même en votre essor ailé,
Je veux vous emporter, troupe ardente et choisie,
Sur les riches terrains où naît la poésie.
Gloire à nos devanciers, à leur savoir profond !
Ils ont donné la forme et j'indique le fond.

Au prêtre d'enseigner les choses immortelles;
Poëte, ton devoir est de les rendre belles.

L'homme à peine était né, qu'il était tout en pleurs :
Dieu lui donna le chant pour calmer ses douleurs,
Et pour lui rappeler doucement, par son charme,
Le radieux séjour qui n'a point vu de larme.
Du ciel viennent les vers, qu'ils remontent au ciel !
Tel l'éclair ; et malheur au cœur matériel
Qui, tout à ses calculs, appelle une chimère
La douceur de Virgile et la grandeur d'Homère !
Mais aux plus mauvais jours, l'esprit garde à l'écart
Des serviteurs à Dieu, des fidèles à l'art ;
La prière fervente où le chant les convie,
Et les plaisirs de l'âme ennoblissent leur vie.

Vous pour qui l'Idéal alluma son flambeau,
Venez donc, suivez-moi sur la route du Beau.
Dans son triple sentier que j'ai tenté d'avance,
Trois mots étaient écrits : « Je sens, j'aime, je pense. »
Que peut l'homme de plus ? — Comment s'est éclairci
Le voile qui couvrait ces trois mots, le voici.
Par une histoire vraie il faut ouvrir ce livre :
Le poëte est formé de tout ce qui fait vivre.

Bonheur de revenir, et j'y cède toujours,
Vers sa pieuse enfance et ses jeunes amours !
Le jeudi saint, un pâtre, entrant au presbytère,
Le front tout en sueur et d'un air de mystère,
Dit : « Ma mère est malade ! » Aussitôt le recteur,
Avec l'huile prenant le pain consolateur,
Me choisit pour son clerc... O belle matinée !
O printemps de ma vie ! ò printemps de l'année !
La verdure et les fleurs, les nids et les chansons !
Des troupeaux en amour courant sur les gazons !
Les branches sur nos pas secouaient leurs rosées,
Et des vapeurs flottaient aux collines boisées,

Et les mouches à miel, les papillons joyeux
Passaient et se croisaient légers devant mes yeux,
N'était-ce point assez de fraîcheur matinale
Pour faire épanouir une âme virginale? —
Nous arrivons. La femme était là sur son lit;
Le prêtre s'agenouille à son chevet; il lit
Les mots du rituel; penché vers la malade,
Il l'exhorte, et sa voix ranime et persuade;
Il étend l'huile sainte et présente le pain.
« Heureuse! disait-il; bientôt sur le chemin,
Femme heureuse! Oh! mourir si près du grand dimanche!
Du tombeau dans trois jours elle aussi sera franche. »
Avide d'avenir, il rêvait un tel sort;
Ses jours, il les aurait donnés pour cette mort...
Dans un autre avenir, moi, je plongeais mon âme :
C'était la terre en fleur, c'était le ciel en flamme
Qui vers eux attiraient ma pensée et mes sens;
J'ouvrais à la beauté mes bras adolescents.
Or une douce fille, enfant comme moi-même,
Légère, les pieds nus, vint à passer : « Je t'aime! »
Lui dis-je dans mon cœur. Je vis briller ses yeux,
Et je suivis ma route encor plus radieux.
La nature, l'amour, la parole d'un prêtre,
Avaient en un seul jour fécondé tout mon être.

Ami de l'Idéal, mets ta main dans ma main,
Et je te conduirai par le même chemin.
Dans son berceau rustique heureux est le poëte
Que la Nature aima d'une amitié secrète,
Qu'elle a, mère jalouse, élevé dans ses bras :
Celui qui n'a point bu son lait ne vivra pas.
Gravissons la montagne. A l'ombre des vieux chênes,
Des Celtes, nos aïeux, les traces sont prochaines.
Plus d'un barde a chanté, là, devant ce *men-hir* :

Évoquons en passant la voix du souvenir.
De l'heureuse Nature harmonieux royaume!
Oh! comme tout fleurit, tout brille, tout embaume!
De verdure entouré, de verdure couvert,
On avance sans bruit sur un beau tapis vert;
L'extase par moments vous arrête, et l'on cueille
Autour d'un tronc énorme un léger chèvrefeuille;
On s'étend sur la mousse au pied d'un frais bouleau,
Et tout près, sous des fleurs, on entend couler l'eau.
Alors, à deux genoux, et les mains sur la terre,
Le voyageur, pareil au faon, se désaltère;
Et merles à l'entour, grives, chardonnerets,
Emplissent de leurs voix le dôme des forêts,
Voletant, sautillant, du bec lissant leurs ailes,
Et de leurs yeux si clairs jetant des étincelles.
Ainsi dans ces concerts, ces parfums, ces couleurs,
Celui qui les a faits, oiseaux, arbres et fleurs,
Se révèle. Partout Dieu présent, Dieu sensible!
Dans la création l'Invisible est visible:
Le symbole s'entr'ouvre, et sous le voile d'or
L'Être pur apparaît, plus radieux encor.
Le poëte inspiré, tout en foulant les herbes,
Monte, l'esprit plongé dans ces mythes superbes:
Hier tout était sombre, et tout brille aujourd'hui;
Dieu vit dans l'univers, tous deux vivent en lui;
En suivant ce penser divin qui l'accompagne,
Haletant, il atteint le haut de la montagne:
Spectacle encor plus grand qui revient l'exalter!
Son cœur enfin déborde et se prend à chanter.

— « Fille de Dieu, Nature, ici je te salue,
Et dans ta profondeur, et dans ton étendue!
La terre est sous mes pieds, sur mon front est le ciel,
Et devant moi la mer, miroir universel.

Dans tes variétés, salut, grande Nature!
Je te retrouve en moi débile créature :
Car l'homme, où vont s'unir les éléments divers,
L'homme est un résumé de l'immense univers.

Aimant des minéraux ou sève de la plante,
Flammes de l'animal, triple force opulente,
Tout se condense en l'homme, il est tout à la fois :
De là vient son orgueil; — qu'il y cherche ses lois!

Globes obéissants, chacun à votre place,
Harmonieusement vous roulez dans l'espace,
Chevelus, annelés, opaques, lumineux,
Selon que l'a voulu celui qui dit : « Je veux. »

L'homme seul, infidèle à la main qui l'envoie,
Vers cent buts opposés s'égare dans sa voie;
Du maître qui l'attend il perd le souvenir :
Mais libre il peut errer, libre il peut revenir.

Nature, sois en tout son guide, son modèle :
Qu'il revienne à son toit comme fait l'hirondelle,
Que l'abeille savante et les sages fourmis
Longtemps aux mêmes lois le retrouvent soumis!

Flots des mers, montrez-lui le calme après l'orage;
Dans son cœur, ô lions! versez votre courage;
Grands bœufs patiemment attelés tout le jour,
Donnez-lui la douceur, et vous, ramiers, l'amour.

Êtres inférieurs, soyez pourtant ses guides :
Comme vers le soleil les aigles vont rapides,
Qu'il s'élève léger vers le soleil divin;
Connaissant son départ, qu'il arrive à sa fin! »

Mais le jour fuit : adieu, promontoires sauvages!
Adieu, pêcheurs errants et sonores rivages!
Sur les flots, sur les monts, dans les airs, en tout lieu,
Notre hymne a salué la présence de Dieu :
De ces graves pensées l'âme nourrie et pleine,
En silence il est temps de regagner la plaine.
Si la pente est rapide, un terrain déboisé
A celui qui descend fait le chemin aisé...
Quels limpides ruisseaux traversent ces prairies!
Les faucheurs sont à l'œuvre; au loin les métairies
Exhalent leur fumée humble et lente; les voix
Des dogues inquiets, les chants des villageois
Arrivent jusqu'à nous par bouffée; un chien passe
En flairant le sentier, œil en feu, tête basse;
Mais le gibier oublie en son trou sûr et noir
Le chasseur regagnant à vide son manoir :
« O braves gens, le foin a rempli vos charrettes!
Comment poussent les blés? — Nos voitures sont prêtes
Pour le temps où viendront les seigles et les blés;
Nos granges, nos hangars ne sont jamais comblés :
A Dieu de les remplir ou de les laisser vides!
Nos cœurs sont désireux, mais ne sont point avides. »

Ah! voici quels propos sortis de nos cantons
Pour vous m'ont inspiré tant de vers, ô Bretons!
Et comme de mon cœur à mes lèvres encore
Vient une idylle fraîche envieuse d'éclore
Pour ces bruns laboureurs, Celtes aux longs cheveux,
Noblement appuyés sur le cou de leurs bœufs!
Mais le bétail revient, et des landes verdâtres,
Joyeuse, arrive aussi la voix claire des pâtres;
Ils passent, ramenant leurs vaches, leurs moutons;
Comme chef de la bande, un d'eux chante; écoutons :

« Non, je n'ai point trouvé le voile d'une fée !
La bague de Merlin, je ne l'ai point trouvée !

Dans l'air, au fond des lacs perfides et dormants,
J'aurais pour mes amours cherché ces talismans.

Un nid que désirait une enfant de mon âge
Ce soir m'a fait quitter troupeaux et pâturage;

J'apporte mon trésor : un beau nid de pinson,
Qui pourrait défier tisserand et maçon ;

Le dehors semble un mur tout revêtu de mousse,
Au dedans tout est plume et laine fine et douce.

Que ces œufs sont légers ! J'en veux faire un collier,
Avec vos cheveux d'or, Anna, pour le lier.

Si je puis le passer sous votre coiffe blanche,
Pour une jeune sainte on vous prendra dimanche. »

Et les graves parents, à ces jeux enfantins,
De sourire, songeant à leurs riants matins...
Mais voici l'*Angelus !* Et les fils et les pères
Se signent et trois fois récitent leurs prières :
Puis les lourds chariots où s'entasse le foin
Au fond des chemins creux se perdent ; tout au loin
S'exhalent par instants les soupirs de la grève,
Et le croissant léger sur la forêt s'élève.

Oui, c'est dans les hameaux, c'est à l'ombre des bois,
Au pays enchanté des parfums et des voix,
Que dans chaque saison, de froidure ou de flamme,
L'homme sent bien la vie et voit grandir son âme :
Et s'il est né chanteur, dans le chœur des oiseaux,

Poëte, il redira les rustiques travaux,
Les usages venus des races primitives,
Et la jeunesse heureuse et ses amours naïves.
Il est beau, quand tout meurt, flétri par l'intérêt,
Seul, comme un prêtre antique errant sous la forêt,
De recueillir en paix son exhalaison pure
Pour raviver le monde à ton souffle, ô Nature !

CHANT DEUXIÈME

LA CITÉ

La seconde source de la Poésie est en nous-mêmes. — Paris. — Dans la cité surtout se développent les diverses affections de l'Ame. — Genres divers qui les expriment. — La satire. — Une élégie. — Évocation d'un drame. — De la comédie d'après Molière.

Ajoutons une corde au divin instrument!
O fils de la Nature! esprit doux, cœur aimant,
Nous sommes dans Paris, Paris la grande ville,
Immense tourbillon où la foule servile
Est mêlée à la foule ivre de liberté,
Où l'irréligion touche la piété.
Ici tout se confond : le sacré, le profane;
La sœur de charité, l'impure courtisane;
La pauvreté honteuse et le luxe insolent.
La médiocrité marche sur le talent;
Le génie épuisé, pâle, à bout de ressource,
Meurt, tandis qu'un pervers sort enflé de la Bourse...
Dût ton cœur se briser, poëte, cependant
Il faudra te plonger au fond du gouffre ardent,
Comme Dante, il faudra dans cet enfer descendre :
Va vivre dans le feu, nouvelle salamandre!
Satire, jette ici tes austères leçons!
Ah! si les murs s'ouvraient de toutes ces maisons,
Par les brumeuses nuits, par les sombres novembres,
Des cris de désespoir viendraient de bien des chambres!
Juste indignation, éclate! Nuit et jour,

Heurte au seuil des palais, hante le carrefour ;
Tes tablettes en main, comme un censeur antique,
Va partout relever la morale publique,
Et punir les forfaits, et venger les malheurs.
Que l'Élégie aussi laisse couler ses pleurs !
Lorsque sa brave sœur, l'œil en feu, se courrouce,
Elle arrive à pas lents, mélancolique et douce,
Plaignant les maux soufferts, consolant l'amitié,
Et versant dans les cœurs endurcis la pitié.
Mais sous les noirs cyprès, toujours, sainte Élégie,
Ta paupière n'est pas de pleurs amers rougie.
Un enfant inconnu, perdu dans la cité,
Ainsi nous raconta ses belles nuits d'été.
Poëte, il avait fait de sa vie un poëme.
Marne, en suivant tes eaux, il rêvait sur lui-même.
Vous l'avez vu souvent, fermes de Bagnolet,
Dans vos crèches, heureux de s'abreuver de lait,
Pleurer sur un roman au bord d'une fontaine,
Puis à regret marcher vers la ville lointaine ;
Pourtant l'humble rimeur, dans Paris endormi,
Savait (lisons ses vers) retrouver un ami :
« Il chante tous les soirs, prisonnier dans sa cage,
Comme libre il aurait charmé le vert bocage ;
Prêt au moindre danger à reprendre son vol,
Il chante à plein gosier, le fervent rossignol !
Dès que le bruit roulant des dernières voitures
S'éloigne, que, fermant partout leurs devantures,
Les marchands fatigués vont chercher le repos,
Lorsque des grands hôtels les lourds battants sont clos,
Lui d'emplir les maisons, les places, les arcades,
De ses traits cadencés, de ses longues roulades !
Et moi qui m'en reviens, solitaire chanteur,
Murmurant les accords échappés de mon cœur,
Je m'arrête pensif devant cette fenêtre,

Et, les yeux vers le ciel, j'écoute le doux être;
Au milieu de Paris je retrouve les bois,
Et comme d'un grand maître en applaudit la voix,
Souvent je dis : « Bravo! bravo! mon noble frère! »
Alors c'est un silence; et plus forte et plus fière,
La gorge s'enfle, éclate, et mille effusions
Font jaillir le torrent des modulations...
Ainsi, quand la cité sommeille taciturne,
S'éveille entre nous deux le rendez-vous nocturne;
Le poëte revient près de l'oiseau captif;
Il rêve et s'attendrit à son accent plaintif,
L'honore, le console, et bien des fois lui-même
Il rentre consolé par ce chanteur qu'il aime.
Oh! si vous découvrez quelque barde ignoré,
Et qui seul, à l'écart, chante en désespéré,
Penseur, arrêtez-vous, et dites sur la route :
Il est dans le silence une âme qui t'écoute. »

Comme les grands déserts ont plus d'une oasis,
Paris a donc lui-même un abri pour ses fils,
Où leurs larmes parfois s'épanchent moins amères,
Où ceux qui sont en proie aux fiévreuses chimères
De la gloire naissante et des jeunes amours
Trouvent, non sans douceur, l'oubli des mauvais jours;
Et, grâce à l'art des vers, là leurs mélancolies
Par des cœurs éprouvés se sentent accueillies.

Mais entends-tu gémir les tragiques douleurs?
L'homme, hélas! n'est jamais sans un sujet de pleurs.
Nous voici parvenus sur la place publique...
Dans un marais de sang ici la France antique
Disparut! Un roi saint, son épouse, sa sœur,
Un poëte au cœur d'or, généreux défenseur,
Et de saints magistrats, et des prêtres sublimes,

Des femmes, des vieillards, et cent mille victimes!
Une pierre a couvert le hideux échafaud,
Mais le sang fume encore, il bout, il parle haut.
O sombre tragédie! ô drame lamentable!
Que nous font désormais les héros de la Fable,
César même et Brutus, le stoïque assassin?
Là mourait un tyran, ici mourut un saint.
Toute une nation, justement affranchie,
Soudain ivre de sang et folle d'anarchie,
A son brillant passé sans regret dit adieu,
Répudiant ses mœurs, ses grands hommes, son Dieu.
Ceux qui la conduisaient dans sa nouvelle voie
De ses déchaînements les premiers sont la proie;
Puis sous le couperet elle traîne en janvier
Celui que tout martyr aurait droit d'envier;
Aux mains de trois bourreaux, sur cette horrible place,
On dépouille le Christ devant la populace,
Le doux Capétien, le fils de saint Louis,
Au front loyal et pur, orné de fleurs de lis,
L'esprit haut, le cœur tendre appelé Louis Seize,
Client par qui vivront Malesherbe et de Sèze!
Mais l'hostie a changé l'échafaud en autel,
Et l'âme en pardonnant s'éleva vers le ciel.

A présent, levez-vous pour les races futures.
Fleurs d'une ère nouvelle, institutions pures,
Libre fraternité, droit pour chacun égal :
Bien, durement acquis, répare enfin le mal!
De tes palmes surtout décorant notre histoire,
Emporte nos guerriers dans tes bras, ô Victoire!
Sur la place sanglante et sur le boulevard,
Chants de mort, taisez-vous! Sonne, Chant du Départ!
Hoche, Marceau, Desaix, toi, jeune Bonaparte,
Soldats pauvres et nus, hommes dignes de Sparte,

Partez ! Quels noms obscurs au soleil vont surgir !
Arcole, Marengo, le lointain Aboukir !
Ces Gaulois, les voilà de nouveau par le monde,
Et le monde soumis par leur sang se féconde.
Austerlitz, Iéna, sur vos sillons glacés,
Héroïque semence, ont germé nos pensers !
O sinistre Moscou !... Cependant, fils des Gaules,
Nous sommes les premiers entrés sous tes coupoles !
Oui, le Kremlin a vu, telle Rome autrefois,
Dans ses remparts sacrés arriver les Gaulois ;
Il a vu, triomphant, dans sa ville enflammée,
Le colosse du monde avec la Grande Armée !

Toi, poëte, voici quel hymne triomphal
Tu peux mêler aux cris de ce drame fatal.
A nos fastes vivants si ton âme s'inspire,
Écris d'après toi seul comme faisait Shakspeare.
Aux rhéteurs de jeter dans un moule pareil
Des choses que deux fois ne vit point le soleil :
Parfois humble est la forme, elle est parfois hardie ;
La forme sort du fond de toute tragédie ;
Mais quel que soit le fond, ou profane ou sacré,
Que chaque spectateur de terreur pénétré,
Ou d'une pitié douce ému pour la victime,
Sorte ami du malheur et détestant le crime !

A présent, par les bois de ces jardins fleuris,
Achevons en causant nos courses dans Paris.
Mais, poëte attristé, que ton front se relève !
S'il n'a point de pavé que n'ait rougi le glaive,
Paris est cependant, merveilleuse cité,
La ville du plaisir et de la liberté.
Tous, vers ses boulevards, ses bals et ses théâtres,
Du nord et du midi, s'en viennent idolâtres,

Sur l'asphalte oubliant leurs bosquets d'orangers,
Leurs somptueux palais pour ces salons légers
Où dans un cercle frais de femmes au teint rose
On plaisante sans fiel, avec grâce l'on cause.
Mais, ville du bon goût et des charmants hivers,
Que vous devez aussi rassembler de travers!
Oui, c'est bien dans vos murs, au centre de l'Europe,
Que devait naître un jour l'auteur du *Misanthrope*.

Chut! voici son image. Ami, découvrons-nous!
Sous ce front incliné quel œil profond et doux!
Comme on sent de ce cœur tout miné par la fièvre
Monter un rire humain sur cette épaisse lèvre!
Devant ce haut penseur découvrons-nous, ami!
Un de ses plus fervents (qui peut l'être à demi?)
Assurait que, la nuit, revenant d'une fête,
Où le punch alluma sans doute un peu la tête,
Il vit parler ce bronze; abaissant le sourcil,
Molière le comique, hélas! parlait ainsi :

« A mes pieds, jour et nuit, belle Muse accoudée,
Muse, consolez-moi, tant j'ai l'âme obsédée
Rien qu'à voir, comparant les jours présents aux miens,
Sous les habits nouveaux tous les vices anciens.
L'homme, le même au fond, seulement se transforme.
Cependant de quel rire inépuisable, énorme,
Tous deux nous poursuivions les travers de nos temps,
Grands seigneurs et bourgeois, et fourbes et pédants!
Car l'austère raison a pour sœur la satire,
Le méchant mis à nu s'enfuit devant le rire;
Je le croyais du moins... je le croirais toujours...
Naïf espoir de l'art où s'épuisent nos jours!
Oui, j'ai là sous la main pour trente comédies
De mille traits mordants mes tablettes fournies.

Vicomtes et marquis, jadis tout parfumés,
Ducs, en cochers anglais aujourd'hui transformés,
Tudieu! je vous suivrais jusqu'en vos écuries!
Les nôtres, vains, légers, tout pleins de vanteries,
Sous leurs panaches blancs et sous leurs rubans verts,
Faisaient gloire du moins de se connaître en vers;
Et parmi cent beautés aux manières exquises,
Nous avions Sévigné, la perle des marquises,
Ninon, esprit hardi, La Fayette, esprit droit,
Et même Maintenon, qui régna près du roi.
Vraiment monsieur Jourdain, si fort que j'en plaisante,
Savait à cœur ouvert rire avec sa servante,
Ses propos avisés ne le blessaient en rien;
Le bonhomme Chrysale aussi s'en trouvait bien;
Mais leurs bourgeois gourmés, leurs banquiers, hommes graves,
N'ont plus que des muets et quasi des esclaves :
« Silence, ou je vous chasse! » Et tous d'égalité
Ensuite ils parleront et de fraternité :
Oui, pour mieux abaisser les têtes les plus hautes,
Pour agiter l'État, qui trois fois par leurs fautes
Ou par leurs trahisons croule et les laisse enfin
Tout pâles devant ceux qu'ils menaient par la faim!
Le peuple aurait aussi mes censures loyales.
Enfant du vieux Paris et des piliers des Halles,
J'ai vu le fond secret de maint noir atelier,
Et plus d'un cœur mauvais sous plus d'un tablier.
Je fais sa large part aux gênes de la vie,
Sans jamais excuser la bassesse et l'envie.
Mais il est en tout temps des écrivains menteurs.
Comme jadis les rois, le peuple a ses flatteurs.
Ceux qui plaignent le pauvre au riche font la guerre,
Car, les devoirs du pauvre, ils n'en parlent plus guère :
Je voudrais l'éclairer par un double savoir,
En face de son droit lui montrer son devoir.

Aujourd'hui tout est piége et mensonges infâmes;
Pour réussir, on flatte et le peuple et les femmes.
Êtres purs et charmants avec qui je me plus,
Isabelle, Henriette, Agnès, vous n'êtes plus!
On a sous d'autres noms Philaminte et Bélise,
Puis des femmes jockeys ou quêteuses d'église;
Marinette au marché ne va plus qu'en chapeau,
Et s'enquiert de la rente et rêve d'un château.
Oui, voilà plus d'un trait, belle Muse, ô ma mie!
Que j'aimerais lancer en mainte comédie,
Et dans un style ouvert, à l'aise, copieux,
Tel que me l'a soufflé votre masque joyeux. »

De la sorte il parlait, lui le sage, l'artiste,
Le grand contemplateur au rire bon et triste.
(Et ces épanchements d'un passant recueillis,
Par moi, nouvel écho, sont encore affaiblis.)
Oh! quel heureux poëte, héritier de Molière,
Si celui qu'enseignait cette voix familière
Avait su retenir le secret attrayant
De l'art grave et joyeux qui corrige en riant,
Chaque mot sur les mœurs, l'esprit, le caractère,
Fonds qui se modifie et jamais ne s'altère,
Et, vieilli, reparaît avec variété
Dans ce monde mouvant qu'on appelle Cité!

CHANT TROISIÈME

LE TEMPLE

Dieu, souveraine source de la Poésie. — Les Villes saintes. — Peinture de Rome, terre épique. — Le Vatican : apparition des trois muses, la Poésie, la Philosophie, la Théologie. — Prière au temple de Saint-Pierre. — Consécration du poëte.

Un même but attire et l'artiste et le sage;
Le but est radieux, mais long est le voyage;
Par la Nature fraîche, au feu des passions,
Ils viennent au séjour des contemplations,
Vers le pur Idéal; et leur force est complète :
Ce qui forme le sage a formé le poëte.
Sans jamais vous lasser, jusqu'au bord du tombeau,
Vous qui marchez au Bien par le chemin du Beau,
Parcourez l'univers, montez jusqu'aux étoiles;
Sans pâlir, s'il se peut, soulevant tous les voiles,
Dans l'abîme cherchez l'atome et le géant,
Sûrs de ne rencontrer nulle part le néant;
Puis, les pieds blancs encor de la neige des pôles,
Poëtes, visitez ces grandes métropoles
Où l'Esprit parle haut plus qu'en tout autre lieu,
Où comme dans Éden erre l'ombre de Dieu,
Où le céleste Amour aime à visiter l'homme :
Telle autrefois Sion et telle aujourd'hui Rome.

Ville! dans quel effroi mêlé de piété
Moi, faible, j'arrivai devant ta majesté!

Je murmurais : « Artiste, et prêtresse, et guerrière,
De quel nom t'appeler, toi partout la première ? »
Et comme un néophyte en marchant vers l'autel,
Je murmurais encor chaque nom immortel.
Mais bientôt me voilà perdu dans ses ruines,
Poëte-voyageur, et sur les sept collines
Admirant les forums, les temples, les tombeaux,
Et les marbres savants et les savants tableaux.
Et les héros, les saints, de Romulus à Pierre,
Marchaient à mes côtés couronnés de lumière.
Sol sacré ! terre épique ! Un soir, ivre d'amour,
Ainsi je résumais l'emploi de chaque jour :

En habits négligés sortir de sa demeure,
Entrer dans une église ou dans un grand palais,
Savourer la nature et les arts à toute heure,
Telle est la volupté tranquille où je me plais.

Du royal Aventin aux jardins de Salluste
J'erre ainsi, repassant mes auteurs d'autrefois :
En allant au sénat, sur ces marbres, Auguste
Avec les bruns enfants, dit-on, jouait aux noix.
Prenons la voie antique où, tout pensif, Horace
Cherchait des vers ; voici le saint dépôt des lois ;
Ici tomba César ; premiers de notre race,
Ici le glaive en main parurent les Gaulois.

Puis c'est la voie Appienne, où seul arriva Pierre
Pour la tâche où son maître en mourant l'appelait :
Le dôme qui reluit au loin dans la lumière
Prouve que le pêcheur jeta bien son filet.

Et j'adresse un salut à l'immense coupole,
Colosse soulevé par un géant toscan,

Au divin Marc-Aurèle, amour du Capitole,
Au divin Raphaël, amour du Vatican.

Il faut, à mon retour, ne voir que les Romaines,
Sur le seuil des maisons les beaux groupes vivants,
L'eau s'épancher partout aux bassins des fontaines,
Et le lait abonder aux lèvres des enfants.

Qu'ils sucent ardemment les fécondes mamelles!
Qu'ils vous regardent fiers aux mères appuyés!
Comme ils plongent leurs mains dans les sources jumelles!
Comme, vifs et joyeux, ils agitent leurs pieds!

Tableau qui fait rêver le peintre et le poëte...
Mais la nuit calme arrive, et je regarde encor,
A travers la campagne endormie et muette,
A l'horizon bleuâtre un beau nuage d'or.

Chaque jour je t'admire, ô nuage tranquille,
Sur le lac de Némi posé depuis un mois;
Chaque soir je te vois léger, pur, immobile;
Image de la paix, dans le ciel je te vois.
Oui, ciel inspirateur! terre de l'épopée!...
Ah! d'un si beau travail la belle âme occupée
Doit descendre avec moi sur les bords énéens
Où sont marqués les pas des bardes anciens.
Virgile, le saint maître, ici conduisait Dante,
Tempérant de douceur sa vision ardente;
Des chevaliers chrétiens le poëte guerrier,
Tasse offrait son front pâle à l'immortel laurier,
Et le sombre Milton vint y puiser la flamme
Qui, ses regards éteints, illuminait son âme.
Vous donc, bardes futurs, esprits qui chanterez
Les fastes belliqueux et les mythes sacrés,

Ou l'immense nature et la passion libre,
Venez vous féconder aux grandes eaux du Tibre;
Puis franchissez le pont*, et d'anges entourés,
Montez du Vatican les somptueux degrés.
Là, debout sur le seuil, telles que des statues,
Vous attendent trois sœurs diversement vêtues,
Mais toutes trois montrant par l'éclair de leurs yeux
Que leur penser commun va de la terre aux cieux.
Elles vous guideront dans ces chambres sublimes,
Sanctuaire de l'art interdit aux infimes,
Mais où l'extase prend tout généreux mortel
Devant ta divine œuvre, ô divin Raphaël!

Les voici! La première est la Muse elle-même,
Avec sa lyre d'or. Le feuillage qu'elle aime
A décoré son front; son pas est si léger,
Qu'elle semble vers nous, colombe, voltiger.
C'est que pour s'élever aux sphères éternelles,
La poésie est prompte à déployer ses ailes;
D'en haut, lorsqu'elle instruit les peuples et les rois,
La divinité même a parlé par sa voix.
Mais, calme, elle s'arrête avec un doux sourire,
Et ses beaux yeux tournés vers celui qui l'inspire:
— Dieu jeune, demi-nu, sur le Pinde sacré
Apollon radieux chante comme enivré.
Au bruit de son archet, les verts lauriers frémissent,
Hippocrène s'épanche, et dans un chœur s'unissent
Les neuf savantes Sœurs, mélodieuse cour,
Pour dire leur amant, Phébus, le dieu du jour,
Le dieu de la pensée, ardent et bon génie
Qui lance la lumière et répand l'harmonie.
Pâle, les bras tendus, le sublime vieillard,

* Le pont Saint-Ange.

Lui-même Homère écoute, et tous les fils de l'art,
Grecs, Latins et Toscans (ô Corneille, ô Racine !
Aujourd'hui vous brillez dans cette cour divine),
S'excitent à monter vers la cime d'azur
Où tout ce qu'ils rêvaient est harmonique et pur.

Chanteurs, ici pourtant la Muse vous confie
A son austère sœur, à la philosophie :
Ame éprise du vrai, cœur sans illusion,
Esprit toujours plongé dans la réflexion. —
Voyez dans son école immense architecture,
Amis de la Sagesse, amants de la Nature,
Voyez-les, jeunes, vieux, avec sérénité,
Par des efforts divers cherchant la vérité.
Armé de son compas d'où la gloire rayonne,
Sur le marbre Archimède inscrit un hexagone ;
C'est le grand Ptolémée, un globe dans la main.
Des astres le premier indiquant le chemin ;
Attentif et muet, près de lui Pythagore
Écoute dans les airs leur passage sonore ;
Cependant à l'écart, Socrate, pur esprit,
Discute ; c'est le cœur de l'homme qu'il décrit :
Sage révélateur, précurseur de l'Idée,
D'un céleste démon belle âme possédée,
Et qui laisse à ses fils Aristote et Platon
Étendre, formuler sa modeste leçon.
O géants du savoir ! l'un, par un geste austère,
Se pose ordonnateur des choses de la terre ;
L'autre, le doigt levé, signe doux et puissant,
Dit que tout monte au ciel et que tout en descend.

Il est vrai ! — Toi qu'un maître appelait Béatrice,
Viens donc aussi vers nous, divine inspiratrice ;
Toi qui parles de Dieu dans la langue du ciel.

Dans nos discours humains répands un peu de miel :
La muse nous versa son onde avec largesse,
Nous avons écouté la voix de la Sagesse :
Éclaire nos esprits d'un de tes purs rayons,
Toi qui sais la douceur des contemplations.
Pour les bien admirer, ces dernières merveilles,
O sainte ! nous t'ouvrons nos yeux et nos oreilles,
— O mortels ! le spectacle exposé devant vous,
Les anges même au ciel l'adorent à genoux ;
Sur leurs fronts inclinés ils ramènent leurs ailes,
Tant vives à leurs yeux brillent les étincelles
Qui s'élancent sans fin du mystique froment,
Tant Dieu leur est visible au fond du sacrement !
Ils le voyaient aussi, tous ces fervents apôtres,
Et ces graves docteurs, ces Pères et tant d'autres
Par qui fut d'âge en âge avec force établi
Le mystère divin dans la Cène accompli.
Ici sur un autel, table du sacrifice,
Brille la blanche hostie au-dessus du calice,
Et tous, leur livre en main ou leur tiare au front,
Se consultent encor sur le dogme profond ;
La lumière du ciel s'épanche et les inonde ;
Dans les rayons dorés chante la bouche ronde
De mille chérubins, et, volant dans les airs,
Les séraphins ardents prolongent leurs concerts ;
Et plus haut, par-dessus la riante couronne
Et la blonde vapeur qui toujours l'environne,
Dans toute sa puissance et son éternité
Sans voiles apparaît l'auguste Trinité. »

Celle de qui la voix s'élève comme une hymne,
La vierge parle ainsi, puis de sa main divine
Elle vous montre, à vous qui ne parlez qu'en vers,
Le beau temple romain, temple de l'univers.

Saluez les trois sœurs, savantes interprètes,
Et marchons vers Saint-Pierre, ô bardes! ô prophètes!...
Arcades, triple nef et dôme radieux,
Tombeaux des confesseurs qui remplacez les dieux,
Chaire antique, salut! Des quatre points du monde
L'homme ici vient prier; l'âme la plus immonde
Y lave sa souillure, et les plus innocents
Sortent fortifiés par l'huile et par l'encens:
Autel patriarcal, sur tes marches augustes
Donne à tous ces chanteurs un sens droit, des cœurs justes,
Des esprits aisément ouverts à la beauté
Pour faire aimer le bien avec la vérité,
Et rends forts, au milieu des obstacles vulgaires,
Ces apôtres de l'art, ces doux missionnaires!

Et toi, l'espoir de tous, élève de mon choix,
Que j'ai conduit rêveur sous l'ombrage des bois,
Plongé dans la cité, bouillonnante fournaise,
Et que j'amène au temple où le trouble s'apaise,
Initié sans mal en tout temps, en tout lieu,
Toi qui sais la Nature, et l'Ame humaine, et Dieu,
Désormais appuyé sur ta force secrète,
Jeune homme, va chanter! Dieu te sacre poëte.

Faut-il ajouter une note à cet Essai?

L'Art poétique d'Horace, si élégant, et celui de Boileau, plus méthodique (en apparence du moins, mais d'un plan général et de divisions tout arbitraires), ne sauraient être recommencés : ils ont établi la rhétorique de la poésie. Pour sa philosophie, ils l'ont négligée. Esprits fermes, ils ont voulu avec raison (leur travail était assez grand) se renfermer dans la partie technique. Ainsi l'origine et la mission de la poésie, la nature, l'âme en elle-même (sauf quelques traits excellents d'observation morale), Dieu enfin, sont presque absents de leur livre.

C'est par le sentiment de ces lacunes, non dans l'œuvre des différents artistes, mais dans la théorie, que fut écrit, après d'autres tentatives, le poëme de l'Invention par André Chénier, et que de nos jours ont paru les délicates Épîtres de M. Sainte-Beuve.

Après la poétique des règles, il restait donc à faire une autre poétique.

Fondée sur les principes des choses, sur le triple domaine de l'inspiration, cette Poétique Nouvelle cherche les sources mêmes de l'art, naturelles, humaines et divines, lesquelles ne sont autres que celles de la vie. Traité de poésie, elle arrive ainsi, sans efforts, à être un résumé philosophique. Ce qui fait l'homme complet fait le poëte, et réciproquement.

Cette vue qui indique les études nécessaires à tout vrai servant de l'art, et signale son importance, suffirait pour justifier notre entreprise.

NOTES

Armôr, et mieux Arvôr, Sur-Mer, ou Pays-Maritime, d'où Armorique.

Arth-Ur, Homme-Ours.

Arz (île d'), Barrière... du golfe.

Auray, en breton Hall-Ré, Salle ou Palais-du-Roi.

Aven, Fleuve.

Bangor, Chœur-Suprême.

Ben-Vel, Tête-Blonde ; à la lettre, Tête-de-Miel.

Breiz, Bretagne, Pays-des-Guerriers.

Brenn, Chef, d'où Brennus.

Brest, Port-de-Bretagne ?

Cadou-Dal, Combattant-Aveugle.

Can-Dal, Front-Éblouissant.

Coat-Forn, Bois-du-Four.

Cornouaille. Pointe-de-la-Gaule, *Cornu Galliæ;* en breton, Kerné, Pays-des-Pointes, des Caps; capitale, Kemper. — Un des quatre grands cantons de la Bretagne.

Croizic, Petite-Croix ou Verveine?

Dôl-Men, Table-de-Pierre. — Autel druidique.

El-Lé, Eau-Sombre. — Les Gallois écrivent El-Lloi.

Er-Hor, Le-Nain.

Enn-Tell, Le-Tumulus.

Eostik, Rossignol.

Flohic, Petit-Écuyer.

Gam-Berr, Marche-Courte.

Kellec, Entier.

KER-ROMAN, Village-de-Roman.

LÉNA pour HÉLÉNA.

LÉON, Pays-de-la-Légion ? — Un des quatre grands cantons de la Bretagne. Capitale, Saint-Pol.

LEZ-BREIZ, Soutien, à la lettre, Hanche-de-la-Bretagne, surnom de Morvan, vicomte de Léon (IXe siècle). Supprimée de la dernière édition d'un précédent recueil, cette pièce, revue et augmentée de quelques vers, a pu trouver ici, parmi d'autres histoires de guerre, sa vraie place. Voir le *Barzaz-Breiz* de M. de la Villemarqué.

LÎ-MÛR, Grande-Cour, Grand-Palais.

LÎLÉZ, Couleur-de-Lait.

LOC-MARIA, Ermitage, ou Chapelle-de-Marie.

LOC-TUDI, Ermitage-de-Saint-Tudi, abbé au VIe siècle.

LORGNÈZ, Vilenie. — C'est un surnom.

MALÔ, c'est-à-dire, MAC-LAW, fils de Law. — Premier évêque de la ville d'Aleth, laquelle prit son nom (VIe siècle).

MEN-HIR, Pierre-Longue. — Monument druidique.

MÔR-GAN, né-de-la-Mer. Pélage.

RIO, Royal.

RÎ-WALL, Roi-du-Rempart.

ROZ-VENN, Rose-Blanche.

SCORFF, Eau superflue qui sort d'un étang.

TIEC, Chef-de-la-Maison.

TRÉGUIER. — Ville qui donne son nom à l'un des quatre grands cantons de la Bretagne.

VANNES ou VENNES, en breton GWENNED, Pays-Découvert; à la lettre, Pays-Blanc. — Ville donnant son nom à un des quatre grands cantons de la Bretagne, parlant chacun un dialecte particulier.

FIN

TABLE

LA FLEUR D'OR

(LES TERNAIRES.)

LIVRE PREMIER.

Les Trois voyages..... 5
L'Église blanche..... 6
A Marie endormie..... 8
La Fleur d'or..... 8
Le Chant du chêne..... 9
A l'Avenir (I)..... 11
Les Deux routes..... 11
A l'Avenir (II)..... 12
L'Éloge de Nantes..... 13
Les Goëlands..... 14
A la fantaisie..... 15

LIVRE DEUXIÈME.

Vœu de l'art..... 17
Jacques le Maçon..... 18
Tableau d'intérieur..... 21
Les Deux statuaires..... 21
A. E..... 23
Les Trois plaisirs..... 28
Le Vieux collége..... 28
A Lucy..... 34
A plus d'un..... 35

LIVRE TROISIÈME.

Consultation..... 36
Au bord de la Méditerranée.. 36
Symboles..... 39
Les Deux Fleurs..... 39
Le Semeur..... 40
Le Rêve..... 41
A un sage..... 42
Lettre à un chanteur de Tréguier..... 42

LIVRE QUATRIÈME.

Chemin faisant..... 44
L'église byzantine..... 44
Giannina..... 45
Heures de trève..... 47
L'Aleatico..... 47
La Fleur qui m'est douce..... 49
A ma mère en Italie..... 51
Camée..... 53
Les Frères de la Miséricorde. 53
A un religieux..... 54
Chants alternés..... 56
Palinodie..... 58

LIVRE CINQUIÈME.

Lettre à Berthel..... 60
Aux environs d'Albano..... 61

A Saint Mauto..... 62
Pour l'Académie de France à Rome..... 63
Les dieux chez Anacréon.... 64
Les Cornemuses..... 65
Les Fleurs sombres..... 66
Aspirations..... 67
Hymne..... 68
Le Gladiateur..... 70
En traversant le Forum 71
Aux Prêtres de Bretagne.... 72
Sur d'anciens amis..... 74
A la maison d'Horace..... 74
Talismans..... 75
L'Hôtellerie..... 76

LIVRE SIXIÈME.

Vendredi..... 78
Hymne..... 79
Les Dissonances..... 80
Camée..... 80
Les Trois Frères..... 81
Frutti di Mare..... 82
A Luigi Parisi..... 83
Morgana..... 84
La plainte du pêcheur..... 87
Le chemin nouveau..... 87
Accord..... 88
Lettre à Loïc..... 89
Les Nymphes et les Fées..... 89

LIVRE SEPTIÈME.

La Courtoisie..... 92
En revenant du Lido..... 92
L'Andromède..... 94
Funérailles d'un amour..... 94
Væ victis..... 97
La Plainte de Silvio..... 98
L'Asile..... 99
A un navire grec..... 100
Après une tempête..... 100

LIVRE HUITIÈME.

Le Voyage d'Italie..... 102
Les Pôles..... 103
Fête aux champs..... 104
Portraits..... 106
Sur les anciens Poëtes..... 107
Le Livre des Conseils... 108
Camées..... 113
Études..... 115
Hymne..... 116

LIVRE NEUVIÈME.

Les Courants..... 118
A la Fontaine féerique..... 119
Le Catéchisme..... 120
Le Jardin..... 121
En passant à Kemper..... 121
Le Chant de la coupe..... 123
Lo-Théa..... 124
Les Trois Poëtes..... 127
La Chanson de l'ermite..... 128
Le Lézard..... 130
Notes..... 132
Le Combat de saint Patrick.. 133
L'idéal..... 135
Les Trois Douleurs..... 136

HISTOIRES POÉTIQUES.

LIVRE PREMIER.

Prologue-Épilogue..... 143
Le Missionnaire..... 144
La Harpe..... 148
Job et son cheval..... 149
Diana..... 153
Les Deux Nids..... 154
Un Celte..... 155
A Diana..... 157
Les Cygnes et les Hirondelles 157

Élégie 159
Aux Poëtes provençaux..... 161
La Licorne 163
L'Oiseau libre 167
Piété..... 168
La Taverne..... 169
Journal rustique (1re partie).. 172

LIVRE DEUXIÈME.

Dans une église..... 179
Les Fontaines sacrées..... 180
La Chanson de Marie..... 185
Le Laboureur ouvrier..... 186
La Source..... 188
Le Vieux Rob..... 189
La Fleur de la tombe..... 194
Le Village de Marie..... 196
Prière des Laboureurs..... 197
La Chanson du cloutier..... 203
Les Dépositaires..... 205
Le Miel du chêne..... 208
Le Jardinier..... 210
L'Ancien Bourg..... 212
Journal rustique (2e partie).. 216

LIVRE TROISIÈME.

A Madame Alix Meurice..... 224
Invocation 225
Primel et Nola..... 227
Chansons de Primel..... 230
Chanson sur Primel,..... 235
Chansons de Primel..... 239
Chansons de Primel..... 242
Chansons de Primel..... 246

LIVRE QUATRIÈME.

Les Deux Proscrits..... 252
Les Écoliers de Vannes..... 256
La Dame de la Grève..... 267
L'Élégie de Malo Corret..... 271
Chant ternaire..... 273
Adieu..... 274
La Paix armée..... 275
L'Élégie de la Bretagne..... 283
Journal rustique (3e partie).. 287

LIVRE CINQUIÈME.

Les Celtes..... 296
Le Combat de Lez-Breiz..... 297
La Lampe de Tullie..... 303
Le Barde Ri-Wall..... 306
La Légende des Immortels... 309
Lina..... 313
L'Éostick ou le Rossignol.... 318
Rosily 321
L'Artisanne 325
La Seconde vue..... 329
Les Destinées..... 333
L'Incendie 334

LIVRE SIXIÈME.

Les Hêtres de Lo-Théa..... 337
Journal rustique (4e partie)... 349

LIVRE SEPTIÈME.

Les Pêcheurs..... 360
La Sirène..... 371
Le Gardien du phare..... 374
Les Iliennes..... 376
Les Deux Marées..... 379
Les Bains de mer..... 380
Brita 391
La Traversée..... 395

CYCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Harmonies..... 399
Les Pèlerins..... 399
Nouveau Proverbe..... 400
La Couleuvre..... 400
Les Deux Cierges..... 401

A Marie..... 401
La Brahmine..... 402
A Séléné..... 402
Tirésias..... 403
A Vénus..... 403
Épigramme..... 404
Prière..... 404
Aux Précurseurs..... 405
Canzone..... 405
Les Vanneuses..... 406
Amitiés..... 406
Aux Fermiers de Coat-Forn.. 407
Un Baptême..... 407
Les Profanateurs..... 408
Résumé..... 408

DEUXIÈME PARTIE.

La Descente des Marins..... 409
L'Arbre du Nord..... 409
Ternaire..... 411
Le Roi..... 411
Camée..... 412
Notes..... 412
Marie..... 413
Symboles..... 414
A Madame de Lamartine..... 415
Pour une chère malade..... 416
La Vie..... 417
Les Quatre Jérôme..... 418
A Platon..... 419
Formes et Pensées..... 419
Réponse..... 421
Le Hêtre..... 422
Amitiés..... 423
A un Poëte ami..... 424
Le Talisman..... 425
A saint François..... 425
Un Château moderne..... 426
La Corde d'argent..... 427
Sur mon recueil de proverbes bretons..... 427
Symboles..... 428
Inscriptions..... 428
Dialogue..... 430
Les Songes de l'Ellé..... 430
Le Journal d'Amélie..... 431
La Ronde sainte..... 432

POÉTIQUE NOUVELLE.

CHANT Ier. La Nature..... 435
CH. II. La Cité..... 443
CH. III. Le Temple..... 451
NOTES..... 459

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Impr. de J. CLAYE, rue Saint-Benoit, 7.